

**LETTRES DE
MONSIEUR DE
BONGARS,
RESIDENT &
AMBASSADEUR...**

Jacques Bongars, Claude
Oronce Finè de Brianville



XXXL. 10. 8



14. 28. 8-7-



LETTRES
DE MONSIEUR
DE BONGARS,

Resident & Ambassadeur sous le Roy
HENRY IV. en diverses Negocia-
tions importantes.

Dediee à Monseigneur

LE DAUPHIN.



A LA HAYE,

Chez { ARNOVT LEERS
&
ADRIAN MOETJENS.

M. DC, LXXXI.

STANTIA

STANTIA

20



A
MONSEIGNEUR
L E
DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

*Je prens la liberté de vous
presenter la Traduction des*

* 2

Let-

E P I S T R E

*Lettres Latines d'un homme
 • celebre, que le Roy Henry le
 Grand vostre ayeul a hono-
 ré d'une estime particuliere,
 & qu'il a employé dans des
 Negociations & des Am-
 bassades tres-importantes. Cet
 ouvrage, MONSEIGNEUR,
 m'a paru si propre pour vous
 donner une entrée plus facile
 dans la connoissance des bel-
 les lettres, où vos nobles in-
 clinations croissant avec l'âge,
 vous porteront de plus en plus;
 que j'ay crû que c'estoit vous
 ren-*

E P I S T R E.

rendre quelque service , que
de vous le presenter en Latin
& en François. Dieu vous
a donné, MONSEIGNEUR,
un esprit si vif , & une si
grande penetration , mesme en
vostre enfance, qu'il vous se-
ra tres-aisé de vous acquérir
l'intelligence de la langue de
ces anciens Romains qui sont
devenus les maîtres du monde.
Mais il est difficile, MON-
SEIGNEUR , si je ne me
trompe, que vous le fassiez
d'une maniere plus agreable
§ 3 qu'en

E P I S T R E.

qu'en lisant les Lettres de cet Auteur. Car vous ne sortirez point de France pour apprendre ce qu'il y a de plus pur dans le langage de Rome. Hors les termes latins, auxquels vous ne pouvez pas estre encore accoutumé, rien ne vous paroistra étranger dans cette lecture. Vous y verrez, MONSIEUR, un Ministre du Roy Henry le Grand qui décrit agreablement, à mesure que les choses arrivoient, tout ce qui s'est passé de plus
im-

E P I S T R E.

important & de plus illustre
 sous le regne de ce grand Prin-
 ce. Vous y remarquerez les
 villes qu'il a prises ; les com-
 bats qu'il a donnez ; sa ferme-
 té inébranlable dans les perils ;
 sa bonté envers ses sujets ; sa
 clemence envers ses ennemis ,
 & ceux mesme qui en paroís-
 soient les plus indignes ; & en-
 fin son heureuse conversion ,
 par laquelle en rentrant dans la
 Religion de tous les Princes ses
 predecesseurs , il s'est assuré la
 couronne du premier Royau-

*

4

me

E P I S T R E.

me de l'Europe, que sa naissance luy avoit acquise. Celi-
vre, MONSIEUR,
vous sera peut-estre utile, puis
que pour ce qui est de la lan-
gue Latine, cet Auteur a
égalé les anciens, & a surpassé
tous les nouveaux. Mais les
grandes esperances que toute
la France a conceues de vô-
tre Royale education, ont
un principe sans comparai-
son plus noble que celuy des
lettres & des sciences, & sont
établies sur un fondement be-
aucoup

E P I S T R E.

*aucoup plus ferme. C'est du
 Roy vostre Pere , MON-
 S E I G N E U R , c'est de sa
 sagesse & de cette grandeur
 d'ame qui l'a rendu l'admira-
 tion & la terreur de tous les
 peuples voisins , qu'elle attend
 le progrès & la perfection de
 ces grandes qualitez qu'il vous
 à donnés. Le gouverne-
 ment de tant de provinces que
 Dieu a soumises à sa puissan-
 ce, occupe ses soins ; mais il ne
 les remplit pas. Il n'y a que
 vous , M O N S E I G N E U R ,*

*

5

qui

E P I S T R E.

qui soyez capable d'attirer
toute l'attention de son esprit
& de son cœur, & qui me-
ritiez qu'il s'y applique avec
toute l'étendue de sa sagesse.
Car si la principale gloire de
cet Auguste Prince est d'en-
cherir encore au dessus de ce
qu'on a vû jusqu'à cette heu-
re dans nos Rois, & de
devenir plus grand que tous
ses Ayeuls; ce ne luy en sera
pas une moindre, d'avoir
formé pour cette Monar-
chie, un Prince aussi grand
que

E P I S T R E.

que luy, quoy qu'il luy doive estre tousiours beaucoup inferieur dans cette égalité mesme.

Car à quelque point de merite & de gloire que vous puissiez,

MONSEIGNEUR, vous élever un jour, vous serez toujours redevable au Roy vostre

Pere, de tout ce que vous pouvez estre; & vostre grandeur

ne sera que le fruit & l'effusion de la sienne. Au lieu qu'il est

vray de dire de ce grand Prince, qu'après Dieu il est luy-mesme son propre ouvrage, &

* 6

qu'il

E P I S T R E.

qu'il ne doit qu'à luy seul ses royales qualitez, & particulièrement cette profondeur de jugement & de lumiere, avec laquelle il voit tout de ses propres yeux, & il soustient seul tout le poids de son Estat. C'est là, MONSEIGNEUR, le but de nos esperances, & la principale source de vostre gloire. Mais comme les plus grandes choses en supposent d'autres, qui estant moindres ne laissent pas d'estre considerables dans leur rang & dans leur

E P I S T R E.

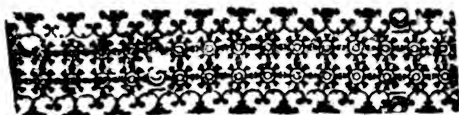
leur ordre ; la connoissance des belles lettres & de la langue latine qui en est le fondement , est maintenant proportionnée à cet âge si tendre , où vous faites déjà paroistre tant d'étincelles de vostre vivacité & de vostre esprit. Si cette Traduction que je vous présente , MONSIEUR , pouvoit vous estre utile en quelque sorte pour un dessein si digne de vous j'estimerois mon travail trop glorieusement récompensé. Mais j'espere au moins , MON-

E P I S T R E.

SEIGNEUR, que vous ne
desagréez pas la sincerité de
mon intention, & le desir que
j'ay eu de vous donner cette
marque de mon zele & du
profond respect avec lequel je
suis.

MONSEINEUR,

Vostre tres-humble & tres obeis-
sant serviteur D. H.



AVERTISSEMENT.

QUOY que l'Auteur de ces Lettres ait esté jusqu'à cette heure moins connu en France, il s'est acquis néanmoins il y a long-temps une grande reputation dans les pays estrangers. Ceux qui ont publié d'abord ses Ecrits, parlent de sa personne avec grande estime. Monsieur de Bongars, disent-ils, estoit François, de la ville d'Orleans, d'une ancienne maison. Son esprit, sa suffisance, & sa capacité paroissent assez en ce qu'il a esté employé près de trente années dans les plus importantes negociations de ce Royaume. Il a eu le bonheur d'estre aimé, estimé, & honoré des plus grands emplois par

AVERTISSEMENT.

par le Roy Henry IV. que sa propre lumiere rendoit un excellent luge de celle des autres. Il a esté plusieurs fois Resident pour luy vers les Princes d'Allemagne, & en suite Ambassadeur.

Pour ce qui est de ces Lettres, il me semble qu'il est aisé qu'elles s'attirent la curiosité, & qu'elles s'acquierent l'estime des personnes sages. On aime assez naturellement les lettres & les relations des Ambassadeurs. Ils sont les depositaires des interets, & des intentions de leurs Princes, dont ils representent la personne & dont ils soutiennent l'autorité dans les États de leurs Alliez. Les affaires dont ils traitent sont grandes, & ils sont parfaitement informez de ce qui se passe au dedans & au dehors du Royaume. Lors donc que leur esprit, leur sagesse, & leur suffisance répondent à l'eminence de leur dignité

AVERTISSEMENT.

gnité, il faut necessairement qu'il se mesle quelque chose de grand & d'agreable dans leurs Negotiations & dans leur lettres.

C'est ce qu'il est aisé, ce me semble, de remarquer dans les ouvrages de cet Auteur. La premiere partie contient ce qui nous est demeuré des lettres qu'il a écrites aux Electeurs, aux Princes, & aux Ministres des Princes d'Allemagne; où l'on voit de quelle maniere il a ménagé les interets du Roy Henry IV. avec tous ces Princes qui estoient ses Alliez.

La seconde contient les lettres qu'il a écrites à Monsieur Camerarius homme celebre en ce siecle là, qui excelloit non seulement dans l'intelligence des secrets de la nature, mais aussi dans la connoissance des belles lettres. Monsieur de Bongars avoit fait une liaison particuliere avec luy, parce qu'il
le

AVERTISSEMENT.

le servoit tres-utilement dans les affaires qu'il traitoit alors. Et il estoit si puissant dans la Republique de Nuremberg, que non seulement Monsieur de Bongars, mais mesme Monsieur de Bouillon & les autres Ambassadeurs d'Allemagne, ont pris plaisir de l'obliger en tout ce qu'ils ont pû; parce qu'il estoit tres-affectionné aux interets de la France. On peut voir dans ces premieres lettres une image de la maniere dont les Ministres des Princes doivent traiter avec les Souverains, lors que les Rois qui les enyoient, estiment leur amitié. & enattendent un puissant secours. Car il les ménage par tout avec une grande adresse, & il leur témoigne tout le respect qu'il leur doit, & conserve en mesme temps le rang qu'il soutient.

Les lettres à Monsieur Camera-
rius sont toutes remplies d'affaires
&

AVERTISSEMENT.

& de confiderations d'Eftat. On y voit des relations tres-fideles de tout ce qui eft arrivé de plus important fous le regne de Henry IV. depuis fon avenement à la Couronne en 1589. jufques aprez la paix de vervins en 1598. Ces lettres font plus libres que les autres, comme d'un amy, qui écrit à fon amy. Et on y peut remarquer ce caractère avec lequel les honneftes gens s'entrécrivent tout ce qui fe paffe, & tout ce qu'ils penfent. C'eft pourquoy elles paroiffent peut-eftre utiles, quand mefme on ne les liroit qu'en François. Car on y peut trouver un modele de cette maniere d'écrire, à laquelle on devroit former d'abord tous les jeunes gens ; qu'une infinité de perfonnes fouhaitent, que peu fçavent, & que tout le monde eftime ; qui confifte à mettre à peu près dans une lettre, ce qui fe diroit dans une converfation, & à s'expliquer avec un air hon-

AVERTISSEMENT.

honneste, naturel & agreable, qui soit civil dans les expressions, pur dans les termes, & solide dans les choses.

Que si cette Traduction peut n'estre pas inutile pour ce dessein, on admirera encore tout autrement Monsieur de Bongars, lors qu'on le considerera dans sa langue originale qui est la Latine. Peut-estre que les personnes habiles s'étonneront d'abord qu'on parle si avantageusement de cet Auteur, & qu'on le propose pour un des plus excellens Maistres d'une langue qui luy a esté estrangere, & qu'il n'a pû apprendre que par son travail. Je n'ay garde d'estre surpris de ce sentiment où ils pourroient estre; puis que j'avouë que j'en ay esté autrefois moy-mesme. Il me sembloit que c'estoit bien se méprendre que de consulter d'autres Auteurs que les Romains, pour sçavoir ce qu'il
y a

AVERTISSEMENT.

ya de plus pur dans le langage de Rome ; & de quitter Terence & Ciceron , pour apprendre leur langue d'un François de nostre siècle. Mais lors que j'ay leu ces lettres avec quelque attention ; je me suis defait sans peine de ces premières pensées, parce que j'y ay trouvé ce qui m'avoit paru impossible jusqu'alors. l'ay veu un François qui paroist Romain , non par étude , mais par sa naissance , tant il parle aisément, naturellement , & agréablement cette langue morte , qui n'est plus vivante que dans les livres. Il s'exprime dans toutes ses lettres , & sur tout dans celles à Monsieur Camerarius, qui sont plus libres & plus Historiques, avec une facilité & une netteté incroyable. Son discours est noble sans affectation, & court sans obscurité. Il est sage & plein de bon sens, & le choix des paroles est soutenu par la solidité

AVERTISSEMENT.

dité de ses pensées. Ses lettres paroissent fort étudiées, si on en considère la beauté : & cependant il les fait à la hâte , en descendant de carrosse , & par tout où il se trouve. On croiroit en le lisant , estre revenu au siecle de Ciceron & de Virgile , si on n'y découvroit une infinité de choses qui sont propres à ces derniers temps , & que l'ancienne Rome n'a jamais connues.

Et c'est en cela mesme , ce me semble que cette lecture est plus utile que celle des anciens Auteurs. Car c'est proprement sçavoir le latin , que de le posseder assez pour s'en servir dans le commerce des hommes. Il est tres-utile aux gens de guerre & à tous ceux qui voyagent, de se faire entendre par tout , avec cette langue. Les Ambassadeurs , & les Ministres des Rois , qui traitent avec les peuples estrangers.

AVERTISSEMENT.

gers en ont tres-souvent besoin dans les Negociations les plus importantes. Et cependant il est difficile de posseder ainsi la langue latine, si on ne lit que les anciens Auteurs. Ils ont parlé admirablement de ce qu'ils ont veu : mais ils n'ont pas vû ce que nous voyons. Il s'est fait depuis un monde nouveau, qui a tres-peu de rapport avec le leur. Il est arrivé un estrange changement dans la conduite des Princes, & dans les emplois de leurs Ministres, & de leurs Officiers; dans la diversité des armes dont on se sert aujourd'huy; dans la maniere de combattre, & de fortifier ou d'assieger les villes; & generalement en tout ce qui se passe dans l'ordre & dans le gouvernement des Estats. Lors donc qu'on se trouve obligé d'exprimer en Latin toutes ces choses que les Auteurs Latins n'ont jamais veües,

AVERTISSEMENT.

veües , ceux qui les ont leus se trouvent souvent muets. Leur science les abandonne au besoin. Ils sçavent le Latin sans le sçavoir. Ils le sçavent pour entendre les morts & non pour traiter avec les vivans.

Mais cet Auteur en ce point me paroist extraordinairement utile. Nous lisons dans son livre ce que nous voyons tous les jours. Il parle des Rois , & des Ministres , des affaires de la paix & de la guerre , comme toutes ces choses se passent en nostre temps ; & il le fait d'une maniere si libre , & si naturelle, qu'il semble que nous soyons devenus Romains , ou que les Romains ayent esté François.

Tout cecy nous fait voir combien ce livre peut estre avantageux à un jeune Prince , & à toutes les personnes de qualité. Je ne craindray pas mesme de dire qu'un Ambassadeur & un Ministre d'un Prince

ce

AVERTISSEMENT.

ce aimeroit mieux écrire du stile de ces lettres , que de celuy de Ciceron. Car ces lettres sont plus courtes & plus pleines de ce caractère naturel & propre à ce genre d'écrire , que celles de cet admirable Orateur; & on y trouve en mesme-temps la breveté de Tacite , & l'éloquence du siècle d'Auguste. C'est pourquoy encore qu'on doit ve conserver toute l'estime qu'on a toujours eüe pour Terence, Ciceron & les auteurs , qui sont les sources d'où cet Auteur a puisé luy-mesme tout ce qu'il a de plus excellent ; il est néanmoins tres-utile de joindre à la lecture de ces Anciens , celle de cet Auteur de nostre temps ; parce que si l'on trouve la pureté de cette langue dans les premiers, on en apprend l'usage & la maniere de la transférer à tout ce qui se passe en nostre siècle dans le second.

R * *

II

AVERTISSEMENT.

Il est certain aussi que le sujet de ces lettres en doit donner une estime particuliere. Les Epistres de Ciceron sont sans doute comme le tresor de l'élégance latine. Je croy néanmoins qu'un homme de bon sens ne sera pas touché des matieres qui y sont traitées, comme de celles qu'il trouvera dans cet Auteur. Il y a une estrange difference entre le siecle de Ciceron & le nostre. Il nous importe peu de sçavoir en lisant les lettres à Attique, ce que Pompée pensoit de Cesar, ou Cesar de Pompée, ou Ciceron de l'un & de l'autre. Mais il n'en est pas de mesme de ce qu'on trouve par tout dans cet Auteur. On y voit mille circonstances tres-particulieres de tout ce qui s'est passé de plus grand sous le regne de Henry IV. Il y represente son esprit, ses desseins, ses sieges, ses combats, & ses pensées pour la
paix

AVERTISSEMENT.

paix & pour la guerre. Il défend
mesme en quelques-unes de ses
lettres, l'honneur de ce grand
Roy, contre quelques Princes
d'Allemagne, qui en parloient des-
avantageusement; & il le fait d'u-
ne maniere qui est toute pleine
d'esprit, d'affection, & de zele.
Car il s'estoit donné à Henry IV.
& il estoit Resident pour luy en
Allemagne, lors mesme qu'il n'e-
stoit que Roy de Navarre; & il
témoigne par tout une ardeur pour
son service, qui ne naissoit pas seu-
lement de cette obligation gene-
rale qu'ont les sujets d'obeïr à
leurs Souverains, mais d'un atta-
chement tout particulier qui le li-
oit à ses interests & à sa personne.
On remarquera aussi dans ces let-
tres beaucoup de choses très-sin-
gulieres, qui peuvent nous con-
firmer dans ce que l'histoire nous
apprend, & quelquefois mesme la

AVERTISSEMENT.

corriger. Car il n'y a gueres de memoires plus fidelles ; que ceux d'un Ministre d'un Prince & d'un Ambassadeur, qui s'applique tout entier à estre parfaitement informé de tout ce qui se passe de son temps , afin d'en tirer des lumieres & des avantages pour le succès des affaires dont il est chargé.

Quand on ajoute à ces circonstances de l'histoire un Latin qui charme , & une admirable facilité de s'expliquer : on trouve ce mélange de l'utilité avec le plaisir , qui fait le prix des plus excellens ouvrages. Cette beauté de son expression me paroist telle , que qui que ce soit qui entreprenne de traduire ces lettres , j'ose dire neanmoins que la copie n'égalerajamais l'excellence de l'original. La langue Latine dans ces sortes d'écrits est inimitable. Elle a une ma-
je-

AVERTISSEMENT.

jesté & une beauté qui luy est propre, & qui perd toujours quelque chose de sa grace quand on la traduit.

Voilà les pensées que m'a donné la lecture de ce livre. Je croy qu'il est difficile de ne le pas aimer, si on veut prendre la peine de le lire, & que ceux qui ont plus de connoissance que je n'en ay de l'élegance Latine, l'estimeront encore plus que je ne fais.



LET TRES

LETTRES

DE MONSIEUR

DE BONGARS

AMBASSADEUR

sous le Roy Henry IV.

Aux Electeurs, aux Princes, &
aux Ministres d'Allemagne,
& de Danemarc.

1. The first group of people who are interested in the study of the history of the United States are the people who are interested in the history of the United States.

ASSASSIN

В. И. Ленин

12. The following information is for your information only:



LETTRES
DE MONSIEUR
DE BONGARS
AMBASSADEUR

sous le Roy Henry IV.

*Aux Electeurs, aux Princes, & aux
Ministres d'Allemagne & de Danemarck.*

LETTRE PREMIERE.

• *A un Ministre de l'Electeur de Brandebourg.*



MONSIEUR, Je suis bien fâché que Monsieur l'Electeur ^{1589.} Avril.
n'ait pas receu encore les lettres du Roy. Mais ce retardement n'est venu que de ce que sa Majesté est tombée sur la fin de Janvier dans une si grande & si dangereuse maladie ,
A qu'il

1589.
Avril.

qu'il ne nous restoit plus d'autre espérance pour sa santé, que dans la bonté toute-puissante de Dieu. Sa Majesté m'ayant envoyé ensuite pour executer ses ordres dans ce pais, je me suis trouvé si mal pendant le chemin, que je n'en suis pas encore bien remis. Il m'en est demeuré une indisposition avec je ne sçay quelle malignité, qui ne cede à aucun remède, & qui est si cachée, que les Medecins mesme ne la peuvent découvrir. Mais je me remets entierement à ce que Dieu en ordonnera. Depuis que je suis party d'après du Roy, toute la face de la France a esté changée. Et neanmoins avant mesme mon départ, les choses estoient en un tel estat, que le Roy prévoyoit aisément par sa lumiere tout ce qui est arrivé depuis. C'est pourquoy sa Majesté a crû qu'elle devoit m'envoyer en Allemagne, pour vous assurer de sa part que dans ce changement des affaires de France, la disposition de son esprit est toujours la même; & que quelque bonheur ou quelque malheur qu'il luy arrive, il ne produira jamais en luy aucun changement. Je vous prie, Monsieur, d'en assurer positivement Monsieur l'Electeur. Je ne puis

DE M. DE BONGARS. 3

puis vous écrire maintenant des nouvelles certaines de tout ce qui se passe en France. Les bruits qui en courent sont differens & incertains. Ce n'est pas ce que vous attendez de moy, & vous les pouvez sçavoir d'ailleurs. Je souhaite, Monsieur, d'avoir autant de part à vostre amitié, que j'ay d'estime pour vous. De Delfaue ce 29. Avril 1589.

L E T T R E II.

Aux Senateurs du Royaume de Danemarc.

M E S S I E U R S ,

Je ne puis penser, sans un extrême douleur, à la mort de Mr. de Dancé, qui a exercé dans le Danemarc pendant sa vie, avec tant de fidelité & de sagesse, la charge d'Ambassadeur du Roy Tres-Christien. Je suis néanmoins obligé de vous prier de prendre le soin de faire garder exactement toutes les lettres qu'il a écrites luy-mesme & qu'il a receuës, & generally tout ce qui regarde son Ambassade; afin que personne ne lise ou ne détourne ses papiers, jusqu'à ce que le Roy Tres-Christien en ait disposé luy-mesme.

1589.
Dec.

A 2

Car

1589. Car ils appartiennent maintenant à sa Ma-
 Dec. jesté; & il n'y a point de particulier qui y
 puisse prétendre aucun droit. Vous ren-
 drez en cela, Messieurs, un service tres-
 agreable à sa Majesté Très-Chrestienne.
 Je vous supplie, Messieurs, d'avoir égard
 en cette rencontre aux interets de la Fran-
 ce, & je prie Dieu qu'il conduise luy
 mesme tous vos desseins, & qu'il vous
 conserve long-temps dans la prosperité,
 que je vous souhaite. De Coppenhague
 ce 7 Decembre 1589.

LETTRE III.

Au Chancelier de Danemarc.

1592. **M** O N S I E U R .
 Dec.

Je vous envoie la relation de tout ce
 qui se passe maintenant en France, selon
 que j'ay pû l'apprendre des lettres de mes
 amis. Je n'ay rien à vous écrire autre cho-
 se, si ce n'est peut-estre que vous atten-
 diez que je vous recommande les interets
 du Roy mon maistre, & que je vous prie
 de luy faire connoistre par des preuves ef-
 fectives, que ce n'a pas esté en vain que
 sa Majesté m'a envoyé à cette Couronne.
 Mais

DE M. DE BONGARS. 5

Mais je ne croy pas , Monsieur , avoir ^{1592.}
 besoin de cette recommandation , ny de ^{Dec.}
 cette priere. Je sçay que vous prenez de
 vous-mesme assez à cœur les interests de
 France , & que vostre integrité est si pu-
 re , qu'elle vous porte à entreprendre tout
 ce que vous jugez estre de plus juste. Je
 sçay de plus , que l'autorité que vostre
 charge & vostre merite vous donne , est
 si grande , qu'elle fera executer , sans pei-
 ne , ce que vous aurez jugé estre le plus
 digne de vostre probité & de vostre sages-
 se. Je prie Dieu , Monsieur , que l'année
 dans laquelle nous allons entrer , soit
 tres-heureuse pour vostre Roy , pour vous ,
 & pour tout le Royaume. Ce dernier
 jour de l'an 1589.

LETTRE IV.

Au Landgrave de Hesse.

MONSIEUR,

L'Esperance certaine que j'avois con- ¹⁵⁹⁰
 ceuë de vostre Altesse , ne m'a point trom- ^{Juin..}
 pé. Je sçavois que tous les bruits qui cou-
 rent ne pouvoient faire aucune impres-
 sion sur son esprit , pour la porter à retar-

1590. der tant soit peu le secours qui est mainte-
Juin. nant si necessaire à sa Majesté Tres-Chrétienne : C'est dequoy m'assure , Monseigneur , la lettre que j'ay receuë ce matin de vostre Altesse , datée de Cassel du 17. de Juin. J'ay leu la copie de la lettre que V. A. écrit au Senat de cette Republique. Elle m'a paru représenter avec tant de netteté , de force & de bréveté , tout ce qui peut servir à appuyer une cause si juste , que je ne puis rien souhaiter de plus. C'est pourquoy je supplie vostre Altesse d'agréer que je luy en rende mes tres-humbles actions de graces avec tout le respect que je luy dois : Car après avoir esté comblez de tant de faveurs par vostre Altesse , que nous reste-il que de luy en témoigner nostre reconnoissance par nos paroles, ne le pouvant faire par nos actions ? Mais j'espere que Dieu ne sera pas si peu favorable à la Couronne de France , que le Roy mon maistre ne soit en estat un jour de reconnoistre luy-mesme par des preuves effectives ; combien il est sensible aux graces qu'il a receuës de vostre Altesse. Sa Majesté en a déjà le dessein , & elle l'aura toujours ; & elle espere de l'exécuter aussi-tost que Dieu luy
aura

aura fait la grace de pacifier son Royaume. 1590.

Je feray ce que vostre Altesse desire tou- Juin,

chant la lettre qu'elle écrit au Senat de cette Ville; & j'en donneray copie à ce petit nombre de Senateurs que j'ay reconnu estre les plus favorables à un si bon Prince. J'espere que cette lettre fera tout l'effet qu'on doit attendre ou de l'autorité que vostre Altesse s'est acquise par son propre merite, ou de la justice de cette affaire. Tant que j'ay esté dans cette Ville, j'ay reconnu ce me semble que tous ont conceu une opinion si avantageuse de la vertu & de la prudence de vostre Altesse, que les Gens de bien n'ont aucune peine à se rendre à tous ses conseils. Aussitost que j'auray receu la réponse du Senat, j'auray soin de le faire sçavoir à vostre Altesse. Je n'ay pû encore découvrir, quelque recherche que j'en aye faite, ce qui s'est passé jusqu'à cette heure, entre Monsieur l'Electeur de Saxe, & Mr. Palavicin. J'ay sceu seulement par une lettre de Mr. Palavicin, qu'il s'en alloit en Angleterre en grande diligence, ce qui m'a fort surpris; & il ne me marquoit point le sujet de ce voyage, comme n'ayant osé le confier à une lettre. Tout ce

1590.
Juin.

que je ſçay ſur ce point , c'eſt que ce voyage ne pouvant pas demeurer ſecret , il nuira ſans doute beaucoup aux affaires de ſa Maieſté Tres-Chreſt. Il oſtera le cœur à ſes amis , & à ſes ſujets , qui ſ'imagineront après cela qu'on ne devra plus attendre aucun ſecours ny aucun appuy de l'Allemagne. Et ſes ennemis à qui les chōſes que nous croyons les plus ſecretes ne ſont point cachées , en deviendront pour cette meſme raiſon plus fiers & plus insolens. Que ſ'ils ſ'imaginent que ce voyage n'eſt pas ſans deſſein , que les affaires ne ſont pas dans un tel eſtat que les Princes de l'Empire penſent à abandonner un Roy qui leur eſt uny par l'amitié & par leurs intereſts communs ; ils reconnoiſtront néanmoins aiſément que tout ſe conduit icy avec une grande lenteur , & qu'on ne ſ'y prépare point à nous donner un prompt ſecours , comme le demanderoit la neceſſité de nos affaires. Lors qu'ils verront cette occaſion qu'on leur donne pour avancer leurs affaires , ils ne manqueront pas de la prendre , & ils employeront à agir , le temps que nous perdons à délibérer. Je puis déjà aſſurer voſtre Alteſſe , qu'on m'écrit d'Italie , & des lieux

lieux voisins, qu'on prépare de grandes troupes pour entrer dans la Provence. Et Juin, 1590.
on a reconnu qu'outre les autres préparatifs de cette guerre, il y a déjà soixante vaisseaux dans le port de Genes qui sont prests à faire voile. Le Duc de Savoye tâche de s'accommoder avec ceux de Geneve par l'entremise des Suisses, pour pouvoir tourner ses forces contre la France. Je ne puis aussi vous dissimuler, Monseigneur, que je suis extrêmement touché de l'estat où est la ville de Mets, & du siege de Marsal, qu'on dit estre battu furieusement avec quatorze grosses pieces de canon. Il semble que l'audace du Duc de Lorraine croist tous les jours. Pour ce qui est de la France, par tout où le Roy est present, & où il commande en personne, les affaires par la grace de Dieu, sont en assez bon estat. Mais il ne peut pas se partager luy-mesme ny diviser ses troupes en tant de lieux. Pleust à Dieu qu'il pût estre present par tout. J'espererois qu'il fermeroit aisément toutes les entrées de son Royaume aux ennemis estrangers. Mais n'estant qu'un seul homme il n'a qu'un seul corps, & il ne peut pas se trouver en mesme temps dans des lieux fort

1590. éloignez, ny commander seul toutes ses
Juin. troupes. Il'espere & il attend du secours
& des forces de ses amis pour estre en estat
de fortifier ses places, d'aller au devant
de ses ennemis de quelque costé qu'ils
s'efforcent de l'attaquer. Entre tous les
Princes qui luy sont alliez, c'est sur vostre
Altesse, Monseigneur, qu'il fonde ses
plus justes & ses plus certaines esperances.
Aussi-tost que j'auray achevé ce que j'ay à
faire en cette Ville, je retourneray à Franc-
fort. Je demande tres-humblement à vô-
tre Altesse, que si je me voy obligé à trai-
ter encore d'affaires dans ce mesme lieu, il
luy plaise de me faire sçavoir ce qu'on
peut esperer de la negociation de M^r. Pa-
lavicin avec Monsieur l'Electeur de Saxe.
Je suivray le conseil que vostre Altesse me
fera la grace de me donner comme tres-
sage, & je l'executeray autant qu'il me
fera possible. Je prie Dieu, Monseigneur,
qu'il luy plaise de conserver long-temps
V. Altesse pour le bien public de l'Alle-
magne, & pour les interets particuliers
de nostre France. De Nuremberg ce 24
de Juin 1590.

LET-

DE M. DE BONGARS. II

LETTRE V.

A un Ministre du Landgrave de Hesse.

MONSIEUR,

1590.

Juin.

Je reconnois comme je dois l'obligation que je vous ay de m'avoir procuré par vos soins la lettre de son Altesse au Senat de cette Ville. Elle est conceuë en des termes qui me font esperer que j'en tireray tout l'avantage que j'en attendois. Je n'ay jamais douté, Monsieur, que son Altesse estant aidée de vos conseils ne deust favoriser & soutenir les interets de sa Majesté Tres-Chrestienne. Mais j'aprehendois un peu les accusations injustes dont je voy que quelques-uns tâchent de noircir des innocens, & je crains encore que ceux qui en sont les auteurs ne mettent un obstacle au succès de nos affaires. Car je voy que son Altesse mesme me parle bien froidement du secours que nous pourrions tirer des autres Princes d'Allemagne. Quand vous sçaurez Monsieur, quelques nouvelles dont il me sera important d'estre informé, comme je ne doute pas que vous n'en sçachiez quel-

A 6

qu'une

1590.
Juin.

qu'une , je vous prie de prendre la peine de me l'écrire à Francfort où j'espere de me rendre dans peu de jours. Je souhaiterois sur tout d'estre éclaircy de l'estat où peut estre presentement la negociation de Mr. Palavicin avec Monsieur l'Ele-cteur de Saxe. Son depart si soudain qu'il me mande sans m'en dire aucune cause, m'a un peu surpris. Vous pouvez aisément, Monsieur, me tirer de cette inquietude si vous me voulez faire cette grace. Je vous conjure donc d'avoir la bonté de m'écrire ce que vous pourrez sçavoir touchant cette affaire. Je vous ay des obligations si particulieres, Monsieur, que j'ay peine à vous en témoigner ma reconnoissance par mes paroles. Je le fais neantmoins pour vous assurer que je les reconnoistray par des services effectifs aussitost que je seray assez heureux pour en trouver quelque occasion. Adieu, Monsieur. Je vous demande de tout mon cœur la continuation de l'honneur de vostre amitié, & des soins que vous voulez bien prendre pour les interets du Roy mon maistre. De Nuremberg ce 29. de Juin 1590.

LET-

LETTRE VI.

Au Chancelier de l'Electeur Palatin.

M O N S I E U R ,

1590.

Sept.

Estant prest de partir d'Allemagne, je n'ay garde de le faire sans prendre congé de vous, après avoir receu tant de preuves de vostre amitié. Je vous prie de voir si je puis vous estre utile en quelque chose ou en France ou ailleurs, & de disposer de moy avec une entiere liberté. J'espère que vous éprouverez quelle est l'estime que j'ay de vostre vertu, & la reconnaissance qui me reste des obligations que je vous ay. Je quitte l'Allemagne avec d'autant plus de repos, que je suis persuadé que je laisse icy en vostre personne auprès de son Altesse Electorale, un protecteur tres-affectionné des interets de la France. Vous estes trop éclairé, Monsieur, pour ne pas juger aisément combien les interets de sa Majesté Tres-Chrestienne sont inseparables aujourd'huy de ceux de toute l'Europe. Et cependant je vous prie de me pardonner si je vous dis que nous les voyons presque en-

A 7

tiere.

1590. tierement ruinez par la lenteur de vos
Sept. Princes. Mais ils pourront, Monsieur,
se rétablir par des résolutions plus prom-
tes. Nous avons besoin maintenant de
force & de vigueur. Cette affaire se doit
traiter avec une application sérieuse, &
non avec une froideur indifférente. Vous
n'ignorez pas la cause du mal. Ainsi il
vous sera aisé d'apporter un remède à une
maladie qui vous est connue. Je vous re-
présenterois cecy, Monsieur, avec plus
d'étendue, & je vous conjurerois de vous
y employer par cet amour du bien public,
que je sçay vous estre & vous avoir tou-
jours esté à cœur. Mais je ne doute point
que vous ne vous y portiez de vous mê-
me, & que vostre zele pour la justice,
ne soit la sollicitation la plus forte qu'on
puisse employer auprès de vous. Aimez-
moy s'il vous plaît, Monsieur, autant
que je vous honore. J'attends la réponse
de son Altesse Electorale. Vous m'obli-
gerez extrêmement de la presser autant
qu'il vous sera possible; car il n'y a que
cela qui me retienne encore icy, ne vou-
lant pas retourner auprès de sa Majesté
Tres-Chrestienne, sans luy rapporter
des lettres de son Altesse, & sans estre
plus

DE M. DE BONGARS. 15
plus particulièrement informé de ses sentiments. 1590.
De Francfort ce 29 Septem- Sept.
bre 1590.

LETTRE VII.

A un de ses amis.

MONSIEUR,

1595.
Avril.

La joye que j'ay receüe d'abord de
vostre lettre, que M^r. Elchere m'a renduë,
s'est changée en tristesse, par la part
que je prends à la mort de Madame vostre
femme. Il est bien dur, sans doute, Monsieur,
dans l'âge où vous estes, & au siècle où nous sommes,
de perdre celle qui estoit la compagne de vostre vie,
& vôtre soulagement dans vos travaux. Ce sont
des peines sensibles que Dieu nous envoie
pour nous réveiller de nostre langueur,
& pour nous faire rentrer en nous-mêmes,
lors que nous oublions ce que nous sommes.
Mais vous avez, Monsieur, trop de lumiere,
de vertu & de constance, pour avoir besoin
de ce qui sert à soulager dans ces rencontres
le commun des hommes. Vous trouvez dans
vous-mesme des consolations plus hautes & inconnuës
aux per-

1595.
Avril.

personnes ordinaires, qui vous mettent au dessus de la perte que vous avez faite. Je souhaiterois avec passion de voir cet Ecrit que vous avez fait, & dont vous m'écrivez, qui est propre pour ce temps, dans lequel nous devons necessairement attendre des remedes du ciel, pour les maux publics; puis que nous en cherchions en vain sur la terre. Car que trouvons-nous aujourd'huy dans le monde, qu'une confusion de toutes sortes de vices? Il n'y a plus ny de foy ny de probité; & cette haute prudence avec laquelle on doit gouverner les peuples, & cette grandeur de courage par laquelle les Princes devroient s'élever au dessus du commun des hommes, est disparüe aujourd'huy entierement. C'est pourquoy je sens une secrette horreur, lors qu'on me parle du bien public. Car qu'est ce que ce bien public? C'est une idée qui n'a rien de réel. C'est un bien, qui de public qu'il estoit, devient particulier. On ne travaille plus que pour soy. Tous ne pensent qu'à ménager & qu'à procurer leurs propres interets; sans se mettre en aucune peine de ceux du public. Ainsi je voy que tout perit, & que nous allons estre accablez

DE M. DE BONGARS. 17
blez de maux ; à moins que Dieu n'arreste 1595.
luy-mesme les ruines qui nous menacent. Avril.
Adieu , Monsieur. De Strasbourg ce
25. Avril 1595.

LETTRE VIII.

Au premier Medecin du Prince d'Anhalt.

MONSIEUR,

1595.

May.

Je n'ay point de plus grande joye que de recevoir de vos lettres. Mais vous ne me donnez pas souvent cette satisfaction , en m'écrivant si rarement. La dernière que j'ay receuë estoit datée de Heidelberg. Ces lettres interceptées , que vous desiriez de voir , sont devenuës si communes , que je ne doute point que vous ne sçachiez maintenant tout ce qu'elles contenoient. Il y a eu deux paquets de surpris. Le premier contenoit les lettres des Ambassadeurs S. Clement & Aurée , par lesquelles ils representent ce qui a esté conclu & arresté dans la Diète de Ratisbone : l'adresse avec laquelle ils ont gagné les esprits des Princes & des Ministres : l'importance qu'il y a de penser à un successeur pour l'Empire ; & le soin qu'ils ont

1595. ont eu d'y travailler. L'autre est d'un
May. Prince d'Allemagne, par laquelle il offre
avec grand respect au Roy d'Espagne, de
le servir de tout son cœur & de tout son
pouvoir, & luy promet de l'assister de ses
troupes & de son conseil; s'il est capable
de luy en donner dans tout ce qui pourra
regarder ses interets. Voyez je vous prie,
Monsieur, à quoy est reduite aujourd'huy
vostre Allemagne. Le Turc est à vos por-
tes; ou plutôt il est déjà dans vos Villes;
& vos Princes ne pensent qu'à se rendre les
esclaves du Roy d'Espagne; parce qu'ils
sont plus touchez de l'esperance de l'or
des Indes, que du soin de se conserver
eux-mesmes. Je pourrois m'étendre da-
vantage sur ce point, & vous dire des
choses fortes & veritables. Si je ne le fais
pas, ce n'est pas que j'apprehende que
ma lettre soit surprise, qu'on dise que ce-
la soit ordinaire en vos quartiers. Mais je
vous avoue que j'ay honte d'écrire ces
choses, & mesme d'y penser: & je me
sens tellement dégoûté de cette confu-
sion des affaires publiques, que tout mon
desir seroit maintenant de passer le reste
de ma vie dans un desert; hors de la so-
cieté de tous les hommes. Car où sont
main-

maintenant ces affaires que nous apellons ^{1595.} publiques; puis que tout le monde les ^{May.} ruine publiquement, par des entreprises criminelles, pour faire leurs affaires particulieres? Tout perit aujourd'huy, sans qu'il reste plus ny de conseil à prendre, ny de remede à y apporter. Tout le mal vient de ceux-là mesmes, dont l'autorité devroit tout conduire; & ils perdent tout, ou par leur insuffisance, ou par leur fierté, ou par leur lenteur & leur paresse. Mais vous attendez sans doute de moy des nouvelles de nos affaires: & voicy ce que j'en sçay. Vienne qui est en Dauphiné, non loint de Lion, où le Duc de Nemours avoit mis une garnison d'Espagnols & de gens du Duc de Savoye, a esté reduite en la puissance du Roy, par l'adresse du Connestable de France. Le Mareschal de Biron ayant ruiné la Bresse, qui est une Province du Duc de Savoye, tâche à prendre quelques Chasteaux & quelques Villes le long de la riviere de Saône, au dessus de Lion; pour rendre aux Lionnois la Province libre. On travaille à reconcilier le Duc de Lesdiguières & le Duc d'Espernon. Je ne sçay quel en sera le succès. L'estat des choses dans la Franche-Comté est

tres-

1595. May. tres-incertain. Le secours d'Espagne n'est pas encore assez fort, pour délivrer cette Province des ennemis étrangers: & ceux qui s'en sont rendus les maîtres, n'ont pas aussi assez de troupes pour la pouvoir conserver; à moins qu'on ne leur envoie un nouveau secours. On n'a fait, jusqu'à cette heure, que des escarmouches & de légers combats, avec l'avantage tantost des uns, & tantost des autres. Les Espagnols ont assiégé la ville de Vesel, qui est la principale de celles qui avoient esté prises. L'assiette en est incommode, & elle n'est défendue que par un Chateau qui n'est pas fort. On dit que la vigueur des assiegez, qui ont fait une furieuse sortie, avec le bruit de la marche du Roy en Bourgogne, les a contraints de lever le siege. Mais je vous en écriray des nouvelles plus assurées, par le premier ordinaire. Le Duc de Bouillon est party de la Cour pour Sedan, depuis huit jours. Il a laissé le Roy à Fontainebleau, qui est un Chateau à une journée de Paris, vers Lion. Les affaires d'Angleterre sont toujours incertaines. L'Ecosse est toujours en trouble. Il y a long-temps que vous nous avez prédit que nous aurions la paix. Mais elle

DE M. DE BONGARS. 21

le ne peut-estre ny certaine, ny de durée; ^{1595.}
à cause de la licence des hommes, qu'on ^{May.}
ne peut presque plus reprimer. Je crains
bien que de cette mesme source il ne naisse
de grands maux, qui accablent vostre
Allemagne, à moins que Dieu ne les dé-
tourne. Je luy demande la paix pour tou-
tes les Provinces affligées, & sa grace pour
le repos de vostre famille. Adieu, Mon-
sieur. De Strasbourg le 10. de May 1595.

LETTRE IX.

Au mesme.

MONSIEUR,

J'attendois à vous écrire que j'eusse re-
ceue des nouvelles de France, pour vous
marquer plus certainement l'estat où sont
toutes nos affaires. Mais je n'ay pas vou-
lu differer davantage, après avoir receu
vostre lettre du 23. Octobre. Dieu m'est
témoin que je ne lis jamais vos lettres sans
en estre touché jusques dans le cœur. Mais
ces plaintes que je vous ay faites, que vous
accusez comme excessives, ne regardoient
pas tant les maux dont Dieu nous afflige,
que ceux qui en sont la premiere cause.

De

^{1595.}
Sept.



1595. De quelque part que je me tourne, je ne
Sept. voy que de la division parmy les Princes
qui devroient estre les plus unis : qu'un
oubly de Dieu dans les affaires publiques :
qu'un mépris de la pieté : qu'un violem-
ent de ce qui devroit estre le plus saint
& le plus inviolable. C'est là ce qui me
fait perdre toute esperance. Je suis peu
touché de ce qui me regarde en particu-
lier. Comme il y a déjà tant d'années que
je suis éloigné de ma maison, je m'en puis
passer encore pour le peu de temps qui me
reste à vivre. Mais je suis touché, je vous
l'avouë, de la ruine des Empires & des
Royaumes entiers; & il me semble que
l'indifference avec laquelle on verroit
d'un œil sec de si grands maux, seroit
plûtôt la marque d'une dureté inhumai-
ne, que d'une constance vraiment loua-
ble. Demeurons fermes néanmoins par-
my ces ruines, puis qu'il n'y a point d'au-
tres voyes pour arriver à une eternité
bienheureuse. J'attends non plus chaque
jour, mais d'heure en heure des lettres
de France. Je ne puis sans cela vous écri-
re de nouvelles assurées; car vous avez
assez d'autres gens qui vous mandent les
bruits qui courent. Aussi-tost que j'auray
sceu

sceu quelque chose , je vous l'écriray. 1595.
 Les affaires sont icy assez tranquilles , & Sept.
 c'est assez d'avoir sauvé presentement des
 gens qui ne pensoient à rien , & de les
 avoir mis à couvert de la tempeste qui al-
 loit fondre sur eux , sans l'arrivée de M^r.
 de Sancy. Je croy que nous pourrions bien
 avoir la guerre avec le Duc d'Espernon.
 Mais je remets à vous en parler , jusqu'à
 ce que j'aye receu des nouvelles plus cer-
 taines. Je donneray le tableau à un hom-
 me seur , afin qu'il ait soin de vous le ren-
 dre. Je prendray l'occasion. Mais s'il ve-
 noit icy quelqu'un de chez vous , je vous
 supplie de me faire la grace de m'en aver-
 tir. Adieu, Monsieur. Mes complimens,
 s'il vous plaist , à Madame vostre fem-
 me , à toute vostre famille , & à M^r. d'Is-
 sembourg. J'ay appris depuis peu avec
 douleur la mort de M^r. Reynec. C'estoit
 un homme d'une rare suffisance , & il y en
 a peu qui l'égalent. Il m'avoit prié de luy
 chercher quelque chose , pour servir à la
 quatrième partie de son Recueil. Mandez-
 moy , je vous prie , si l'on peut esperer
 presentement qu'il se continue. Adieu,
 Monsieur. De Strasborg ce 20. Septem-
 bre 1595.

LET-

LETTRE X.

Au mesme.

1595. **J**. Ay receu le 29. de Septembre vostre
 Oct. lettre du 20. du mesme mois. Vous
 estiez party de Heidelberg, & cependant
 elle m'a esté envoyée de Basle, sans que
 je sçache comment elle a pû y estre appor-
 tée. Il me semble que vous jugez fort bien
 de l'état de vos affaires. Tout se fait par-
 my vous sans dessein, & comme au ha-
 zard. Tous vos Princes sont divisez les
 uns de autres. Il n'y a aucune liaison en-
 tre eux. Cette division vient de l'artifice
 de ceux qui ont presque perdu toutes vos
 affaires. Les nostres ne sont pas tout-à-fait
 dans l'état où vous les croyez. Nous avons
 fait ce que font la plupart des Medecins.
 Nous avons adoucy la douleur que le mal
 causoit au dehors; mais nous n'en avons
 pas osté la cause ny la racine. Nostre espe-
 rance n'est qu'en Dieu seul. Je le supplie
 de donner au Roy une vie fort longue :
 car je croy que tout le salut du Royaume
 dépend de la conservation de sa personne.
 Si Dieu le conserve jusqu'à ce qu'il ait des
 enfans, ou jusqu'à ce que Monsieur le
 Prin-

Prince de Condé soit plus avancé en âge ; j'espère que nos affaires pourront se restablir entierement, à moins qu'elles ne soient encore renversés par cette tempeste de la faction d'Espagne. Car si tous nos Alliez nous abandonnent à l'avenir ; je ne voy pas comment nous pourrons resister à une si grande puissance. Je ne sçaurois [m'empêcher, Monsieur, de vous dire sur cela mes plus secretes pensées. Ceux qui auroient deu nous assister de leurs biens & de leurs personnes mêmes dans cette guerre pour la liberté commune, paroissent plutôt nous combattre que nous défendre. Tant ils témoignent de joye aussi-tôt que la moindre occasion se presente de parler à nostre desavantage. Ils demeurent cependant dans l'oïseté & dans la paresse, se rendant spectateurs des combats des autres. Et ils sont toujours prêts à picquer, à mordre & à censurer les moindres défauts. Je n'en dis pas d'avantage : car je ne le pourrois faire sans émotion. Je vien donc à nos affaires. Cambray s'est rendu aux Espagnols Je vous l'écris avec douleur. La Ville a été trahie par les Bourgeois & par les Suisses qu'ils avoient corrompus. La Ci-

B

tadel-

1595.
Octo

1595.
Octo.

tadelle tient encore pour le Roy. Je souhaiterois que ceux de dedans pûssent attendre son arrivée. Car il y a long temps que nous éprouvons que rien ne reüssit en son absence, quoy qu'il se trouve parmy vous de méchans esprits, qui ne cessent point de calomnier un si bon Prince. Il est vray que j'ay esté abattu plus que je ne devrois par la prise de cette Ville, dont la conservation estoit encore plus importante à nos voisins qu'à nous-mesmes Car je voy que cet accident deviendra encore un nouveau sujet des insultes & des médisances des Princes oisifs. Je vous écriray à fond de tout le reste qui regarde l'estat de la France, aussi-tost que je seray revenu à Strasbourg, où me rappelle presentement cet accord tel quel qui s'est fait entre les deux partis, qui durera tant que nos affaires iront bien. Car j'ay veu moy-mesme combien les Partisans du Duc de Lorraine sont devenus plus difficiles dans cet accommodement, depuis ces rencontres fâcheuses qui sont arrivées en Picardie. Mais rien n'a plus nuy à cette affaire, que de ce qu'ils estoient tres-bien informez des resolutions si peu mâles, & si peu genereuses de vos Princes. Nous n'igno-

rons

rons pas qui en font les Auteurs. Et quand 1595.
ils nous seroient inconnus, ils ne le se- Oct.
roient pas à celuy qui connoist tout. Mais
j'aime mieux vous en parler de vive voix
que dans une lettre. S'ils ne prennent à
l'avenir une autre conduite, ils acheve-
ront de perdre leur reputation qui est déjà
à demy perduë ; & ils exposeront à un
grand peril toute l'Allemagne. Mais lais-
sons-les à Dieu qui les connoist mieux
que nous. Je vous demande, M, la con-
tinuation de vostre amitié, & je vous
prie de faire mes complimens à Madame
vostre femme, & à toute vostre famille.
De Francfort, à la haste, ce 17. Octo-
bre 1595.

LETTRE XI.

A un Ministre d'un Electeur.

MONSIEUR.

J'ay sceu par la lettre que vous écrivez
à Mr. Lobbet que vous n'avez pas encore
receu celle que je vous écrivis le premier
de Decembre. Nous sommes icy dans l'at-
tente de ce que produira ce passage des
troupes Espagnoles, qui estant entrées

1595.
Dec.

B 2

dans

1595. dans la Bourgogne, mettent fort en pei-
Dec. ne ceux de Montbeliard. Je ne croirois
pas néanmoins aisément que ces troupes
peussent traverser tant de païs. Mais il
semble que ceux de Montbeliard appre-
hendent qu'elles ne prennent leur quar-
tier d'hiver dans leur voisinage. J'ap-
prends qu'on a consulté touchant cette
affaire son Altesse Electorale. Je prie
Dieu qu'elle détourne ce malheur. Nous
esperons bien du siege de la Fere. On ne
la peut secourir de vivres qu'en donnant
bataille, qui est ce que le Roy souhaite
le plus. Mr. de Solmes est guery de la blef-
seure qu'il receut le mesme jour qu'il vint
à la Fere. Il est maintenant tres-constant
que Mr. de Tremblecour a esté tué par le
commandement du Duc de Lorraine. On
dit qu'il avoit traité insolemment le Duc
en actions & en paroles, & qu'il avoit
fait dessein de tirer de prison le Marquis
de Chauffin. Estant allé à Remiremont,
on investit sur le minuit la Maison où il
estoit; & ceux qui avoient ordre de le
prendre, se preparant à y mettre le feu,
& à tuer tout, il fut obligé de se rendre.
L'ayant mené ensuite dans la campagne,
comme pour l'aller presenter au Duc, ils
l'aver-

l'avertirent de donner ordre à ses affaires 1595.
s'il en avoit, & de se preparer à la mort. Dec.

Il leur demanda qu'ils fissent venir un Prestre du village le plus proche, & ils accorderent mesme à sa priere qu'il püst luy parler seul sans estre lié. Des Mousquetaires rangez en haye avoient sans cesse l'œil sur luy. Alors s'estant imaginé qu'il pourroit se sauver de leurs mains, il prit son temps, il sauta par dessus une haye qui estoit proche, & se jetta dans la Moselle. Mais ayant receu quelques coups de mousquet & avant qu'il fust dans l'eau & dans l'eau mesme, il fut noyé dans cette riviere. Voilà la fin de cet homme qui estoit tres-brave, mais tres-leger, Je vous ay envoyé une lettre de Mr. Ancel dans mon paquet du premier de Decembre. Mais j'ay esté bien surpris quand on m'a dit que Pistorius est chez le Marquis de Dourlac. Je crains fort qu'il n'excite quelque trouble. Adieu, Monsieur. De Strasbourg ce 17. Decembre 1595.

1595.
Dec.

LETTRE XII.

*Au Ministre d'un Prince d'Allemagne.***M**ONSIEUR ,

Je me sens obligé de vous rendre graces de ce que vous me marquez avec vôtre liberté ordinaire , ce que Mr. le Duc de Bouillon peut attendre de Messieurs vos Princes. Leur conduite en cela répond tout-à-fait à mes pensées. Mais je vous supplie, Monsieur, de juger par la lumiere de vostre prudence , si elle est aussi sage & aussi juste qu'elle le devroit estre. J'espere que dans peu de jours la Fere sera renduë, à moins qu'elle ne recoive un secours assez puissant pour faire lever le siege. On dit mesme que les assiegez sont convenus de rendre la place , s'il ne leur vient du secours avant Noël. Le Duc de Mayenne s'est trouvé avec le Roy , & il a fait entrer sa Majesté dans Soissons. La guerre se rallume en Bretagne avec le Duc de Mercœur , qui à perdu depuis peu S. Laurent Gouverneur de Dinant, d'une blessure qu'il a receuë. C'estoit un homme dont la reputa-

DE M. DE BONGARS. 31

putation estoit grande parmy les trou-^{1595.}
pes de cette Province. Le Conestable ^{Dec.}
de Montmorency est au Camp. Je croy
que Mr. le Prince de Condé est arrivé
à Paris ou au Bois de Vincennes, qui
est un chasteau près de cette Ville-là,
selon ce qui m'en paroist par la lettre de
Mr. Ancelle à Mr. Aurelien; dans la-
quelle il luy mande, que ce jeune Prin-
ce devoit passer le 23. de Novembre a-
vec Madame sa mere & le Marquis de
Pisani, qu'on luy a donné de nouveau
pour Gouverneur. Le Roy à fait une
digue dans la petite Riviere qui passe au
travers de la Fère, & l'eau s'est débör-
dée ensuite avec tant d'impetuosité, qu'on
dit qu'on ne peut presque plus vivre dans
la Ville. J'ay ajousté aux nouvelles que
je vous envoie, ce que le mesme Mr.
Ancelle mande touchant la Provence, &
j'ay transcrit ses propres paroles. Adieu,
Monsieur. Mes complimens s'il vous
plaist à nos amis. De Strasbourg ce 21.
Decembre 1595.

1596.

Fevr.

LETTRE XIIL

*Au mesme.***M**ONSIEUR,

Me voicy enfin revenu chez moy après un voyage qui m'a esté bien fâcheux, & Dieu veuille qu'il n'ait pas esté inutile. Mais je n'en voy aucun fruit jusqu'à cette heure. Plusieurs semaines se sont déjà passées, depuis que son Altesse Electorale, & que Mr. le Marquis d'Onspach ont receu les lettres du Roy mon Maistre, & ont esté informez de ce que sa Majesté desire de leurs Altesse. Et neanmoins depuis ce temps-là je n'ay pas receu un seul mot de réponse d'eux. Cependant d'autres Princes regardent son Altesse Electorale, & ce qui m'estonne plus, ils s'attendent qu'on leur fera part de toute cette affaire selon la coustume, & qu'on en traitera avec eux. Sa Majesté me commande par plusieurs de ses lettres, de renouveler encore les mesmes demandes que j'ay faites à son Altesse Electorale, & à Messieurs les autres Princes; & de leur représenter ce qu'elle desire avec encore

core plus de liberté & de force. C'est ce ^{1596.} que je fais presentement par cet Ecrit que ^{Febr.} je vous envoie avec ma lettre. J'avois resolu de l'adresser à tous les Conseillers d'Estat, à qui son Altesse Electorale avoit donné ordre de demeurer à Heidelberg. Mais j'ay creu, Monsieur, qu'il valloit mieux vous l'envoyer à vous en particulier, & à Mr. Plessene vostre amy. Vous ferez part de cette lettre à qui il vous plaira, selon que vous le jugerez plus utile pour les interets de son Altesse. J'envoie le mesme Ecrit à son Altesse Electorale, & à Messieurs les autres Princes. C'est à vous, Monsieur, qui tenez dans le Conseil de son Altesse un rang si honorable que vostre merite vous à acquis, de donner en cette rencontre à un si grand Prince, un conseil qui réponde à la lumiere de vostre suffisance, à la dignité d'un Electeur, & aux interets de l'Allemagne. Je vous envoie en mesme temps un extrait des lettres mesmes de sa Majesté, & des principaux de mes amis, qui me tiendra lieu d'excuse de ce que je ne vous fais pas presentement une plus longue lettre. J'ay ordonné à ce courier d'aller à Onspach, de là à Nuremberg, &

34 LETTRE XIII.

1596. enfin à Amberg, pour tâcher de rencon-
Fevr. trer son Altesse Electorale. Si vous aviez
une voye plus courte pour faire tenir mon
paquet à son Altesse, je vous prie de le
prendre du courrier, & de luy en donner
un billet qui s'adresse à Mr. Oxel, où à
quelque autre de Messieurs les Conseil-
lers, pour luy servir de décharge lors
qu'il viendra icy me retrouver. Adieu,
Monsieur. Usez envers moy jevous prie
de la mesme liberté dont j'use avec vous.
De Strasbourg ce 21. Fevrier 1569.

LETTRE XIV.

Au comte Ernest de Bennefeld.

2596. **M**ONSIEUR,
Mars. Je vous envoye divers Ecrits où vous
pourrez lire tout ce que je sçay des nou-
velles de France. Vous y trouverez aussi
une copie de la lettre que m'écrit Mr. Mi-
ron Conseiller d'Estat, que sa Majesté a
envoyé pour traiter de la paix avec le Duc
de Lorraine. Cette lettre, Monsieur,
vous assurera que j'ay écrit à sa Majesté
touchant Bennefeld. J'ay demandé aussi
à Mr. Rembert & à Mr. Jonta, qu'ils me
don-

DE M. DE BONGARS. 35

donnassent dans un écrit signé de leur main, les sujets de plainte qu'ils peuvent avoir. Ils me les ont donnez en Allemand. Je les ay traduits aussi-tost en François, & les ay envoyez à Mr. Miron, afin qu'il en traite avec Mr. le Duc de Lorraine, & Monsieur le Cardinal son Fils, selon l'ordre qu'il en a receu du Roy. Mais je suis un peu surpris de n'avoir point encore receu de lettres pour sa Majesté, de Monsieur l'Electeur Palatin & de Monsieur le Marquis d'Onspach, J'apprends qu'une personne maintenant sert d'obstacle au bien public; & je ne vous la nomme point, parce que vous la connoissez assez. Il ne fait que continuer ce qu'il a commencé depuis long-temps. Tout le public en souffre & peut-estre que luy-mesme en souffrira quelque jour. Adieu, Monsieur.
De Strasbourg ce 17. Mars 1596.

LETTRE XV.

A l'Electeur Palatin.

MONSIEUR,

Je receus hier la lettre que vostre Altesse Electorale a écrite au Roy mon

B 6 Maistre,

1596.

Mars.

Maistre, avec celle dont elle m'a honoré. J'auray soin d'envoyer à sa Majesté la lettre de vostre Altesse, & j'y ajousteray ce que vostre Altesse me represente plus au long dans celle qu'elle me fait l'honneur de m'écrire. Cependant, Monseigneur, je me sens obligé de rendre à vostre Altesse Electorale des actions de graces au nom du Roy mon Maistre, pour ces marques si publiques que donne vostre Altesse de son attachement aux interets de sa Majesté; & je souhaiterois que tous les Princes d'Allemagne pûssent prendre en ce point les regles de leur conduite sur celles de vostre Altesse. Je ne sçay point maintenant de nouvelles que je puisse écrire à vostre Altesse. Car ce n'est pas luy dire quelque chose de nouveau, que de luy mander que le Cardinal d'Autriche prepare toutes ses forces pour nous faire la guerre; Et que le Roy mon Maistre se dispose de son costé à le recevoir avec sa vigueur accoustumée. Mais il est sans doute que le secours que vostre Altesse Electorale, & les autres Princes d'Allemagne envoient à sa Majesté, luy viendront tres-à propos, pour continuer à resister aux troupes que les Espagnols ramass-

DE M. DE BONGARS. 37
massent de toutes parts, negligéant présentement tout autre ennemy, pour ne penser plus qu'à nous accabler. Je prie Dieu dont la bonté veille pour la défense des bons, de reprimer enfin les mauvais desseins des ambitieux, & de combler d'années & de toute sorte de bonheur, vostre Altesse Electorale. De Strasbourg ce 24. de Mars 1596.

LETTRE XVI.

A un autre Ministre du mesme Electeur.

MONSIEUR,

J'ay receu la réponse de son Altesse Electorale, dont vous me parlez dans vostre lettre du 26. de Fevr. Mais elle ne repond pas encore au principal point. Son Altesse m'a témoigné qu'elle a écrit aux autres Princes, touchant nos demandes; qu'elle attend leur avis: & qu'elle sera toujours disposée à servir sa Maj. Tres-Chrestienne, en tout ce qui luy sera possible. Voilà la substance de cette lettre. Mais j'espere de recevoir de son Altesse quelque chose de plus certain, & de plus positif; & qu'au moins elle m'envoyera une lettre pour le

B 7

Roy

1596.
Mars.

1596. Mars. Roy mon maistre, par le courier qui vous a rendu ma penultième lettre, que j'attends icy dans trois ou quatre jours. Après que vous aurez lu la relation que je vous envoie de l'estat de nos affaires, je vous prie de la joindre aux lettres que j'écris à Mr. Ocfel, & à Mr. Colbi. Vous trouverez parmy ces papiers une copie de la lettre que Mr. Miron m'écrit. Le Roy l'a envoyé à Sedan; afin qu'estant joint à Mr. de Bouillon, ils achevaissent ensemble le traité de paix, qui a esté commencé avec le Duc de Lorraine; & qu'il eust soin de faire observer ce qui a esté arresté à Sarbourg, touchant cet Evêché & cette Ville. Ce qu'ayant sceu je luy ay envoyé aussi-tost les plaintes de la Ville & du Chapitre. Je croy que le Duc de Savoye aura plus de peine à faire la paix après la reddition de Marseille, & la reconciliation du Duc d'Espernon. On dit néanmoins que Mr. de Sillery doit se rendre à Chambéry pour ce sujet. Toute la difficulté n'a esté jusqu'à cette heure que pour la protection de la ville de Geneve; parce que le Duc de Savoye demandoit au Roy qu'il luy abandonnast les Genevois. Les offres si honnestes & si obligeantes que
vous

vous me faites de prendre le soin de mes 1596.
 livres de Silbourg , ne me suprennent Mars.
 pas ; parce qu'elles vous sont ordinaires.
 Je vous en ay mesme écrit avant que vous
 vous fussiez offert à moy , parce que j'at-
 tendois cette grace de vous . après tant
 de preuves que vous m'avez données de
 vostre amitié , dont je vous seray eter-
 nellement redevable. Je vous prie, Mon-
 sieur , de faire mes complimens à Mr. Un-
 gerfort , & à Mr. Germand. De Stras-
 bourg ce 25. Mars 1596.

LETTRE XVII.

A un Ministre de l'Electeur Palatin.

MONSIEUR,

Je receus hier ce que vous avez pris la 1596.
 peine de m'écrire , parmy tant d'occupa- Mars.
 tions qui vous environnent , & dans une
 santé peu assurée. Le Messager d'Onspach
 a attendu quelques jours , depuis qu'il
 est party d'auprès de vous : & néanmoins
 il ne nous a rien rapporté de fort certain.
 Mr. de Valdenfeld nous fait esperer qu'il
 nous enverra dans trois jours les répon-
 ses de Monsieur le Marquis. J'enverray
 de-

40 LETTRE XVII.

1596.
Mars.

demain au Roy la lettre de son altesse Electorale , & j'y joindray tout ce que son Altesse represente plus au long , dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. L'affection si loüable qu'a son Altesse pour les interets publics , paroist clairement dans cette lettre quelle m'a écrite. Et je reconnois en même temps combien on est obligé à vostre lumiere & à vos soins , d'avoir formé un si grand Prince par l'excellente education que vous luy avez donnée, & par les conseils si sages qu'il continuë touÿours de prendre de vous. Je prie Dieu qu'il vous mette en estat de rendre long temps à son Altesse un si grand secours , & que son Altesse ait touÿours une entiere confiance dans la solidité de vos conseils. Mr. le Comte de Mansfeld m'a déclaré luy-mesme le dessein qu'il a dans ce qu'il fait , qui est d'empescher que les Princes d'Allemagne ne se croient trop chargez de ce qu'on desire d'eux. Mais sa conduite neanmoins fait assez voir la division qui est aujourd-huy parmy ces Princes, qui ne paroist déjà que trop, en ce que je n'ay receu aucune réponse que de son

son Altesse Electorale, dans une affaire ^{1596.} dont ils auroient dû traiter ensemble, pour ^{Mars.} la conduire avec le consentement de tous ; parce que les autres Princes en deliberent encore, & qu'ils ne peuvent s'accorder entre eux. Je souhaiterois fort que cette affaire se passast autrement. Mais il faut souffrir ce qui ne se peut changer : & il est difficile que cela n'arrive pas , parmy des Princes égaux. Cette division neanmoins ne peut pas durer , sans ouvrir une porte à ceux qui ne travaillent depuis long-temps, qu'à trouver quelque jour pour opprimer la liberté de l'Allemagne. Mais j'espere que Dieu s'opposera à tous leurs desseins. Quand j'auray receu réponse des autres Princes, je vous l'envoyeray aussitost. Voicy comment s'est passée l'alliance du Roy avec la Hollande. Lors que Mr. de Sancy estoit prest à partir pour l'Angleterre, & qu'il vouloit commencer à traiter de l'alliance , par les Estats qui estoient assemblez à la Haye ; le Milord Ompton , Ambassadeur de la Reine d'Angleterre, y est arrivé. Mr. de Sancy luy a fait de grandes plaintes de la part du Roy, de ce que la Reine sa sœur l'abandonne dans une cause publique , & quelle renon-
ce

1596. ce à des interrests qui la touchent comme
 Mars. luy; elle qui les devoit soutenir avec le plus
 de vigueur, & au temps mesme où elle
 y devoit prendre plus de part. Il ajousta
 encore plusieurs plaintes de cette sorte.
 L'Ambassadeur d'Angleterre excusa la
 Reine sa maistresse, en disant qu'elle estoit
 alors occupée à appaiser la revolte d'Irlande,
 dont les Espagnols tâchoient de se
 servir, pour trouver entrée en Angleterre.
 Mais qu'elle offroit au Roy à l'avenir
 toute sorte d'assistance, & qu'elle deman-
 doit que Mr. de Sancy se hastat de s'en al-
 ler. L'Ambassadeur du Roy luy répondit
 que les offres de la Reine sa maistresse n'é-
 toient que des choses generales & incertaines.
 Que le Roy son maistre avoit resolu
 de ne plus laisser à l'avenir ses Ambassa-
 deurs dans des Negotiations vaines & sans
 fruit. Qu'il allast luy-mesme devant, &
 que si la Reine sa maistresse estoit aussi-
 bien intentionnée pour les interrests com-
 muns des deux Couronnes qu'il le pu-
 blioit; l'Ambassadeur de France le sui-
 vroit aussi-tost. Cependant les Estats sup-
 plierent Mr. de Sancy de ne commencer
 pas par eux le traité de l'alliance. Ils luy
 representèrent que la sincerité de leurs in-
 ten-

tentions estoit assez connue à sa Majesté ^{6196,}
 Tres-Chrestienne, & qu'ils ne manque- ^{Mars.}
 roient jamais à ce qu'elle pourroit atten-
 dre d'eux. Mais que la Reine d'Angleter-
 re pourroit estre touchée de quelque ja-
 lousie, si Mr. de Sancy commençoit par
 eux à traiter des affaires de son Ambassa-
 de; s'imaginant qu'il l'auroit fait pour les
 honorer, & pour leur donner une preuve
 de l'amitié du Roy, & non parce qu'il
 avoit pris l'occasion de traiter d'abord a-
 vec eux, ayant trouvé les Estats déjà as-
 semblez. Je n'ay pû sçavoir encore ce qui
 s'est passé depuis, sinon que mes amis
 m'écrivent de Hollande que la Reine a
 souhaité que Mr. de Sancy passast en An-
 gleterre, & qu'il sera à peine revenu en
 Hollande dans le mois de May. Je vous
 écris cecy dans la liberté que j'ay avec
 vous, afin qu'ayant la lumiere que vous
 avez, vous puissiez juger quel pourra
 estre à l'avenir l'estat des choses. Mais je
 vous prie que tout cecy demeure secret.
 J'avois resolu de faire un tour en France
 pour voir mes parens & pour mettre quel-
 que ordre à mes affaires, & j'avois sup-
 plié le Roy de me le permettre. Mais je
 voy que je seray obligé d'attendre. Pissuë
 de

44 LETTRE XVII.

1596. de cette negotiation. J'ay conseillé au Roy
Mars d'envoyer icy Mr. Ancel qu'il a joint avec
Mr. de Sancy, afin qu'après que cette ne-
gociation aura esté terminée, il vienne in-
former les Princes d'Allemagne du succès
de l'Ambassade. Cependant, si j'apprends
quelque chose de cette affaire, je vous le
manderay aussi-tost. Je ne puis finir cette
lettre sans vous rendre graces au nom de sa
Majesté Tres-Chrestienne, & mesme de
toute l'Allemagne, de ce zele si ardent
que vous faites paroistre pour ce qui re-
garde l'intérêt public. Je ne sçay point
presentement de nouvelles que celles qui
courent, & que de tout le monde sçait. Je
prie Dieu, Monsieur, qu'il vous conserve
& qu'il vous rétablisse dans vostre santé.
De Strasbourg ce 26. Mars 1596.

LETTRE XVIII.

Au mesme Ministre.

1596. M O N S I E U R,
Avril.

Je tâche de m'acquiter de ce que je vous
avois promis dans ma dernière lettre, en
vous écrivant le succès que pourra avoir
la negotiation avec l'Angleterre & la
Hol-

Hollande. Les Estats avoient supplié d'a-^{1596.}
 bord que Monsieur de Sancy allast trou-^{Avril.}
 ver la Reine d'Angleterre avant que de
 traiter avec eux, & ils croyoient en devoir
 user ainsi, pour éviter la jalousie, & pour
 se defendre de l'envie à laquelle ils n'é-
 toient déjà que trop exposez. Il me sou-
 vient que je vous avois touché cette cir-
 constance dans ma derniere lettre. La
 Reine d'Angleterre avant que d'agréer
 que Mr. de Sancy l'allast trouver, a té-
 moigné qu'elle vouloit voir auparavant
 le Milord Optom. Il est donc passé en
 France, & ayant exposé au Roy ce que
 la Reine luy avoit commandé de luy
 dire, & appris du Roy ses intentions
 sur cette affaire, il a écrit à la Reine &
 en a receu une reponse qui nous fait
 bien esperer. Ainsi toute cette negocia-
 tion s'est passée jusqu'à cette heure à é-
 crire & à repondre de part & d'autre,
 pendant que Mr. de Sancy s'applique
 tout entier au rétablissement des Finan-
 ces. La Reine autant que j'en puis juger
 desire d'en conferer avec le Roy, & le
 Roy ne s'en éloigne pas. Je ne dis cecy
 qu'à vous seul. Mais la Fere nous retient
 toujours, & la rigueur de cette Ville ne
 s'a-

1596. s'adoucit point. Lors qu'elle sera prise, je
 Avril. croy que cette conference pourra se lier
 aisément. Je vous envoie un recueil de
 toutes sortes de nouvelles, où vous ap-
 prendrez diverses choses touchant nos af-
 faires. Je ne puis m'empescher d'ajouster
 icy que le Roy a choisi deux Presidens du
 Parlement de Paris pour avoir l'œil sur
 l'education de Mr. le Prince de Condé.
 Le premier est Mr. de Harlay Premier
 President, & le second Mr. le President
 de Thou. On luy a donné pour Precep-
 teur Monsieur le Fevre. Ce sont trois
 personnes illustres par leur vertu & par
 leur probité, & le Roy leur a recom-
 mandé d'insinuer dans l'esprit de ce jeun-
 ne Prince, qu'il y a de certains droits de
 la Couronne, & des privileges de l'Egli-
 se Gallicane qui relevent la France au
 dessus de tous les autres Royaumes, &
 qu'il estoit non seulement de la dignité,
 mais mesme du salut de l'Estat, de con-
 server inviolablement ces droits & ces
 privileges. Adieu, Monsieur. De Stras-
 bourg ce 20. Avril 1596.

LET-

Au Comte Ernest de Mansfeld.

MONSIEUR,

Je croy que vous pouvez vous souvenir que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire autrefois, & de me dire vous-mesme, lors que nous estions à Rastadt, qu'il faudroit necessairement que je travaillasse pour accommoder ensemble Monsieur le Duc de Virtemberg avec le Chapitre de la Ville. Et quoy que je fusse assez informé que cette negotiation ne déplairoit pas au Roy mon Maistre; j'ay creu neanmoins que j'en devois écrire à sa Majesté. Je luy ay donc representé l'estat de cette affaire, & ce que vous aviez désiré de moy. Il m'a fait l'honneur de me récrire, qu'il ne doutoit point que cette negotiation ne se traitast avec l'agrément de Monsieur l'Administrateur : Qu'il ne se pouvoit rien ajouster aux preuves que Monsieur le Duc de Virtemberg luy avoit données de son attachement à ses interests, & à ceux de toute l'Allemagne. Qu'ainsi il ne voyoit pas que
je

1596. je pûsse refuser en cela ce qu'il vous a
 Avril. pleu de me demander. Qu'il approuvoit
 tout-à-fait qu'en cette affaire & en toute
 autre chose, je me rendisse entierement
 à tout ce qui pourroit estre selon les in-
 tentions & selon les interets de Monsieur
 l'Administrateur, & de Messieurs du
 Chapitre. J'ay creu, Monsieur, que mon
 devoir m'obligeoit à vous assurer de cer-
 te volonté du Roy. C'est à vous mainte-
 nant à voir, & à me faire la grace de
 me mander en quoy je vous puis rendre
 service: comme ce sera à moy ensuite à
 travailler pour faire reüssir vos inten-
 tions; J'espère, Monsieur, de m'y ap-
 pliquer avec tant de soin, que tous ceux
 que cette affaire touche, auront sujet d'en
 estre contents. J'écris selon ma coûtume,
 toutes les nouvelles que je sçay, à Mon-
 sieur Lobbet. De Francfort ce dixième
 de Juin 1596.

LETTRE XX.

À l'Electeur Palatin.

1596. MONSEIGNEUR,
 Oct. J'envoye à vostre Altesse Electorale la
 répon-

réponse que le Roy mon Maître fait à la dernière lettre de vostre Altesse. Sa Majesté me commande d'y ajoûter qu'elle a appris avec grande joye par la lettre de vostre Altesse, que Madame l'Electrice est accouchée tres-heureusement, ayant donné un fils à vostre Altesse, & que l'un & l'autre se porte tres-bien. Que sa Maj. en cette rencontre comprend en mesme temps dans sa joye, le Palatinat, l'Allemagne, son Royaume, & tous ses sujets; puis qu'il est nay en la personne de cet enfant un successeur à la maison Palatine, un Electeur à l'Empire, & un des principaux Princes d'entre les Alliez de sa Majesté, & des plus affectionnez à sa Couronne. Sa Majesté est persuadée, que c'est là une des principales colonnes qui soutient aujourd'huy la liberté de l'Europe presque sur le panchant de sa ruine. Cette liberté s'affoiblit tous les jours, ou par la faute ou par la negligence de ceux à qui Dieu a donné le soin de la conserver; qui se mettant peu en peine du salut public, souffrent que celuy qui en est l'ennemy déclaré, l'attaque avec une audace qui ne trouve point de resistance. L'ambition démesurée de cet ennemy a

C

déja

1596.
Octo.

1966.
Oct.

déjà destiné un successeur à l'Empire. Il est assuré que par son or & par les artifices, il achètera toutes les voix qui doivent élire cet Empereur, & qu'il l'élèvera ensuite sur la teste des Princes d'Allemagne, pour les asservir à son injuste domination. Et parce que sa Majesté a sceu par les lettres que je me suis donné l'honneur de luy écrire, que plusieurs Princes d'Allemagne doivent assister au baptesme de ce jeune Prince; elle espere que se trouvant ensemble, ils délibéreront sérieusement des moyens de conserver leur commune liberté; & qu'ils travailleront ensuite à exécuter avec vigueur une résolution si sage & si importante. C'est ce que fait aujourd'huy la Reine d'Angleterre, & les Estats de Hollande, qui se sont unis à sa Majesté par une alliance très-étroite & très-inviolable, pour travailler tous ensemble à rétablir la liberté commune, & à détourner ce joug si honteux qui menace toute l'Europe. Sa Majesté espere que vostre Altesse Electorale & les autres Princes d'Allemagne entreront aussi dans ce dessein, puisque c'est le même ennemy qui les attaque tous pour la même fin, quoy que d'une manière différente.

te.

te. Quand cet ennemy public n'auroit point de sujet de faire la guerre à l'Allemagne; il luy suffiroit néanmoins pour avoir dessein de la perdre, que V. A. E. & les autres Princes d'Allemagne ayent envoyé du secours à sa Majesté, & luy ayent donné tant de preuves de leur affection & de leur attachement aux interests de sa Couronne. Sa Majesté a tant de ressentiment des assistances qu'elle a reccuës de V. A. & des Princes d'Allemagne, dans les conjonctures les plus perilleuses de ses affaires; qu'outre la gratitude qui luy en demeure, elle s'efforcera de les reconnoître par tous les témoignages d'amitié qu'elle pourra jamais rendre à V. A. Aussitost que le traité d'alliance que le Duc de Bouillon fait avec les Estats de Hollande sera achevé, elle enverra à V. A. E. Mr. Ancel, pour l'informer plus particulièrement de toutes ces choses. Enfin sa Majesté souhaite que Dieu conserve Madame l'Electrice, & ce jeune Prince qu'elle vient de vous donner, & V. A. E. pour le soutien & pour la gloire de l'un & de l'autre. Afin qu'après que V. A. aura jouï tres-long temps de cette prosperité, elle puisse en quelque sorte survivre à

1596.
Oct.

52 LETTRE XX.

1596. elle-mesme, en laissant à l'Allemagne un
Oct. si digne heritier de sa vertu & de ses Estats.
Voilà, Monseigneur, ce que sa Majesté
m'a commandé d'ajouter à la lettre
qu'elle écrit à V. A. Il ne me reste que
de joindre mes vœux à ceux de sa Majesté,
& de faire les mesmes souhaits qu'elle fait
pour la conservation & la prospérité de
V. A. Ce 29. Octobre 1596.

LETTRE XXI.

A un de ses amis.

1597. **M** O N S I E U R ,
Fevr.

Dans l'extrême affliction dont je me
trouve accablé, je ne puis m'empescher
de me décharger sur vous d'une partie de
ma douleur, & de répandre mon cœur
dans le vostre. Mademoiselle de Cha-
longe que j'avois recherchée il y a long-
temps, & que j'estois sur le point d'é-
pouser, est morte le mesme jour que
nous devions estre mariez. Il y avoit
prés de six ans que j'avois conceu de
l'affection pour elle, & elle pour moy.
Les longs voyages que j'avois esté obli-
gé de faire pour le service du Roy, m'a-
voient

voient empesché jusqu'à cette heure, d'ac-
complir ce mariage que je souhaitois, &
qui estoit aussi fort desiré de tous ses pa-
rens. Enfin voyant que je ne pouvois ob-
tenir mon congé du Roy, je persuaday M^o-
sieur son pere de m'amener sa fille en Al-
lemagne, dans une saison tres-fâcheuse, &
parmy tous les hazards auxquels on s'ex-
pose necessairement dans un voyage si
long & si dangereux. Nous avions choisi
la Ville de Basle pour nous y assembler &
pour y faire le mariage. Mademoiselle de
Chalonge estant arrivée avec Monsieur
son pere à Montbeliard après le travail
d'un si long chemin, & ayant sceu que
j'étois à Strasbourg, & que mes affaires
ne me permettoient pas de les aller trou-
ver avant huit jours; elle voulut achever
avec la mesme resolution ce qui luy
restoit de ce voyage, & suivit Monsieur
son pere qu'il l'amena à Strasbourg. Elle
y fut receüe de mes amis & de moy avec
les témoignages de joye que vous pou-
vez vous imaginer. Et parce que je ne pou-
vois pas alors m'éloigner de Strasbourg;
nous resolusmes d'y faire le mariage.
Mais pendant qu'on preparoit toutes cho-
ses, Dieu a renversé les desseins des hom-

1596.

Fevr.

54 LETTRE XXI.

1596.
Fevr.

mes, & huit jours après qu'elle a esté arrivée, elle est tombée malade d'une fièvre si violente qu'elle est morte en quatre jours, & nous n'avons sceu que deux ou trois heures seulement avant sa mort, que sa maladie avoit quelque chose de contagieux. Ainsi Dieu a changé en un moment le comble de ma joye en un comble de douleur; & il a voulu que je fusse veuf avant que d'avoir esté marié. Pardonnez-moy, Monsieur, si je me laisse ainsi emporter à la violence de mon affliction, sans considerer assez ce que la discretion ou la civilité demande de moy. Je ne vous dis rien des affaires publiques parce que je me sens tellement percé de ce coup, que je ne puis m'appliquer qu'au ressentiment de ma douleur. Je vous prie de l'excuser Monsieur, puisqu'elle est si juste, & de ne refuser pas à une personne affligée la continuâtion de l'honneur de vostre amitié. De Granelstad près de Strasbourg ce 8. Fevrier 1597.

LET-

A un Ministre d'un Prince d'Allemagne.

M O N S I E U R ,

Je voudrois vous témoigner plutôt par mes actions que par mes paroles, combien je ressens l'obligation que je vous ay de la bonté & de la sagesse, avec laquelle vous avez tâché de me consoler dans l'extrémité de ma douleur, & de la grace que vous m'avez faite dans vostre dernière lettre, de m'écrire de l'estat de nos affaires. Comme ma douleur est si juste, je m'y abandonne avec une telle violence, quelle s'accroît avec le temps, au lieu de diminuer : & je sens déjà qu'elle attaque ma santé. Pour ce qui regarde le public, je souhaiterois que vos affaires, aussi-bien que les nôtres, fussent en meilleur estat. L'assemblée de Rouën est finie. Le Duc de Savoye fait de nouvelles instances pour la paix, il a envoyé pour cela un President de Savoye. Le Duc de Mercœur a demandé que la trêve fust prolongée encore trois mois, lors que la guerre estoit déjà déclarée de part & d'au-

56 LETTRE XXII.

1597. tre : & il a obtenu ce qu'il demandoit. On
Fevr. croit que son accommodement est assuré.

Le bruit court que la fille unique du Prince de Salme, est accordée au Prince de Vaudemont. Cette alliance est suspecte à quelques gens de bien. On dit que le Marquis son frere pense à épouser Madame, sœur du Roy. Adieu, Monsieur. Aimez-moy cōme un homme qui est tout à vous. Vous m'obligerez de prendre la peine de faire rendre à Mr. Melesse, la lettre que j'ay mise dans vostre paquet. Il me préparoit un Epithalame, & il me devoit maintenant faire une Epitaphe, estant, comme je suis, plus mort que vif. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis qui sont avec vous, à Monsieur vostre beau-pere, & à Mr. Hutin. si vous luy écrivez. De Strasbourg ce 23. Fevrier.

1597.

LETTRE XXIII.

A un Ministre d'un Prince d'Allemagne.

MONSIEUR,

1597.
Mars.

J'ay reçu vostre lettre du 29. de Mars. Mr. Reubere me l'a rendue. Je ne l'ay reçue

ceüe que depuis peu de jours, lors que ^{1597.} j'estois à Francfort. Je me sens obligé de ^{Mars.} rendre de tres humbles actions de graces à Mr. le Prince, du soin qu'il a bien voulu prendre de me faire avertir du passage de cet Italien. Je suis fâché qu'ayant un dessein si mauvais. il s'en soit retourné si paisiblement. Mais je n'avois pas assez d'autorité en ce país, pour luy faire la reception qu'il meritoit. Il ne vous est pas moins important qu'à nous, de connoistre les desseins de ceux qui visiblement ne sont pas moins vos ennemis que les nôtres. Il ne peut arriver un plus grand mal pour la liberté publique, que nostre desunion. Mais ce n'est pas à un particulier comme moy, à remedier à un si grand mal. Vous sçavez combien de fois je vous ay representé sur ce point les sentimens de sa Majesté Tres-Chrestienne. J'ay fait en cela ce que je devois. Je laisse le reste à Dieu. Je le supplie de conserver & de conduire toujours Monsieur le Prince, & vous, Monsieur, qui le servez si utilement. Je parts d'icy pour Strasbourg. Adieu, Monsieur. De Linckenheim ce 13. de Mars 1597.

1597.
Avril.

LETTRE XXIV.

*A un Ministre d'un Prince d'Allemagne.***M**ONSIEUR ,

J'espere que vous viendrez bien tost à Strasbourg, selon l'assurance que Monsieur le President m'en a donnée. Je serois bien fâché d'estre party d'Allemagne, sans avoir eu l'honneur de vous voir; vous estant obligé en tant de manieres, que je ne puis reconnoistre assez ce que je vous dois. Je n'ay pas mesme voulu passer par cette Ville sans vous écrire ce mot; quoy que presentement je n'eusse rien de particulier à vous mander. Je souhaiterois de vous pouvoir parler des affaires publiques de vive voix. S'il se pouvoit faire que ce fust à Strasbourg, je l'aimerois mieux qu'en un autre lieu. Le Roy est devant Amiens. Il ne se peut rien ajoûter à son application, ny aux témoignages d'affection que luy rendent, comme à l'en-
vy, toute la noblesse & tout le peuple. Ainsi nous n'avons pas encore perdu nos esperances de ce costé là. Les nostres ont fait une entreprise sur Arras qui n'a point
reü.

reüissi. Ils se sont retirez neanmoins, sans perdre des leurs, & non sans incommoder les ennemis. Car après s'estre saisis d'une porte ; lors qu'ils ont vû que les Bourgeois y sont accourus en grand nombre, & que le combat seroit trop douloureux, ils se sont retirez ; après avoir pillé, à ce qu'on dit, & brûlé un riche Fauxbourg. Mais cela n'empesche pas que leur entreprise n'ait manqué. Toute mon esperance, après Dieu, est dans la vigilance infatigable du Roy, qui ne si grande perte n'a fait qu'augmenter. Je vous entre-tiendray de vive voix de vos affaires, si nous en trouvons l'occasion, comme je l'espere & je le souhaite. Que si cela ne se peut, je vous en écriray mon sentiment. Adieu. D'Heidelberg ce premier Avril 1597.

1597.
Avril.

LETTRE XXV.

*A Messieurs de Harlay.***M**ESSIEURS,

Estant sur le point de retourner en France j'ay crû que je vous en devois donner avis, dans l'extreme desir que j'ay de

1597.
Avril.

60 LETTRE XXV.

1597. vous rendre tous les services dont je suis
 Avril. capable. Il est juste que je sois dans cette
 disposition à vostre égard, soit à cause du
 merite si extraordinaire de Monsieur vô-
 tre pere, soit à cause de la grande esperan-
 ce que j'ay conceüe, que vous serez de di-
 gnes imitateurs de sa vertu. Si vous trom-
 piez cette attente, vous vous tromperiez
 vous-mesmes : & sans parler des autres
 desavantages, vostre honneur y seroit
 beaucoup interessé. Mais Dieu ne per-
 mettra pas que ce malheur vous arrive, &
 continuant à l'honorer comme il vous
 l'ordonne, vous attirerez sur vous ses
 graces, & vous réussirez heureusement.
 Le plus grand honneur que vous puissiez
 maintenant rendre à Dieu, est l'obeissance
 que vous rendrez à Monsieur vostre Gou-
 verneur, & à Monsieur vostre Precepteur.
 Honorez-les, je vous prie, & aimez les,
 comme ils sont pleins d'amour & de ten-
 dresse pour vous. Je prie Dieu qu'il vous
 comble de ses graces, & qu'il benisse le
 progrès qu'il vous fera faire dans vos étu-
 des. De Francfort ce jour de Pasques

1597.

LET-

*A Monsieur Pithou.***M**ON SIEUR,

Quand je considere tant de rares & d'excellens Auteurs que vous donnez tous les jours au public, il me semble que je puis dire avec verité, que vostre Bibliotheque est comme une source de science & de lumiere où l'on puise toujours & qui ne s'épuise jamais. Il estoit bien juste, Monsieur, que ce tresor des belles lettres fût entre vos mains, puis que vous le rendez public, & que vous en faites part à tous les sçavans. C'est delà Monsieur, que vous nous avez donné depuis peu les anciens Auteurs qui ont écrit l'Histoire de France sous le regne de Charlemagne, & sous celui des Rois de France sortis de sa race. Nous reconnoissons encore que nous vous sommes redevables des Auteurs qui ont écrit l'Histoire de la troisième race de nos Rois, qui a gouverné autrefois tresheureusement cette Monarchie, & qui la soutient aujourd'huy avec une magnanimité digne de ces anciens He-

1597
Sept.

Cette troisiéme race possède la Couronne avec tout le droit qui se peut trouver dans l'aquisition des Royaumes, & elle le possède depuis plus de six cents ans. Ce qui ne se trouvera peut-estre dans aucune race des autres Rois. Elle a acquis sa Couronne par sa vertu, & elle l'a conservée par sa douceur. C'est encore par cette douceur qui luy est si naturelle, que nostre grand Prince rétablit aujourd'huy cette Monarchie, lors qu'elle estoit si proche de sa ruine. Ce que je vous dis, Monsieur, non par un esprit de complaisance, mais par un témoignage sincère que mon zele rend à sa vertu. Continuez donc, Monsieur, comme vous avez fait jusqu'à cette heure à servir vostre patrie & à honorer les belles lettres, principalement en ce temps, où tant de personnes semblent avoir conspiré de les détruire par leur violence, & où tant d'autres se rendent complices de leurs desseins, ou demeurent comme de lâches spectateurs de ces desordres. Ces deux volumes des Auteurs qui ont écrit l'Histoire de France, en appellent un troisiéme; & il semble mesme que ces deux premiers soient pour vous un engagement à le donner. Vous
nous

nous avez déjà représenté, Monsieur, 1597.
 toute l'Histoire de Charlemagne & des Sept.
 Rois descendus de luy, & l'Histoire de
 cette troisième race. Il reste maintenant
 à voir les Rois anciens de cette première
 race, qui ont établi dans la Gaule le nom
 & l'Empire des François. Je sçay qu'il y
 en a qui goûtent peu cette sorte d'Au-
 teurs, dont le stile est barbare & sans a-
 grément, & tient tout-à-fait de la ru-
 desse de leur siècle. Mais ces gens sont
 trop délicats, de prendre ainsi la pureté
 de Cicéron & du siècle d'Auguste, pour
 la règle unique de tous les Auteurs, &
 de ne pouvoir souffrir que les Salustes, les
 Césars, & les Tite-Lives. Cette parole
 que vous avez dite autrefois, Monsieur,
 est très-véritable : Que l'Histoire non
 seulement souffre d'être représentée par
 les Auteurs de tous les siècles, même
 qu'elle le désire. C'est aussi ce que quel-
 qu'un des anciens a dit, que l'Histoire
 est toujours agréable de quelque manie-
 re qu'elle soit écrite. J'ajoute même
 qu'elle est toujours utile, ce qui est la
 fin principale de l'Histoire. Ainsi sans
 nous mettre en peine des jugemens de ces
 personnes, nous recevrons ces Histoires
 ori-

64 LETTRE XXVI.

1597. originales de la seconde & de la troisiéme
Sept. race de nos Rois, & nous attendons celle
de la premiere avec toute la reconnoissance
& toute l'estime qui vous est due. Ce
20. Septembre 1597.

LETTRE XXVII.

Au Comte Ernest de Mansfeld.

1598. M O N S I E U R ,
Oct.

C'est avec peine que je me voy obligé de partir d'icy sans avoir eu l'honneur de prendre congé de vous. Il y a beaucoup de choses & publiques & particulieres dont je souhaite de vous parler. Mais la Majesté m'ayant commandé de retourner, je n'ay pas cru pouvoir differer mon voyage, quoy que je ne sois pas encore bien remis de ma derniere maladie. S'il vous plaist, Monsieur, de me charger de quelque chose, je me tiendray heureux de vous pouvoir témoigner par mes services la reconnoissance qui me reste de toutes les obligations que je vous ay. Madame sœur du Roy, epouse le Prince de Lorraine, & le Mariage se doit faire à Fontainebleau le 15. de Novembre. On m'écrit

m'écrit de Nancy, comme une nouvelle ^{1598.}
 assurée, que la sœur de ce Prince est ^{Oct.}
 fiancée au Prince de Juliers. Je me plain-
 drois icy de cette estrange indifferance de
 ceux que Dieu a établis aujourd'huy pour
 gouverner les peuples, si je croyois que
 des paroles püssent remedier à de si grands
 maux. Mais il y a je ne sçay quelle fata-
 lité qui nous emporte. Il faut la suivre
 mesme malgré nous. Tout ce que je puis
 faire est de demander à Dieu par des prie-
 res ardentes, qu'il ne nous abandonne
 pas à sa colere selon nos merites, & qu'il
 nous tire par sa bonté de tant de perils
 où nous nous sommes engagez par nostre
 imprudence & par nos excés. Quand je
 dis que nous nous y sommes engagez,
 vostre sagesse, Monsieur, decouvre aisé-
 ment qui sont ceux de qui je parle. Mais
 je voy avec une extrême douleur qu'ils
 ferment l'oreille à tous vos conseils. Je
 prie Dieu, Monsieur, qu'il vous conser-
 ve long-temps dans toute la prosperité
 que je vous souhaite. De Strasbourg ce
 27. Octobre 1598.

LET.

1598.
Oct.

LETTRE XXVIII.

*A un Ministre d'un Electeur.***M**ONSIEUR.

Je n'ay le temps que de vous écrire un mot. Vous sçaurez les nouvelles qui courent, par les lettres que le courrier vous doit porter de Paris. Je ne sçay pas mesme si ces nouvelles ne seront pas plus secretes que les miennes. On a choisi le 15. de Novembre pour le mariage de Madame avec le Prince de Lorraine. Le Roy a réglé avec une grande sagesse les articles de ce mariage, selon les interets de la Couronne. Je vous en écriray une autre fois. On croit à la Cour, comme une nouvelle assurée, que le Roy d'Espagne est mort. On dit que le nouveau Roy son fils veut casser la donation que le Roy son pere a faite à sa fille. Je prie Dieu qu'il nous conserve toujourns sinon par nostre union, au moins par la division de nos ennemis. J'attends de vous des nouvelles certaines & non communes, de tout ce qu'on vous écrit des affaires de Hongrie, de Danemarck, & des autres lieux. Sa Majeste me rap-

DE M. DE BONGARS. 67
rappelle encore à la Cour. Si S. A. E. si 1598.
Madame l'Electrice, & vous, Monsieur, Oct.
desirez quelque chose de moy; je vous
prie de croire qu'il n'y a rien que je ne
sois prest de faire pour vous servir. Rece-
vez, Monsieur, cette protestation que
je vous fais, non comme un compliment
mais comme le desir le plus sincere de mon
cœur. Je dois partir avec la grace de Dieu
dans douze jours, & Mr. Gravisset vient
avec moy. Adieu ce 30. Octobre 1598.

LETTRE XXIX.

Au premier Medecin du Prince d'Anhalt.

MONSIEUR,

Je n'ose accuser vostre long silence 1599.
puisque vous pouvez vous plaindre du Sept.
mien. Quoy qu'il soit vray qu'il n'est venu
que pour n'avoir pas trouvé des occa-
sions de vous écrire. Que s'il vous plaist
de me marquer à qui je puis adresser mes
lettres à Leipfic, je feray plus exact à l'a-
venir. Je ne sçay par où commencer à
vous écrire, dans cette effroyable con-
fusion que nous voyons aujourd'huy. Il
est vray que nous avons la paix en France,
par

68 LETTRE XXIX.

1599.
Sept.

par la bonté du Roy, & par la miséricorde infinie de Dieu. Mais j'ay peur que cette paix ne se reduise à rien, par l'ambition démesurée de quelques-uns, qui ne peuvent jamais estre contents. Nous voyons le précipice. Nous en connoissons la profondeur, & nous y courons. Je balance néanmoins encore sans rien assurer; & je fais tout ce que je puis pour concevoir de meilleures esperances. Vos affaires, ce me semble, ne se portent gueres mieux que les nostres. Je voy qu'on a entrepris une guerre necessaire. Mais à la faire comme on la fait, il vaudroit mieux qu'on ne l'eût point entreprise. Car on ne pourra plus maintenant quitter les armes sans se perdre tres-assurément. Mais vous voyez, Monsieur, ces choses avec plus de certitude que moy, & vous en jugez avec plus de discernement & de lumiere. Je vous écriray, Monsieur, plus au long par l'adresse que vous me donnerez à Leipfic. Ce billet n'a esté que pour ne laisser pas aller Mr. Petzel, sans qu'il vous portast des marques de mon souvenir. Mes complimens, s'il vous plait, à Monsieur Geris. Je prie Dieu de vous conserver toujours, & toute vostre famille. De Francfort ce 29. Septembre 1599.

LET-

A un de ses amis.

MONSIEUR,

Je ne sçay que vous écrire en échange de vostre lettre que Mr. Arbal m'a apportée. J'ay donné à Mr. Gravisset le paquet qui s'adressoit à luy. Bildeberg est icy avec nous. Il est demeuré quelques jours à Baccharac. Les nouvelles qu'il rapporte sont vieilles. Les Hollandois ont pris un vaisseau de Dunkerque à l'embouchure de l'Elbe, & ont tué tous les mariniens & cinquante personnes. Ce que quelques-uns des principaux d'Angleterre avoient écrit du Roy de Danemarck, qu'il avoit esté en Ecoffe, se trouve faux. Il avoit fait voile en Norwege, sans que ceux mesme de sa Cour le sceussent, pour empescher que quelques Anglois n'allassent à la pesche. Et il l'a empesché, en effet; mais en s'exposant à un grand peril. Mr. de Leziers m'écrit de Middelbourg touchant l'Electeur Palatin. Il y a peu de temps qu'estant à Cologne j'y vis quelques personnes tres-considerables, qui

70 LETTRE XXX.

1602. qui avoient conceu des opinions desavan-
Sept. tageuses de luy, que j'eus bien de la peine à leur oster. Vous n'ignorez pas qu'il n'y a presque rien qui doive estre plus cher aux Princes, que leur propre reputation; & presque tous neanmoins s'en mettent fort peu en peine. Mais laissons les là, & pensons à nos affaires. Adieu, Monsieur. De Francfort ce 26. Septembre 1602.

LETTRE XXXI.

A un Amy.

1602. M O N S I E U R ,
Dec. Je receus hier vostre lettre du 12. de Novembre, & je vous suis obligé tres-sensiblement, de ce que vous me conservez avec tant de soin l'honneur de vostre amitié. Je n'ay pas esté assez heureux pour voir Monsieur vostre fils. J'ay bien de la peine, Monsieur, de me voir si inutile; & pour vous, & pour ceux qui vous sont chers: & de me trouver dans une si grande impuissance de vous servir effectivement, lors que je sens un desir si sincere de vous donner des preuves de l'esti-

l'estime & de l'affection que j'ay pour vous. Je me réjouis de l'heureux succès de vos Députez. Il y a icy des hommes inquiets qui excitent des troubles, selon que vous écrivez. Mais pour moy je n'accuse pas tant les excès de ces esprits turbulens, que la profonde paresse de ces Princes oisifs, qui estant déjà maîtres dans la science de tout souffrir, présentent volontairement le col pour recevoir le joug qu'on leur impose. Et quelle différence y a-t-il entre la servitude & ce repos lâche qu'ils aiment tant ? C'est à vous qui estes résolu à vous rétablir & à vous conserver dans la liberté, de donner des conseils sages & dignes de vous, à ceux qui sont vos amis & vos alliez, & de les assister ensuite de toutes vos forces. Tout va bien, par la grace de Dieu, dans le Pais-Bas. Le Comte d'Emden a esté fort maltraité par les Hollandois qui sont près de cette Ville-là. Ils luy ont pris tous les Chasteaux qu'il avoit bastis le long de la riviere d'Ems pour se rendre maître de tout ce qui y pourroit passer, contre l'accord qui avoit esté fait avec les Hollandois. Car s'estant donné aux Espagnols, il avoit résolu de tourmenter ainsi
les

1602. les Hollandois, & de leur empescher tout
Dec. le trafic qu'ils faisoient sur l'Ems riviere.

Dieu les a aidez, en cette rencontre, bien à propos. Je le supplie, Monsieur, de vous combler de ses graces, avec tous ceux qui vous sont chers, & toute vostre Republique. De Francfort ce 9. Decembre 1602.

LETTRE XXXII.

A un de ses Amis.

1602. **M**ONSIEUR.
May.

On dit que celuy que vous aviez crû estre à Prague vers le commencement d'Avril, a fait je ne sçay quelles menaces qui ont fort blessé nos Messieurs, & qui ont fait naistre une nouvelle difficulté dans l'affaire de Mr. Parmenion. Quoy que je ne voulusse excuser, ny la hardiesse du premier, ny la faute du second; il me semble neanmoins que cet Alexandre que vous sçavez, est la premiere cause de tout le mal. Je croy toujourns que nous sommes reservez à quelque grand malheur qui nous attend, & que nous nous sommes attiré nous-mesmes. Je n'espere qu'en

qu'en celuy qui est le modérateur souve-^{1603.}
rain, comme il est le principe de toutes May.
choles: L'Electeur refuse le Sequestre,
auquel on veut l'obliger avec le Duc de
Baviere. Ainsi cette trêve que nous avons
eu tant de peine à obtenir, devient inutile,
& nous perdons toute l'esperance que
nous avons, de mettre à couvert nos in-
terests. Car qui voudroit à l'avenir s'en-
gager avec un Prince qu'il voit abandon-
né de tous ses voisins? Mr. de Rosny se
prepare pour son Ambassade en Angleter-
re. l'espere que la presence de Mr. de Bu-
zenval servira en cette ville. Il n'y a enco-
re rien d'arresté pour l'affaire de Geneve.
Tout le monde ne pense qu'à l'Angleter-
re. Sa Majesté commence à connoistre
plus que jamais, combien les interests de
vos Princes sont inseparables de ceux du
public. Je prie Dieu qu'il donne sa lumie-
re à un Roy en qui je remarque des incli-
nations si louïables, afin qu'il discerne &
qu'il procure les vrais avantages de sa cou-
ronne, & de tous ses alliez. Toutes mes af-
faires sont encore dans l'incertitude. Labō-
té avec laquelle le Roy me parle, me porte
à bien esperer. Mais je connois trop l'air de
la Cour, pour m'abandonner à ses esperan-
ces. Je vas m'appliquer tout entier à mes

D

affai-

1603. affaires, que ma longue absence a jetté
May. dans une étrange confusion. Aussi-tost que
j'y auray mis quelque ordre, je feray une
course vers vous, pour voir, avec nos amis,
& principalement avec vous, Monsieur,
où je pourrois m'établir dans une demeure
fixe. Je prie Dieu qu'il vous conserve
pour ceux qui vous sont chers, & pour
moy-mesme. Vos amis d'icy se preparent
pour passer en Angleterre. Adieu. De Paris
ce 16. May 1603.

LETTRE XXXIII.

A l'Electeur de Brandebourg.

1603.
Juin.

M O N S E I G N E U R,

J'ay receu icy depuis quelques jours la
lettre de vostre Altesse Electorale du qua-
trième d'Avril, & j'ay rendu à sa Majesté
le paquet que vostre Altesse a envoyé
pour elle. Sa Majesté l'a receu avec tant
de témoignages d'estime pour vostre Al-
tesse, qu'il m'a esté aisé de remarquer
combien elle est portée à satisfaire à la de-
mande de vostre Altesse. Mais il semble
que sa Majesté apprehende que la
mort de Monsieur le Marquis George
Fre-

DE M. DE BONGARS. 75

Frederic, Prince d'une tres glorieuse me-^{1603.}
 moire, ne fasse naistre de nouvelles diffi-^{Juin.}
 cultez dans l'affaire de la Prusse, qu'elle
 espere neanmoins pouvoir estre prevenuës
 par la lumiere & par la prudence de vôt
 re Alteſſe. Si j'estois assez heureux. Monſei-
 gneur, pour pouvoir rendre icy quelque
 ſervice a vostre Alteſſe, je la prie de croi-
 re que je ſeray toujourns preſt de luy don-
 ner des preuves du zele & de l'affection
 que j'ay pour les intereſts de ſa tres-illu-
 ſtre Maiſon. Le Roy & Monſieur le
 Dauphin, par la grace de Dieu, ſe portent
 bien, & tout eſt icy en grande paix. Mais
 cette mort de Monſieur le Marquis Geor-
 ge Frederic à cauſe quelque trouble à ſa
 Majeſté qui ſçait qu'elle perd un des
 principaux de ſes amis & de ſes allies,
 dans la perſonne de ce Prince. Il eſt vray,
 Monſieur, que cette perte m'a tou-
 ché tres-ſenſiblement, & j'eſpere que
 Dieu la reparera; luy qui eſt le proteſteur
 des Princes, & en particulier le ſoutien de
 vostre tres-illuſtre & tres-puiſſante Mai-
 ſon. Je le ſupplie, Monſieur, de con-
 ſerver long-temps vostre Alteſſe, dans
 toute la proſperité que je luy ſouhaite.
 De Paris ce dernier de Juin 1603.

Aun Ministre del' Electeur de Brandebourg.

MONSIEUR,

J'ay sceu par la lettre de Monsieur l'Administrateur en quel estat sont vos affaires. Monsieur de Chanvallon a publié aussi les chefs de plainte des Princes de Lorraine qu'ils ont dressée selon leur coûtume avec beaucoup d'artifices. Vous pourrez voir quelle est l'intention du Roy par la lettre qu'il écrit à son Altesse. Il est vray que c'est une honte qu'une affaire si importante se traite par vos Princes si negligemment. Mais il arrive roûjours par je ne sçay quelle fatalité dans cette affaire, qu'elle se perd par la faute de ceulx là même qui sont les plus interessez à la soutenir avec vigueur. Tant il est vray que dès le commencement il n'a paru ny lumiere ny sagesse dans toutes leurs entreprises & leurs desseins. Pour ce qui est de moy je suis prest de rendre compte de toute ma conduite & de toutes mes actions dans tout ce qui s'est passé dans cette affaire. Car j'apprends qu'il y a de certaines personnes qui se mes-

lent

lent d'y trouver à redire. Que s'ils pou-^{1603.}
sent à bout ma patience, j'espere de les ^{Jun.}
mettre en estat de se repentir à loisir des
emportemens de leur temerité indiscrete.
Je prie Dieu qu'il détourne les maux que
ces gens ont attirez par leurs mauvais con-
seils, & qu'il protege en vous conservant
les défenseurs de la bonne cause. De Paris
ce 6. Juillet 1603.

LETTRE XXXV.

A son Amy.

MON SIEUR, Me voicy revenu ^{1604.}
de Bourges à Paris par la grace de Dieu, ^{Jan.}
après avoir esté delivré dans la Sologne
d'un grand peril du debordement des eaux
& dans la Beausse de l'incommodité d'un
torrent de bouë. C'est pourquoy n'atten-
dez pas je vous prie une longue lettre d'un
homme fort las. J'espere même que l'exac-
titude de Mr. Datin me tiendra lieu d'ex-
cuse auprès de vous. Car il vous fait une
longue histoire des nouvelles de la Cour,
dont les unes sont horribles & les autres
ridicules, ou plutôt qui sont toutes ri-
dicules. Je vous avouë aussi que je
m'estonne de vostre profond silence.

D 3

Car

1604. Car je vous avertis que la dernière lettre
 Janv. que j'ay receüe de vous, est du 25. de Novembre. Tant que j'ay esté dans ce voyage je n'ay pas pû vous écrire parce que j'estois tout apliqué à mes affaires domestiques, ausquelles je dois tâcher de mettre quelque ordre avant mon depart. Dans cette occupation même le plus grand de mes soins a esté de chercher quelques restes de la Bibliotheque de Mr. Cujas. Vous rirez sans doute de bon cœur lors que vous vous representerez cette foule de monde qui va à la Cour pour y faire ses affaires, & pour tâcher de tirer du Roy quelque argent, & qu'en mesme temps un homme de cour & d'estat comme moy, & qui ne suis pas extrêmement accommodé, s'en fuye en des lieux écartez pour employer une partie de son bien, à acheter des livres & des papiers en desordre, & à demy manger des vers. Vous voyez par là si je suis un homme fort avare. Car lors qu'il s'agit d'avoir des livres, ny la peine ny la dépense ne m'est rien. Pleust à Dieu que je fusse libre & en repos pour n'avoir plus que cette unique occupation, Je n'envierois point alors ny les richesses de Mr. de Rosny, ny les montagnes d'or des
 des

DE M. DE BONGARS. 79
des Perſes. Je prie Dieu qu'il conſerve nô-^{1604.}
tre Prince pour nous, qu'il nous conſerve ^{Jan.}
pour luy, & vous Monſieur, pour le pu-
blic, & pour nous. Ce 19. de Janvier
1604.

LETTRE XXXVI.

Au Miniſtre d'un Electeur.

MONSIEUR,

Je n'ay rien à ajoûter à ce que j'écris à ^{1606.}
ſon Alteſſe Electorale, de la part du Roy ^{Fevr.}
mon Maîſtre. Mais je n'ay pas voulu paſ-
ſer en ce lieu, ſans vous faire ſçavoir de
mes nouvelles. Vous ſçaurez l'eſtat de nos
affaires, & les deſſeins de ſa Majeſté, par
cette meſme lettre pour S. A. & par l'ex-
trait des nouvelles que j'ay mis dans ſon
paquet. Mais je vous conjure, Monſieur,
par cette prudence qui vous eſt ſi naturelle,
par ce zele que vous avez pour les inte-
reſts d'une juſte cauſe, & pour le ſalut de
l'Allemagne, de ne laiſſer pas perdre une
occaſion ſi favorable, pour rendre un ſer-
vice ſi important pour le public. Il s'agit
d'une alliance entre ſa Maj. Tres-Chre-
ſtienne, la Sereniſſime Reine d'Anglater-

1606. re, & les Estats Generaux des Provinces
 Fevr. Unies des Pais-Bas. Vous comprenez aisément combien il est avantageux pour son A.
 S. & pour tous vos Princes, que vous soyiez tous d'accord avec eux. Vous n'ignorez pas qui sont les personnes qui vous environnent, & quels sont leurs desseins & leurs pensées; & vous éprouvez tous les jours combien est grande cette desunion, qui divise ceux qui sont tous Princes de mesme Empire. Nous avons besoin d'un lien commun qui nous unisse & nous affermisse tous contre les entreprises qu'on fait pour nous perdre. C'est ce qui s'offre à nous dans cette alliance. C'est pourquoy, Mr. vous m'obligerez extrêmement, de m'envoyer quelqu'un de vos amis, à qui vous vous ouvriez entièrement touchant cette affaire, & qui m'en rapporte vos sentimens. Si vous y trouvez quelque difficulté, que je ne puisse pas reloudre, j'iray à la source. J'en consulteray sa Majesté mesme; & je tâcheray de vous faciliter, & de vous applainir toutes choses. Je souhaite avec passion de recevoir par ce courrier, la réponse à la lettre que je vous ay écrite de Stugard, & à celle-cy; & je m'assure que vous ne tromperez pas mon attente. Adieu.

Mon-

DE M. DE BONGARS. 81

Monfieur. De Strasbourg ce 27. Fevrier. 1606.
1606. Fevr.

LETTRE XXXVII.

A un de fes Amis.

MONSIEUR.

Je vous ay écrit deux lettres pour ré-^{1606.}
pondre à celle que vous m'aviez écrite, & Juil.
je les ay adreffées toutes deux, selon l'ordre que vous m'en avez donné, à Mr. Vincent, Syndic de Hambourg. Estant maintenant sur le point de m'en retourner d'Alemagne, j'ay creu vous devoir témoigner par cette lettre, qu'en quelque part que je sois, vostre souvenir me sera toujours cher; & que je seray toujours prest de vous rendre tous les services que je pourray. J'espere de ne m'arrester point à la Cour. Car mon âge qui est déjà avancé, & ma santé qui est foible, me portent assez à me retirer, & à me tenir caché. Il ne me reste plus qu'à choisir un lieu qu'y soit propre. Si vous avez quelque nouvelle à me mander, & si vous desirez de moy quelque chose, vous pourrez envoyer vos lettres à Francfort, chez Malperte, ou chez Marnius, Imprimeur.

D 5

Je

1606. Je ne ſçay rien des affaires publiques, qui
 Juil. merite de vous eſtre écrit. Tout eſt en
 paix en France, & non ſeulement en paix,
 mais en joye. On fait de grands préparati-
 fſ pour la ceremonie du baptême de
 Monſieur le Dauphin, & de Meſda-
 mes ſes ſœurs. Les Parains feront, le Pape
 avec la Duchefſe de Mantouë. Le Duc de
 Lorraine avec l'Archiduchefſe des Pais-
 Bas. La grande Duchefſe de Toſcane & la
 Duchefſe de Bar, dont la premiere eſt
 niece, & la ſeconde belle-fille du Duc de
 Lorraine. Après cette ceremonie, le Prin-
 ce d'Orange épouſera Mademoiſelle de
 Bourbon, ſœur de Monſieur le Prince de
 Condé. Le Roy preſſe auſſi le mariage de
 Mr. de Vendôme, avec la fille unique de
 ce Duc de Mercœur, qui fut General dans
 la Hongrie. Le Duc de Vendôme eſt fils
 de Madame Gabrielle, dont on a tant par-
 lé. Et celle qu'il époule eſt la plus riche
 heritiere de tous les Grands de France. Le
 mariage de cette fille a eſté un des prin-
 cipaux articles de l'accommodement du
 Duc ſon pere, lors qu'il ſ'eſt rendu au
 Roy, après que ce party ſi puiffant qui
 ſ'eſtoit formé contre ſa Majeſté, a eſté
 entierement détruit, & qu'Amiens a eſté
 re-

repris. Mais je fais une indiscretion, Monsieur, de vouloir informer de tout cecy, une personne aussi instruite que vous; puis qu'il ne s'est rien passé dans toutes nos affaires, que vous ne sçachiez parfaitement. Vous aurés sceu d'ailleurs ce qui se passe à Venise. Sa Majesté travaille avec grande application à cet accommodement; & j'espère que S. Pierre en cette occasion, se résoudra enfin de ceder quelque chose à saint Marc. Je croy que le voyage de vôtre Roy en Angleterre sera utile pour le bié public, & que le Roy d'Angleterre prendra enfin des conseils qui sont dignes d'un aussi grand Prince que luy. Car comme ceux que vous sçavez sont trop hardis, nous sommes aussi trop patiens. Dieu changera ces choses, quand il luy plaira, & il luy plaira de les changer, quand nous luy rendrons tout ce que nous luy devons. J'ay écrit cecy à la haste, estant sur le point de partir. Quand à ce que vous m'écrivez touchant mon retour en France, il est vray qu'il y a longtemps que je desire me décharger de ce fardeau qui m'accable. Mais je ne puis obtenir mon congé du Roy. J'espère neantmoins que sur la fin de l'hyver qui vient, on me rendra enfin à moy-mesme, que je

D 6 diray

1666
Juil.

84 LETTRE XXXVII.

1606
Juil.

Iray adieu pour jamais aux affaires publiques, qui sont gouvernées pitoyablement par ceux qui en sont les maistres, & que dans ma solitude après Dieu je seray moy-mesme mon Roy & mon Souverain. De Strasbourg ce 2. de Juillet 1606.

LETTRE XXXVIII.

A un de ses Amis.

1607.

MONSIEUR,

Quand je parle des affaires publiques je touche une playe qui me fait une sensible douleur. C'est pourquoy je me retiens autant que je puis, & je vas me cacher dans mon cabinet, pour ne m'entretenir qu'avec mes livres, qui sont mes anciens amis. J'aurois grande envie de me retirer dans quelque lieu inconnu & solitaire. Mais il n'y a pas moyen de me rendre invisible, tant que je seray parmy mes parens. J'ay honte, je vous avouë, de tant de desordres qu'a produits, & que produit encore tous les jours, la confusion des guerres civiles. Nos amis qui se mettent peu en peine des affaires publiques, & qui sont tous plongez dans les leurs, s'amusent à chicanner, sur des bagatelles, & disputent du salut de
l'E-

DE M. DE BONGARS. 85

l'Estat, comme s'ils estoient dans un port ^{1607.}
tranquille, & non sur une mer agitée par
les combats des vents, & par le soulève-
ment des flots. De Paris 1607.

LETTRE XXXIX.

Au premier Medecin du Prince d'Anhalt.

MONSIEUR,

Vous voulez bien que mon long voya- ^{1609.}
ge me serve d'excuse pour mon long silen- ^{Nov.}
ce. Je vous écris ce mot de la retraite où
je me suis enfin rendu maistre de moy-
mesme; afin que vous scachiez que je me
tiens caché à Basle, loin des affaires, déga-
gé de la malheureuse servitude des ambi-
tieux; & resolu de fuir plus que jamais,
les palais & toute la magnificence des
Grands. Et parce que je ne puis pas mener
icy presentement cette vie champestre
que les Poëtes ont tant louée; je suis reso-
lu de m'y entretenir agreablement avec
mes livres, qui ont esté toujours mes com-
pagnons & mes fideles amis. J'ay pris cette
ville pour m'y retirer, parce qu'ailleurs je
suis toujours accablé d'une foule de per-
sonnes. Adieu, Monsieur. De Basle ce
15. Novembre 1609.

D 7

LET-

1610.
Nov.

LETTRE XL.

*A un de ses Amis.***M**ONSIEUR,

J'ay laiffé à Paris Messieurs vos enfans vers le commencement d'Aoust. Ils se portoit fort bien. Je leur ay donné des lettres pour vous. J'ay prié Mr. Ancel que vous connoissiez, comme je croy, d'avoir soin d'eux à Orléans, par où ils doivent passer. Ils estoient arrivez à Paris, lors que tout y estoit dans un grand trouble. Mais Dieu par sa bonté a tellement appaisé tout, que depuis ce temps-là il n'est arrivé aucun desordre. Ainsi je les ay dissuadez de partir de France, & je leur ay conseillé d'aller à Saumur. Je ne sçaurois bien dire ce que nous deviendrons à l'avenir, tant je voy d'incertitudes dans routes choses. Le Duc de Feria Ambassadeur extraordinaire d'Espagne, est arrivé à Paris. C'est le fils de celuy qui y soutint avec grande chaleur le party de la ligue, dans nos dernieres guerres civiles. J'ay peur qu'il n'excite encore icy de nouveaux troubles. On a renouvelé l'alliance

ce

ce avec le Roy d'Angleterre, avec les Provinces-Unies & le Duc de Savoye. La nouvelle de la mort de l'Electeur Palatin, est vraye quoy qu'elle ne passe pas icy pour bien assurée. Le Duc des Deux-Ponts a commencé d'exécuter le Testament de ce Prince. Le fils du Duc de Neubourg à la nouvelle de cette mort, ayant esté envoyé de Stugard à Heidelberg par le Duc son Pere, est venu jusqu'à Dourlac; & s'estant laissé persuader aux avis des Marquis d'Onspach & de Bade, il a mieux aimé retourner chez luy que d'y exciter quelque trouble. J'ay resolu de passer cet hyver à Hanau, & de me reconcilier avec mes livres. S'il vous plaist, Monsieur, de me commander quelque chose, je vous prie de croire que je seray toujours prest à vous rendre tous les services dont je suis capable. Adieu.

1610.

LETTRES
DE MONSIEUR
DE BONGARS
AMBASSADEUR

sous le Roy Henry IV.

A MONSIEUR
CAMERARIUS.



LETTRES
DE MONSIEUR
DE BONGARS
AMBASSADEUR
sous le Roy Henry IV.

A MONSIEUR
CAMERARIUS.

LETTRE PREMIERE.



MONSIEUR Donnelle s'est Année
stant offert de vous rendre ma 1588.
lettre, je n'ay pas voulu lais- May.
ser perdre cette occasion de
vous écrire. C'est la moindre chose que
je dois à vostre bonté, dans l'impuissance
où je suis de vous en témoigner ma re-
connoissance. Nous sommes arrivez icy
heureu-

1588. heureusement , graces à Dieu. Mr. de Se-
May. gure a dessein de partir de cette ville, pour
aller à la Rochelle trouver le Roy. Il est
important pour le public que sa Maj. soit
informée de l'Estat où nos affaires sont icy
presentement. Il est tel qu'il est difficile de
le faire connoître, ou par des couriers ou
par des lettres. Je ne sçay si le chemin sera
seur à cause de la flotte d'Espagne qui a fait
voile de Lisbonne le douzième de ce mois
selon ce qu'on nous écrit d'Anvers. Je ne
serois pas d'avis que nostre ami se hazar-
dast sur la mer pendant qu'elle est pleine
de vaisseaux ennemis. Vous apprendrez
des nouvelles des affaires de Flandres de la
bouche de Mr. Donnelle. On nous écrit
que tout est tellement préparé en Angle-
terre pour y recevoir les Espagnols, que les
Anglois croient n'avoir rien à craindre
d'un ennemy étranger, & qu'ils esperent
mesme luy donner de la terreur. Je crains
qu'ils n'attirent sur eux la colere de Dieu,
s'appuyant trop sur leurs propres forces.
Neanmoins des personnes sages écrivent
qu'il paroist à plusieurs, que les Espagnols
pensent à autre chose qu'à attaquer l'An-
gleterre, & que le Duc de Parme presse
fort la paix. C'est ainsi que les gladiateurs

cachent le coup qu'ils veulent donner en 1588.
portant ailleurs la pointe de leur épée. Il May.
y a huit ans que ces mesmes Espagnols,
lors qu'ils preparoient toutes leurs forces
pour se rendre maistres du Portugal, vou-
loient aussi faire croire qu'ils ne pensoi-
ent qu'à attaquer l'Angleterre. Mais le
temps éclaircira tout. Le Duc de Guise
sur la fin d'Avril a excité de grands trou-
bles à Paris, ayant mis le Roy en fuite,
& réduit la ville sous sa puissance. Je
croy qu'on vous en aura envoyé la rela-
tion de Lion. Pour moy, quand je con-
sidere le passé, toutes les actions de ces
personnes ne me peuvent estre que tres-
suspectes. Mais outre que nous connois-
sons leur esprit par beaucoup d'expé-
riences; je voudrois bien demander icy:
Pourquoy le Roy n'a pas arresté le Duc
de Guise, après qu'il a esté informé
de ses desseins; & que ce Duc est ve-
nu presque seul au Louvre pour luy
rendre ses respects & pour se justifier:
Pourquoy le Duc de Guise après s'estre
rendu maistre de la ville, n'a pas tel-
lement investi le Roy de toutes parts,
qu'il ne pût luy échaper: Pourquoy
le Roy s'estant sauvé de Paris, est
allé

1588. allé à Samur sur la Loire, plutôt qu'en May. Normandie où estoit le Duc d'Espernon avec ses troupes. Je crains que tout cecy ne soit un jeu concerté entre eux. Et j'apprehende encore plus que le Roy de Navarre ne se laisse persuader que tout cela se passe serieusement; & qu'estant touché de l'estat du Roy, il ne coure à sa propre perte en voulant le secourir. Mais que sçavons-nous si Dieu ne voudroit point commettre ainsi le Roy & le Duc de Guise l'un contre l'autre pour les perdre par cette division? Quoy qu'il en soit, j'aimerois mieux que presentement, selon la parole ancienne d'Epicharme, le Roy de Navarre fust spectateur seulement, & que les autres fussent les acteurs. Je vous conjure tous de prier pour un si bon Prince, afin qu'il demeure ferme à n'avoir que Dieu pour but de ses entreprises. La Reine d'Angleterre a envoyé un Ambassadeur au Roy, par lequel elle luy offre toutes les forces & l'argent de son Royaume pour arrester & pour punir les seditionneux. Il y a en Angleterre pour le Duc Jean Casimir, Mr. Schenckius & le Docteur Danaus. Le premier demande du secours pour Bonne; & l'autre pour le Palatin-

DE M. DE BONGARS. 95

latinat. Aimez nous toujours, vous & ^{1588.}
Monsieur vostre Frere, & Mr. Baugar. ^{May.}
Mr. de Segure vous fait ses complimens.
Monsieur de la Tuillerie est à Harbourg
dans ce voisinage. Il vous écrira une autre
fois. Il vous soit maintenant ses compli-
mens au lieu d'une lettre. A Hamborg, le
20. May 1588.

LETTRE II.

IL y a plus d'un mois que Mr. de Saury ^{1590.}
a passé par Nuremberg. Il desiroit ^{May.}
fort des'entretenir avec vous & avec Mr.
vostre Frere. Les affaires qu'il traite
maintenant, le feront aller une seconde
fois dans vos quartiers. Il espere qu'il fera
pour lors ce qu'il n'a pû jusqu'icy ; & qu'il
pourra vous parler & vous parler avec li-
berté sans vous incommoder. Cette oc-
casion de vous écrire s'étant présentée
tout d'un coup, j'ay esté bien aisé de vous
écrire un mot, & de vous apprendre le de-
part de Mr. de Saury. J'espere dans trois
jours de vous en dire d'avantage de vive
voix. Adieu, Monsieur. Faites mes com-
plimens à Messieurs Baugar & Philippe.
De Cobourg 16. May 1590.

Quoy

1590.
Oct.

LETTRE III.

QUoy que nous ne sçachions rien de certain de l'estat de nos affaires, j'ay voulu neanmoins vous écrire les bruits qui courent, que vous sçaurez peut-estre d'ailleurs. Le Roy voyant qu'il luy estoit impossible d'attirer au combat le Duc de Parme, & que la famine & les maladies gagnoient peu à peu les troupes qui demeuroient sans rien faire, a creu qu'il devoit prendre un autre dessein. C'est pourquoy ayant bien fortifié les villes, les chasteaux & les ponts qui sont autour de Paris, il a envoyé le Duc de Longueville & Monsieur de la Nouë avec une partie de ses troupes du costé de Saint-Quentin, pour fermer toutes les avenues de la frontiere de Flandres, & couper les vivres de ce costé-là. Ce qui a reüssi jusqu'icy fort heureusement. Il a envoyé une autre partie de ses troupes vers la Champagne, pour empescher qu'il ne vienne rien à Paris de la Bourgogne, ny des lieux voisins. Et n'ayant gardé auprès de la personne que sa Cavalerie legere, il fait sans cesse des courtes autour de Paris. Ainsi les gens par
ses

ses soins se portent bien & ont dequoy ^{1590.}
vivre. Il observe particulièrement la Pi- ^{Oct.}
cardie, de peur qu'il ne vienne à Paris
quelque secours de ses principales villes
dont les ennemis tiennent la pluspart. Il
a trouvé cette nouvelle maniere d'affie-
ger en mesme temps & Paris & l'armée
du Duc de Parme. Je ne sçay pas bien
quel dessein il prendra pour faire venir
du secours des pais étrangers à ce com-
mencement de l'hyver. Si ce secours
estoit prest, il nous assureroit, si je ne
me trompe, la victoire sur nos ennemis.
Mais s'il faut commencer par lever des
troupes cela sera bien long : & avant
qu'elles soient en estat, tout ce qui se
peut faire en France dans cette conjonc-
ture sera presque fait. Les Ambassadeurs
des Princes demeurent icy. L'Evesque
de Wirtzbourg a envoyé un homme au
Duc de Parme pour s'assurer par luy de
l'estat des choses. C'est apparemment
pour regler icy leurs desseins selon le
train que leurs affaires prendront. Ce-
pendant les ennemis ne sont pas oisifs.
Ils levent en Allemagne par tout où ils
peuvent & autant qu'ils le peuvent. Ils
sont certes en toutes choses & plus ardens

E

&

98 LETTRE III.

1590. & plus prudens que nos amis. Mais laif-
Oct. sons à Dieu le soin de tout. Il est bon
& il est puissant. Je le prie de protéger
nostre Roy, & luy demande la mesme
grace pour vous & pour Monsieur vostre
frere. Je vous prie d'avoir soin des let-
tres que j'ay mises avec les vostres pour
les faire tenir à Monsieur Peucere. A-
dieu ; Monsieur. De Francfort le 3.
Octob. 1590.

LETTRE IV.

1590. **J**E vous demande pardon de ce que je
Oct. vous écris si rarement, & de ce que
toutes les fois que je le fais, je vous char-
ge du soin de rendre mes lettres à Mon-
sieur Peucere, quoy que je croye que ce
soin vous est agreable. Traitez-moy de
mesme, Monsieur, & ne m'épargnez
pas quand je pourray vous rendre quel-
que service. Afin que mes lettres ne vous
paroissent pas trop steriles, j'y ay joint
une relation Françoisse de l'estat de nos
affaires depuis que le Duc de Parme est
entré en France. J'y ajoustes ces nouvel-
les que nous avons receuës de Langres :
Qu'il est arrivé un Gentilhomme de la
part

part du Roy, qui dit que le Duc de Parme ayant perdu la moitié de son armée fuit presentement, & qu'il ne pense qu'à se retirer en Flandres : Que le Roy le poursuit, estant fortifié par les nouvelles troupes d'Angleterre, & qu'il a défait toute son arrieregarde ; Que les Parisiens estant comme reduits au desespoir ont envoyé au Roy pour traiter, de la paix ; qu'ils sont disposez à se soumettre à toutes les conditions qui seront justes sans en refuser aucunes ; Que le Duc de Mayenne est abandonné du Duc de Parme, & qu'il rassemble ses gens de toutes parts pour pouvoir se soutenir s'il ne peut faire son accommodement avec le Roy. Voilà les nouvelles de ce Gentilhomme, qui sont trop bonnes. Pleust à Dieu qu'elles fussent aussi certaines. Si une fois vos Princes apprennent ces choses, ils quitteront toutes les pensées qu'ils avoient de donner secours, & ils diront que le Duc de Parme est défait ; que le Duc du Maine est ruiné, & que Paris est déjà rendu. Mais il ne connoissent ny les artifices ny le cœur de nos ennemis. Je vous dis cecy librement comme à mon ami. On dit neanmoins qu'on a presque enlevé tout

1590. ce qu'il y avoit d'argent à Paris. Il y a
Oët. trois semaines que le Cardinal Cajetan
passa par icy *incognito*, menant avec luy
beaucoup de chevaux chargez. Le Duc
de Nemours a fait passer de Paris a Lion
environ trois cens chariots chargez de
meubles tres-précieux. Les Duchesses
de Guise & de Nemours ont fait la mes-
me chose; mais on dit que ces Dames ont
eü l'agrément du Roy pour sortir de
Paris, qui ne me paroist plus une ville,
mais un reste affreux de ce qu'elle estoit;
& j'ay grande peur qu'elle ne porte eter-
nellement les marques empreintes de
la colere de Dieu, afin que les hommes
en la voyant apprennent à craindre Dieu
& à l'honorer. Je le prie, Monsieur,
luy qui est tout bon & tout-puissant,
d'avoir soin de vous & de Monsieur
vostre frere. Monsieur de Sauri se por-
te bien. Il est resolu de partir, mais il
ne sçait pas encore où il ira. Je vous
prie de faire mes complimens à Mr. Bau-
gar & à Mr. Nutzel. De Basle ce 28.
Oëtob. 1590.

L E T -

JE prends la plume en descendant de carosse pour vous écrire precipitamment des nouvelles que je ne croy pas vous estre inconnuës. On dit que le Pape est mort. Il y a je ne sçay quelle fatalité depuis quelques années sur la vie des Papes. Vous n'ignorez pas quels sont les emportemens de quelques-uns dans la Misnie, & dans la Saxe, & par tout ailleurs ; & ils donnent bon ordre eux-mesmes que leurs violences ne puissent estre cachées. On dit que Marseille s'est remise en la puissance du Roy, & que le Duc de Savoye a esté défait par Monsieur de l'Esdiguieres : Que le Roy a entrepris d'attaquer Roüen par le mont sainte Catherine : Qu'il espere de le forcer en le minant : Que cependant il leve des troupes de toutes les Provinces de son royaume, excepté de la Bretagne, pour estre en estat d'aller au devant du Duc de Parme avec une armée assez forte, sans estre obligé de lever le siege. J'ay esté frappé icy à mon arrivée de la nouvelle impreveuë de la mort du Duc Jean Casimir

1591. Jan. Palatin qu'on dit estre arrivée le fixième de Janvier. Voilà encore un autre sujet pour les insultes & les triomphes de quelques personnes. Mais après tout , nos mœurs meritent ce traitement , & ce siecle n'est pas digne d'une meilleure fortune. Elevons nos cœurs & nos prieres au lieu d'où les Payens mesmes ont crû que nous avons tiré nostre origine. Adieu , Monsieur : mes complimens , s'il vous plaist , à Monsieur B. & Monsieur Philippe son frere. Je sens une difficulté de respirer & une oppression du poulmon & de la poitrine , par une humeur qui se décharge dessus. De Francfort le douzième Janvier 1591. Je souhaite que cette année soit heureuse pour vous & pour ceux que vous aimez.

L E T T R E V I.

1591. Fev. J'Ay receu à Dresde deux de vos Lettres avec une de Mr. Peucere qui estoient un peu vieilles , mais qui ne m'en ont pas esté moins agreables. Vous me les aviez apparemment écrites de Basle. Elles sont venues après moy , & elles m'ont esté enfin renduës icy. J'ay crû que je devois
vous

voustémoigner au-moins que je les ay re-^{1591.}
 cerés. Car je n'ay point presentement ^{Feb.}
 d'autre sujet de vous écrire. C'est de vos
 quartiers que viennent icy les nouvelles
 de France, & ce pays-cy de foy-mesme ne
 produit rien de nouveau. Pleust à Dieu
 que nostre France luy ressemblass. Au
 lieu que depuis quelques années elle est
 plus feconde en nouveaux monstres,
 que l'Afrique ne fut jamais. On dit icy
 que les gens du Roy ont pris Poitiers.
 Dieu veuille que cela soit. Que Paris est
 pressé, & que le Duc de Savoye se trou-
 ve en grande peine. Pour ce qui est des
 nouvelles que vous vous attendez appa-
 remment de sçavoir de moy, Mr. le Vi-
 comte de Turenne est arrivé heureuse-
 ment à Magdebourg avec Mr. de la Tuil-
 lerie & Mr. Palavicin. C'est-là tout ce
 que je vous puis dire, & qui vous sera
 nouveau & agreable, comme je l'espere,
 dans cette retraite, où je suis entretenu
 tres-agreablement avec Mr. Zundelin.
 C'est l'un des hommes du monde qui a le
 mieux joint ce me semble l'eloquence
 avec la sagesse, & la civilité avec l'eloquen-
 ce. Mais j'ay gousté sa conversation avec
 grande reserve, parce que je faisois scrupule

Fevr.

1591.

pule de détourner un homme occupé à des affaires si importantes. Nostre Jule que j'ay eu le bien d'entretenir quelquefois qui n'est pas nostre seconde, mais nostre unique esperance, est déjà un homme fait. Sa sagesse passe son âge, & c'est une sagesse non enflée & presomptueuse, mais pleine & solide. Je prie Dieu de luy conserver la vie. J'ay appris que vostre Republique a receu favorablement le bon vieillard J. Brocard, qui en sa jeunesse a paru entre les plus polis & les plus sçavans. J'ay eu de la joye depuis peu de le voir dans vostre Ville, & je m'en tiens obligé à Mr. Baugar. C'est ainsi que vous vous amassez un tresor au Ciel. S'il arrive que quelques-unes de mes Lettres vous tombent entre les mains, je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de les envoyer à Mr. Zündelin. Vous avez icy une Lettre courte, mais qui parle de bien des choses, & je la finis par le mot ordinaire, Adieu. Mes complimens, s'il vous plait, à Messieurs Baugar & Nutzel, & à Mr. Philippe. De Dresde, à la hâte, ce 3. Fevrier 1591.

LET-

LETTRE VII.

JE vous ay écrit de Dresde. J'espere que la Lettre vous aura esté rendüe. Depuis ce temps-là Mr. de Turenne & Mr. Palavicin ont esté chez Mr. l'Electeur. Mr. de Turenne en suite est allé dans la Marche, & Mr. Palavicin est venu icy. Ils sont tous deux pleins de bonnes esperances, autant que j'en puis juger. Et tout est en seureté, si on doit adjouster foy aux paroles. M'estant trouvé attriqué d'une petite fièvre, & tourmenté d'une grande toux, je me suis exempté du voyage de la Marche, & j'attendray icy Mr. de Turenne. On dit que le Duc de Parme se prepare à rentrer en France avec son armée. Il est certain que ces Messieurs sont plus actifs sans comparaison & plus vigilans que les nostres. Vous sçavez combien il importe de bien prendre son temps, sur tout à la guerre, où l'on regrette en vain les fautes qui ne sont suivies que du desespoir. Je fus hier avec Mr. Peucere, qui vous fait ses amitez, comme Mr. Bronnere. Mr. Peucere vous a donné son Ecrit des diverses sortes de Di-

1591. vinations , reveu & augmenté. Adieu ,
Fev. Monsieur. Mes complimens , s'il vous
plaist , à Monsieur vostre frere. De Ha-
le en Saxe le dernier Fevrier 1591.

LÉTTRE VIII.

1591.
Mars.

JE n'ay pas voulu perdre cette occasion
de vous écrire. J'ay laissé à Hale Mr.
de Turenne. Il m'a envoyé devant luy
à Brunsvic. Tout ira bien , comme je
l'espere , si ce n'est que le Duc de Parme
nous previendra tres-asséurement : Car
on dit qu'il est déjà prest de se mettre en
campagne , qu'il a retiré les garnisons de
plusieurs Villes des Paisbas , & qu'il en a
abbatu les murailles. Ils agissent serieuse-
ment , & ils se donnent tout entiers à ce
qu'ils font. Mais dans les nostres il y a je
ne sçay quelle fatale lenteur. Neanmoins
tout se fera assez tost , s'il se fait assez
bien , & selon Dieu. On dit que le Roy
assiége Chartres. D'autres disent qu'il a
investy Mr. du Maine dans Laon , après
avoir défait ses troupes. Mais vous pou-
vez mieux vous asséurer de ces nouvelles
que nous. Adieu , Monsieur. Mes com-
plimens. A Mr. Baugar , à Mr. Nurzel,
&

DE M. DE BONGARS. 107
& à Mr. Philippe. D'Adamsted à Alber-^{1591.}
stad, à la hâte, ce 8. Mars 1591. ^{Mars.}

LETTRE IX.

J'Ay receu vostre Lettre du 5. May. ^{1591.}
Monsieur l'Ambassadeur vous rend ^{May.}
graces pour le bon service que vous luy
avez rendu avec tant de fidelité. Mr.
Ascanius s'employe pour tirer une Let-
tre de Mr. l'Electeur. Mais nous souhai-
terions que vos amis exhortassent Mes-
sieurs de Francfort à faire leur devoir, &
qu'on ne se contentast pas de recevoir
d'eux une réponse generale. Car cet ex-
emple aura de mauvaises suites, parce
que les autres Villes jugeront qu'elles
ne se doivent engager à rien, puisque ces
Messieurs ne veulent rien faire. Ce qui
a donné lieu à la nouvelle qui est venue
de Misnie, est, autant que je le puis
connoistre, que ceux dont il s'agit fai-
soient des demandes qui estoient presque
toutes injustes, auxquelles Jules ni ne
vouloit ni ne pouvoit consentir. Je ne
doute point que la malignité de certains
Esprits ne s'efforce de troubler cette affai-
re: mais enfin tout s'est passé heureuse-
ment.

E 6

1591. ment, & Jules meſme vous en écrit, ou à
May. Mr. Baugar. Nous ne ſçavons rien icy de
nouveau. Nos officiers Donave, Creange,
Berbestorfe ſont partis d'icy le 9. May
pour lever des troupes. Adieu. Mes com-
plimens, s'il vous plaist, à tous nos amis.
Deſſau le 13. May 1591.

L E T T R E X.

1591.
Juin.

E Stant revenu de Dannemarc; je n'ay
pas voulu perdre cette occasion de
vous écrire, & de vous faire ſçavoir en mê-
me temps ce que j'ay appris en paſſant par
Hambourg. Vous aurez ſceu que les Eſtats
de Hollande avec le Comte Maurice ont
pris Zutphen & Deventer. D'autres y ad-
jouſtent encore Nimmegen; & qu'ils
ſont marcher leurs troupes vers la Gro-
ningue. Ils ont dans leur armée deux mil
chevaux, dix mil hommes de pied, & tren-
te canons. Le Roy Tres-Chreſtien a pris
Louviers en Normandie, qui eſt une ville
riche & tresforte. L'un des Bourgeois l'a
fait entrer dedans en plein-midy, & c'eſt le
Roy qui a dit luy-meſme le premier au
Gouverneur, qu'il avoit pris la Ville. Ce
Gouverneur eſtoit Mr. de Fontaine-Mar-
tel,

tel, qui est un grand Ligueur, & des premiers de cette faction. Le Roy l'avoit pris ^{1591.} Juin.
auparavant & il l'avoit renvoyé avec une grande bonté. Ce dernier événement vous sera nouveau comme je croy, l'ayant appris à mon depart de Hambourg par un vaisseau qui ayant fait voile de Diepe y estoit abordé tres-heureusement. Adieu.
De Brunsvic à la haste ce 14. Juin 1591.

L E T T R E X I.

I'Ay reçu un peu tard vostre Lettre du ^{1591.} 13. May, parce que j'estois en Da-^{Juin.}
nemarc lors qu'elle est arrivée. Je vous ay écrit à la haste de Brunsvic. Vous nous avez donné toutes les preuves de l'affection que vous avez pour nous & pour tout ce qui nous regarde, & comme nostre affection égale la vostre je souhaiterois aussi vous la pouvoir témoigner par des services effectifs. Ceux de Francfort avec ceux de Spire & de Wormes se separent de tous les autres. Ils prennent pour pretexte que leur republique est épuisée. Je remarque ce me semble que depuis la mort de Georges Weis qui estoit tout-à-fait dans nos interets, ils ont je ne

1591.
Juin.

ſçay quel refroidiſſement pour nous , & en public & en particulier. Mais graces à Dieu la deciſion de cette affaire ne depend pas d'eux. Pour ce qui regarde la France on dit que le Roy eſt en Normandie aſſez près de Roüen. Les Suiffes Catholiques ſont en campagne , & ils vont dans le Milannois pour ſe joindre aux Italiens qui doivent marcher le 15. Juillet. Les ennemis levent de l'Infanterie & de la Cavalerie dans les Terres de l'Empire autant qu'ils peuvent. Et la pluſpart ſe laiſſeront emporter par l'eſperance d'eſtre mieux payez , & plus aſſurement , quelque déſenſe que les Princes faſſent. Mr. de Turenne partit hyer pour Strasbourg. Il doit ſaluër en paſſant le Duc Caſimir. Mr. Cognet vous écrit, il vous ſupplie de prendre la peine d'excuter ce qu'il a écrit dans le memoire qu'il a joint à ſa Lettre. Kuchenmeiſter vous rendra ce que vous aurez avancé pour luy. Mr. de la Riviere eſt fort voſtre amy , & il vous fait mille amitez. Il attend vos Lettres , ſouhaite fort de vous embraffer. Adieu Mr. L. De Francfort ce 22. Juin 1591.

LET-

JE vous écrivis aussi-tost que je fus revenu de Danemarck. J'espère que vous aurez reçu ma Lettre. Mr. de Turenne n'est pas encore venu de Strasbourg; il pourra faire quelque course jusqu'à votre voisinage, ayant obtenu des Princes & des villes voisines un passage libre. Tout se prepare icy pour bien recevoir nos troupes. Le jour de l'assemblée est proche. Cependant les ennemis ne dorment pas. Je voy passer tous les jours de l'Infanterie qui marche à grande haste au Pais-Bas. Vous n'ignorez pas que tout se prepare à la guerre en Italie. On écrit que les Ducs de Sfondrate & de Parme sont indisposez. J'Admire que le Duc de Savoye soit si long temps hors de chez luy. Les lettres du Pais-Bas assurent que le Prince d'Ascoli se prepare pour aller en France. Quelques uns conjecturent vraisemblablement du sejour si long du Roy en Normandie, qu'il a dessein d'assiéger Rouën. Les Anglois travaillent tout de bon par terre & par mer à délivrer la Bretagne de la domination des Espagnols. Si
vous

1591. vous sçavez quelque chose qu'il nous soit
Juil. important de sçavoir, faites-nous en part
je vous prie. Adieu, Monsieur, &c. De
Francfort le 29. Juin 1591.

LETTRE XIII.

1591. **I**E dois réponse à vos deux lettres, & je
Juil. n'ay point de nouvelles à vous dire
pour payer les vostres. Mr. de Turenne
est revenu icy. Le Prince d'Anhalt est à
Fridberg. Les gens de guerre viennent
en foule de toutes parts. Ils seront assem-
blez, comme je l'espere, le 27. de ce mois.
Les Generaux n'ont pas encore arresté
par où ils doivent passer. Cependant
il s'est excité à Treves un grand tumulte
par les troupes de Mr. du Temple qu'il
mene d'Aix la chapelle au deça du Rhin
par le territoire de Treves. Ayant trouvé
de l'obstacle dans sa marche, comme il
écrit luy-mesme, il a forcé Car de & une
autre ville. Les Ambassadeurs des Princes
du Rhin s'en plaignent icy hautement.
J'espere que les nostres appaiseront tout.
Le Duc de Parme est à Ninmegue, &
il tache de prendre un chasteau des
nostres. Les Hollandois ont forcé deux
chaste-

DE M. DE BONGARS. 113

chasteaux près de Groningue , & ils ^{1591.}
 assiegent Steennuich, selon, que le man- Juil.
 dent quelques-uns, ou Vollenhove, se-
 lon les autres. Je vous donneray avis de
 tout selon que réussiront nos affaires. Je
 ne puis m'empescher de répandre dans
 vostre sein combien je me sens accablé
 par ceux dont s'est plaint autrefois de-
 vant vous le protecteur de ce bon vieil-
 lard que vostre Republique a receu avec
 tant de bonté. Leur dessein est de me
 chasser hors de ce pais-cy. J'ay resolu de
 les délivrer de cette peine, & s'ils ne ces-
 sent bien-tost, j'iray demeurer ailleurs.
 Adieu, Monsieur. De Francfort le on-
 zième Juillet. 1591.

LETTRE XIV.

Monsieur Kuchenmeister m'a rendu ^{1591.}
 vos lettres. Je vous envoie dans ce Juil.
 paquet les nouvelles que nous avons re-
 ceues du Pais-Bas ; entre lesquelles celle-
 cy est fausse, que le Duc de Parme soit
 retourné promptement à Bruxelles. On
 dit qu'il s'arreste près de Nimmegue a-
 yant le Rhin ou le Vahal entre luy & nous.
 Vous sçavez les nouvelles d'Italie. Nostre
 armée

114 LETTRE XIV.

1591. armée s'est avancée jusqu'au bord du
Juil. Rhin. Elle attend qu'on fasse la reveuë:
ce qui se fera , comme j'espere , dans
deux jours , & ensuite elle passera le
Rhin. Je prie Dieu qu'il en soit le chef;
puis que sans luy on ne sçauroit rien fai-
re. Je souffre la peine que quelques-uns
me font , & je la surmonteray avec la
grâce de Dieu. Si vous sçavez encore
quelque chose de l'assemblée qui se doit
faire à Odington , écrivez le moy , je vous
prie. Adieu. Mr. de Turenne m'a charg-
gé de vous faire ses complimens. De
Francfort ce 28. Juillet 1591.

LETTRE XV.

1591. **O**N a fait la reveuë de l'armé d'Alle-
Aoust magne le dernier de Juillet & le
premier d'Aoust. Il s'y est trouvé envi-
ron cinq mille chevaux & six mille
hommes de pied. Il y a de plus trois mil-
le hommes de pied & deux cens chevaux
qui sont commandez par Mr. de Rebu-
ze & Mr. du Temple, avec environ mil-
le chevaux qui sont commandez par Fren-
trius, Isselstenius & quelques autres. Ils
commencerent hier à passer le Rhin au
lieu

lieu appellé Walgein, un peu au dessus de Mayence. Le Duc de Parme est aux Eaux de Spa, & on dit qu'il se haste d'aller en France. Quatre mille hommes de pied sont venus d'Angleterre au Roy avec trois cens Gentilshommes qui sont commandez par le Comte d'Essex, qui mene avec luy quelques canons & tout le reste de l'equipage de guerre. On écrit que le Roy a pris Noyon en Picardie. Adieu, Monsieur. Si vous sçavez quelque chose, faites-nous en part. De Francfort à la haste ce 3. Aoust. 1591.

LETTRE XVI.

Vostre lettre m'a esté renduë avec le Memoire touchant les Turcs & les Espagnols. Nostre armée a commencé de marcher au dela du Rhin le 7. de ce mois vers Creusnac. Le Duc de Parme s'arreste aux Eaux de Spa, & se prepare, à ce qu'on dit, à marcher en France. Il a assemblé une partie de ses troupes au tour de Linquen; une partie aux environs de Kerpen, & une troisiéme dans le Luxembourg. Le bruit court que le Roy a pris Noyon. Il est certain qu'il l'assiege. Quatre

116 LETTRE XVI.

1591.
Aoust

tre mille fantassins Anglois & trois cens chevaux ont fait voile de Londres sur la fin de Juillet, qui sont commandez par le Comte d'Effés. Environ ce mesme temps l'armée du Pape a commencé de marcher du Milanois vers la Savoye. Le Gouverneur de la Tour d'If qui est un chasteau près de Marseille, a receu du Duc de Toscane de l'argent & des canons. Le Comte Maurice se prépare d'assiéger Nimmegue. Je vous envoie une relation de ce qui s'est passé devant cette ville. Quand vous l'aurez veüe je vous prie de l'envoyer avec les lettres à Mr. Waldensel. Mr. de Saury se porte bien. Il est à la Cour, où l'on le considere fort. J'ay receu de luy trois lettres de la Cour. Mr. du Fresnes a désiré que vous trouvasiez icy les assurances de son service. De Francfort ce 9. Aoust 1591.

LETTRE XVII.

1591.
Aoust

JE ne doute point que nostre armée n'ait passé la Sarre, & qu'elle ne soit maintenant en Lorraine. Le dessein des Lorrains, autant que nous le pouvons reconnoistre, est de se tenir renfermez dans leurs villes. Plusieurs Seigneurs de ce pais-là sont venus au devant de nos Generaux avec des presens, pour leur demander qu'on

qu'on épargnast leurs chasteaux & leurs villages, & qu'au moins on s'abstint du feu. Je prie Dieu qu'il conduise tout, & qu'il fasse réussir tout heureusement par la bonté. Nous n'avons rien de bien certain du Pays-Bas, sinon ce que ce courrier a apporté d'Anvers. Il n'est pas bien certain que Noyon soit pris; mais il est certain que beaucoup de troupes qui venoient au secours des assiégés ont esté taillées en pieces, & que dans cette défaite Mr. de Tavannes a esté pris, l'un des plus illustres d'entre les Ligueurs. On dit que vostre Maximilien se prépare à marcher en France avec des troupes innombrables. L'armée du Pape, si je ne me trompe, sera déjà à Lion, si ce n'est qu'elle soit allée en Bourgogne par Turin: ce qui ne donne pas peu de terreur aux Genevois. On parle diversément du Duc de Parme: Mais nul ne doute qu'il ne se prepare pour venir en France. Nous ne sçavons rien du Comte Maurice, sinon qu'après qu'il aura esté déclaré à Arnem Gouverneur de Gueldres & de Zutphanie, il ira assiéger Nimmegue, dont les Bourgeois n'ont pas voulu recevoir dans leur ville les soldats que leur envoyoit

Ver-

118 LETTRE XVII.

1591. Aoust. Verdugon. Un de mes amis m'a écrit qu'une prise de 3. dragmes de marrubie avec de la conserve de pas d'asne est un bon remède pour les Asthmatiques. J'ay sujet de craindre cette maladie. Car il y a déjà quelque temps que je sens une assez grande difficulté de respirer sans avoir de toux. Si vous jugez que ce remede me soit bon, & si vos Apoticairens en ont de prest, envoyez-m'en quelques dragmes par Mr. Calandrin, & mandez-moy en mesme temps, je vous prie, vostre sentiment, & j'en rendray l'argent à Mr. Calandrin. Adieu, Monsieur. De Francfort ce 18. Aoust 1591.

LETTRE XVIII.

1591. Sept. J'ay reçu vostre lettre qui me donne plus de joye que je ne puis dire, avec le suc de marrubie & de reglice, dont je vous rends graces de tout mon cœur. Je vous prie de m'en mander le prix. Nous avons peur de nouvelles de nos affaires, & copeu mesme est bien incertain. Nostre armée estoit à Metz vers le 23. d'Aoust. Elle doit aller à Chaalons par l'ordre du Roy. Mademoiselle la Duchesse de Bouillon

DE M. DE BONGARS. 119

lon attendoit le Roy à Sedan au premier ^{1591.}Septembre. Ainsi je ne doute point que nos troupes n'ayent joint le Roy. Je ne puis deviner quel dessein il prend. On dit que l'armée du Pape s'est fort affoiblie dans la Franche-Comté. Les Suisses ont déserté, & beaucoup mesme d'Italiens. Mais on dit que la cavalerie qu'on publie estre de quinze cens chevaux & plus, avec quelque mille hommes d'infanterie, est arrivée en Lorraine. Les Suisses de Soleure & de Fribourg envoient des troupes en Bourgogne au secours des nostres. Mais ceux de Berne, de Basle & autres qui se croient plus religieux, se retirent de l'armée. Cette armée du Pape a empesché jusqu'icy Mr. de Schomberg de s'avancer dans sa marche. Je croy que cet obstacle fera maintenant levé. Après qu'il se sera joint au Mareschal d'Aumont, & que les Suisses seront arrivez, il y aura assez de troupes en Bourgogne pour la bien garder. Adieu, Monsieur. Excusez la breveté de cette lettre. Je vous écriray plus au long à la premiere occasion. de Francfort le 8. Septembre 1591.

'Ay

1591.
Sept.

LETTRE XIX.

L'Ay répondu en courant à vostre dernière lettre du 30. d'Aoust. Je vous rends grâces pour la vie de Charles IX. que vous m'avez envoyée. Je l'avois déjà veue. Papyrius Masson en est l'Auteur. C'est le mesme qui a écrit les Annales de France, & depuis peu la Vie de Cujas que j'envoye à Monsieur vostre frere. L'écrit que vous sçavez ne merite pas de réponse; mais Chitray qui l'a publié meritoit une bonne reprimende, & même punition, si je ne me trompe par cette conduite indigne de son âge & de sa profession, d'imprimer ainsi hardiment toutes sortes de libelles par une avidité de gagner un peu d'argent. La remarque que vous faites des jugemens de Dieu dans la mort de quatre de nos Rois, est pieuse & sage. Il faut adjoûter encore à ce nombre Antoine Roy de Navarre Pere de nostre Henry, qui fut tué d'un coup de mousquet au siege de Rouën, où il estoit allé par un trop grand attachement au Duc de Guise, dans les vaines esperances que les Espagnols luy avoient données

nées de le rendre maître de la Sardagne. 1591.
 Et on y doit joindre de plus François Sept.
 Duc d'Alençon , qui ayant maltraitté
 ceux du Pais-Bas contre la foy qu'il leur
 avoit donnée, & nonobstant les grandes
 obligations qu'il leur avoit , lors qu'il
 estoit remply des desseins d'exciter de
 grands troubles, mourut en crachant le
 sang : Et il paroist indubitable qu'il avoit
 esté empoisonné. Souvenez-vous d'autre
 part des Princes & des chefs qui ont vou-
 lu faire croire qu'ils avoient pris les ar-
 mes pour la défense de la Religion. Vous
 verrez que les vostres dans l'Allemagne
 ont esté pris & traittez honteusement par
 Charle-Quint , & qu'ils ont esté mesme
 dépouillez de tous leurs biens ; Qu'en
 France le Prince de Condé a esté pris à
 la premiere bataille, & tué à la troisiéme ;
 Que l'Admiral a toujours esté vaincu , &
 enfin assassiné avec une foule de grands
 Seigneurs ; Que Prince d'Orange a esté
 tué de mesme dans le Pais-Bas. Il me sem-
 ble que cet écrit adressé au Prince d'An-
 halt que je vous envoyay il y a quelques
 semaines, donne quelque jour pour décou-
 vrir la cause de ces malheurs. Pour moy je
 n'en puis juger autre chose sinon que les

F

armes

1591. armes de toutes ces personnes n'ont point
 Sept. esté agreables à Dieu. Mais maintenant
 sous la conduite de nostre Roy les choses
 prennent une autre face, & nous voyons
 de nouveaux succès. Vous vous étonne-
 rez peut-estre que nous n'avons point de
 nouvelles de nostre armée, & que nous
 n'en sçavons que les bruits qui courent.
 On dit qu'il y a déjà huit jours qu'ils
 sont à Verdun, & qu'ils ont mis en delibe-
 ration de l'assiéger: Qu'ils ont pris & pil-
 lé tous les Chasteaux, toutes les Forte-
 resses, & toutes les Villes qu'ils ont ren-
 contrées en leur chemin, hors celles qui
 estoient plus fortes; Que le Roy estoit à
 Châlons ayant laissé à Mr. de Biron le
 soin de ses troupes; Qu'il prepare tout ce
 qui est necessaire pour le siege de Roüen,
 & qu'il a déjà pris la Ville de Caudebec
 au dessous de Roüen, qui est fort pro-
 pre pour empêcher tout ce qui pourroit
 venir par la Riviere. On écrit aussi de
 Roüen que plusieurs Villes de Picardie
 se sont rendues au Roy. Je ne sçay si
 tout cela est vray. Les Lorrains ont re-
 ceu dans leurs terres l'armée du Pape.
 Ainsi le passage est maintenant libre à
 Monsieur de Schomberg. Vous sçavez
 que

DE M. DE BONGARS. 123

que la Ville de Langres a esté en grand
peril. Le Duc de Lorraine y estoit venu
la nuit avec ses troupes. Il avoit logé ses
gens dans le Fossé, & avoit mis le petard
à la porte, pendant que les Bourgeois
estoyent ensevelis dans le sommeil : mais
le petard manqua & toute l'entreprise fut
sans effet. Les Suisses protestans semblent
vouloir lever à l'exemple des Catholi-
ques de Soleure & de Fribourg qui pa-
roissoient seuls disposez à prendre les ar-
mes. Le Duc de Parmes est à Bruxelles.
On dit que son fils doit entrer dans la Ci-
tadelle d'Anvers. On ne sçait sous quel
pretexte, ny à quel dessein. Voilà à peu
près toutes mes nouvelles. Maurice de
Lauvembourg assemble son Infanterie
près de Breme en la Ville de Tervecht
qu'ils ont prise & pillée. La Cavalerie de
Vestphalie s'assemble à Carpen audeffous
de Cologne. Eckemberg a passé par icy.
Adieu. De Francfort le 15. Sept. 1591.

1591.
Sept.

LETTRE XX.

Monsieur Calandrin vous dira les nou-
velles qui courent icy. Il est incertain
si elles sont vrayes, mais je le souhaite,

1591.
Sept.

F 2

&

1591. & je les prens en bonne augure. On dit
Sept. que le Duc de Lorraine avec l'armée du
Pape a esté battu & mis en fuite par nos
gens; Que Verdun est rendu; Que Reims
est assiégé; Que le jeune Duc de Guise
qui s'est sauvé depuis peu du Chasteau
de Tours où il estoit en prison a fait
de grandes soumissions au Roy. Ces
nouvelles comme je vous ay dit sont
incertaines. Mais cecy est certain, que
les troupes de Hollande conduites par
le Prince Maurice ont fait une irruption
dans cette partie de la Flandre qui s'ap-
pelle Waasz; Qu'ils ont taillé en pieces
les gens ordonnez pour la garde de ce
païs-la; Qu'ils ont pris le Chasteau de
Saint Jean-Steen; Qu'ils assiegent Hulst
qui est une Ville tres-considerable; &
quelques-uns font courir le bruit qu'el-
le est renduë. Nous suspendons nos pen-
sées, dans l'attente où nous sommes de
l'issuë qu'auront de si grands preparatifs.
J'espere que nous recevrons bien-tost
nouvelle de quelque evenement extra-
ordinaire. Que Dieu qui est le souverain
modérateur de toutes choses, puisse tout
conduire de telle sorte, que ceux qui veu-
lent la guerre & qui la nourrissent, soient
con-

DE M. DE BONGARS. 125
confondus. Adieu. De Francfort ce 2. 1591.
Septembre 1591. Sept.

LETTRE XXI.

J'Ay receu vostre Lettre avec celle que 1591.
vous y joignez pour Mr. Lipse. J'auray Sept.;
soin de la faire tenir par Mr. Clusius.
La mort de Monsieur l'Electeur a esté
pour nous une nouvelle bien fâcheuse,
Mais ç'a esté de tout temps une chose ordinaire à l'Eglise de perdre tous les secours humains, lors qu'elle y avoit plus de confiance. Ainsi il est bon de ne s'appuyer que sur Dieu seul, qui estant immortel & eternal, a un soin des siens, qui ne trompe point, & qui ne manque jamais. Je ne sçay rien de France que je puisse dire asseurement. Car vous sçavez ce qu'on dit qui s'est passé près de Grenoble. J'ay eu soin de faire tenir vos deux Lettres à Monsieur vostre fils, & j'en ay prié Mr. Cognet. Il est certain que le Comte Maurice menace d'assiéger Nimmegue; quelques-uns mesme font courir le bruit qu'elle est rendue. Je ne voy goutte aux desseins du Duc de Parme. J'espere que dans peu de jours nous verrons quelque grand

1591. & memorable evenement. Adieu. Ecrit
Oct. à la haste. De Francfort ce 13. Octobre 1591.

LETTRE XXII.

1591. J'Ayrépondu à vostre derniere Lettre.
Oct. Mais vous ne m'avez pas répondu à ce que je vous avois demandé touchant la dose du suc de marrubie que l'Apoticaire a envoyé liquide & non solide, pour sçavoir s'il est bon de le mesler avec la conserve de pas-d'asne. Je vous envoiray par un de mes amis une copie de la Remonstration présentée au Prince d'Anhalt. Il est constant que le Pape est mort ou qu'il se meurt. Le Roy se tient autour de Sedan avec son armée. Il ne cherche qu'une occasion pour battre les troupes Lorraïnes qui se sont renfermées dans Verdun, & il attend l'armée du Duc de Parme. Cependant il a remis à Mr. de Biron tout le soin du siege du Rouën, lequel ayant pris Gournay qui est audessus de la Ville, & comme quelques-uns disent Caudebec qui est au dessous, tient la Ville assiégée de toutes parts. On a donné bien du temps à l'ennemy pour se preparer à ce siege.
Ta-

DE M. DE BONGARS. 127

Talant qui est une forteresse qui com- 1591.
mande Dijon, s'est rendue & est main- Nov.
tenant aux nostres. Vos Archiducs Er-
neste & Maximilien n'ayant pas réussi
dans leurs prétentions en Pologne, se
tournent maintenant du costé de nostre
France; & le Roy d'Espagne promet sa
fille à celui des deux qui sera élu. La
nouvelle de la reddition de Nimmegue
est certaine. Ces succès si prompts des
Estats de Hollande, & la maladie mor-
telle du Pape pourroient bien retenir en
Flandre le Duc de Parme. Adieu, Mon-
sieur. De Francfort le 19. Octobre 1591.

LETTRE XXIII.

VOSTRE Lettre du premier de Novem- 1591.
bre m'a esté rendue il y a deux jours Dec.
à Dessavie. J'ay apporté une Lettre de
Monsieur vostre fils à la Cour du Prince
d'Anhalt qui est dans le paquet de vostre
amy Mr. Peucere. Il aura sans doute eu
soin de vous la faire tenir. Mr. Peucere a
esté envoyé luy mesme par le Prince
d'Anhalt au Landgrave. Vous aurez sceu
apparemment ce qui se passe icy par les
bruits qui courent; & j'apprends que ces

F 4

Mef-

128 LETTRE XXIII.

1591. Messieurs-cy qui sont si hardis à tout fai-
 Nor. re, n'aiment pas qu'on parle hardiment
 aux autres de ce qu'ils font. Gunderman-
 nus a esté renfermé dans un Chateau
 depuis peu de jours, où il souffre une
 dure prison. Si vous avez appris quelque
 chose de l'arrivée de Mr. de Fresnes je
 vous prie de retenir la Lettre que j'ay mi-
 se dans vostre paquet, jusqu'à ce qu'il soit
 arrivé au lieu où vous estes: & si vous estes
 asseuré qu'il soit dans vostre voisinage,
 je vous prie de la luy faire rendre seure-
 ment. J'ay prié Kuchmeister d'avoir soin
 d'envoyer à Anspach une autre Lettre
 pour le mesme Mr. de Fresnes Ambassa-
 deur. On m'a dit que Mr. Pesel est avec
 vous. Je vous prie de luy faire mes com-
 plimens, & de l'advertir qu'il cherche un
 autre chemin quand il voudra retourner
 à Breme. Je luy aurois écrit si j'en avois
 eue le temps. Mais ne manquez pas je vous
 prie de luy donner cet avis. De Liplic, ce
 20. Novembre 1591.

LETTRE XXIV.

1591. JE vous ay souvent importuné de mes
 Dec. lettres, & je continuë toujourns. Je croy
 que Mr. de Fresne Ambassadeur est main-
 te-

tenant en vos quartiers, ou au moins proche de vous, étant de retour. Si vous en avez appris quelque chose, je vous prie de le faire sçavoir à Mr. Calandrin afin qu'il puisse envoyer en un lieu certain les lettres dont je l'ay chargé. Il n'y a rien icy de nouveau, sinon de ces nouveutez dont l'Afrique estoit autrefois la mere. Nostre ami Mr. Zundele se tient à Dresde malgré luy, autant que je le puis comprendre par les lettres de Mr. Brumer, & comme vous le pouvez vous-même connoistre aisément. Il à demandé & demande encore son congé avec grand empressement. On luy répond qu'il a vécu avec le Chancelier : que le Chancelier luy a fait part de tous ses desseins; & qu'ainsi ils ne peuvent le renvoyer qu'après que l'affaire du Chancelier sera terminée. Mr. Brumer est retourné de son mouvement à Hale, avec l'agrément de ces Messieurs, en conservant toujours sa charge de Medecin de Monsieur l'Electeur, pour servir toutes les fois qu'il sera consulté, ou qu'il sera appelé. Mr. Peucere est à Cassel. Je croy qu'il vous aura fait tenir la lettre de Monsieur vostre fils écrite du Camp. Mr. de Turenne, dans la dernie-

130 LETTRE XXIV.

1591. re lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'é-
Dec. crire, vous fait de grandes amitez, à
vous, à Monsieur vostre frere, & à Mon-
sieur le Docteur Philippe. Nous seichons
icy dans l'ignorance où nous nous voyons
de ce qui se passe ailleurs. A Dieu Mon-
sieur. Si vous sçavez quelque nouvelle
assurée, faites-nous en part. De Lipsic,
ce 4. Decembre 1591.

LETTRE XXV.

1592. JE reconnois, Monsieur, comme je dois
Fevr. l'extrême soin que vous me faites la
grace de prendre de ma santé. Je ressens
l'obligation que je vous en ay, & je vous
en rends mille graces. Mr. Bernard du
Port qui vous rendra cette lettre est un
homme de bien & de pieté, qui n'ignore
pas la Medecine, & qui est tres-sçavant
dans la Chimie. Il vous en entretiendra,
si vos occupations continuelles vous lais-
sent pour cela assez de temps. Je le re-
commande à vostre bonté estant comme
il est bon & craignant Dieu. Nous n'a-
vons point receu de nouvelles du Camp
de France. Nos amis de Flandres nous
écrivent que le Roy a gagné la contre-
scar-

scarpe au siege de Roüen : Qu'il a pris ^{1592.}
un bastion au mont sainte Catherine : ^{Fevr.}

Qu'il a laissé le soin du siege à Mr. de Montpensier & à Mr. de Biron, & qu'il marche avec son armée au devant du Duc de Parme, dans le dessein de donner bataille. Mais je doute fort que ce fin renard luy en donne le pouvoir. Il mene avec luy deux mille chevaux François, & trois mille chevaux Allemans; avec une Infanterie plus forte par son courage, que par le nombre. Ils attendoient encore d'heure en heure deux mille chevaux François : & la Noblesse accouroit de toutes parts, dans l'esperance de la bataille. C'est ce qui avoit fait sortir à la haste de Sedan Mr. le Duc de Bouillon, qui vous fait ses amitez par sa dernière lettre, comme à Monsieur vostre frere, & à Messieurs Baugar & Nutzele. La paix ne s'avance pas en France. On dit que Bernestan d'Ambassadeur a esté fait Lieutenant general de l'armée. Vous vous souvenez que les Fabiens ayant esté envoyez Ambassadeurs du peuple Romain vers les Gaulois, & ayant ensuite pris les armes contre ceux mesme vers lesquels ils avoient esté envoyez en Ambassade, fu-

132 LETTRE XXV.

1592. Fevr. rent cause que les Gaulois se hâterent davantage de venir à Rome. Messieurs de Flandres nous assistent fort de vivres, de soldats & d'argent : & cette assistance continuë touïjours. On dit que le Cardinal Aldobrandin Florentin , a esté fait Pape sous le nom de Clement VIII. Les Espagnols traitent avec les Turcs pour faire une paix ou une trêve assurée. Vous comprenez aisément l'avantage qu'ils trouvent. Le Duc de Savoye s'affoiblit fort en Provence. Monsieur l'Electeur Prince Palatin surpasse son âge. Il agit en homme, tant il est déjà ferme d'esprit & de cœur. Je prie Dieu qu'il suscite à nostre Allemagne des Princes sages & vaillans ; & que si vous en avez déjà quelques-uns, il les conserve pour nostre avantage, & pour le salut public. J'admire que vous n'ayez pas reçu les lettres de Monsieur vostre fils. Mr. Peucere est encore à Cassel. Mr. Zundelin part aujourd'huy pour Heildeberg. Je luy ay fait vos complimens. J'ajoutéray icy un mot de l'estat où je me trouve, & je vous en diray quelques signes exterieurs ; d'où vous pourrez juger du dedans. Je m'étens & je bâille souvent. Il me vient souvent des
rap-

rapports & des soupirs du fond de l'estomac, sans que je sois triste; & quelquefois une espece de râlement dans la gorge. Je sens d'ordinaire le matin, comme un torrent de fluxions qui tombe du cerveau sur tout le corps, & le rend pesant, & qui se décharge sur les épaules, sur les cuisses, & sur les articles des pieds & des mains. Tout le costé droit du corps en est principalement attaqué, & tout cela neanmoins se passe sans aucune douleur piquante. De là me naist une lassitude par tout le corps, & quelquefois un certain étourdissement. Après avoir pris de la nourriture, quoy que trespeu, je me sens gonflé dans l'estomac, & une pesanteur dans les reins. Je dors aisément, & sans inquietude. Le matin sur le point du jour, il me vient quelquefois des sueurs sans aucune cause. Le sang, & ce qui est au dedans du corps est d'ordinaire échauffé & agité. La teste est assez bien, parce qu'elle se décharge sur les autres parties du corps. Pardonnez-moy, Monsieur, la liberté avec laquelle je vous écris si familièrement, sans craindre de vous détourner de vos occupations si serieuses, pour des choses de rien. A Dieu,

134 LETTRE XXV.

1562. Monsieur. Usez de moy sans aucune re-
Fevr. serve, comme d'un homme qui est tout
à vous. Monsieur l'Ambassadeur vous
fait ses amitez. De Francfort ce 2. Fe-
vrier 1592.

LETTRE XXVI.

1592. J'Admire qu'on publie de vous des cho-
Fevr. ses si éloignées de vostre esprit. Ce
bruit du supplice de quelques Officiers
Alleemens est venu aussi jusqu'icy. Ce
qui y a donné lieu est, que quelques Com-
pagnies d'Infanterie avoient déjà com-
mencé à se soulever avant qu'elles fussent
arrivées en Normandie. Ce soulevement,
comme nous l'avons sceu par les lettres
du Roy, a esté étouffé dès sa naissance,
par la sagesse & par les soins du Prince
Chrestien. Et le Roy en apprit presqu'en
un mesme moment, & le commencement
& la fin, lors qu'il alloit monter à che-
val pour l'appaiser. Deux ou trois seule-
ment, qui estoient des hommes sans nom,
ont esté punis auprès de Rouën, com-
me auteurs de la revolte. On parle de
tous costez avec grande chaleur d'une
bataille donnée; mais il n'y a encore rien
de

de certain. Je ne me persuaderay pas aisément que le Duc de Parme ait pû se résoudre à commettre la décision de toute cette guerre à l'incertitude d'un combat. Vous vous souvenez des nouvelles qu'on debitoit comme tres-certaines, lors que les deux armées estoient devant Paris, que nous avons sceu depuis estre fausses. Il est certain que pour ce qui est du Roy, il ne tend qu'à donner bataille : & c'est l'unique moyen de nous sauver. Nous ne pouvons soutenir long-temps la guerre, n'ayant pour appuy que des alliances passageres, & estant nous mêmes pauvres & épuisez de tout. Le siege de Roüen va fort lentement, à cause de l'absence du Roy qui a mené avec luy ses meilleures troupes pour combattre le Duc de Parme. Je m'imagine mesme que le siege sera levé, le Roy ayant esté obligé de fortifier les garnisons de toutes les Villes qui sont entre Roüen & le Pays-Bas, dans l'incertitude où il est de la marche que prendra le Duc de Parme à son retour. Quand j'en auray appris quelques nouvelles certaines, je vous en feray part aussi-tost. Si vous avez quelque avis à me donner pour l'estat où je me trou-

1592.
Fevr.

136 LETTRE XXVI.

1592. trouve , je vous prie de m'en le donner.
Fevr. J'affoiblis de jour en jour , & si je ne me trompe , la maladie attaque le sang & les veines. Adieu. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses complimens. De Francfort ce 16. Fevrier 1592.

LETTRE XXVII.

1592. **N**ous sommes encore dans l'attente de
Fevr. la bataille. Car il ne se peut pas faire que deux armées ennemies subsistent long-temps dans un pays épuisé de vivres, sans en venir à un combat. Outre les nouvelles que vous apprendrez dans le papier que je joins à ma lettre ; on dit qu'après la prise de Neufchâstel , le Roy étant arrivé un peu tard, attaqua & battit quelques Escadrons de Cavalerie , & que le Prince de Chimay y fut pris, avec le Comte de Chaligni, qui est frere du Duc de Mercœur & de la Reine, Douairiere de Henry III. Nous demanderons tous à Dieu qu'il donne aux affaires un succès heureux, sçachant que c'est de luy seul que dépend nostre salut & le vostre. On dit que dans vostre voisinage il s'excite des troubles dans le petit peuple, poussé par

DE M. DE BONGARS. 137

par les vents que vous connoissez. Ces gens cherchent à remuer. Ils ne peuvent souffrir d'estre sans rien faire : Et si Dieu ne détourne leurs desseins, ils se feront des affaires, & à beaucoup d'autres. Adieu. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses amitez. De Francfort à la haste : ce 28. Fevrier 1592.

LETTRE XXVIII.

LE Roy ayant appris que le Duc de Parme estoit entré en France, a fortifié les garnisons de toutes les Villes qui sont sur sa marche jusqu'à Rouën, pour retarder ainsi en quelque sorte le cours de l'armée ennemie, jusqu'à l'arrivée de la Noblesse qu'il fait assembler de toutes parts. On peut venir de Flandre à Rouën par deux chemins. L'un est droit & plus court, par un país plat & couvert, qui est plus propre pour la Cavalerie que pour l'Infanterie. L'autre est plus long vers le costé de la mer, plein de bois & de montagnes, & ainsi moins incommode à l'Infanterie qu'à la Cavalerie. Le Roy a esté obligé de faire garder l'un & l'autre, ne sçachant lequel des deux le Duc de
Par-

138 LETTRE XXVIII.

1592. ^{Fevr.} Parme choisiroit. Ainsi il a falu affoiblir beaucoup son Infanterie; qui avant cela mesme n'estoit gueres forte. Le Duc de Parme & les autres Officiers de son armée ayant esté incertains de ce qu'ils entreprendroient d'abord dans la Picardie, & par quel chemin ils prendroient leur marche; Dieu s'est servy de ce retardement si avantageux pour donner au Roy le temps d'assembler ses troupes. Ils ont resolu enfin d'aller à Roüen, mais de faire un long circuit dans leur marche, parce qu'ils ont reconnu que le Roy estoit plus fort en Cavalerie. Ils marchent toujours en bataille, estant remparez de leurs Chariots & de leur Canon. Le Roy qui s'applique sans cesse de corps & d'esprit à reconnoistre les desseins des ennemis, s'étant avancé avec cinq cents chevaux pour observer certaines choses qu'un autre n'eust pas pû si bien discerner que luy, rencontra près d'Aumale deux mille chevaux. Il les chargea aussi tost quoy qu'inégal en nombre, & ils se separerent avec perte égale, qui ne fut pas grande d'un costé ny d'autre. Mais il arriva par une bonté merveilleuse de Dieu, que le Roy ayant receu sur ses armes une infinité de coups

coups de pistolet sans en estre blessé ; une ^{1592.} balle qui avoit percé sa cuirasse s'arresta ^{Fevr.} entre sa chemise & sa chair. Le Duc de Parme qui cherche les endroits incommodés pour la Cavalerie , a conduit ses troupes de ce lieu-là vers Neufchastel. C'est une petite Ville qui a esté fortifiée par quelques ouvrages faits à la haste. Le Roy avoit mis dedans Mr. du Temple & Mr. de Rebase, pour y arrester l'ennemy autant de temps que la place le pourroit permettre. Ils y ont soustenu , comme les nouvelles l'affurent, quatre cents volées de Canon , quoy que la Ville ne fust presque pas en défense. Ils se sont rendus ensuite, & la garnison est sortie enseignes déployées, armes & bagage sauf. Depuis cela le Mareschal d'Aumont, les Ducs de Bouillon & de la Trimouille, & plusieurs autres grands Seigneurs sont venus trouver le Roy au Camp. Le Roy s'est campé entre Rouën & l'ennemy. Il se prepare contre tout ce que le Duc de Parme pourra entreprendre, & il cherche occasion de donner bataille. On dit que le Prince d'Ascoli a esté blessé dans je ne sçay quel combat, & qu'il est mort de sa blessure. Le secours de Hollande qui est

140 LETTRE XXVIII.

1592. Fevr. est de trois mille hommes, ayant jusqu'icy eu le vent contraire, n'a pû encore se mettre en mer. Les Allemans ont receu du Roy depuis peu cent trente mille écus d'or, & tout l'argent comptant qu'on a pû ramasser, s'employe pour eux. Le Prince Chrestien est guery de sa blessure, & il est avec le Roy. Quelques-uns croyent que le Duc de Parme pourroit bien assieger Diepe, la Ville n'estant pas assez forte pour resister à un effort mediocre & à un Capitaine si sage. Par cette diversion il empescheroit le Roy de continuer le siege de Roüen, & le voisinage mesme inviteroit le Roy d'aller à luy. Clement VIII. ayant tenu un Consistoire de Cardinaux touchant les affaires de France, a resolu d'y envoyer trois mille Suisses & mille chevaux Italiens qu'il entretiendra à ses dépens. Adieu.

LETTRE XXIX.

1592. Fevr. **J'**Ay envoyé une Lettre à Mr. Leunclavius. il sera icy la semaine qui vient. J'ay sceu que Mr. Zundelin est à Strasbourg & qu'il y demeurera. Je vous prie de m'expliquer un peu plus ce que vous m'a-

m'avez écrit de la mauvaise intelligence ^{1592.}
d'entre ceux de la Marche & de leurs ^{Fevr.}
voisins, & ce que vous pourrez sçavoir
des soulevemens de vostre voisinage, qui
ne me paroissent nullement à negliger.
Je crains que cette playe ne soit profonde.
Nos affaires sont encore bien incertaines.
Neanmoins les nouvelles que je vous ay
écrites depuis peu, se confirment par di-
verses Lettres. Les affaires semblent pre-
sentement se fixer en un certain point. Je
prie Dieu qu'il rende cet estat favorable
aux siens. Nous avons perdu Mr. de la
Valette qui estoit un bon & fidelle Capi-
taine, si nous en devons croire ceux de
Lyon. Les ennemis de leur costé ont per-
du le Marechal de Joyeuse vieux Capi-
taine; le premier est mort de sa blessure,
& le second de maladie ou de vieillesse. Le
Pape promet trois mille Suisses & mille
Chevaux Italiens. Aussi-tost que nous
sçaurons quelque chose de certain de la
décision de nos affaires, je vous l'écriray.
Adieu Monsieur, De Francfort ce 29.
Fevrier. 1592.

LET-

1592.

Mars.

LETTRE XXX.

JE répons à vos deux Lettres. Pour ce qui est de nos affaires je ne puis vous en rien dire d'assuré. Néanmoins nous en espérons bien. Presque toutes les Lettres s'accordent que le Duc de Parme s'est retiré vers Abbeville. On en rapporte la cause diversement. Les uns disent qu'il s'est retiré après avoir poussé le Roy & assuré Roijen par un nouveau secours qu'il luy a donné. Les autres, qu'il s'en retourne comme desespéré après avoir esté battu par le Roy. Cette premiere raison est moins probable. Car il est constant que le Duc de Parme a esté fort pressé de faim & de misere; & je croirois aisément que cette extremité l'a réduit à abandonner ce qu'il avoit commencé. Quoy qu'il en soit, il est constant que les Espagnols & les Partisans d'Espagne sont muets à Anvers & à Cologne: ce qui me paroist une marque certaine qu'ils ne sont pas contens du succès de leurs affaires. Le secours de Hollande est arrivé heureusement à Diepe. Il est composé de trois mille hommes bien payez & four-

fournis de vivres. J'auray soin pour Mon-
 sieur vostre fils que rien ne luy manque

1592.

Mars.

de tout ce qu'il peut attendre, ou de l'affec-
 tion de Monsieur l'Ambassadeur ou de
 mes services. J'admire vostre silence tou-
 chant les troubles de vostre voisinage. Je
 vous prie de m'en mander des nouvelles
 & de la Misnie si vous en sçavez quelque
 chose de certain. Monsieur l'Ambassa-
 deur vous fait ses amitez, & à vos Mes-
 sieurs. Lors que je quittois la plume, voi-
 cy des Marchands Flamans, d'Arras & de
 Lisle qui viennent de me dire que Roüen
 s'est rendu, que le Roy y est entré le 22.
 Fevrier, que le Duc de Parme est avec ses
 troupes auprès d'Amiens, & qu'il a pensé
 estre pris par les nostres. Ces nouvelles
 me paroissent vray-semblables, & j'oserois
 presqu'assurer qu'elles sont vrayes ou en
 tout ou en partie. Je prie Dieu d'écouter
 nos vœux favorablement. Le Prince de
 Dombes qu'on avoit publié mort, se por-
 te bien. Le Roy a joint avec luy le Prince
 de Conty pour la conduite de la guerre
 de Bretagne: si vous voyez Wale, ou si
 vous luy faites vos complimens en écri-
 vant à quelque autre, faites luy aussi les
 miens. Adieu. De Francfort le 8. Mars

1592.

LET-

1592.

Mars.

LETTRE XXXI.

MONsieur, je vous donne le bon-jour :
Je vous dis ces trois mots parce que
je n'ay point encore de nouvelles certaines à vous dire. Il est constant que le Duc de Parme a quitté les environs de Roüen comme par desespoir. Ceux qui viennent de Mons & de Valenciennes assurent qu'il est déjà à Arras, avec toutes ses troupes. Ils ajoutent que le Roy s'est rendu maître du Mont Sainte-Catherine, & de Roüen mesme, selon quelques-uns. Quant à nous, nous ne voyons goutte, & nous allons à râtons. Les Soldats Espagnols ont mis au feu ce qui devoit estre nostre lumiere. Le Courrier qui portoit les lettres de Hollande est tombé entre leurs mains, & ils les ont brûlées. Les Hollandois ont tenté inutilement l'Ecluse & le passage de la Meuse. Nous attendons d'heure en heure des nouvelles de nos affaires. Aussi-tost que nous en aurons reçu, nous vous en ferons part. Adieu, Monsieur. Je suis à vous & à tous vos amis. Je vous prie d'avoir soin de faire rendre au plustost à Mr. Wald la lettre
que

DE M. DE BONGARS. 145
que j'ay mise dans vostre paquet. De 1592.
Francfort, à la haste, ce 14. Mars 1592. Mars.

LETTRE XXXII.

Monsieur vostre fils m'a rendu vostre
lettre du 22. Mars. Il part presente- 1592.
ment. Je souhaite que son voyage luy soit Mars,
heureux & avantageux, pour ce qu'il de-
sire d'apprendre, & que vous en receviez
toute la joye que vous esperez. Il porte
les lettres de Monsieur l'Ambassadeur, &
celles que j'envoye à mes amis. Je luy
ay donné quelques écrits; afin qu'il prist
le soin de vous les rendre, parmy lesquels
vous trouverez un discours Latin & Fran-
çois, qui est fort beau en soy; mais qui
me paroist en quelques endroits juger
des choses avec trop de hardiesse. Vous
en ferez part, s'il vous plaist, à Mr.
Baumgartnere, & à Mr. Philippe, aus-
quels vous ferez mes complimens,
s'il vous plaist, comme à Mr. Nut-
zel. Je n'ay rien à vous écrire de nos
affaires. Le Duc de Parme demeure tou-
jours autour de Hesdin. On dit qu'il y
rafraîchit ses troupes, & qu'il pense à
assiéger Ruë, qui est dans le territoire de
Boulogne. Le Roy l'ayant poursuivy jus-
ques

1592.
Mars

ques sur le bord de la Somme, est retourné à Dieppe, où il a reçu le secours de Hollande, il attend celui d'Angleterre, son Infanterie Françoisse & Allemande, étant toute ruinée. On ne sçait pas bien quel dessein il doit prendre dans la suite. Pendant l'absence du Roy, trois cens Soldats de la garnison de Neufchastel sont entrez dans Rouën, qui seront à charge aux assiegez, plutôt qu'un secours. Car ils sont pressiez de vivres, & ils ne leur en ont point apporté. Neufchastel s'est rendu au Roy à son retour. Toute cette affaire va fort lentement, à cause de nostre pauvreté, à laquelle je ne voy aucun remede, que par la grace unique de celui auquel je vous recommande uniquement, vous & vos amis. Je vous supplie de prendre la peine de rendre ma lettre & le paquet que j'ay mis entre les mains de Monsieur vostre fils, à Mr. Altorfius. Monsieur l'Ambassadeur me recommande fort de vous faire ses amitez. De Francfort ce 28. Mars 1592.

LET-

LETTRE XXXIII.

JE voudrois bien avoir quelque chose qui meritaſt de vous eſtre écrit & d'être lû de vous. Mais nous n'avons pas reçu de France le moindre mot. Les nouvelles ordinaires ſont que le Roy opiniâtre toujours le ſiege, quoy que ſon armée ſoit toute abattuë de fatigue & de miſere. Que le Duc de Parme rétablit ſes troupes. Je crains qu'après la parfaite connoiſſance qu'il a des chemins, & de l'inconſtance naturelle de noſtre nation & de nos alliez, il ne revienne tout d'un coup fondre ſur les noſtres, dans l'accablement où ils ſe trouvent. Mais Dieu aura ſoin des ſiens & de ſa cauſe. Pour nous nous ſommes trop foibles. Le dernier jour de Mars quatre Compagnies d'Infanterie paſſerent par cette Ville, où il y avoit cinq cens hommes, avec cent Mousquetaires à cheval, que le jeune Comte de Naſſau menoit à Heildeberg. Je ſouhaite que cette petite étincelle n'excite pas un grand embrasement dans vôtre Allemagne. On prend aiſément les armes, mais on les quitte difficilement.

148 LETTRE XXXIII.

1592. J'ay appris que les troubles se renou-
 Avril. vellent dans vostre voisinage. Si vous
 en sçavez quelque chose , faites nous
 en part , s'il vous plaist. Adieu. Mon-
 sieur l'Ambassadeur vous fait ses amitez ,
 & à vos amis. De Francfort ce 5. Avril
 1592.

LETTRE XXXIV.

1592. **I**E ne puis rien répondre de certain à
 Avril. vostre lettre du 4. Avril. Nous at-
 tendons de jour en jour les lettres du
 Roy. On fait courir divers bruits. On
 dit que le Roy s'opiniastre toujous au-
 près de Roüen , avec un petit nombre
 d'Infanterie. Il semble que le Duc de Par-
 me veut se remettre en campagne de
 nouveau. Il est certain qu'il fait revenir
 les Soldats qu'il avoit congediez. Cepen-
 dant le Roy a permis à la pluspart des
 siens de se retirer chez eux. Les assiegez ,
 quoy que fort pressiez , témoignent tou-
 jours beaucoup d'audace , à cause du se-
 cours qu'ils ont receu. Les gens de guerre
 se sont rendus maistres des habitans & de
 leurs biens. C'est pourquoy ils ne peu-
 vent pas seulement ouvrir la bouche pour
 se

se plaindre de leursempoitemens. Le Duc de Bouillon a esté honoré de la dignité de Marechal de France malgré les Seigneurs , qui s'en plaignent hautement ; voyant que desormais , la porte est ouverte aux plus grands honneurs , à ceux de la Religion du Roy. Les esprits des Provençaux s'éloignent tous les jours de plus en plus du Duc de Savoye. Ceux de la ville d'Arles ont chassé la garnison qu'il y avoit mise. Ceux de Marseille le haïssent fort, parce qu'ils ont reconnu qu'on pensoit à les trahir. Le Marquis de Belle-Isle a quitté le party du Roy. C'est le fils de ce celebre Marechal de Rets qui avoit esté élevé aux plus grands honneurs, par la faveur de la Reine Catherine de Medicis. Belle-Isle est une Isle sur la coste de Bretagne , qui seroit fort commode aux Espagnols. Il en est le Maistre. Aussi-tost après sa revolte , il a esté mis en fuite dans le Poitou , avec perte de ses gens. On dit que dans l'Arragon l'embrasement croist toujours. Dieu veuille que nous voyons un jour toute en feu la maison du Roy Catholique , qui met luy-mesme le feu par tout. Mais ces choses dépendent de Dieu, plutôt que des hommes. Monsieur

150 LETTRE XXXIV.

1592. l'Ambassadeur vous fait ses amitez, & à
Avril. vos amis. J'avois prié Monsieur vostre
fils, pendant la Foire de Francfort, d'a-
voir soin de vous faire tenir quelques pe-
tits livres. Je croy qu'ils vous auront esté
rendus. A Dieu. De Francfort ce 12. A-
vril 1592.

LETTRE XXXV.

1592. **I**L se presente une occasion de vous écri-
Avril. re, & je n'ay pas voulu la perdre. Emi-
le Porte, fils de François, qui estant Grec
de Candie enseigna autrefois le Grec à
Geneve avec une si grande reputation,
part d'icy pour aller en vos quartiers.
Emile fils de celuy-là, sçait luy-mesme
tres-bien le Grec & le Latin, & y a joint
encore une parfaite connoissance de nostre
langue Françoisse & de l'Italienne. Il cher-
che de l'employ chez vous. C'est un hom-
me qui a l'esprit parfaitement beau. Mon-
sieur l'Ambassadeur vous le recomman-
de, & à vos amis: & j'y ajousterois ma
recommandation, si elle pouvoit avoir
quelque autorité après la sienne. Je ne
sçay si vous aurez receu le paquet que j'a-
vois prié Monsieur vostre fils de vous
faire

DE M. DE BONGARS. 151

faire rendre. Nos affaires de France vont 1592.
 bien lentement. Le Duc de Parme re- Avril.
 vient à Rouën avec de plus grandes forces. Le Roy qui n'est pas accompagné, aura bien de la peine à soutenir ce nouvel effort, qu'il n'attendoit pas. On dit que ce Duc s'est hasté de revenir en France, dans l'esperance que Dieppe se rendroit par la trahison de ceux de dedans; mais que cette esperance l'a trompé, la trahison ayant esté découverte. Il est certain que le Roy est accouru à Diepe le 17. d'Avril, ayant sceu que le Gouverneur estoit malade. Les gens aussi habiles que le Duc de Parme, ont plus d'une fin dans des entreprises si importantes. Il est indubitable que voyant le Roy si abandonné, il fera ses efforts pour entrer dans Rouën. Le Duc de Savoye ayant abandonné la Provence, & voyant ses affaires desesperées, est retourné dans son païs, dans le dessein, peut-estre, d'attaquer Geneve. Nous allons tomber peu à peu, si Dieu ne nous regarde du haut du ciel. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses amitez. De Francfort ce 24. Avril 1592.

1592.
Avril.

LETTRE XXXVI.

JE prens vostre silence pour un témoignage que vous jugez nos affaires désespérées. Il est vray que ce départ du Roy de devant Rouën a frapé l'esprit de beaucoup de gens de bien. Mais le Roy en avoit averty luy-mesme par avance Mr. de Fresnes. Sa Majesté ajoûtoit que le Duc de Parme se tendoit un piege à luy-mesme; & nous voyons que cela est arrivé en effet, si ce qu'on nous écrit du Pays-Bas est veritable. En voicy la substance. Le Roy à l'arrivée du Duc de Parme s'est retiré environ deux lieues vers le Pont de l'Arche, qui est situé sur le bord de la Seine, trois lieues au dessus de Rouën: Il s'est campé d'une telle sorte, qu'il est à couvert des ennemis, & qu'il peut recevoir ses gens quand ils viendront pour le joindre. Le Duc de Parme est entré dans Rouën presqu'en triomphe, avec le Duc du Maine, le Duc de Guise, & le Duc d'Aumale. Il semble que son arrivée ait esté fort favorable à la Ville. Mais en effet elle luy est peu utile; parce qu'il n'y a point apporté de
vi-

vivres, dont elle a un extrême besoin. 1592.

Avril

Tout le païs ayant esté ruiné par les troupes du Roy, il falloit ouvrir le passage de la riviere, que la ville de Caudebec qui est au Roy, tient fermée; afin que les vivres leur pûssent venir du Havre de Grace; C'est pourquoy le Duc de Parme a assiegé Caudebec. Il y a esté blessé au bras d'un coup de mousquet, & sa blessure a paru legere d'abord. La Ville manquant de ce qui estoit necessaire pour sa défense, s'est renduë le 27. d'Avril sous des conditions honnestes. Le Gouverneur neanmoins n'a voulu fier, ny sa personne, ny son bien, entre les mains des ennemis. Mais ayant mis son canon & tout ce qu'il avoit de meilleur dans des vaisseaux, il s'est allé joindre, luy & ses soldats aux vaisseaux du Roy qui faisoient garde, pour s'assurer le passage de la riviere. Les ennemis en mesme temps avoient préparé au Havre de Grace environ trente vaisseaux chargez de bled & d'autres vivres, qu'ils avoient fait escorter par quinze vaisseaux de guerre défendus par les Espagnols, afin que si les vaisseaux du Roy s'opposoient à eux, ils pûssent passer malgré leurs ef-

1592. forts. Ayant donc fait voile, ils ont ren-
 Avril. contré nos vaisseaux, & le combat a esté
 fort opiniâtre de part & d'autre. Mais
 enfin les vaisseaux des ennemis ont cedé
 aux nostres: ils ont esté tous pris ou cou-
 lez à fond; & tous les soldats qu'on a re-
 connus Espagnols naturels, jettez dans
 la riviere. Ce n'a pas esté néanmoins sans
 perte des nostres. Le vaisseau du Roy,
 qu'ils appellent l'Amiral, y a péri. Mais
 les Hollandois ont sauvé les hommes &
 le canon. Le premier vaisseau des Hol-
 landois s'est battu avec tant de furie, qu'il
 n'y est resté que dix hommes. Cependant
 la Noblesse s'est assemblée auprès du Roy
 avec une promptitude incroyable, par
 un rare exemple de sa fidelité: Et trois
 mille Gentilhommes se sont trouvez en
 peu de jours près de sa personne. Le Roy
 les a menez contre l'ennemy; & le 26.
 d'Avril, il campa près d'Yvetot, dont
 les ennemis s'estoient saisis. Il s'est avan-
 cé plus loin le 27. d'Avril, & il a poussé
 encore l'ennemy dans un autre endroit,
 après l'avoir combattu & vaincu heu-
 reusement; quoy que ce combat fust assez
 léger. Il découvrit les ennemis près de
 Caudebec. Ils se servoient de la forest
 pro-

DE M. DE BONGARS. 155

prochaine pour se mettre à couvert de la ^{1592.}
Cavalerie du Roy ; estant d'ailleurs pres- ^{My}
sez de la faim, sans sçavoir par où ils se
pourroient sauver d'un si mauvais poste.
L'armée du Roy demandoit la bataille
avec de grands cris, & les Allemans sur
tout, qui avoient juré, à ce qu'on dit,
qu'ils ne demanderoient point de paye-
ment qu'après la bataille, ou après avoir
poussé l'ennemy. Quelques-uns écrivent
qu'il est constant que le Duc de Parme se
trouve mal de sa blessure, & qu'on l'a
transporté au Havre de Grace d'où je
souhaite que Dieu le conduise au port
veritable de grace & de salut. Adieu,
Monsieur. De Francfort, à la haste ce
10. May. 1592.

LETTRE XXXVII.

LE Duc de Parme a fait subsister long-^{1592.}
temps son armée du peu de vivres que ^{May.}
les Vaisseaux envoyoiént du Havre de
Grace. Mais après que le Gouverneur du
Chasteau de l'Isle-Bonne qui est aude-
sous de Caudebec, s'est rendu au Roy,
la faim l'a contraint de faire un dernier
effort pour se sauver. Il estoit tres ferme

156. LETTRE XXXVII.

1592. dans la resolution de ne point combat-
 May. tre. Il avoit des Vaisseaux qui estoient
 venus de Roüen pour s'en servir à toutes
 sortes d'évenemens. Il y a mis son
 Infanterie , qu'il a fait passer à l'autre
 bord pendant qu'il amusoit le Roy par
 des escarmouches de sa Cavalerie , avec
 laquelle on dit qu'il a passé pendant
 la nuit , & s'est retiré à Roüen. D'au-
 tres écrivent que le Duc de Parme a
 passé luy mesme la Riviere , & qu'il a
 envoyé à Roüen le Duc du Maine. Cau-
 debec s'est rendu aussi-tost au Roy , qui
 a commandé au Marechal de Biron de
 se saisir des passages des Pays-Bas , & il
 marche en personne vers le Pont-de-l'Ar-
 che qui est un lieu propre pour recon-
 noistre les desseins des ennemis. Mais
 comme il est tout-à-fait incertain où
 les ennemis doivent aller ; le Roy est
 obligé de partager ses soins & ses trou-
 pes en beaucoup d'endroits, au lieu que
 l'ennemy n'a qu'un seul but qui est d'é-
 chaper. Nous avons affaire à un fin Re-
 nard qui neanmoins avec l'aide de Dieu
 se pourra bien trouver pris. Adieu. Mon-
 sieur l'Ambassadeur vous fait ses amiti-
 ties. J'ay eu soin de vostre lettre pour Mr.
 Leun-

DE M. DE BONGARS. 157

Leunclaius, & pour celle de Mr. Fischer ^{1592.}
je la luy ay donnée moy-mesmes. Les der- ^{May.}
nieres lettres d'Anvers portent que le
Duc de Parme est arrivé à Dreux, &
qu'il a laissé à Rouën le Duc du Mayne
& le Duc de Guise avec quatre mille hom-
mes. D'autres lettres assurent que le 10.
de May les ennemis avant que de se reti-
rer du poste où ils se tenoient cachez, ont
perdu un grand nombre d'hommes, de
chevaux & de bagage. De Francfort ce
3. May 1592.

LETTRE XXXVIII.

J'Ay receu vostre lettre du 30. May. ^{1592.}
Nous avons appris aussi comme vous, ^{Juin.}
qu'on leve des troupes en Allemagne
pour les Espagnols. Si nous avions assez
d'argent pour faire de nouvelles levées,
je ne doute point que nous ne fussions dé-
ja venus à-bout de nos ennemis, à moins
que Dieu mesme nous fust contraire. Mais
nostre pauvreté nous accable. Le Duc de
Parme a beau estre défait. Ce sera un An-
thée qui se relevera avec plus de force.
Mais pour nous, la victoire mesme nous
fera perir. Les Allemans demanderont

158 LETTRE XXXVIII.

1592. de l'argent, & nous n'en avons point: & la
 Juin. pluspart de nos François retourneront
 chez eux, comme n'y ayant plus rien à
 faire. Le Roy ne peut pas seul achever la
 guerre avec ce peu d'Anglois & de Fla-
 mands qu'il a auprès de luy, qui tirent
 leur subsistance de leur pays mesme. Mais
 c'est un raisonnement & une reflexion que
 je fais devant vous, & que je ne voudrois
 faire que devant vous seul. Les nouvelles
 publiques sont que le Duc de Parme ayant
 esté abandonné par les Princes de Chrimé
 & d'Ascoli, dont le premier s'est retiré à
 Valenciennes, l'autre à Mezieres, & de
 la à Namur; est dans la Brie: Que le Roy
 est proche de luy: Que le Duc de Parme
 est audelà de la Marne, & le Roy aude-
 çà. Que le Duc de Parme fait venir le
 Duc de Lorraine à son secours: Qu'on
 leve des gens dans le Luxembourg &
 dans le Limbourg pour ouvrir un passage
 au retour du Duc: Que la plus grande
 partie de nostre armée est demeurée en
 Normandie sous la conduite du Mare-
 schal de Biron: Que deux mille Suisses
 ayant obtenu leur congé du Roy retour-
 nent chez-eux: Que des Italiens & des
 Espagnols ont fait dessein de se retirer
 par-

parmy les Suiffes en fe deguifant : Que ^{1592.} quelques-uns ont esté furpris ; entre ^{Juin.} lesquels est le fils du Comté Lodron qui a esté amené prisonnier à Diepe. Le Comte Maurice affiege Stemvick. C'est une entreprise bien perilleuse. La ville est forte par son affiete, par ses fortifications, par sa garnison, par ses provisions & par tout ce qui est neceffaire pour les vivres & pour la guerre. Le nouvel Evesque de Strasbourg est en campagne, & ses armes reüssissent. On dit que le Duc de Lorraine marche contre luy, & l'Archiduc ne demeurera pas à rien faire. On dit aussi que l'Administrateur est party de Lipsic pour aller en Boheme aux eaux de Carlsbaden. Ce voyage ne me plaist point, & j'ay mesme peine à croire qu'il soit allé en un lieu si éloigné & dans une saison si contraire. Le tumulte de la Misnie s'augmente de plus en plus. Si vous sçavez quelque chose de l'estat des affaires publiques, écrivez le moy je vous prie. Ce que vous me mandez du Duc de Wirtemberg & du Duc de Lorraine, s'est passé il y a plus d'un an. Adieu, Monsieur. Je vous prie de me dire si la Republique de Nuremberg a des Salines à elle,

&

160 LETTRE XXXVIII.

1592.
Juin.

& quelles, & en quel lieu. Vous ne m'avez point écrit si Monsieur vostre fils vous a rendu les Livres qui ont esté achetez à la Foire de Francfort, & si vous avez eu soin de faire porter les autres à Mr. Gentil. Monsieur l'Ambassadeur vous fait toujors ses amitez. De Francfort ce 7. de Juin 1592.

LETTRE XXXIX.

1592.
Juin.

Vous n'avez point répondu à mes deux dernieres lettres. Je vous priois de me dire si la Republique de Nuremberg a des Salines, quelles, & en quel lieu. Je vous conjure encore une fois de me le mander. Le Duc de Parme est retourné aux eaux de Spa, & ses troupes sont toutes ruinées. Mais nous avons fait une grande perte dans la Bretagne. Les Princes de Conty & de Dombes ont esté battus. Il y a eu deux mille hommes de tuez. Les canons, dont on battoit la Ville de Cran qu'on assiegeoit ont esté pris. Mr. de Montbafon, Mr. de Rochepot & d'autres grands Seigneurs ont esté faits prisonniers. Le Roy mesme a esté contraint de tourner ses forces & les desseins de ce costé-

costé-là pour y rétablir son party, & ^{1592.}
d'abandonner Roüen en ouvrant ainsi un ^{Juin.}
passage aux ennemis qui s'enfuyent. J'apprens qu'on prepare en Angleterre un nouveau secours pour reparer les pertes de la Bretagne. Avant cela on parloit fort de paix, & on esperoit qu'elle se feroit. Il passe icy quelque peu de Cavalerie pour Strasbourg. C'est un secours qui vient bien tard. Le Duc de Lorraine est maistre des Villes & de la Campagne. L'Archiduc voisin de ce país prend aussi les armes, n'estant bien à ce qu'on dit ny avec le Marquis de Brandebourg ny avec le Duc de Lorraine. Mais il arme pour ses propres interets, & il se rend redoutable par l'autorité de l'Empereur. Quel personnage joueront maintenant vos Princes? Demeureront-ils à rien faire? & souffriront ils que ces petits tyrans se jouient ainsi d'eux. Je ne le croy pas. Il leur est aisé s'ils le veulent d'effacer par une vigueur presente la tache de cette lenteur, & cette negligence passée. Et qu'est ce Duc estant seul comme il est, si on le compare à cette puissance formidable de la Maison de Brandebourg? Mais à quoy se reduit cette puissance, si on veut bien
suf-

162 LETTRE XXXIX.

1592.
Juin.

souffrir toutes les insultes , qu'on nous peut faire? Je vous dirois volontiers sur ce sujet ce qu'une vieille femme dit autrefois à Philippe Roy de Macedoine : Si vous fuyez le travail & la peine de regner, quittez aussi le nom de Prince. Je ne dis cecy qu'à vous. Je voudrois qu'on le leur dît aussi à eux mesmes, si on ne leur avoit point dit tant de fois inutilement. Adieu. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses complimens & à vos amis. Vous aurez icy dans peu de jours pour Ambassadeur du Prince Asagne Mr. Hippolite de la Colline Chancelier du mesme Prince, qui est un homme illustre par sa science, par sa vertu & par son integrité. Je vous prie encore une fois de n'oublier pas les Salines. Je vous envoyay il y a huit jours les lettres que Mr. Clusius vous écrit. De Francfort ce 20. Juin.

LETTRE XL.

1592.
Juil.

Vous n'avez point répondu à mes trois lettres. Je m'imagine que vous estes absent. Dans cette pensée je prie Mr. Baugar d'avoir soin des lettres que j'ay mises avec celles-cy dans vostre paquet, comme

DE M. DE BONGARS. 163

me Mr. de la Colline Chancelier du Prince Chrestien Pa desiré. Il est certain qu'on traite de paix en France ; Dieu veuille que ce soit sincerement. Je ne puis m'empescher d'avoir tout pour suspect. Il est vray neanmoins que le seul nom de paix semble me redonner la vie, tant nous la fouhaitons tous de cœur & de bouche dans nostre extrême misere, estant épuisez de force & de courage. Mr. de Saury Ambassadeur passe en Angleterre pour consulter la Reine, si je ne me trompe, touchant les conditions de la paix. L'affaire de Strasbourg perit par la lenteur qu'on y apporte. Le Duc de Lorraine y est entré par force. Il faut l'en chasser de même. Toutes ces Ambassades & ces écritures de part & d'autre n'avancent de guerres. J'attendrois vostre réponse touchant les Salines, pour sçavoir si vostre Republique en a, & quelles elles sont, si vostre silence si opiniaître sur ce point ne m'en ostoit l'esperance. On assure que le Comte Maurice a pris Stemvick par composition. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses complimens & à vos amis. de Francfort ce 5. Juillet. 1592.

1592.
Juil

LET-

1592.

Juil.

LETTRE XLI.

I'Ay receu vostre lettre du 29. de Juin. J'attribuë la rareté de vos lettres à vos grandes occupations. Nous eusmes icy avanthyer Mr. Peucere qui alloit à Heil-deberg. Je ne vous puis rien assurer touchant nos affaires. La paix est dans la bouche de plusieurs, pleust à Dieu qu'ils l'eussent aussi dans le cœur. Je croy que le Duc de Bouillon est avec la Cavalerie Allemande sur la frontiere de Lorraine. Quelques-uns disent que le Cardinal est retourné vers Monsieur son pere. Ceux de Strasbourg semblent reprendre cœur depuis qu'ils ont plus de troupes. Je souhaiterois qu'ils eussent un chef; & s'ils en avoient eu un, cette troupe de voleurs ne leur eust jamais fait ny tant de peur ny tant de mal. Il n'est pas encore bien certain quel dessein prend le Comte Maurice dans le Pais-Bas. Le Siege de Stenvich luy a donné beaucoup de reputation, & sa bonté envers les habitans qui s'estoient rendus à luy encore plus. Adieu. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses complimens & à vos amis. De Francfort, à la haste ce 12. de Juillet. 1592. LET-

J'Ay receu vostre lettre du onzième Juillet. Je ne suis pas moins ennuyé que vous de toutes les affaires publiques, tant j'ay de peine à voir perir tout par la lenteur & la foiblesse de ceux qui auroient dû agir avec toute sorte de vigueur. Comme nous sommes renfermez nous-mêmes dans ces affaires publiques, il est juste que nous y prenions part, par le soin que nous devons avoir de nous-mêmes. Le Roy Tres-Chrestien est accablé, non seulement par la pauvreté, mais encore par le peu de foy de plusieurs, qui auroient dû luy estre fides. Nous avons perdu par une insigne perfidie la ville de Ponteau-de-mer, qui n'est ny grande ny fort importante. Le Gouverneur ne s'est pas contenté de remettre la ville aux ennemis, mais de plus. feignant de vouloir secourir une ville voisine, il a fait tomber Mr. du Temple avec ses gens, dans une embuscade où il a esté tué, & il a livré aux ennemis Mr. de Reuse, qui estoit malade. Les nouvelles de Bretagne sont meilleures. On nous écrit que Monsieur le Marechal d'Aumont a défait & taillé en pieces deux Regimens des ennemis, & qu'il a repris

1592. repris six canons qu'on avoit pris sur nous
 Juil. peu auparavant. Le Marechal de Biron a
 esté tué d'un coup de mousquet devant E-
 pernay, que nous avons perdu aussi, ou par
 la lâcheté, ou par la perfidie du Gouver-
 neur. Ce Gouverneur a esté mené prison-
 nier à Châlons. Mr. de Biron le fils a suc-
 cédé à son pere, dans la dignité de Ma-
 reschal de France; afin que les soldats,
 accoutumés à estre commandez par un
 Marechal de Biron, le voyent revivre
 dans son fils. Le Duc de Bouillon est ar-
 rivé à Sedan le 19. de ce mois; d'où il
 doit partir au plûtost, pour faire une ir-
 ruption dans la Lorraine. Je croy qu'il
 est déjà à Mets, ou qu'il y sera bien-tost.
 Ceux de Strasbourg ont receu vigoureu-
 sement les Lorrains. Ceux-cy vinrent le
 4. de Juillet pour attaquer les nostres,
 qui estoient en garde entre la Ville & le
 Pont du Rhin, dans le dessein de se saisir
 du Pont, à ce qu'on croit, si leur entre-
 prise eût réussi: Mais ils furent repoussez
 vertement. On leur prit soixante & dix
 chevaux, & quelques Cavaliers. Beau-
 coup de ces grandes lances qui estoient
 auparavant redoutables à vostre Cavale-
 rie, furent portées comme en triomphe
 dans

DE M. DE BONGARS.. 167
dans la Ville. Ce succès redonnera du ^{1592.}
cœur à ceux qui n'en avoient plus. Adieu, ^{Juil.}
Monsieur. Faites part de cecy à nos amis,
à qui se suis, comme à vous de Francfort
ce 20. Juillet 1592.

LETTRE XLIII.

JE reçois presentement vostre lettre du ^{1592.}
^{26. Juillet.} J'ay donné à Mr. Clusius ^{Juil.}
celle que vous luy écrivez, & j'ay reçu
en mesme temps celle de Mr. Leuncle,
que je vous envoie dans ce paquet. C'est
avec raison que vous vous sentez blessé
dans le cœur, aussi-tost qu'on parle des
affaires publiques, selon qu'aujourd'huy
elles se gouvernent. Je vous avouë que
la seule pensée que j'en ay me fait hor-
reur. Il me souvient que je vous ay man-
dé il y a tres-peu, ce qui regarde Mr. du
Temple & Mr. de Rebuse. On nous écrit
que Caudebec est assiégué, & que les Hol-
landois ont envoyé du secours. On assu-
re que ceux de Roüen ont esté battus à
Quillebœuf, & qu'ils ont esté contraints
de se retirer. Le Duc de Nemours est en-
tré dans Vienne; l'ayant achetée de Mau-
giron quarante mille écus d'or, argent
com-

1592.
Juil.

comptant. On nous assure que les nostres tiennent encore dans le Chasteau. Quelle esperance nous reste-t-il du salut, voyant parmy les nostres une telle perfidie? Les troupes d'Allemagne commencerent hier d'arriver icy. La Ville en est déjà toute pleine. Ils disent diverses choses dont on ne peut s'assurer. Ce qui est constant, c'est que le Roy leur a donné congé, ne pouvant pas les payer. Nous avons esté fort surpris de leur arrivée, parce que nous esperions qu'ils feroient la guerre dans la Lorraine. Le Duc de Parme assemble une grande armée dans vostre Allemagne & dans l'Italie, pour la mener en France. Nous n'avons aucune esperance de secours; hors celuy que Mr. de Sauri a obtenu d'Angleterre qui est de quatre mille hommes. Il m'ecrit de Londres, & il vous fait mille amitez dans ma lettre, comme à Monsieur vostre frere, & à Mr. Baumgartnere. Le Prince Asagne est allé à Strasbourg, selon le bruit qui court parmy les soldats. Car quelques-uns soutiennent qu'il est à Heildeberg. Je croy qu'il donnera un chef à Messieurs de Strasbourg, qui est la seule chose dont ils manquent. Je ne doute pas que vous

ne

ne ſçachiez qu'ils ont dans leur Camp ^{1592.}
trois mille Suiffes. On dit que le Turc ^{Sept.}
s'eſt retiré, & j'ay peur que cet argent
que vous m'écrivez qu'on leve dans les
terres de l'Empire, ne ſoit deſtiné contre
nous & contre les noſtres. Monſieur l'Ambaſſadeur a receu voſtre lettre, avec celle du Prince Palatin de Neubourg, & il vous fait mille amitez. Ses grandes occupations ne luy ont pû permettre de vous écrire. Adieu, Monſieur. De Francfort
ce 28. Juillet 1592.

LETTRE XLIV.

IL y a trois jours que je ſuis revenu à ^{1592.}
Francfort après avoir fait diverſes courſes. Monſieur l'Ambaſſadeur a eſté juſqu'icy à Strasbourg. Nous l'attendons tous les jours. Je croy que vous ſçavez l'état des affaires de Meſſieurs de Strasbourg. Mais je ne ſçay pas moy-meſme ce qui ſe fera fait depuis le 25. d'Aouſt qui eſt le jour où le Prince d'Anhalt s'acquitt un grand honneur. Tout ce que j'en ſçay, eſt qu'on dit que Mr. d'Erneſt eſt arrivé là avec cinq cens chevaux. Ils ont des ſoldats autant qu'ils en veulent. Ils

H

n'ont

1592. n'ont besoin que d'un chef. Je ne suis pas
 Sept. encore assuré s'ils se sont accordez avec
 le Prince d'Anhalt. Si cela n'est pas, je
 perds presentement toute la bonne espe-
 rance que j'avois conceüe du succès de
 leur entreprise. Nos affaires de France
 sont fort meſlées, selon la coûtume. Pro-
 vins dans la Brie s'est renduë au Roy. Les
 ennemis ont esté bien battus dans la Bre-
 tagne. Un nommé Saint-Laurent Lieu-
 tenant General du Duc de Mercœur assie-
 geoit la ville de Guincamp. Les nostres
 l'ayant attaqué lors qu'il ne s'y attendoit
 pas, ont forcé son camp. On dit qu'il y
 a eu quinze Compagnies d'Infanterie, &
 huit Cornettes de Cavalerie, qui ont esté
 toutes taillées en pieces : Que le canon a
 esté pris avec Saint-Laurent luy meſme
 qui commandoit ; & presque toute la No-
 bleſſe. La Reine d'Angleterre se prepare
 à nous envoyer quatre mille hommes. On
 dit que les Espagnols ont déjà pris terre,
 & qu'ils sont environ trois mille. Il est
 constant que dans le Pais-Bas le Comte
 Charles de Mansfeld & Verdugon, ayant
 passé le Rhein avec six mille hommes,
 marchent à grandes journées pour faire
 lever le ſiege de Coeverden. Le Comte
 Mau-

Maurice presse fort ce Chasteau. Il a déjà presque abattu toutes les défenses à coups de canon , & les murailles tombant , ont gasté tout ce que ceux de dedans avoient préparé de vivres , & ont remply une fontaine , qui estoit la seule eau dont ils buvoient. Il s'est si bien retranché dans ses lignes de bons fossez avec ses troupes qui sont de neuf mille hommes , qu'il ne peut estre forcé à donner combat. On dit que le Duc de Parme est extrêmement malade. Mais les maladies de ce Duc n'ont apporté jusqu'icy que beaucoup de maux en France. On se prepare fort à la guerre contre le Turc. J'ay toujours crû jusqu'à cette heure que l'Empereur avoit un autre dessein , & que celuy-cy n'estoit qu'un pretexte pour le couvrir. Le temps éclaircira tout. Je n'en dis ma pensée qu'à vous seul. Lors que je revenois de chez vous , j'ay laissé vostre lettre à Mr. Leonclaius , & je luy ay fait vos amitez : car Mr. Zundelin estoit absent avec Monsieur l'Electeur. Je n'ay appris qu'icy la mort du Lantgrave. Je crains pour vostre Allemagne les plus grands maux , que je prie Dieu de vouloir détourner par sa bonté , les faisant plutôt retomber sur

172 LETTRE XLIV.

1592.
Sept. la teste de vos ennemis. Je le prie qu'il ait
toujours soin de vous conserver avec vos
amis , & toute vostre Republique. De
Francfort ce 6. Septembre 1592.

LETTRE XLV.

1592.
Sept. VOUS avez appris sans doute par les
lettres des autres , que le Comte
Maurice a pris enfin le Chasteau de Cau-
vert , qui estoit tres fort , & par son as-
siete , & par ses fortifications. Il l'a
battu furieusement ; & Verdugon s'e-
stant efforcé de le secourir , a esté dé-
fait avec une perte considerable. Les uns
disent de ces derniers qu'il cherche à se
sauver par la Vestphalie : & d'autres qu'il
travaille à chercher les moyens d'affur-
rer la Groningue par de bonnes garni-
sons. Le Duc de Parme tout foible qu'il
est de corps , à ce qu'on dit , pense , & se
prepare à revenir avec une armée en Fran-
ce. Le Cardinal de Sens & le Duc de
Feria sont déjà arrivez à Reims , dans le
dessein , comme ils le témoignent , de fai-
re élire un nouveau Roy. Nos affaires qui
sembloient ruinées dans le Dauphiné ,
dans la Provence & dans la Bretagne , pa-
rois-

DE M. DE BONGARS. 173

roissent en quelque sorte s'y rétablir. Les ennemis ont esté battus trois fois en Bretagne : la premiere fois, lors que Saint-Laurent fut pris, dont je me souviens de vous avoir déjà écrit. La seconde fois, lors que deux Regimens d'Infanterie envoyez par le Duc du Maine, furent surpris tout d'un coup, & défaits par le Prince de Dombes, qui est aujourd'huy Duc de Montpensier. La troisiéme a esté, lors que le Duc de la Trimouïlle ayant rencontré le Marquis de Belle-Isle, qui un an auparavant avoit quitté le party du Roy, le battit & défit ses gens dans la Provence. Ceux de Berre se sont rendus au Roy. Le Duc de Savoye avoit mis dans leur Ville une forte garnison. Mais Alexandre Vitelle qui en estoit Gouverneur, en estant forté avec une partie de la garnison, les habitâns, ou tuerent, ou chassèrent de la Ville ce qui en estoit resté, & saluerent Vitelle à son retour, avec un tonnerre de canonades. Quelques Villes dans le Dauphiné se sont renduës à Mr. de Lesdiguières, & entre autres Saint-Marcellin ; & il a contraint le Duc de Nemours d'abandonner la campagne. Le bruit qui court de la reddition de Vienne,

H 3 est

1592.
Sept.

est incertain. Vous aurez sceu que les Anglois ont pris un vaisseau Espagnol, où estoit le Vice-Roy des Indes Orientales, & que Norice passe en Bretagne avec quatre mille Anglois. Une troupe de batteliers a mis en desordre les affaires d'Anvers. Ils demandent leur payement pour beaucoup de mois, & ils tiennent fermé cependant le passage de la riviere, sans que durant dix-huit jours la moindre barque ait pû passer. Le Docteur Betz qui a esté autrefois Ambassadeur pour l'Empereur à Constantinople, fait grande instance aux Princes & aux Villes de cette contrée, afin qu'ils envoient du secours contre le Turc. Mais un certain Capitaine ayant demandé permission de lever des soldats, avec des lettres patentes de l'Empereur; & ayant donné par mégarde avec ces mêmes lettres les ordres secrets qu'il avoit receus; on y a connu clairement que le secours que l'Empereur demandoit, estoit destiné contre la France, & non contre le Turc. C'est pourquoy il a esté resolu qu'on n'accordera point au Docteur Betz ce qu'il demande. Je dis cecy pour vous & pour Mr. Baugar. J'ay receu vostre lettre. J'auray soin d'envoyer

DE M. DE BONGARS. · 175

voyer celle que vous écrivez à Monsieur ^{1592.}
vostre fils. Mais vous ne me répondez ^{Sept.}
rien à celle que je vous écrivis. il y a qua-
torze jours, aussi tost après mon retour.
Adieu, Monsieur. De Francfort ce 20.
Septembre 1592.

LETTRE XLVI.

JE suis revenu heureusement, graces à ^{1592.}
Dieu, de la Hesse & de la Saxe infé- ^{Nov.}
rieure, & j'ay trouvé icy vostre lettre du
26. Septembre. Mais j'ay sceu vostre in-
disposition par Mr. de Brederode. J'espere
que vous serez mieux maintenant, com-
me je le desire. Tout est en paix dans la
Hesse par la moderation du Lantgrave
Louis, & par la prudence de Maurice
mesme. J'ay veu chez le Lantgrave les
Princes d'Anbalt, Jean, Georges, Bernard
& Auguste. Ils y avoient fait une course
par divertissement. Le Duc de Parme
reprend son vol en France. Il a dans son
armée quatre Regimens d'Allemands, un
d'Espagnols, trois du Pays-Bas. Sa Ca-
valerie n'est pas bien forte, hors quel-
ques vieux Regimens qui la soutiennent
un peu. Le Roy est devant Paris, il presse

H 4 . °

la

1592. la ville. Il a fait des forts pour empêcher
Nov. les vivres, & ayant passé quelques nuits
pour y voir travailler dans un mauvais
temps comme il a fait ces jours passez ;
il a eu un accès de fièvre qui luy a duré
vingt-quatre heures. Mais il se porte
bien maintenant graces à Dieu. Paris de-
mande où un Roy qui le puisse défendre,
ou la paix. C'est ce qui fait tant haster
le Duc de Parme. La Cavalerie du Roy
est forte. Il ne manque que d'Infanterie.
Mr. de Lesdiguières reuillit fort dans le
Piedmont. Et Mr. d'Espèrnon dans la
Provence. Dans le Languedoc on dit que
Mr. de Joyeuse brave & heureux Capi-
taine, & opiniâtre ennemy du Roy as-
siegeant Villemure, qui n'est pas loin de
Montauban, a esté battu par les habi-
tans qui ont fait une sortie sur luy : Que
son canon y a esté pris, & que voulant
passer la riviere avec son cheval, il s'est
noyé. Dieu veuille que cela soit. Vous
aurez sceu ce que Monsieur de Bouillon
a fait devant Beaumont. Il y a reçu deux
blessures dont il se porte bien. Le tren-
tième Octobre le Prince Chrestien sortit
de Strasbourg avec dixsept canons, dont
il y en a huit grosses pieces. Le Marquis
de

DE M. DE BONGARS. 177

de Dourlach s'est joint à luy pour l'ac- 1592.
compagner en cette guerre. Je prie Dieu Nov.
qu'il donne un heureux succès à leurs en-
treprises. Il est certain que cette guerre
est non seulement de la dignité de vostre
Allemagne, mais qu'elle importe mesme
à son salut. J'ay pensé dire nostre Alle-
magne, puis qu'il y a déjà plusieurs an-
nées que j'y trouve une retraite si douce
& si tranquille. On dit que les Anglois
ont pris quatorze vaisseaux Indiens, d'au-
tres disent sept, & qu'ils ont pillé l'Isle
de Hundure dans la Mexique. Je desire
de sçavoir de vous des nouvelles qui re-
gardent le Turc & les affaires publiques.
Je vous prie de faire mes amitez à Mr.
Wald, ou par lettre ou de vive voix,
comme aussi à nos amis d'auprès de vous,
ausquels vous ferez, s'il vous plaist, part
de ce que je vous mande. J'ay envoyé à
Mr. Philippe l'Apologie Françoisise de
Henry Estienne pour Herodote. Je sou-
haiterois de sçavoir si vous l'avez receuë.
Adieu, Monsieur. Aimez moy comme
je vous aime. De Francfort ce septième
Novembre 1592.

H 5

LET.

IE n'ay rien à ajoûter à la letre que je
 vous écrivis il y a huit jours, sinon ce
 que je vas vous écrire, qui est peu confi-
 derable : Que le Duc de Parme est parti
 de Bruxelles pour Valenciennes, dans une
 santé assez foible à ce que l'on dit, mais
 dans une ferme resolution de revenir en
 France. Que ceux de Roüen ont pris le
 Chasteau du Pont de l'Arche, mais que
 la Ville demeure fidelle au Roy, & qu'elle
 attaque le Chasteau. Je crains que le
 Chasteau n'emporte la Ville, Roüen
 qui le soutient estant si proche. Le Roy
 presse fort Paris. C'est ce qui fait tant ha-
 ster le Duc de Parme. Outre que la fa-
 ction d'Espagne fait grande instance pour
 élire un Roy. Vous aurés appris par les
 lettres des autres la défaite de Mr. de
 Joyeuse & les succès avantageux de Mr.
 de Lesdiguières : car cela est public. Tous
 assurent que le premier a esté tué avec
 plus de deux mille hommes. Qu'on en
 a pris huit cens, vingt canons & un grand
 butin. C'est Mr. de Montmorency qui
 à fait cette belle action. Il me suffit que
 le

le General ait esté tué , quoy que les ^{1592.} nouvelles les plus constantes diminuënt ^{Not.} beaucoup un si grand nombre de morts. Mr. de Montmorency fortifie quatre places dans le Piedmont, aux lieux qu'il a jugé les plus propres. Ainsi nous voyons que les nostres portent leurs armes jusque dans l'Italie. Le Duc d'Espéron a presque fait revenir à son devoir toute la Noblesse de son Gouvernement. Monsieur l'Ambassadeur a pris luy-mesme le soin de faire envoyer vos dernieres Lettres à Monsieur vostre fils ; & il a commandé qu'on s'informast fort où il pourroit estre. Il a écrit aussi de Strasbourg à Mr. Neutzel , touchant la conduite de son Fils. Pour moy , quand j'ay sceu la chose , j'en ay esté fort touché. Monsieur l'Ambassadeur adverteit luy mesme ce jeune homme. Il luy representa les perils où il s'exposoit. Il luy prédit la colere de son Pere ; & il luy témoigna qu'il n'approuvoit pas qu'il s'engageast ainsi à prendre l'épée sans son agrément. Mais luy demeurant toujours ferme , Monsieur l'Ambassadeur fut contraint d'approuver une resolution qu'il ne pouvoit plus changer , & il le recommanda à des

180 LETTRE XLVII.

1592. Gens d'honneur & de probité, qui estoit
 Nov. la seule chose qu'il pouvoit faire pour
 luy. Mais il espere que cette campagne
 ne luy sera pas inutile. Il ne diminuë
 rien pour cela ny de son affection en-
 vers le Pere, ny de sa bienveillance en-
 vers le Fils, qu'il est prest de servir tou-
 tes les fois qu'il en trouvera l'occasion.
 J'ay esté bien aisé que cecy ne vous fust
 pas inconnu. Je vous prie de faire les
 amitez de Monsieur l'Ambassadeur &
 les miennes à Monsieur Nutzel, & à nos
 autres amis; & de leur témoigner le de-
 sir que j'ay eu de les servir. Adieu. Mon-
 sieur l'Ambassadeur vous fait toujourns
 ses complimens. De Francfort ce 15. No-
 vembre 1592.

LETTRE XLVIII.

1592. C Ommes je ne croyois pas avoir le temps
 Nov. de vous écrire, j'ay mandé à la haste à
 Mr. Calandrin ce que je sçavois de nou-
 velles. J'ay receu vostre lettre, & j'ay ren-
 du à Mr. Glusius celle qui s'adressoit à
 luy. Monsieur l'Ambassadeur a eu grand
 soin de recommander Monsieur vostre
 fils à Mr. de Bouillon & à ses autres a-
 mis.

DE M. DE BONGARS. 181

mis. Je vous écriray tout ce que je pour-^{1592.}
 ray apprendre de luy. J'espere que vous ^{Nov.}
 reverrez vostre cher Joachin dans une
 santé parfaite. J'adjouste à ce que j'ay
 écrit à Mr. Calandrin que les Estats de
 Hollande ont promis au Roy 30. mille
 florins par mois, & de luy envoyer sept
 Vaisseaux de guerre bien armez pour
 garder l'embouchure de la Seine & de la
 Somme. Les Hollandois ont battu près
 de Mastrich six cens de vos Allemands
 qui estoient commandez par Aremberg
 & Barlemont, dont ils ont pris deux
 cens qu'ils ont renvoyez, en ayant re-
 ceu par teste 30. stufes de rançon. Mr.
 de Bouillon le porte bien. Monsieur
 l'Ambassadeur vous fait ses amitez &
 à vos amis. Le Duc de Parme est dans
 le pais d'Artois qui se haste autant qu'il
 peut de marcher en France, il mene en-
 viron sept mille hommes de pied & deux
 mille chevaux. De Francfort ce 22. No-
 vembre 1592.

LETTRE XLIX.

JE ne vous réponderay que peu de chose ^{1592.}
 à vostre lettre du 28. Novembre, mais ^{Dec.}

H 7. . . ce

1592. ce que je vous manderay sera bon si je
 Dec. ne me trompe. Alexandre Farnese Duc de
 Parme ne s'estant point trouvé mal le
 premier de Decembre fut surpris tout
 d'un coup de grandes douleurs, & agité
 de violentes convulsions. Il perdit même
 la parole. Les Medecins soupçonnant
 qu'il avoit esté empoisonné luy donne-
 rent des remedes selon leur art, mais non
 selon l'ordre de ce Medecin suprême qui
 avoit prononcé contre luy un Arrest de
 mort. On dit qu'ayant esté mis sur une
 table il s'agita long-temps, & qu'il re-
 vint un peu à luy, mais qu'enfin il mou-
 rut sur les quatre heures du matin dans
 le Monastere de S. Vaast d'Arras. Que
 le Comte de Fuente qui a esté fait Duc
 par le Roy d'Espagne aussi-tost qu'il est
 entré dans les Pais-Bas, a commencé à
 agir en Gouverneur en attendant l'arri-
 vée de la Duchesse de Savoye à qui ce
 Gouvernement a esté donné par son pe-
 re. Vous voyez la maniere ordinaire dont
 les Espagnols payent les gens. La mort
 du Duc de Parme a esté la recompense
 de ses grands services. Charles V. pere
 de Philippe avoit fait mourir l'ayeul de
 ce Duc par un assassinat public. Le Roy
 Phi-

DE M. DE BONGARS. 183

Philippe son fils tué le petit fils par le ^{1591.}
poison. Deux Alexandres ont esté em- ^{Dec.}
poisonnez. Celuy de Macedoine l'a esté
plus de 18. siecles avant celuy-cy. Deux
chefs de nos ennemis sont morts en De-
cembre, le Duc de Guise à la fin de ce
mois, le Duc de Parme au commence-
ment, tous deux sont morts par le com-
mandement de leur Prince. Le premier
est mort pour n'avoir pas esté assez fide-
le, le second pour l'avoir esté trop, &
tous deux pour avoir esté trop fiers. Ce
Duc avoit déjà envoyé des troupes sur
la frontiere de France. Nous verrons ce
qu'elles deviendront. Je croy que tout
se dissipera: que les Italiens concevront
de l'aversion pour les Espagnols, & que
les Parisiens reprendront des conseils
plus sages. Il est constant que la Ville
s'est soulevée contre le Duc du Mayne,
non seulement le petit peuple, mais le
Parlement & les premieres personnes de
la Ville: & qu'ils ont éclaté jusqu'à di-
re que s'ils avoient bien pris les armes
contre leur Roy legitime, contre un Roy
clement, disposé à les bien traiter, & s'ils
l'avoient chassé de la Ville, ils pouvoient
encore les prendre & les employer bien
plû-

1592. plustost contre ceux qui sous pretexte de
Dec. la liberté publique tâchent d'usurper un
Royaume qui ne leur appartient point.
Le Duc du Mayne a appaisé ce trouble
par les magnifiques promesses du secours
qui doit presentement venir d'Espagne,
& en promettant d'assembler les Estats
le 15. de Decembre. Je croy qu'il ne
tiendra ny l'un ny l'autre. Car il n'est
pas seur pour eux de tenir les Estats à
moins qu'ils n'ayent une forte armée.
Les Hollandois sont en armes. Mais puis
que j'ay fait cette digression, j'ajoute-
ray encore trois mots sur un des points
de vostre lettre. Je croy que vous avez
entendu les plaintes de vos Soldats Al-
lemands. Ils ne considerent point que
la France est toute épuisée d'argent &
de vivres. Vous n'ignorez pas aussi
quelle est la licence des Soldats, & ce
qui se passe d'ordinaire dans un Camp
rassemblé de diverses nations, parmy
lesquelles on ne peut établir la severité
de la discipline, lors qu'on n'a point
d'argent à leur donner. Je voudrois bien
sçavoir de quoy ils accusent Mr. de Sau-
ry. C'est peut-estre de ce qu'il ne leur
a point fait de bien, mais il ne l'a pû.
Je

Je croy au moins qu'il ne leur a point ^{1592.} fait de mal. Cette parole qu'on publie ^{Dec.} comme du Roy est assurément fausse ; autrement l'esprit du Roy seroit double & dissimulé , au lieu que je sçay qu'il est tres-ouvert & tres-sincere. Mais qu'on s'informe des Generaux & des principaux Officiers de l'armée , & du Prince d'Anhalt mesme qui estoit le premier de tous , ils diront sans doute qu'ils n'ont point esté mal selon l'estat déplorable où est le Royaume , & qu'il n'a pas esté au pouvoir du Roy de les mieux traiter. Je sçay qu'on fait aussi courir des bruits du Roy peu avantageux. Je n'ignore pas qu'il n'ait ses defauts. Hé qui est-ce qui n'en a point ? Mais je puis dire de luy ce que Commynes dit du Roy sous lequel il a vécu : Qu'il n'y a point aujourd'huy de Prince qui ait moins de defauts que luy : Qu'on en verra plusieurs qui ont les mesmes taches qu'il peut avoir , & de plus grandes encore ; mais qu'on n'en trouvera pas un seul qui ait les vertus & les excellentes qualitez dont Dieu l'a comblé. Je vous-dis cecy librement , & je le dis à tous , car vous pouvez le publier si vous voulez , puis que rien n'est plu s

1592.
Dec.

plus veritable , si neanmoins les nostres ont manqué en quelque chose, je ne voudrois pas les excuser. Je suis touché sensiblement de l'estat de ceux qui ont dépensé leur bien pour nous servir. Je souhaiterois de pouvoir reparer cette perte; je le ferois de tout mon cœur. Ils ont neanmoins quelque sujet de se consoler. Ils voyent perir les Royaumes & les Empires, & s'ils font quelque petite perte, ils ne le peuvent souffrir, & ce peu mesme qu'ils ont perdu ayant esté employé pour une cause juste , & pour un Roy juste; s'ils veulent bien considerer toutes choses, ils trouveront qu'ils l'ont employé pour eux mesmes & pour leur patrie. Il s'en trouve mesme aujourd'huy parmi eux qui sont si peu sages , que dans cet extrême soin qu'ils témoignent d'épargner le peu qu'ils ont , ils ne craignent pas d'exposer leur propre liberté à un peril visible , & de trahir la dignité de leur patrie. Vous n'ignorez pas qui sont ceux dont je vous parle. Mais je vous en distrop, n'ayant eu dessein de vous dire qu'un mot en prenant la plume. Vous pouvez lire cette lettre comme je vous ay déjà dit, à qui il vous plaira , & la publier mesme.

DE M. DE BONGARS. 187
mesme si vous voulez. Adieu, Monsieur. 1592.
Je suis tout à vous. Je vous prie de faire Dec.
mes complimens à Monsieur vostre frere,
& s'il a receu quelque chose de Mr. Cour-
tois, de m'en faire part. Vous ne m'a-
vez rien écrit de Mr. Neutzel. Vous luy
ferez s'il vous plaist & à vos amis les ami-
ties de Monsieur l'Ambassadeur & les
miennes. De Francfort ce 6. Decembre
1592.

LETTRE L.

JE dois une réponse à vos deux lettres. 1592.
Vous m'obligez sensiblement de m'é- Dec.
crire avec liberté tous les bruits qu'on
fait courir de nous & de nos affaires, quels
qu'ils puissent estre. Je croy que ma der-
niere lettre vous aura satisfait, & je vous
conjure à l'avenir de nous faire sçavoir
tout ce qui se pourra dire de nous en vos
quartiers. Je ne manqueray pas de vous
écrire toutes les fois que je sçauray quel-
que chose qui soit digne de vous, & de
l'affection que vous me témoignez. Je
ne puis vous écrire aujourd'huy rien de
certain. Le Comte Pierre Ernest de Mans-
feld, gouverne les Pays-Bas par l'ordre
du

1592. du Senat. Le Comte de Fuente est venu
Dec. plutôt pour le voir agir & le redresser,
que pour gouverner luy-mesme. Il a
commencé à remedier aux desordres des
finances. Les nostres, selon qu'ils l'écri-
vent, ont obtenu du secours, sous la con-
duite de Charles de Mansfeld. J'ay peine
à me persuader que l'armée de Flandres
qui est beaucoup affoiblie, & de cœur &
de nombre, doit marcher contre nous,
principalement sous un tel chef, & dans
l'incertitude où sont les affaires du Pays-
Bas. Mr. de Balagny Gouverneur de Cam-
bray, leve des troupes. On ne sçait de
quel costé elles marcheront. Ceux d'Ar-
ras craignent pour eux. Ceux d'Abbe-
ville ont envoyé des députez au Roy.
On ne sçait pas bien à quel dessein. Saint
Vallery s'est rendu à nous. Le Duc de
Boüillon reüffit admirablement. Il a
pris la ville de Dun près de la Meuse, où
luy-mesme & ses gens ont esté en grand
peril. On dit qu'il assiege Ville-Fran-
ché. Je voudrois bien sçavoir quel aura
esté le succès du Heraut de l'Empereur
dans Strasbourg. Il est certain que vos
Princes ne soutiennent point cette affaire,
ny selon leur dignité, ny selon qu'elle le
me-

DE M. DE BONGARS. 189

merite. Vous sçavez l'estat des affaires ^{1592.}
de Savoye. J'apprends que la paix se doit ^{Dec.}
faire avec le Turc. L'accident de Mr.
Courtois m'a fort affligé. Nous avons
perdu un amy tres-estimable par sa suffi-
sance, par sa moderation, & par la beau-
té de son esprit. Mais c'est la fin où nous
tendons tous, & nous y arrivons diverse-
ment. Je prie celuy qui regle souverai-
nement tout le cours de nostre vie, de
vouloir estre luy-mesme nostre guide, &
de nous conserver par sa grace. Adieu.
De Francfort ce 25. Decembre 1592.

LETTRE LI.

Cette lettre sera plus courte, à cause ^{1593.}
du retour de Monsieur l'Ambassa- ^{Janv.}
deur, qui à ce moment mesme arrive
chez nous. On assure que le Comte Char-
les de Mansfeld est entré en France, avec
le Duc de Feria. Il vient du secours au
Roy d'Angleterre & de Hollande. Je
crains que ce ne soit bien tard. Le Comte
Philippe de Nassau retourne, sans avoir
rien fait. Il a seulement fait des courses
jusqu'aux faux-bourgs de Luxembourg.
Il a brûlé dix-huit Chasteaux ou Villages,
&

1593. & a emmené beaucoup de prisonniers.

Janv. Le Comte de Fuente fait informer contre ceux qu'on dit s'estre enrichis des deniers publics. Il tâche de répandre les soldats Espagnols dans les villes du Brabant. Mais les soldats n'y osent entrer, que lors qu'ils sont plus forts que les Bourgeois; & les Bourgeois ne veulent pas recevoir dans leurs Villes un grand nombre de soldats. L'affaire de Strasbourg va bien lentement. Je crains fort que ce mal estant negligé, n'ait de longues suites. Les Ambassadeurs du Marquis de Brandebourg, du Palatin, & des autres Princes sont icy. Je croy qu'ils traitent de l'affaire de Juliers. Monsieur l'Ambassadeur a veu le fils de Mr. Neutzel. Il se porte bien, & il est toujours en garnison à Molthezeme. Il l'a exhorté à quitter l'épée, & à revenir chez vous; croyant qu'il seroit las de la guerre. Mais ce jeune homme ne craint que la paix. Monsieur l'Ambassadeur me charge de vous faire ses complimens, & à vos amis, & à Mr. Calandrin, à qui je n'ay pas le temps d'écrire. De Francfort ce 6. Janvier 1593.

LET-

JE feray, Monsieur, avec plaisir ce que vous desirez de moy. Mais nous ne sçaurions trouver icy une assez grande lumiere pour dissiper ces troubles & ces tenebres. Tout est icy en langueur; où parce que le temps n'est pas propre pour agir; où parce qu'on est las de travailler depuis si long-temps. Le Comte de Mansfeld s'arreste encore sur la frontiere. On dit que l'argent & l'autorité manque au chef. Je ne puis rien vous assurer touchant Mr. de Lefdiguieres. Les lettres d'Italie en parlent mieux que les nostres. Mais il n'est pas en son pouvoir de livrer le Dauphiné entre les mains du Duc Amedée, puisqu'il n'en est pas le maistre: & il ne persuadera pas aisément à Alphonse de Corse, ou à la Noblesse de la Province, de se soumettre au Duc de Savoye, ou aux Espagnols. Vous sçavez que la perfidie est le fruit des guerres civiles, & qu'elles corrompent les esprits les plus innocens. Je ne voudrois pas néanmoins former ce soupçon, & encore moins ce jugement de Mr. de Lefdiguieres. Mais
le

DE M. DE BONGARS. 195
ray. Adieu. De Francfort ce 23. Janvier 1593.
1593. Jan.

LETTRE LIII.

JE répons à vostre lettre du 23. Janvier. 1593.
Saint Vallery s'est rendu à Mr. de Longueville; quoy que le Duc d'Aumale fust aux portes avec plus de troupes que Mr. de Longueville n'en avoit. Depuis ce temps-là on parle fort mal du Duc d'Aumale, principalement dans Amiens & dans Abbeville; car saint Vallery ferme le passage de la Somme. Ceux d'Abbeville n'ont point voulu le recevoir dans leur ville, & ils ont traité avec ceux d'Amiens leurs voisins, des moyens de se remettre sous la puissance du Roy. Mais ce traité s'est rompu par l'esperance d'un nouveau Roy, que le Duc du Maine promet à tout le monde; & par les apprests du secours du Pays-Bas, que quelques-uns disent s'estre arresté sur la frontiere, pour attendre le Duc de Feria, & que d'autres assurent s'estre déjà plus avancé. Nous ne sçavons rien du Roy qui soit bien certain. Mais les Parisiens demeurent fermes dans leur resolution d'élire

1583.
Janv.

un Roy. Ils preferent à tout le Roy même, s'il veut quitter sa religion; mais s'il ne le fait pas; on dit que l'inclination du peuple est pour le Comté de Soissons. Les Rois & les Royaumes sont entre les mains de Dieu. Les Espagnols selon que vous l'écrivez, preparent une flotte pour s'opposer au Turc; qui a resolu à ce que plusieurs disent, de se mettre en mer au commencement du Printemps, avec un grand nombre de vaisseaux pour attaquer la coste d'Espagne. C'est dequoy je ne sçay rien de bien assuré. On m'écrit que Jean Palatin est arrivé. L'affaire de Strasbourg traîne-toûjours, non sans quelque infamie pour la reputation des Alle-mans. Le Duc de Bouillon a battu auprès de Verdun Mr. de Tremblecour Lorrain, & la poursuivy jusqu'aux portes de la ville, & s'est saisi d'un convoy qu'il menoit à Ville-Franche. On me mande que Charles veut se faire Roy de Suede, & qu'il s'est saisi des places fortes, estant soutenu par la faveur du peuple & de la noblesse. Il s'est excité aussi quelques troubles dans la Transilvanie. Si vous sçavez quelque chose d'assuré rouchant ces deux points, je vous prie de

DE M. DE BONGARS. 197

de me le mander. Adieu. Mes compli-^{1593.}
mens à nos amis, & à Mr Neutzel, dont ^{Janv.}
le fils se porte bien. De Francfort ce der-
nier janvier 1593.

LETTRE LIV.

IE ne sçay que vous rendre pour vostre ^{1593.}
Lettre du 4. Février. L'affaire de Stras- ^{Fevr.}
bourg est toujours en suspends. Car nous
n'avons point sceu encore que les Amba-
sadeurs de l'Empercur soient-revenus de
Lorraine. Certes je crains fort que si cer-
te affaire se termine de la forte, la liberté
d'Allemagne n'en reçoive une grande pla-
ye: car pour sa dignité elle y est presque
entierement ruinée. Nous n'avons point
encore receu de nouvelles assurées de la
marche du Comte de Mans-feld en Fran-
ce. Mais cecy est certain, que les Parisiens
pressent l'Election d'un nouveau Roy.
J'attends contre cela un secours du Ciel,
& qu'il se forme entre eux une confusion
de langues comme à la Tour de Babel. Les
Hollandois se préparent fortement à la
guerre. Ils levent des troupes; & assem-
blent l'artillerie, & toute sorte de machi-
nes à Dordrec. Mais le Comte Philippe
I 2 de

1593. de Nassau est revènu de Luxembourg sans
 Fev. avoir rien fait, parce qu'il luy auroit fallu faire un trop grand chemin pour surprendre l'Ennemy par une soudaine irruption, & que la saison estoit trop mauvaise. Nous avons reconnu aussi nous-mesmes la verité de ce que vous nous écrivez de Suede, de Pologne & du Turc; Tant il est vray qu'il n'y a point maintenant de Pais sans guerre. Les Espagnols excitent aussi des troubles dans l'Ecosse par leurs Emissaires. Ils ont en cela deux desseins, l'un de s'ouvrir une entrée dans l'Angleterre; l'autre, d'empescher par ces troubles qu'elle ne nous envoye plus de secours, comme elle en a envoyé souvent. J'admire que l'Empereur voyant le Turc à sa porte, non seulement ne remédie pas aux maux publics, mais qu'il les aigrisse même & les envenime de plus en plus. Il pense à s'affurer Strasbourg & Juliers, comme Maximilien la Pologne, & l'Espagnol la France, ou plutôt toute la terre. C'est là le zele de la maison du Seigneur qui les dévore. Je prie Dieu qu'il vous conserve, & tous les gens de bien avec vous. Monsieur l'Amibassadeur vous fait ses amitez & à vos amis. Je suis tout

à

DE M. DE BONGARS 199
à vous & à eux. De Francfort. ce 14. Fé-
vrier 1593.

LETTRE LV.

VOUS ne jugez, Monsieur, que trop ^{1593.}
veritablement de l'estat présent des Fevr.
choses. On n'abandonne pas seulement,
mais on gaste entierement l'affaire de
Strasbourg; & un si grand mal retombe
sur le public. Je croy que tout sera presque
terminé des aujourd'huy. Quant au bien
qui en peut revenir, c'est à ceux qui en
sont les auteurs à en répondre. Personne
ne peut nier que Mr de Bouillon n'ait fait
dans cet accord tout ce qu'il devoit. Mes-
sieurs de Strasbourg l'avoüent librement,
& les Ennemis mesme ne le desavoüent
pas. J'apprends que l'on vous a écrit que
le Roy estoit allé à Bordeaux, mais cette
nouvelle est fausse. On dit qu'il a fait une
course jusqu'à Angers, pour affermir la
Bretagne qui estoit ébranlée par les pro-
grés de Mr de Mercœur, & par le secours
d'Espagne. Mais il est certain qu'il en re-
viendra aussi-tost avec la mesme vitesse. Il
a mis de si bonnes garnisons en Picardie
dans les places qui sont sur la marche du

1593. les places qui sont sur la marche du Com-
Feb. te de Mansfeld; que les Ennemis sont
contraints de marcher serrez & lentement,
& de mener avec eux leurs provisions de
bled avec de grandes incommoditez. Tout
ce qui s'écarte un peu du gros de l'armée,
tombe entre les mains des nostres, qui ont
pris cent chariots qui menoient du bled à
Paris; & ont battu quatre cents chevaux &
cinq cens hommes de pied qui les escorto-
ient. On dit que le bagage du Duc de Fe-
ria a esté pillé, & que la Compagnie de
cavalerie Italienne, à qui on avoit donné
le soin de l'escorter, est passée du costé du
Roy. Les Hollandois font de grands pré-
paratifs pour se mettre en campagne au
commencement du mois d'Avril. Mais
on a decouvert en Ecosse une grande con-
juration en cette maniere. Les Ministres
du Roy voyant que certaines Gens allo-
ient & venoient sans cesse, ont eu quel-
que soupçon qu'il se formoit quelque en-
treprise parmy les Grands, à la ruine de
l'Estat. Ils ont fait sur cela de grandes re-
cherches. Ils ont mis certaines personnes
en embuscade en divers lieux, pour ob-
server non seulement les actions; mais le
moindre clin d'œil de ceux qui leur esto-
ient

ient suspects ; & ils ont donné des ordres ^{1593.}
pour surprendre toutes les lettres Ce soin ^{Fevr.}
leur a réussi. Car on a intercepté des lettres écrites au Roy d'Espagne, signées de la main de tous les conjurez ; par lesquelles ces malheureux appellent ce Prince leur Roy & leur Seigneur, & luy offrent leurs ports, leurs personnes, & tout ce qui est en leur pouvoir. On dit qu'on a pris le Comte Argutius, qui est le chef de la conjuration. Les Anglois en soupçonnent le Roy mesme. Mais il ne me paroist pas vray-semblable, qu'encore que ce Prince n'est pas esté aussi bien traité que sa qualité le demandoit ; il eust pû néanmoins se résoudre à s'exposer luy-mesme & les siens à une cruelle tyrannie. Il faut reconnoistre qu'il n'y a que Dieu seul qui nous puisse retirer par la conduite de ces épaisses tenebres. Je le prie de tout mon cœur de prendre soin de vous & de nos amis, à qui Monsieur l'Ambassadeur fait ses amitez. Je voudrois bien sçavoir, si cela ne vous incommode point, ce que c'est que cette Panacée d'Anval, & qui est ce Georges Anval qui en est l'Auteur. Monsieur l'Ambassadeur a receu il y a peu de jours la lettre de Mr. Nutzel, du mois

202 LETTRE LV.

1593. de Novembre. Il ne peut y répondre, par-
Fevr. ce que le Courier est trop pressé. Mais il
luy fait ses complimens & à vous, & il se-
ra avec vous dans peu de temps. Adieu, ce
20. Février 1593.

LETTRE LVI.

1593. **N**OUS attendons l'issuë de l'assemblée
Fevr. de Paris. Le Duc du Mayne & le
Cardinal de Sens, ont fait assez voir par
leurs harangues publiques, qu'il ont des
pensées bien éloignées de la paix. On dit
que le peuple en est fort blessé, parce
qu'il veut la paix, & qu'il semble prefe-
rer à tous les autres, le Roy que la nature
luy a donné. Mais tous ces cris du peuple
ne font autre chose que rendre les chefs de
cette assemblée plus circonspects & plus
vigilans pour fortifier leur party. Le Duc
du Mayne a invité à l'Assemblée par un
Ecrit public les Catholiques qui sont au-
prés du Roy. Ils se sont offerts à traiter a-
vec luy, & on a choisi pour cela un lieu
entre Paris & S. Denis. Peu d'entre la
Noblesse s'y sont trouvez, & on a différé
à traiter du point principal. Le Comte de
Mansfeld marche lentement, & avec une
grande

grande précaution. On dit que le tumulte d'Ecosse est appaisé après que le Comte de Hunthl a esté défait, cinq cens des conjurez taillez en pieces, & le Chasteau de Hunthl rasé. Quelques-uns disent que Botuel s'est allé jetter aux pieds de la Reine d'Angleterre, promettant de découvrir tout le secret de la conspiration. L'Amiral de Biron, fils du Mareschal, a pris la ville de Mung sur la Loire, qui est à cinq lieues d'Orleans; d'où il est aisé d'incommoder fort cette Ville. Dans peu de jours, comme je l'espere, nous nous entretiendrons de vive voix de l'affaire de Strasbourg. Cependant je vous dis adieu, & je vous prie de faire les amitez de Monsieur l'Ambassadeur à tous nos amis, à qui je suis, comme à vous. De Francfort ce dernier Fevrier 1593.

1593.
Fevr.

LETTRE LVII.

Nous sommes arrivez à Francfort heureusement graces à Dieu. Nous avons trouvé la Ville pleine de Soldats, qui ayant été congediez par ceux de Strasbourg, prenoient party dans les troupes Espagnoles. On ne nous écrit rien de

1593-
Mars.

1593.
Mars.

France qui soit fort considérable. Les nôtres ont pris le Fauxbourg d'Orleans qui est delà la Loire, & qui tient à la Ville par un Pont. J'ay peur que n'ayant que peu de troupes ils ne puissent tenir long temps dans un lieu qui n'est pas fort. Le Comte de Mansfeld voyant qu'à Noyon ses ruses luy avoient mal réussi; l'attaque maintenant à forces ouvertes, & assiege la Ville pour s'en rendre maître. Les troupes du Roy s'assemblent à Compiègne. Il a commandé cependant à Mr de Humieres d'entrer dans Noyon avec trois cents chevaux. Quelques-uns assurent que le Comte Maurice attaque Gertrudenberg. Nous ne sçavons pas bien assurément où il doit mener son armée. Les troubles d'Ecosse ne sont pas encore entierement apaisez. Le reste des conjurez s'est saisi du pais qui est à l'extremite de l'Ecosse, peu accessible à cause des Montagnes & des bois. Et ils tiennent un port par où ils peuvent faire entrer le secours d'Espagne, s'il leur en vient. Toute l'Angleterre en est fort troublée: & j'ay peur qu'ils ne reconnoissent enfin qu'il leur auroit esté plus avantageux de demeurer toujours maîtres de la mer voisine, que d'al-

ler

ler courir jusqu'aux Indes, pour en tirer ^{1593.}
 un gain fort douteux, inutile à l'Estat, ^{Mars.}
 & peu utile pour tous les particuliers. On
 dit que Mr de Lefdiguières, après avoir
 pillé la ville de Saint-Jean de Morienne,
 est allé vers Chambery. Ceux de Stras-
 bourg, & le Cardinal ont esté appellez à
 Spire, pour le vingt-deuxième de Mars.
 Monsieur l'Ambassadeur & Madame
 l'Ambassadrice vous font leurs amitez,
 & à tous nos amis qui sont avec vous, de
 la civilité desquels ils se louient sans cesse.
 Vous voulez bien que je ne me separe pas
 d'eux en cette rencontre. Ils vous prient
 aussi de faire leurs complimens à Mr. le
 Comte d'Ortembourg & à Madame la
 Comtesse. Il n'y avoit que deux heures
 que le fils de Mr de Neutzel estoit arrivé
 icy lors que nous y sommes venus. Mon-
 sieur l'Ambassadeur l'a bien reçu. Il se
 porte bien : & il n'écrit pas, estant absent
 d'icy ; parce que Monsieur l'Ambassadeur
 l'a envoyé à Heildeberg. Le Comte Mau-
 rice est venu la nuit tout d'un coup inves-
 tir Gertrudemberg. On dit que les enne-
 mis assemblent leurs troupes, & qu'ils veu-
 lent mesme faire revenir le Comte de
 Mansfeld pour faire lever le siege. Mais je

1593. pris leur avantage par l'affiète du lieu, &
Mars. par leur precaution, que le secours sera inutile. Vous m'obligerez de faire tenir à Mr Altorfius le paquet que j'ay joint au vostre. Adieu, Monsieur. De Francfort ce 28. Mars 1593.

LETTRE LVIII.

1593. **I**E ne sçay. que vous écrire, tant toutes
Avril. nos nouvelles sont douteuses. Mais il n'est que trop certain que Noyon s'est rendu après avoir repoussé une fois les ennemis. Cette Ville nous estoit fort commode, mais elle estoit peu fortifiée, & l'absence du Roy en éloignoit le secours. Le Duc de Bouillon n'y a pû arriver assez-tost. On assure que le Roy est revenu de Tours, ce qui a commencé à nous donner de meilleures esperances. Mais si Dieu ne regarde favorablement la Religion Chrestienne, j'ay peur que tout ne tombe par terre, tant je voy peu de personnes qui ayent soin du bien public. Le Comte Maurice presse fort Gertrudemberg. Il est aujourd'huy l'unique honneur de vostre Allemagne qui a esté transplanté dans le Pais-Bas. Il s'est saisi d'un Château qui est
sur

sur le rivage qui mettoit principalement ^{1593.}
 la Ville à couvert, & il a tellement invest. ^{Avril.}
 ti les assiégez, qu'il est impossible qu'il
 leur vienne du secours à moins qu'il ne
 descende du Ciel. Le Prince Chrestien
 d'Anhalt demeure toujours à la Cour de
 l'Electeur Palatin. Il pourra peut-estre fai-
 re une course en nos quartiers. J'apprends
 qu'on examine à Spire l'affaire de Stras-
 bourg. L'Empereur presse le Sequestre
 afin qu'il se faisisse luy-mesme d'une Pro-
 vince qui sera abandonnée. Adieu. Mon-
 sieur l'Ambassadeur vous fait toujours ses
 amitez & à vos amis. De Francfort. ce 4.
 Avril 1593.

LET TRE LIX.

JE n'ay pas voulu perdre cette occasion ^{1593.}
 de vous écrire quoy que fort precipitée. ^{Avril.}
 On dit que le Roy fait tous ses efforts
 pour reprendre Nbyon, & qu'ayant reçu
 la nouvelle qu'il estoit assiegé, il est ac-
 couru de Tours en Picardie. S. Quentin a
 esté en danger d'estre pris par trahison,
 mais l'arrivée du Duc de Bouillon a re-
 medié à cet accident. Le Comte Mansfeld
 recule, & il s'est retiré à Han. Le Com.

208 LETTRE LIX.

1593. te Maurice presse fort Gertrudemberg. Il
 Avril. a déjà pris deux bastions. Moins les assie-
 gez esperent de secours, plus les nostres
 s'assurent de la prise de la Ville. Il a couru
 un bruit à Anvers que les nostres avoient
 pris Orleans, mais je n'en croy rien. Ceux
 de Strasbourg ont grande peur du Se-
 questre, & on dit que les Ambassadeurs
 des Princes l'approuvent. Je sçay quelle
 est vostre prudence Monsieur. Mais cro-
 yez-moy, c'est là la porte par laquelle la
 servitude entrera dans l'Allemagne; & je
 voy tous vos Messieurs disposez à plier
 sous le joug: tant il est vray que personne
 ne se met plus en peine du salut public ny
 du sien particulier. Adieu. Monsieur
 l'Ambassadeur vous fait les amitez & à
 vos amis. De Francfort ce 8. Avril. 1593.

LETTRE LX.

1592. Monsieur vostre fils m'a rendu vôtre
 Avril. lettre. Je souhaite qu'il use avec toute
 sorte de liberté du credit de Monsieur
 l'Ambassadeur & de mes services. Ils vous
 sont tout acquis & à tous les vostres. Je
 vous écrivis avant-hyer à la haste. Depuis
 ce jour nous avons sceu que le Duc de
 Bouillon

Boüillon a battu la garnison de la Ville de 1593.
Han, qui revenoit de Noyon à Han, & Avril.

qu'il a pris quelques canons qui avoient esté tirez de Han pour le siege de Noyon.

Quelques-uns adjouënt que le Roy est revenu à grande haste en Picardie, & mesme qu'il assiege Noyon, & que le Comte Mansfeld s'est retiré : Que le Duc de Nevers se haste d'aller trouver le Roy avec assez de troupes, & que dans sa marche il a fait lever le siege de devant la Ville de Tonnerre au Duc de Guise qui estoient près de la prendre : Voicy comment s'estoit passée la trahison de S Quentin. Le Gouverneur avoit traité avec le Duc du Mayne pour luy rendre la Ville, lors qu'il receut tout d'un coup une lettre du Duc de Boüillon par laquelle il l'avertissoit de son arrivée. Le Gouverneur parlant aussi-tost aux Bourgeois, feignit que le Duc de Boüillon devoit arriver cette nuit-là pour aller promptement secourir Noyon, & qu'ainsi ils ne devoient point se troubler s'ils voyoient la nuit entrer dans leur Ville des gens de guerre. En mesme temps il en donna avis au Duc du Mayne, & luy fit dire de venir cette même nuit. Cette proposition fut un peu suspecte

1593.
Avril.

ſpecte aux plus ſages d'entre les Bourgeois. C'eſt pourquoy ils envoyerent des coureurs devant , qui leur raporteroient que le Duc du Mayne eſtoit près de la Ville , & qu'il avançoit à petit pas. Ils ſe faiſirent auſſi-toſt du Gouverneur : Et le Duc du Mayne arrivant la nuit , fut reçu à la Cavaliere à bons coups de mouſquet & de canon. Ainſi la Ville fut ſauvée par une grande grace de Dieu. Je n'ay rien à adjouër touchant Gertrudemberg. Nous avons toujors bonne eſperance. Je vous rends mille graces des remedes qu●vous me preſcrivez. Cette fluxion dont je vous ay écrit , eſt comme un torrent qui ſe répand ſur les epaules , ſur le dos & ſur les reins. Je crains quelque grand mal. J'uſeray des remedes dont vous avez bien voulu me faire part. Si vous ſçavez quelque choſe qui ne ſoit point trop ennuyeux par ſa longueur , je vous prie de me l'envoyer. Monsieur l'Ambaſſadeur & Madame l'Ambaſſadrice font leurs complimens à Mr. le Comte & à Madame la Comteſſe , & leurs amitez à vous & à vos amis. Adieu. De Francfort ce 11. Avril 1593.

LET-

JE ne sçay comment il arrive que ces nouvelles de la Foire de Francfort , broüillent tellement la verité avec le mensonge, qu'on ne sçait plus ce qu'on en doit croire. Ceux d'Anvers assurent maintenant que le Comte Mansfeld n'a point pris Noyon. Mais pour moy je ne sçay comment on pourroit douter des assurances que tant d'autres nous en donnent. Ils soutiennent toûjours que le Roy s'avance, avec sa meilleure Cavalerie, & que le Comte de Mansfeld se retire. Ils ajoutent que Gertrudemberg est tellement pressé, qu'on espere qu'il sera bien-tost pris. Depuis que les nostres ont gagné ces deux bastions dont je vous ay écrit, ils ont été contraints par les inondations, d'abandonner le plus grand des deux, Mais les eaux s'estant retirées, ils l'ont repris. Ils se sont si bien retranchez dans leurs lignes, qu'ils ne craignent point l'ennemy, quelque effort qu'il puisse faire. Les Anglois mandent que tout est en paix dans l'Ecosse; & que le Roy d'Ecosse a représenté dans un écrit public avec beaucoup de

1593.
Avril.

de poids & de prudence, l'origine & les desseins de toute cette conspiration. Le Duc de Savoye a attaqué depuis peu de jours la ville de Geneve. Mais il a esté trompé dans ses esperances. Le quatriéme d'Avril le Duc Amedée s'approcha de la Ville avec cinq mille hommes. Il estoit suivy du Duc de Nemours. Il ne fit que se montrer devant les murailles sans rien tenter davantage. Quelques uns soupçonnent qu'il y estoit venu parce qu'il y avoit esté appelé, mais que la trahison n'a pas réussi. Je vous envoie quelques petits livres dont ferez part à vos amis, entre autres les Caracteres de Theophraste dont l'Auteur est vrayment digne de cultiver par sa science & par sa probité les grandes qualitez de vostre Altorsius. J'ay appris de Mr Gentil que cette chaire de Professeur dont il me souvient vous avoir parlé, vaque maintenant. Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté d'en conferer avec Monsieur vostre frere & avec vos amis. Monsieur l'Ambassadeur fait ses complimens à Mr le Comte d'Ortembourg. Je vous prie d'avoir soin de faire porter à Onoltzbach les paquets que j'ay joints à vostre, dont l'un s'adresse à Mr Purchamer.

DE M. DE BONGARS. 213
mer, & l'autre à Mr Waldent, que je ^{1593.}
croy maintenant estre revenu. Mr Neut- ^{Avril}
zel le fils à des paquets qu'on vous doit
rendre. De Francfort à la haste, ce 16.
Avril 1593.

LETTRE LXII.

JE répons à vostre lettre du premier de ^{1590.}
May. Premièrement, pour ce qui est du ^{May}
Duc de Savoye, que les Italiens publient
devoir bien-tost entrer en France avec
une forte armée, c'est un conte. Le Duc
de Savoye a assez d'affaires chez luy, & il
doit penser à regler ses Estats avant que
d'entrer dans ceux des autres. Il aura be-
soin pour cela d'un assez bon nom-
bre de troupes, qu'il leve maintenant à
Naples, à Milan, & parmy les Suisses.
Mais il trouve par tout des gens peu dis-
posez à faire la guerre pour luy. Et on
m'écrit que ceux mesme de Lucerne ont
refusé de luy donner des foldats. Mr de
Lesdiguières leve aussi parmy les Suisses.
A peine les neiges de l'hyver sont fonduës
& cependant on croit en ces lieux-là que
la saison est déjà venuë pour faire la guer-
re. Ce qu'on dit du Duc de Nevers defeat
par

1593.
May.

par le Duc de Savoye, est une fable encore plus grande. Car il y a des Provinces toutes entieres entre eux deux. Le Duc de Nevers est presque toujourns à la Cour; & s'il en sort, ce n'est que pour faire quelques courses en Champagne, dont le Roy luy a donné le gouvernement. Je n'ay pas sceu que le Duc d'Esperron eust esté battu, mais seulement qu'il a fait la nuit une entreprise sur Marseille qui n'a pas reussi, & qu'ensuite il a basti des forts autour de la Ville. Je n'ay point encore ouï dire que les Catholiques abandonnassent le Roy. Il est certain qu'il est à Mante sur la Seine avec une armée mediocre, & que les esprits de l'un & de l'autre party sont dans la suspension & dans l'attente, tous estant lassez d'une si longue & si ennuyeuse guerre. Dieu veuille que nous en voyions bien tost la fin. Mais pour ce qui est d'éli-re un nouveau Roy, les Espagnols & les Lorrains sont bien-loin de leurs esperances; & le peuple & la Noblesse sont dans une ferme resolution de ne chercher point de Roy hors de la Maison royale. Et après qu'ils ont examiné les Princes du Sang, il n'y en a point qui leur paroisse digne de ce nom & de cette qualité, tant
que

que nostre Roy fera en vie. Le Duc de
 Feria & le Duc de Mayenne, ont reconnu <sup>1593.
May.</sup>
 cecy clairement dans l'assemblée de Paris.
 Monsieur l'Ambassadeur a écrit touchant
 Monsieur vostre Fils, à Mr de Sillery Am-
 bassadeur pour le Roy en Suisse. Il pour-
 ra tres aisément en avoir des nouvelles.
 Car ce Baltazar de Sokeure, dont vous
 m'écrivez, est un homme fort connu. La
 pluspart du monde en France espere bien
 de la paix. Les Députés des Catholiques
 des deux partis ont choisi pour lieu de leur
 assemblée le village d'Aubervilliers, qui
 est entre Paris & S. Denis. On dit que le
 Roy a receu un coup de mousquet sur ses
 armes, dont il n'a point esté blessé grace à
 à Dieu. Le Comte Pierre Ernest de Mans-
 feld est à Anvers. Le Comte de Fuentes y
 vient aussi, dans le dessein d'assembler des
 troupes pour faire lever le siege de Ger-
 trudemberg. Ils croient qu'ils pourront
 avoir jusqu'à trois mille chevaux & dix
 mille hommes de pied. Mais il semble qu'
 il sera beaucoup plus difficile d'attaquer
 les assiegeans que les assiegez; tant ils ont
 eu soin de se bien retrancher dans leurs
 lignes. C'est pourquoy quelques uns cro-
 yent que le Comte de Mansfeld pourra
 atta-

216 LETTRE LXVI.

1593. attaquer une autre Ville, afin que cette
May. diversion fasse lever le Siege de Gertrudenberg. On attend icy dans nôtre voisinage le Comte Louïs de Nassau dans peu de jours. Monsieur l'Ambassadeur vous fait ses amitez & à nos amis; & ses complimens à Mr le Comte d'Ortembourg. Je voudrois bien sçavoir de Mr Philippe, en quoy consiste le droit que l'Empereur a sur les villes. qu'on appelle Imperiales; combien il y en a qui se disent libres comme est Strasbourg; & en quoy elles sont différentes des premières. Je vous prie de luy demander cela de ma part. Madame l'Ambassadrice se porte bien. Mais elle a peine à supporter l'incommodité de sa grossesse, & elle n'est pas si gaye qu'à l'ordinaire. Adieu Monsieur,
De Francfort ce 9. May 1593.

LETTRE LXIII.

1593. VOs affaires d'Italie vont toujours à
May. l'ordinaire. Le Duc de Lorraine a esté à Reims, & est retourné à Nancy sans avoir vû les ennemis. Le Duc de Bouillon est toujours à la Cour. Le Duc de Savoye a dans son armée quinze cens chevaux, &

& huit mille hommes de pied, comme ^{1593.} l'ont souhaité les Italiens mêmes; & ils ^{May.} écrivent qu'il est party de Turin. Je ne sçay rien que je vous puisse mander assurément. Les Suisses sont assemblez à Bade, pour délibérer s'ils doivent donner des soldats à l'Espagnol ou au Duc de Savoye. On nous écrit que ceux d'Uri les ont refusez absolument. Les troupes qu'on prépare aux Pais-Bas contre le Comte Maurice, sont de dix mille hommes. Le Comte de Mansfeld le pere, va luy-mesme à l'armée. On ne sçait pas bien encore quel dessein ils ont. Le Camp des Hollandois est tellement fortifié à la Romaine par leurs retranchemens, qu'ils n'ont rien à craindre des attaques de dehors. Le Comte Maurice est allé avec sa Cavalerie à Breda, pour reconnoistre les ennemis. Les pluyes de cette saison sont contraires aux assiegeans. La paix qu'on traite en France, semble s'avancer. Je ne puis dire encore quel en sera le fruit, ny ce qu'on en doit esperer. J'ay écrit à Mr. Calandrin les noms de ceux qui sont employez à ce traité. Le Duc de Lorraine, autant que j'en puis juger, se moque de ces deliberations; & il est, certes, bien ridi-

1593. May. ridicule d'espérer que celuy qui a resisté à des armées entieres, se laisse vaincre par des paroles. Il fortifie la ville de Bennefeld par de nouveaux ouvrages, & y fait mener encore du canon : & nous croirons qu'il la met en si bon estat, pour la remettre entre les mains de Messieurs vos Princes, qui prétendent estre les arbitres de cette guerre? Il me paroist tout-à-fait sage de se défendre avec l'épée, pendant que les autres ne le combattent qu'avec des paroles. On parle fort icy du mariage de Monsieur l'Electeur, & on dit qu'il est party d'Heidelberg, pour voir celle qu'il doit épouser. Il y a déjà cinq semaines que Mr Clusius est au lit, d'une chûte. Il commence à se porter mieux. Je croy qu'il vous écrira. Il y a icy un Libraire, qui est logé auprès du Palais. C'est un homme avancé en âge, qui sçait assez de Chimie. Il m'a fait voir depuis peu de temps un livre Allemand de la Quintessence écrit à la main, & il me disoit qu'il en avoit un autre chez luy de Paracelse, intitulé l'Apocalypse. Il me promettoit de me permettre de le faire transcrire, s'il demouroit plus long-temps dans cette Ville. Je souhaiterois fort que vous prissiez

siez la peine, sans vous incommoder, de ^{1593.}
 considerer s'il seroit aisé de transcrire ces ^{May.}
 livres. Je payeray le copiste de bon cœur.
 Adieu, Monsieur. Et que vostre bonté
 me pardonne cette hardiesse, que je
 prends. Monsieur l'Ambassadeur vous
 fait ses amitez, & à tous nos amis. Je
 suis à vous & à eux de tout mon cœur.
 Je vous envoie dans ce paquet la lettre
 de Mr Clusius. J'ay rendu la vostre à Mr.
 Ficher. De Francfort ce 23. May 1593.

LETTRE LXIV.

Monsieur l'Electeur visite aujourd'huy ^{1593.}
 Messieurs les Comtes de Hanau. Il ^{May.}
 doit estre deux jours à Dillemburg; &
 on dit que le mariage se doit faire aussi-
 tost. Je prie Dieu qu'il soit heureux. Les
 nostres continuënt toujours à traiter de
 paix. Le retardement du Comte Charles
 de Mansfeld sur nostre frontiere, & la
 longueur mesme de ce traité, commence
 en quelque sorte à m'estre suspecte; quoy
 qu'il soit vray que le Comte de Mans-
 feld puisse avoir un autre sujet de son re-
 tardement, & qu'une affaire aussi em-
 brouillée que celle de ce traité, ne se
 K puisse

1593.
May.

ne puisse pas démeller si viste. On dit que le Comte Pierre Ernest a résolu d'attaquer un fort près de Gertrudenberg, qui se rendit aux nostres au commencement du siege. Le Comte de Hohenlo en est Gouverneur. L'affaire de Strasbourg, selon ce qu'on m'écrit, tire en longueur. Mais on assure que le Duc de Lorraine leve les troupes, & je crains qu'il ne fonde sur le Duc de Bouillon, avec toute son armée. Le bruit court que le Cardinal d'Autriche est arrivé à Luxembourg, pour avoir le souverain commandement de tout le Pais-Bas. Le 26. de May à une heure après minuit, Madamel' Ambassadrice accoucha d'un fils, qui est le plus bel enfant du monde. La mere & l'enfant se portent bien, graces à Dieu. Elle vous fait ses amitez, avec Monfr. l'Ambassadeur. Ils vous supplient tous deux de faire leurs complimens à Mr. le Comte d'Ortembourg. Je suis à vous & à tous vos amis, de tout mon cœur. Il y a longtemps que jé cherche un auteur qui ait fait une description de vostre Allemagne, en la distinguant, selon toutes les Provinces, & qui ait marqué les droits de l'Empereur, des Electeurs, des Princes, des Evê-

Evesques, des Comtes, des Villes libres & imperiales, des Barons & de la Noblesse; avec les servitudes & les dépendances de chacun d'eux. Si vous en sçavez quelqu'un, vous ou Monsieur vostre frere, je vous supplie de me le marquer. De Francfort ce 30. May 1593.

LETTRE LXV.

Nous avons perdu l'esperance que nous avions de la paix. Tout ce qui regarde l'autorité du Roy & le repos de l'Estat estoit déjà arresté & approuvé des deux partis. Lors qu'on proposa pour derniere condition, qu'il plût au Roy d'accorder aux Catholiques, la priere qu'ils luy faisoient, de vouloir bien assister à la Messe, au moins une fois : Cette proposition a rompu tout le traité, & le Roy a repondu qu'il ne pouvoit rien faire contre la Religion qu'il professoit, qu'après qu'on luy en auroit fait connoistre une meilleure. Ils avoient esperé fausement, que la douceur des premiers points de ce traité, tempereroit tellement l'amertume de ce dernier, que le Roy s'y rendroit sans aucune peine. Le Marquis

1593. de Montpezat , beau-fils du Duc de Ma-
Juin. yenne , a esté battu à Cahors par le Vi-
comte d'Aubeterre; & a perdu millé hom-
mes , deux cens chevaux , & deux canons.
Mr de Bois-Dauphin a esté aussi battu
par les nostres , dans la Bretagne. On luy
a taillé en pieces plus de huit cens hômes ,
& on luy a pris quelques uns des siens. La
garnison de Sainte-Menchou a défait deux
cens Lorrains. Le Duc de Bouillon est re-
venu à Sedan avec ses troupes. On dit que
Gertrudemberg s'est rendu le cinquié-
me de ce mois. Il est certain que les
assiégez , dès le quatrième , ayant veu que
le Gouverneur & quelques uns des prin-
cipaux officiers , avoient esté emportez
par un coup de canon , & desespérant d'e-
stre secourus , commencerent à capituler.
Un de mes amis qui est allé dans le camp
des Hollandois , par la seule curiosité de
le voir , m'a écrit , qu'il n'a jamais ny veu
ny entendu parler d'une armée campée ,
où il parust plus de courage , & en mesme
temps plus de discipline. Il dit que les
fortifications sont si élevées , qu'elles éga-
lent les ouvrages des anciens Romains; &
que tout s'y conduit avec tant d'ordre &
de silence , qu'on croiroit plutôt voir
l'estat paisible d'une Ville qui se conserve
l'estat

par le soin de ses Magistrats, & par l'obeissance de ces Citoyens, qu'une trou- 1593
Juin.

pe confuse de gens armez. Le Duc de Savoye a obtenu des Suisses, quinze compagnies, dont il ne doit se servir que dans le Piedmont. Je me trouve attaqué d'un nouveau mal, dont j'ay senti les commencemens dès l'année passée. Il me vient sur le matin de grandes sueurs; & si je les empesche, je sens tout le jour un appesantissement dans tout le corps, & principalement dans les jointures. Si je ne les arreste pas, je m'en trouve mieux. Mais la foiblesse où je tombe ensuite, me fait voir que tous les esprits en sont épuisez. Si vous sçavez quelque remède pour ce mal, comme vous en sçavez sans doute, je vous prie de m'aider de vostre conseil. Ce que je vous demande touchant les Chimistes, suppose que ce soit à vostre commodité. Je vous avouë que j'aime uniquement à lire leurs livres, & que leur art me plaist. Je n'en approuve pas l'usage, non que je ne croye qu'il n'y en puisse avoir quelque-
un, mais parce qu'il est peu connu, quoy qu'il soit vray que l'usage des remèdes ne puisse gueres se connoistre, que par l'usage mesme. Adieu, Mr Pardonnez-moy si j'use trop librement de vostre bonté. Monsieur

1593.
Juin.

l'Ambassadeur, Madame l'Ambassadrice, & Mesdemoiselles ses filles vous font mille amitez. Elles vous prient de faire leurs complimens à Monsieur le Comte. Je suis tout à vous & à vos amis. De Francfort ce 6. Juin 1593.

LETTRE LXVI.

1593.
Juin.

I'Admire vostre profond silence, contre vostre coûtume. Le mien n'est pas si opiniastre, puis qu'après vous avoir déjà écrit deux lettres, sans recevoir de réponse, je recommence cette troisième. Monsieur l'Electeur Prince Palatin, passa icy le 20. de Juin avec Madame sa femme, dans un équipage fort lesté. La joye paroissoit peinte sur le visage de l'un & de l'autre. Mr. des deux Ponts y estoit. Et je croy que Mr. de Dourlach sera arrivé à Heidelberg. Mais Gertrudemberg a esté rendu le 24. de Juin. Les fossés avoient esté comblez en trois endroits. Les ponts par où on alloit des murailles sur les dehors, avoient esté abattus à coups de canon. Les assiegez manquoient de poudre & le Comte de Mansfeld n'avoit point tenu sa parole, ayant promis aux assiegez
du

du secours pour le 23. On remarqua ce jour-là quatre hommes qui estant venus du Camp des ennemis s'estoient jettez à nage dans le fossé pour passer dans la Ville. On les poursuivit avec des barques. L'un se sauva & retourna d'où il estoit venu. Le second fut noyé; le troisiéme fut tué; le quatriéme qui estoit Espagnol naturel fut pris vif, & fut amené au Comte Maurice. On luy trouva des lettres couvertes de cire qu'il avoit cachées à l'endroit le plus secret du corps. Après luy avoir donné la question, il fut pendu. Le 25. les assiegez sortirent de la Ville au nombre de quatre cens cinquante avec l'épée & le poignard. Le Comte Maurice les traita fort bien, & ajouta encore cette nouvelle preuve à tant d'autres qu'il avoit déjà données de sa prudence, de sa modération, & de sa vertu. La Ville fut rendue presqu'à la veüe de l'armée d'Espagne, qui estoit beaucoup plus grande que la nostre. La negociation du traité de paix n'est pas encore tout-à-fait rompue en France. On dit que le Legat du Pape a esté en peril dans Paris. S'estant répandu un bruit parmy le peuple qu'il est un des plus grands obstacles à la paix, il s'en est

1593. peu falu qu'on ne l'ait jetté dans la riviere.
 Juin. Je n'ose encore dire affeurement ny ce
 que j'espere ny ce que je crains. Mais j'a-
 vouë que je crains plus que je n'espere.
 Cependant le Roy assiege Dreux. On dit
 qu'il a déjà pris la Ville, & qu'il n'a
 pas encore pris le Chasteau. Il est tom-
 bé à Soissons une gresle qui pesoit dou-
 ze livres, ou mesme dix-sept, qui a
 tout ruiné les bleds & les arbres, & qui a
 écrasé beaucoup d'hommes. Nos amis
 ont eu grand soin de demander des nou-
 velles de Monsieur vôtre fils, & entre
 autres Mr. de Sillery Ambassadeur pour
 le Roy en Suisse s'en est mis fort en peine
 à la priere de Monsieur l'Ambassadeur.
 Mais jusqu'à cette heure ils n'en ont pu
 rien apprendre. Je souhaite que Dieu
 vous le rend bien-tost en santé, & vous
 y conserve vous même. Monsieur l'Amba-
 assadeur vous fait ses amitez & à tous
 nos amis, & ses complimens à Mr. le
 Comte. De Francfort ce 25. Iuin 1593.

F I N.

SUITE DES
LETTRES
DE MONSIEUR
DE BONGARS
AMBASSADEUR
sous le Roy Henry IV.
A MONSIEUR
CAMERARIUS.



LETTRES

DE MONSIEUR

DE BONGARS

AMBASSADEUR

sous le Roy Henry IV.

A MONSIEUR

CAMERARIUS.

LETTRE LXVII.



E me réjouis que Monsieur
vostre fils soit revenu heureuse-
ment dans un pays connu &
paisible, & que vostre autre
fils ait receu un titre qui est en grand hon-
neur parmy les sçavans. Votre silence

Année
1593.
Jul

K 6

m'a

230 LETTRE LXVII.

1593.
Juil.

m'avoit fait croire que vous estiez absent, & avoit esté la cause du mien. Outre que je ne sçavois que vous écrire parmy cette diversité & cette contrariété de nouvelles qu'on nous mande de toutes parts. Pour ce qui est de nos affaires, il nous reste peu d'esperance de paix. Les Catholiques de nostre party dans l'esperance qu'ils donnoient de cette paix, & dans le dessein de rompre les entreprises pernicieuses de quelques-uns, ont obtenu du Roy qu'il feroit tenir à Chartres le 15. de Juillet une assemblée de Docteurs & d'Evesques Catholiques. Ils pretendoient même que le Roy avoit deu faire il y a long-temps ce qu'ils demandoient alors, en ayant donné parole aussi-tost après la mort de Henry III. On a choisi aussi le même jour pour faire assembler ceux de la Religion du Roy. Nous sommes tous en grande peine de l'issüe qu'aura cette affaire. Le Roy a ordonné un jeûne public à toutes les Eglises reformées de France. Je vous ay déjà écrit que Gertrudenberg estoit rendu, & vous l'aurez aussi sceu d'ailleurs. Depuis ce temps-là le Comte de Mansfeld a assiégé un Chasteau nommé Crevecœur, entre Bosseduc & Heuf-

Heusden qui commande à Bosleduc. Un ¹⁵⁹³ nommé Brederode en estoit Gouverneur, ^{Juil}

& estoit pourveu de tout ce qui estoit necessaire pour se bien defendre. L'arrivée du Comte Maurice a fait lever le siege aussi-tost. Le Roy a pris Dreux, estant arrivé heureusement que le Gouverneur n'y estoit pas. Le bruit a couru que le Comte Charles de Mansfeld s'estoit avancé pour faire lever le siege, & que le Roy avoit resolu d'aller audevant de luy avec le nouveau secours qui luy vient d'Angleterre. Je vous rends graces de l'avis que vous me donnez pour fortifier ma santé. Car n'ayant pas encore 39. ans accomplis; je me sens affoiblir de jour en jour, & je me voy surpris avant le temps par une viellieffe precipitée; l'ay veu & i'ay leu Chitray, quoy que son ordre ne me plaise point, ny le choix des choses qui dépendent du jugement. Je souhaiterois neanmoins qu'on vit sortir aussi des autres provinces de semblables productions. Munster est imparfait & sans ordre. S'il vous en venoit quelque autre en l'esprit ou à Mr. Philippe, je vous prie de me le marquer. Adieu. Monsieur l'Ambassadeur & Madame l'Ambassadrice

232 LETTRE. LXVII.

1593. vous font leurs amitez, & leurs compli-
Juil. mens à Mr. le Comte. Je suis tout à vous.
De Francfort ce 4. Iuillet 1593.

LETTRE LXVIII.

1593. **I**E vous ay écrit de la gresle de Soissons
Juil. ce que j'en sçavois; & j'ay voulu mar-
quer qu'elle pesoit, non douze onces, mais
douze ou dix-sept livres. Vous avez sceu
par ma dernière lettre, en quel estat sont
nos affaires. L'attente de cette assemblée
nous tient toujours en suspens. Je doute
que cette negociation se puisse reduire à
une dispute touchant la Religion : & je ne
l'espere pas. Nous n'avons point receu de
nouvelles du Pais Bas, depuis celle qu'on
nous écrit, que les Espagnols avoient per-
du huit cens hommes devant le Chasteau
de Creveœur, & quatre canons. Le Com-
te Maurice & le Comte de Mansfeld sont
toujours près de Bossleduc. Ce dernier tâ-
che de fortifier la Ville, & d'y faire en-
trer du secours. Et l'autre s'efforce de
l'obliger à se rendre, en luy ostant tous
les pasturages par les eaux, dont il noye
la compagnie. Mais les Bourgeois ont un
grand éloignement de recevoir une gar-
nison

DE M. DE BONGARS. 233

nison. Les bruits des Italiens touchant ^{1593.} le progrès du Duc de Savoye, ne sont ^{Juil} que des bruits. l'envoyé à Mr. Calandrin la Relation Françoisse de l'avis de la Noblesse, du Parlement, & des Ligueurs, touchant l'élection d'un Roy. Il vous en fera part. Vous verrez par là quel est le sujet qui oblige le Comte Ernest de retourner dans le Pays-Bas. Mais j'espère que ses prétentions seront vaines. Nous verrons icy Mr. Peucere, & le Prince d'Anhalt; lors que revenant de Marpurg & de Cassel, ils y passeront pour aller à Dessau. Que croyez-vous qu'on doive attendre, ou plutôt qu'on ne doive pas craindre des fureurs de la Misnie? Ce sont des étincelles d'où j'ay peur qu'il ne sorte un feu, qui embraze toute l'Allemagne. Est-il possible que vos Princes se tiennent si assurés, qu'ils ne craignent point de souffrir si souvent les soulèvements d'un peuple seditieux? Adieu. Mr. l'Ambassadeur & Madamel'Ambassadrice vous font leurs amitez, & à nos amis. Nos complimens à Mr. le Comte d'Orrembourg. J'ay rendu vostre lettre à Mr. Clusius, qui est revenu de bains de Wisbaden sans soulagement. De Francfort ce 10. Juillet 1593. LET-

1593.
Julu.

234

LETTRE LXIX.

LETTRE LXIX.

Vous aurez sceu que les Ligueurs ont fait assembler les Estats dans Paris, pour élire un Roy. Les principaux de cette Assemblée ont esté les Ambassadeurs d'Espagne, le Legat du Pape, & ceux du party de la Maison de Lorraine. Vous n'ignorez pas qu'il y a trois ordres dans le Royaume de France : celuy de la Noblesse, celuy du Peuple, & celuy de l'Eglise. Lors donc que l'on commença à traiter de cette affaire, le Roy d'Espagne témoigna ouvertement qu'il demandoit pour luy le Royaume. Mais voyant que cette proposition estoit trop odieuse, il presenta pour recevoir la couronne de France, la fille, qui est née d'une Princesse de la Maison de nos Rois. Et comme on luy objectoit que cela estoit défendu par la loy Salique, & par la coûtume du Royaume; il demanda la Couronne pour l'Archiduc Ernest. Il croyoit que l'Archiduc estant Allemand, les François n'auroient point d'aversion pour luy; & il ne doutoit point que ne luy laissant que le nom de Roy, toute la puissance & l'autorité

torité royale ne demeuraſt à l'Eſpagne. 1593.

Mais auſſi-toſt qu'on entend nommer le Juil.

nom d'Erneſt, connu juſqu'à lors à la pluſpart de ceux qui eſtoient dans l'Affemblée, ils furent preſque tous frapez d'horreur, en conſiderant l'extremité où eſtoient reduits les François de penſer à choiſir pour Roy un homme qu'ils ne ſça-voient pas ſeulement qu'il fuſt au monde.

Cette audace Eſpagnole déplût extrêmement à la Nobleſſe; Et ceux qui tenoient dans cette aſſemblée le rang de Conſeillers du Parlement, creurent que cette propoſition cachoit des deſſeins encore plus noirs, auſquels il falloit s'oppoſer d'abord. C'eſt pourquoy il fut reſolu par le conſentement de la Nobleſſe & du Parlement, que non ſeulement l'Archiduc Erneſt; mais généralement tous les Eſtrangers ſeroient exclus des pretentions à la Couronne. Et il fut ordonné par Arreſt qu'on ſuivroit les traces de nos Anceſtres & qu'on observeroit les coûtumes anciennes du Royaume. Alors les Eſpagnols reconnurent que l'inclination du peuple, du Parlement & de la Nobleſſe, rendoit à la paix; & qu'ils n'eſtoient pas encore tout-à-fait éloignez de reconnoiſtre

1593.
Juil.

estre leur Roy legitime. C'est pourquoy se voyant obligez de soutenir leur party, qui alloit tomber; ils donnerent, comme le dernier coup, pour renverser cette union des esprits, qui commençoit à s'établir par un secret consentement de tout le monde. Ils leur représenterent que le jeune Duc de Guise estoit fils d'un pere qui avoit soutenu la Religion Catholique, & la dignité de cette Couronne: Que sa mort avoit esté une grande playe pour ce Royaume, & presque la ruine de la Religion: Que le Roy d'Espagne consideroit comme son propre fils, ce jeune Prince qui avoit perdu son pere pour le salut public, & que Dieu avoit sauvé de prison comme par miracle. Que si les Estats le vouloient choisir pour Roy, le Roy d'Espagne luy donneroit la Princeesse sa fille, dans quatre mois. Tous les Princes de Lorraine, qu'on dit avoir esté jusqu'au nombre de seize, embrasserent cet avis. Le peuple aussi-tost fit éclater ses plaintes & ses murmures; de voir qu'on leur ostoit ainsi toute l'esperance de la paix, qu'ils avoient creu déjà assurée. Le Parlement fut fort irrité de ce violement si visible des loix du Royaume, & de
cette

cette injure qu'on faisoit aux Princes du Sang ; Et les plus grands Seigneurs de la Noblesse qui s'estoient opposez ouvertement aux entreprises des Espagnols, se retirerent de Paris. Ainsi le Duc de Guise commença à estre consideré comme Roy, par la nomination d'Espagne, & par l'avis des Princes Lorrains, & de la Sorbonne. Ceux de son party s'appellierent aussi-tost à gagner l'esprit du peuple, & à corrompre Messieurs du Parlement. Que pourroit faire parmy tous ces troubles, une populace desarmée, & un Parlement destitué de tout secours ? On dit que les Espagnols font venir à Paris le Comte Charles de Mansfeld, dont l'armée est grossie par les troupes d'Ernest son pere, & qu'il s'avance à grandes journées. C'est apparemment pour mener le Duc de Guise, de Paris à Reims. Nous n'avons point sceu encore ce qui se sera passé dans l'Assemblée de Chartres. Le Comte Maurice a divisé les troupes en trois corps. Il a commandé à un d'este tenir prest vers l'Isle de Bommel. Il en a envoyé un autre en Frise. Et on dit que le troisiéme s'est embarqué pour Flandres. Je ne sçay pas bien à quel

1593.
Juil.

1593.
Juil.

quel dessein. Cecy pourroit bien retenir le Comte Charles de Mansfeld, si le Roy d'Espagne n'avoit pas maintenant plus à cœur les affaires de France, que celles du Pays-Bas. Le Comte Pierre Ernest de Mansfeld a divisé aussi son armée de même. Car il en a laissé une partie près de Bosleduc; Il en a envoyé une autre en Frise; & il a commandé à la troisième, qui est la plus grande, de suivre Charles son fils. J'aime de tout mon cœur cette affection si particuliere que vous témoignez pour le bon Monsieur Brocard. Il merite, certes, que les personnes d'une probité aussi grande que la vostre, prennent soin de ses interets. Pour ce qui est de moy, il me reste peu de moyen de l'obliger. Je remuë ciel & terre pour le faire payer de trois cens écus d'or, que Monsieur de Segure luy a laissé par son testament. Si mes affaires se rétablissent un peu, je prendray plaisir à luy témoigner l'affection que je luy dois, & je me tiens maintenant tres-obligé des services que vous luy rendez. Adieu. Je vous prie de prendre la peine de faire les complimens de Monsieur l'Ambassadeur, à Monsieur le Comte d'Ortemberg, & ses
ami-

DE M. DE BONGARS 239
amitié à tous ceux que nous aimons. De ^{1593.}
Francfort ce 24. Juillet 1593. ^{juil.}

LETTRE LXX.

VOus aurez sceu par ma dernière lettre ^{1593.}
que le Duc de Guise a esté nommé ^{juil.}
Roy par la faction d'Espagne. Depuis ce
temps-là je ne sçay pas bien assurément
ce qui se fera fait à Paris. Mais il est con-
stant que le peuple est furieusement op-
posé à cette nomination, & quelques-
uns disent que le Duc de Mayenne a tué
un des Presidens du Parlement. Ce que
je ne croy pas. Les Espagnols promettent
dans un mois dix mille hommes de pied,
deux mille chevaux, & quatre cens mil-
le écus d'or, & dans trois mois de donner
en mariage l'Infante au Duc de Guise, &
un million d'or. Ces promesses sont un
appas auquel il n'y a que les fots qui se
laissent prendre. Mais lors que cette no-
mination du Duc de Guise a esté publi-
que, ceux qui s'estoient assemblez à
Chartres par le commandement du Roy,
sont venus le conjurer de ne laisser pas
perdre tout le Royaume. Ils luy ont ré-
présenté qu'on menera au plustost à
Reims

1593.
Juil.

Reimis le nouveau Roy; qu'il y fera couronné & sacré; & que ces ceremonies pompeuses ont une apparence qui gagne les esprits du petit peuple: Que quelques-uns même de la fidelité desquels sa Majesté se croit assurée, pourroient bien passer dans l'autre party: Qu'il devoit donc aller à S. Denis au plustost pour se faire couronner selon l'ancienne coutume qui a esté gardée par les Rois ses predecesseurs. Ce n'estoit pas seulement les Catholiques qui conjuroient le Roy d'agir de la sorte, mais les plus considerables mesme de la Religion Reformée, luy faisoient la mesme instance, estant persuadez qu'il ne restoit plus aucune esperance de salut ny pour le Royaume ny pour leur party même, si le Roy ne se rendoit à cette priere. Enfin ils ont emporté son consentement, & le 25. de ce mois quinze cens Gentils hommes avec les Princes & le peuple l'ont conduit à S. Denis. Son couronnement s'y est fait avec une extrême joye de tout le monde, & de grandes esperances pour l'avenir. L'ardeur du peuple de Paris a esté telle, que si le Duc de Mayenne n'eust donné ordre de bonne heure qu'on fermast les por-

portes, & qu'on y fist garde, toute la vil- 1593
le de Paris se fust repandue dans S. Denis. Juill.

Le Roy ayant demandé Mr. Benoist Curé de S. Eustache, il a esté à saint Denis le trouver malgré la défense de Mr. le Legat. On dit que c'est un homme d'une rare doctrine. Et j'ay vû depuis peu un fort homme de bien, qui me disoit qu'il l'avoit entendu prescher au milieu de cette populace furieuse, & parmy la violence armée de tant de tyrans; non seulement avec des sentimens tres-purs & tres-religieux, sur tous les points dont on conteste aujourd'huy, mais mesme avec une liberté mâle & genereuse touchant l'obeïssance qui est deuë au Roy; & que le Duc de Mayenne avoit souvent fait inutilement des entreprises, ou publiques ou secretes contre sa vie. Il nem'est pas aisé de vous bien expliquer tout ce que je pense de cette affaire. Nous ne voyons pas encore tout l'avantage qui en peut venir. Mais je vous puis assurer & à tous les gens de bien, que cette action seule a arresté tout d'un coup cette effroyable revolte dont nous estions menacez. Je prie Dieu qui est l'auteur & le modérateur de tous les Royaumes, & qui veille con-

tinuel-

242 LETTRE LXX.

1593.
Juil.

tinuellement pour la conservation des gens de bien, qu'il fasse à tous miséricorde, & qu'il nous conserve nous & tous nos amis, à qui Monsieur l'Ambassadeur fait ses amitez. Je vous prie de m'écrire avec une liberté entière tous les jugemens qu'on pourra faire de cette action. De Francfort le dernier Juillet 1593.

LETTRE LXXI.

1593.
Aoust.

JE ne sçay que répondre à vostre lettre. Tout est si incertain & si embrouillé, qu'il n'y à que Dieu qui le puisse démesler. Je ne puis vous écrire, en particulier, de ce qui se passe en France, ny de ce qui sera arrivé depuis peu, parce que je n'ay receu aucunes lettres de mes amis, & que les nouvelles qui courent, ne vous sont pas inconnues. Si j'en reçois quelques-unes, j'auray soin de vous les faire sçavoir au plûtoſt. Je vous prie de voir dans vostre Bibliothèque, ou dans celle de Monsieur vostre frere, ou de quelque amy, si vous n'avez point le Livre de Fabrice Capiton, intitulé, Réponse touchant le Mariage, & les Droits des Magistrats sur la Religion : il est imprimé à
Stras-

1593. succès des nostres dans la Savoye. On écrit
Aoust. des Pais-Bas que le Comte Guillaume se
rend maistre, peu à peu, de tous les Châ-
teaux de la Seigneurie de Groningue :
qu'on voit tous les Espagnols s'assembler
de ce costé là : & que quatre mille d'en-
tre eux doivent, pour ce sujet, passer le
Rhin à Rhimberg. Les troupes de Char-
les de Mansfeld sur nostre frontiere, font
des seditions qui s'allument toujourns de
plus en plus. Ils pillent & brûlent tout,
& ils se sont saisis d'une Ville qu'ils forti-
fient. Tous les Pais-Bas sont dans une
grande attente de l'Archiduc Ernest. Je
croy que ce qui a porté les Espagnols à
presser son depart avec tant d'instance,
c'est qu'ils nous vouloient montrer ce
beau Roy d'Autriche. Toutes les Let-
tres nous assurent que le Turc nous me-
nace d'une guerre tres-dangereuse. Il est
certain que tout semble se soulever de
toutes parts. Il ne nous reste que de nous
abandonner à Dieu : & je le supplie de
prendre toujourns soin de vous, & de ceux
qui vous appartiennent. Je vous prie de
faire mes complimens à Monsieur vostre
fils, sur sa nouvelle dignité de Docteur.
Monsieur l'Ambassadeur fait ses compli-
mens

DE M. DE BONGARS. 245
mens à Monsieur le Comte. Nous pen-^{1593.}
sons serieusement à nostre retour en Fran-^{Aoust}
ce. Dieu veüillé que ce ne soit pas trop
tard. Si vous desirez quelque service de
moy, vous n'avez qu'à me commander.
De Francfort ce 29. Aoust 1593.

LETTRE LXXIII.

IL seroit bien juste, Monsieur, que je ^{1593.}
vous écrivisse une longue lettre. Mais ^{Oct.}
nostre depart nous presse. Outre que
nous nous sommes vûs depuis peu, &
qu'ainsi vous sçavez comme moy, tout ce
que je sçay. Car nous n'avons point receu
de nouvelles, depuis que vous nous avez
quittez. Vous avez sceu par les lettres
d'Italie, que les troupes Espagnoles estant
débarquées a Genes, se hastent de se ren-
dre aux Pais-Bas. On leve de tous costez
des gens contre nous. Nous nous trou-
vons seuls, & nous attendons le coup, &
nous presentons presque la teste. Mon-
sieur de Saury est à Nancy auprès du Duc
de Lorraine, pour traiter de la paix. Mais
je vous écriray de tout cela, lors que j'en
auray eu une connoissance particuliere.
Les ennemis ont abandonné dans la Frise
le Chasteau de Wede, & d'autres encore,

1593.
Oct.

y estant contrainsts par le manquement de vivres. Ils ont voulu aussi surprendre Delfziil, mais ils y ont perdu trois cens hommes. Il seroit bien juste, Monsieur, que je me donnasse l'honneur de dire adieu à Mr Beaugar, & aux autres Senateurs de vostre Republique; mais je me trouve accablé d'ailleurs. Faites-moy la grace, Monsieur, de leur faire mes tres-humbles excuses, & de les assurer que je reconnois, comme je dois, les extrêmes obligations que je leur ay. Ils ont soutenu publiquement les interets de la France, & ils m'ont honoré d'une bienveillance tres-particuliere. Je me sens tres-redevable à leur bonté, à leur sagesse, & à leur pieté; & ils peuvent s'asseurer de la sincerité de mes services, qu'ils se sont acquis en tant de manieres. Vous m'obligerez, Monsieur, de prendre la peine de leur temoigner cecy de ma part. Je laisse à Veisman vostre Livre, sans avoir eu presque le temps de le lire. Otteman l'a eu deux jours. Il se prepare à faire un Livre des Lithurgies anciennes. Il y a dans vôtre Livre un petit écrit qui luy est nouveau: il souhaitteroit qu'on luy en envoyast, ou la copie ou l'imprimé. Ce qu'il de-

DE M. DE BONGARS. 247

demande est utile pour le public; & je ne ^{1593.}
croy pas que vous le luy refusiez. Je ne ^{Oct.}
puis que je ne vous recommande le bon
Mr Brocard. Il merite que les gens de
bien ayent soin de luy. L'Estat de mes af-
faires ne me permet pas de satisfaire au de-
sir que j'aurois d'assister un si homme de
bien. Adieu, Monsieur. Aimez-nous, &
priez pour nous. Je vous prie de faire
mes complimens à tous ces Messieurs les
Senateurs dont je vous ay déjà parlé. Ce
2. Octobre 1593.

LETTRE LXXIV.

Nous sommes arrivez à Chartres heu- ^{1593.}
reusement. Mr de Fresnes a resolu de ^{Nov.}
laisser dans ce voisinage Madame sa fem-
me, & Messieurs ses enfans; & d'aller
trouver le Roy qu'on dit estre en Nor-
mandie, près de Diepe. Je vous dis qu'on
le dit, parce que sa Majesté n'a point de
demeure asseurée; allant tantost d'un cô-
té, tantost de l'autre, par tout où l'ap-
pelle la necessité de ses affaires. Je vous
écriray plus au long de l'estat des choses,
à la premiere occasion. Cependant pour
ne manquer pas à ce que vous desirez de

L 3

moy;

248 LETTRE LXXIV.

1593.
Nov.

moy; & pour n'estre pas obligé de repeter la même chose, je vous envoie ouverte la lettre que j'écris à Mr Peucere. Vous la lirez, s'il vous plaît, & vous en ferez part à nos amis. Vous la luy enverrez ensuite, après l'avoir pliée & cachetée. Adieu. Mes complimens à tous nos amis. Je vous recommande Mr Brocard, autant que vos affaires vous le peuvent permettre. De Chartres ce 9. Novembre 1593.

LETTRE LXXV.

1593.
Nov.

NOstre voyage, graces à Dieu, a esté heureux julqu'icy. On ne scauroit assez admirer, qu'après que les esprits ont esté si agris les uns contre les autres, un si grand calme ait succédé tout d'un coup à une si longue guerre. Au commencement de la Tréve, un petit nombre de voleurs a excité quelque trouble, qui s'est appaisé par leurs supplices. Depuis ce temps-là tout est en sureté. Un homme seul, à pied ou à cheval, va par tout sans armes & sans rien craindre. Mais comment vous pourrois-je faire icy la peinture de cette effroyable desolation, où
se

se trouvent aujourd'huy les campagnes de
 nostre France, qui estoient autrefois les ¹⁵⁹³
 plus belles & les mieux cultivées; la ruine ^{Nov.}
 des maisons, & l'affreuse solitude de tant
 de lieux qui estoient toujourns tout pleins
 de monde? A peine voit-on maintenant
 les traces des chemins publics, qui ne pou-
 voient suffire auparavant à cette grande
 foule de passans, de chevaux, de chariots
 & de carosses, tant ils sont couverts de
 ronces & d'épines de toutes parts. Ce
 n'est point un amour excessif de ma patrie
 qui me fait parler. Mais il me semble que
 la face si affreuse d'un Royaume, qui a-
 voit esté tant de siècles si fleurissant, tire-
 roit des larmes des pierres mesme. C'est
 là le fruit de nos discordes civiles, qui
 sont nées de nos déreglemens & de nos
 excès. Dieu les a voulu chatier par tou-
 tes ces playes dont je voy avec douleur
 que nous portons les marques sanglantes,
 sans en devenir meilleurs; tant il est vray
 que nous sommes endurcis & inflexibles
 dans le mal. Vous sçavez qu'on a pro-
 longué la Trêve jusqu'à quatre mois; &
 elle doit durer apparemment jusqu'au
 retour du Duc de Nevers, qui est allé à
 Rome pour traiter avec le Pape. Mais on

1593.
Nov.

n'a pas jugé à propos de confirmer par un Edit public, une Trêve de tant de mois, de peur d'exciter quelque trouble parmy le commun des soldats, qui ne sont gueres contents de cette paix. Tous les autres la souhaitent & la demandent avec instance. Les Bourgeois, les Païsans, tout le peuple, & la Noblesse mesme la desireront sincerement: Les grands Seigneurs, & ceux qui trouvent dans la guerre l'establisement de leur credit & de leur puissance, la demandent au moins de bouche. Mais on dit que le Duc de Mayenne, & le Duc de Guise sont broüillez. Que le premier semble pancher du costé du Roy, parce qu'il hait les Espagnols, & qu'il est jaloux du Duc de Guise. Et que le second estant possédé par l'esperance chimerique de se faire Roy, est entierement dévoüé aux Espagnols. Mais peu le suivent dans cette pensée. Le Duc de Mayenne s'est tout-à-fait assuré de Paris. Il s'est rendu Maistre des endroits de la ville qui sont les plus forts; & il a gagné mesme le cœur des Parisiens, parce qu'on publie qu'il doit s'employer pour faire la paix. Toutes les autres Villes du party contre le Roy, ont en horreur la guerre, & en execra-

cra-

cration le joug d'Espagne. Et ainsi je suis ^{1593.} tres-assuré que le peuple ne reprendra pas Nov.
 aisément les armes; & que si les Espagnols veulent rallumer la guerre de nouveau; ils auront besoin pour cela de grandes machines, c'est à dire d'une armée puissante, de beaucoup d'argent, & d'une politique bien adroite & bien raffinée. Nous sommes dans une grande attente du succès de l'Ambassade de Mr de Nevers quoy qu'il ne me soit pas bien difficile de le deviner. Je vous écriray plus au long quand j'en sçauray davantage. Le Roy est en Normandie. Il y a appaisé quelques troubles qu'avoit excitez Mr de Villars Gouverneur de Rouën. Mr de Fresnes est dans nostre voisinage chez Monsieur son beaufrere. Nous l'attendons demain. Lors qu'il sera revenu nous continuerons nostre voyage pour nous rendre auprès du Roy. J'ay trouvé icy mes affaires fort embrouillées & fort ruinées, par la negligence de mes amis, par le peu de fidelité de celuy à qui j'en avois donné le soin, & par la violence de la guerre. C'est là le fruit de ma longue absence; mais il est inutile que je vous entretienne de cela. Je vous prie de faire mes complimens à Mes-

252 LETTRE LXXV.

1593.
Nov. sieurs vos amis, si vous leur écrivez ; & que les personnes qui vous sont les plus cheres, trouvent icy les asseurances de mes respects. De Chartres ce 9. Novembre 1593.

LETTRE LXXVI.

1592.
Nov.

IL y a peu de temps que je vous ay écrit de Chartres , & d'icy mesme fort au long. Je vous écris maintenant plutôt dans le dessein de vous rendre des témoignages de mon amitié à vous & à vos amis , que de vous dire des nouvelles. Je n'ay rien à ajoûter à celles que je vous ay écrites , & elles sont toutes incertaines. Il y a des Gouverneurs de quelques Villes qui veulent s'accommoder avec le Roy pour luy rendre leurs places. Mais la plupart proposent pour cela de telles conditions, que le Roy a bien de la peine à résoudre ce qu'il doit faire. On parle de paix, mais l'accord ne se fait point, & le Roy mesme semble se preparer à la guerre. Il y a néanmoins quelques Provinces de-là la Loire qui ont prolongé la trêve jusqu'à six mois, & d'autres jusqu'à un an, avec cette condition, s'il plaît au Roy.

DE M. DE BONGARS 253

Roy. Il est certain qu'on ne prendra pas ^{1593.} plaisir à s'engager dans une nouvelle ^{Nov.} guerre, & qu'à peine le peuple s'y pourra résoudre. Mais les artifices de nos ennemis sont terribles. Ainsi je ne prononce ny d'un costé ny d'autre. Je crains tout, & ce qui paroist mesme le plus assuré. Nous allons d'icy à Mante sur la Seine, où le Roy a commandé à ceux qui sont les principaux de son Conseil secret, de le venir trouver. Les députez des Eglises reformées attendent le Roy depuis longtemps; & je vous ay déjà écrit qu'ils avoient ordre de s'assembler. Adieu. Je vous prie de faire mes complimens à Messieurs vos amis. De Diepe ce 15. Novembre 1593.

LETTRE LXXVII.

JE n'ay point de plus grande joye que de ^{1593.} vous pouvoir entretenir, lors même ^{Nov.} que nous sommes separez par tant de provinces. C'est ce qui me porte à vous écrire souvent. Je vous ay déjà parlé dans quelques unes de mes lettres precedentes de tout ce qui regarde l'Estat du Roy & de nos affaires, & je souhaite que vous en

254 LETTRE LXXVII.

1523.
Nov.

failliez part à nos amis qui sont auprès de vous quand l'occasion s'en présentera, & particulièrement à Mr de Wald. Quoy que je n'aye rien aujourd'huy de particulier à vous écrire, je le fais néanmoins avec plaisir. Nous nous trouvons dans un mauvais pas, d'où nous ne pouvons nous tirer. Ou l'audace ou la perfidie nous dresse des pieges. L'or d'Espagne corrompt la fidelité la plus éprouvée. Où sont les ames invulnérables à ces fleches d'or? On voit de plus une effroyable corruption dans la vie des hommes: Et que peut-on attendre autre chose des guerres civiles? Elles apprennent aux hommes à mépriser Dieu & les hommes, & elles leur inspirent des cœurs de bestes farouches. Quelques-uns néanmoins se font remarquer parmy cette horrible corruption, & brillent comme des astres dans ces épaisses tenebres. On voit des hommes dont l'ame élève au-dessus de toutes les choses humaines, pour se tenir toujours attachées à Dieu. Cette veüe de nos propres maux me fait aussi penser quelquefois à ce que j'ay remarqué en d'autres païs. Le crime regne par tout: Il y a par tout de grands vices, mais il n'y

DE M. DE BONGARS. 255

a pas par tout de grandes vertus. Nous ^{1593.} Nov.
nous entretiendrons de cecy une autre
fois. Le Roy pense à aller demain à Man-
te, qui est une Ville sur la Seine entre
Rouën & Paris. Il y a fait venir tous ceux
de son Conseil secret, & les députez des
Eglises reformées y sont déjà depuis quel-
ques jours; le Roy leur ayant donné or-
dre des'y assembler, comme je vous avois
déjà écrit afin de pourvoir à leur liberté
& à leur seureté, par les moyens qui se-
ront jugés les plus propres. Nous ver-
rons bien-tost la decision de tout. Cepen-
dant on arme de part & d'autre, ou serieu-
sement ou en apparence. Pour moy ma
maxime est de me défier beaucoup, & je
voudrois que ce fust celle de tous les gens
de bien. Adieu, Monsieur. Aimez nous
& priez pour nous. Mes complimens s'il
vous plaist à tous nos amis. De Diepe ce
27. Novembre 1593.

LETTRE LXXVIII.

Monsieur Calandrin m'a rendu vostre
lettre. Je suis si accablé d'écriture ^{1594.} Mars.
qu'il me reste à peine assez de temps pour
écrire un mot à mes amis. Je ne voy pas

L 7

bien

256 LETTRE LXXVIII.

1594
Mars.

bien ce que ces personnes que vous dites estre en grand nombre, peuvent reprendre dans l'Edit du Roy & dans les lettres de l'Ambassadeur de Venise. Puis que le Roy fait profession d'estre Catholique, il doit parler & écrire en Catholique. Mais je m'entretiendray de cecy une autre fois avec vous, quand j'auray plus de loisir. Tout nous réussit en France selon nos souhaits. Dieu veuille que cela dure. Il y a bien des choses qui me sont suspectes; & j'ay bien des sujets de crainte, dont je ne vous parle pas. Pleust à Dieu que nous eussions quelque Prince ou quelque Ministre de Princes, qui fussent tout-à-fait dans l'esprit & dans les sentimens du Roy. Ceux d'Anvers assurent que Roüen, Amiens & Abbeville sont reduits à l'obeïssance de sa Majesté. Le Duc de Feria est arrivé à Bruxelles. Il parle du Roy avec des louanges extraordinaires. Mais qu'est ce que ce bruit que j'entends; que le frere de Cicale Calabrois, est allé à Constantinople par l'ordre des Espagnols, & avec le consentement de l'Empereur, pour traiter de la paix par l'entremise de son frere? Est-ce là user de la victoire, & se servir de l'occasion que Dieu presente?

Les

Les Espagnols veulent s'accommoder ¹⁵⁹³ Mars.

avec le Turc, pour pouvoir tourner contre le Pais-Bas & contre la France, toutes les forces de la Maison d'Autriche. On dit aussi, & on l'a écrit de Breslaw, que de l'Arcenal de Dresde on a mené en Hongrie, premierement quarante charriots, & ensuite vingt-quatre autres chargés d'armes. Est-ce ainsi qu'on defarme les Princes mesme ? Voicy encore une troisiéme nouvelle qui est bien fâcheuse, mais nous n'en sçavons que les bruits qui courent. On dit qu'à la Haye on a tiré un coup de pistolet au Comte Maurice, mais qu'il n'en a point esté blessé. Vous souvenez-vous que quelques-uns de la suite du Comte Ernest, se vantoient d'avoir un moyen assuré pour donner la paix aux Pais-Bas, & pour réunir mesme l'Angleterre avec l'Espagne ? Vous voyez quel estoit ce beau moyen ; d'empoisonner la Reine d'Angleterre, & d'assassiner le Comte Maurice. Ces manieres de proceder sont belles certes, & fort chrestiennes. Et après cela les Princes se fermeront encore les yeux, pour ne point voir les desseins d'Espagne ? Mais laissons ces discours d'Etat, & revenons à nos Muses.

le

258 LETTRE LXXVIII.

1593. Mars. Je vous envoie le Paon de Passerat, dont je sçay que vous aimez les ouvrages. Je l'ay trouvé par hazard parmy mes papiers. Je vous prie de tout mon cœur de penser au petit écrit de Monsieur vostre pere, qui me paroist un homme incomparable. Ne vous opposez pas à la publication d'un ouvrage qui peut estre si avantageux au public. Adieu. Je vous prie de faire mes complimens à tous nos amis, & d'assurer de mes respects Monsieur le Comte d'Ortemberg, dont la vertu meriteroit d'estre reverée dans la Cour de tous les Rois, & de tous les Empereurs du monde. De Francfort ce premier Mars 1594.

LETTE LXXIX.

1594. Avril. JE ne vous écriray maintenant que trois mots, pour vous & pour tous nos amis. Je suis arrivé icy heureusement, graces à Dieu, quoy que les chemins soient bien dangereux. Le Roy a esté à Paris plusieurs jours. Outre les Villes dont je vous ay écrit, celles-cy se sont encore renduës depuis peu, Troyes, Auxerre, Bar-sur-Aube, Noyon & quelques autres. Ceux de Reims & d'autres encore, pensent à faire
la

la mesme chose. Vous aurez appris que le Duc de Brissac, & d'autres grands Seigneurs, & ceux du Parlement de Paris, qui avoient esté de la ligue; ont reconnu publiquement qu'ils avoient pris les armes contre leur Roy legitime; & qu'ayant demandé leur grace, on la leur a donnée. On dit que le Duc de Mayenne, & le Roy, semblent jouër à qui sera le plus politique. Que le Duc de Guise est plus opiniaître, & qu'il est sorti de Bar assez en colere, de ce qu'il ne pouvoit persuader au Duc de Lorraine de faire la guerre. On dit que le Duc de Lorraine déclare hautement, que jusqu'icy il ne s'est que trop engagé dans de folles entreprises. Qu'il est resolu à l'avenir d'estre plus sage, & de penser à sa sureté, & à celle de ces sujets. Qu'il conseille au Duc de Guise de faire la mesme chose, & de s'accommoder avec le Roy, en luy demandant pardon de sa faute. On m'écrit que quelques-uns ont entrepris sur la vie du Roy, & qu'ils ont esté arrestez prisonniers. Qui peut éviter ces piegez? Il ne nous reste que d'adresser à Dieu nos prieres & nos vœux, afin qu'il ait pitié de l'Estat, dans tous les perils qui l'environnent. Il sera aisé-

260 LETTRE LXXIX.

1594.
Avril.

aisément renversé par ses ennemis, si Dieu mesme ne le soutient. Mettons nostre confiance en luy, & ayons pour suspect ce calme où nous nous voyons. Adieu Monsieur. Je vous prie de faire mes complimens à nos amis. De Mets le 20. Avril 1594.

LETTRE LXXX.

JE vous envoye l'écrit dont vous avez leu la bonté de me faire part. Je n'ay fait que le parcourir, & je l'ay leu avec beaucoup moins d'application que ne merite l'importance du sujet & l'excellence de son Auteur. Vous pardonnerez cela ou au peu de temps que j'avois, ou à la bonne chere que Mr Calandrin m'a faite. Il y a de certains points qui demandent d'estre pesez avec plus de soin. Mais je suis tombé sur quelques endroits qui m'ont paru tout-à-fait merveilleux. Je les ay leus & releus avec une grande avidité, & j'ay fait une marque à ces feuillets afin que vous les reconnoissiez. Il y en a quelques-uns que je n'ay pas pû assez penetrer par une lecture si precipitée. Je suis neanmoins persuadé qu'il est tres - avantageux qu'on

qu'on voye le jugement qu'un si grand personnage a fait d'une chose si importante. Mais cet écrit demanderoit qu'on s'y appliquast avec plus de soin. Pour cet autre dont je vous ay parlé aujourd'huy, on ne doit nullement le supprimer en ce temps, & on ne le pourroit faire sans que le public y perdît beaucoup. Je n'ay jamais rien veu sur ce sujet ny de plus sçavant, ny de plus beau, ny de plus modeste. Adieu, Monsieur: & si vous me croyez ne retenez plus dans les tenebres un si bel écrit d'un si grand homme.

LETTRE LXXXI.

JE vous avois prié dans ma dernière lettre, d'en excuser la breveté, & je vous en promettois une bien longue. Mais à peine puis-je aujourd'huy m'acquitter de cette promesse, tant je suis accablé de mes affaires domestiques, & de celles de mes amis. Le Roy assiege Laon. C'est une ville de Picardie qui est forte par son effiète, par ses fortifications, & par sa garnison. Le Roy a douze mille hommes dans son armée. Nous avons perdu la Cappelie par l'absence du Roy qui est malade.

C'est

1594.
May.

262 LETTRE LXXXI.

1594. C'est une petite ville assez forte. Depuis
May. ce temps-là le Roy s'est efforcé inutilement d'attirer l'ennemy à une bataille. Il a ensuite commencé ce siege. Les Villes éloignées se rendent tous les jours à Sa Majesté à des conditions qui pour dire la verité sont assez injustes. Le Roy a pour cela de grandes raisons, dont je vous entretiendray une autre fois. Je vous enverray par des Marchands de petits écrits que vous n'avez pas encore veus, s'il s'en trouve quelques-uns qui aillent de Paris à vostre Foire de Francfort. Cependant je vous demande la continuation de l'honneur de vostre amitié. Je vous prie d'affurer Messieurs vos amis de mon affection, & de mon tres-humble service. De Paris, à la haste ce 26. May 1594.

LETTRE LXXXII.

1594. A Ussi-tost que je fus arrivé à Paris je
Aoust. vous écrivis trois lettres. Depuis ce temps je n'ay pas receu de vous un seul mot. Le Roy a mis le siege devant Laon, contre l'advis de tous ceux qui sçavent la guerre. Il continuë le siege avec une grande constance, quoy que la pluspart cro-

croient qu'il auroit deu le lever. C'est ^{1594.} Aoust.
 une ville située sur une montagne presque
 inaccessible de toutes parts, & dont les
 fortifications sont assez bonnes. Il a re-
 pouffé le secours des ennemis. Et après
 qu'il a jugé par l'effet des mines & du ca-
 non qu'il pourroit aisément prendre la
 ville; il leur a accordé néanmoins douze
 jours de trêve, après lesquels les assiegez
 se doivent rendre s'ils ne reçoivent point
 de secours, ou s'ils en reçoivent moins
 que de mille hommes. Ainsi il a fait voir
 clairement la foiblesse des troupes d'Es-
 pagne, & de Mr de Mayenne. Et le Roy
 a esté bien aise de trouver cette occasion
 pour donner des marques de sa clemence
 ordinaire, en ne permettant pas que la
 ville fust exposée au pillage. Les enne-
 mis en sont sortis le second d'Aoust avec
 six cens hommes commandez par Charle-
 Emanüel, par le fils du Duc de Mayenne,
 & par du Bourg qui en estoit Gouver-
 neur. Nous y sommes entrez le lende-
 main. Le Roy marche delà vers Cam-
 bray. Ceux d'Amiens ont chassé de leur
 ville le Duc de Mayenne, qui est allé de
 là aux Pais-Bas vers l'Archiduc Ernest.
 Ceux de Beauvais ont chassé la garnison
 Es-

264 LETTRE LXXXII.

1594.
Aoust.

Espagnole. On traite de paix avec le Duc de Guise. Après que le Roy aura donné ordre à cette frontiere, il a dessein d'aller à Paris, & de là à Lyon. Adieu. Monsieur, Je vous prie d'assurer Mr le Comte de mes respects, & Messieurs vos amis de mes tres-humbles services. De Laon ce 6. Aoust 1594.

LETTRE LXXXIII.

1594.
Nov.

JE suis fort pressé d'affaires; mais néanmoins je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous rendre grace de m'avoir fait voir, avec tant de bonté, le petit écrit de Monsieur vostre pere, qui me paroist un homme tout-à-fait rare. J'ay veu & j'ay lû cet écrit, qui n'avoit encore esté ny vû ny lû de personne, & je puis vous assurer qu'après l'avoir lû, je l'ay encore relû une heure après. Plûst à Dieu que nous eussions aujourd'huy un esprit de cette force. Je voudrois quitter & la Cour & les intersts du public, pour me rendre son disciple. Mais qu'est-ce maintenant, que cet interst public? où le trouve-t-on? chacun pense à ses intersts. L'interst public est dans la bouche de tout le monde, & n'est

à

à cœur à personne. Mais combien est éloigné de cet esprit cet Auteur, que j'ose dire estre autant à moy qu'à vous. Avec quelle moderation, quelle douceur, quelle bonté, touche-t-il les vices? Avec combien de sincerité, de force & de suffisance, établit-il la verité? Je ne dis point cecy pour vous flater. Je vous dis ce que j'ay dans le fond du cœur. Revoyez jusqu'aux moindres papiers d'un si grand homme qui n'a pû rien écrire que de grand; & faites leur voir le jour. Mais je vous en dis plus que je ne pensois. Ces paroles m'ont échapé. Je ne puis aussi m'empescher de vous rendre graces, de tous les bons offices que vous avez rendus au bon-homme Mr Brocard, qui est un tres-homme de bien; quoy qu'il ne soit pas heureux. Pleust à Dieu que je pûsse aussi trouver quelque occasion d'obliger quelqu'un de ceux qui vous sont chers. Je vous rendrois alors, de tout mon cœur, ce que je vous dois. Mais quand personne ne s'en mettroit en peine, celuy qui voit tout du ciel, sera vostre recompense. Mes respects, s'il vous plaist, à Monsieur le Comte, & mes complimens à nos amis. Adieu. D'Onspach, a la haste, ce 16. Novembre 1594.

LETTRE LXXXIV.

1594.
Dec. **Q**Uoy que je ne sçache rien de France qui merite de vous estre écrit, j'ay voulu neanmoins vous mander que je n'avois rien à vous écrire, de peur que vous ne me crûssiez capable de vous oublier. Je croy que vous aurez déjà sceu le remuement qu'a fait le Marquis de Dourlach. Il est certain qu'il estoit bien fâcheux à ces Princes & à cette Ville, de recevoir Fouckre parmy eux. Mais dans cette conjoncture que fait l'Empereur? Le bruit court icy de la mort de vostre voisin : l'en ferois fâché. Car il estoit de nos amis asseurement, & il nous aimoit beaucoup. Si vous sçavez quelque chose de nouveau, faites-nous en part, principalement de Prague & de Hongrie, & de tout ce qui touche l'Estat public. Je vous prie d'assurer Monsieur le Comte de mes respects, & de faire mes complimens à nos amis. Adieu. De Strasbourg ce 4. Decembre 1594.

LXXXV.

LETTRE LXXXV.

1594.
Dcc.

I'Ay receu vostre lettre, & ce que vous y ajoutez touchant les Tartares. Vous avez raison de dire que nous sommes menacés d'étranges maux. Mais il ne nous arrivera que ce que Dieu aura ordonné. Je vous ay écrit les sentimens de mon cœur, touchant les écrits de Monsieur vostre Pere, qui me semble avoir esté un homme tout-à-fait rare. Et ce que vous me dites que des écrits si exacts, si beaux & si solides, sont aujourd'huy negligez, me paroist un presage du déperissement des belles lettres. Mais qu'est-ce que tout ce qu'on publie aujourd'huy? Ce sont des écrits indignes d'estre lûs. Tout se confond maintenant, & dans le public, & dans le particulier. Mais ceux qui me considèrent icy comme un homme qui y vient allumer la guerre, me font une grande injure: & j'y ay esté envoyé pour traiter de paix par l'ordre & par le commandement du Roy mon maître. Il est vray neanmoins, & je ne le desavouë point, que je perfererois une guerre juste & qui se feroit dans l'ordre, à tout ce qui se passe aujourd'huy

M

1594. d'huy au milieu de la paix. Je sçay aussi
 Dec. qu'on a souvent besoin des armes, pour
 s'établir dans une paix assurée. Le Roy a
 esté en Picardie, pour s'en assurer la Fron-
 tiere. Je croy qu'il est maintenant à Paris.
 J'espere qu'on déclarera la guerre à l'Ar-
 chiduc Ernest, selon la maniere & les for-
 mes anciennes. Je vous dis que je l'espere;
 car à l'égard de ces fortes de gens, j'aime
 mieux la guerre que la paix. Mais afin
 que vous ne me croyiez pas ennemi de la
 paix, je vous diray que nous esperons l'a-
 voir en Bretagne, avec le Duc de Mer-
 cœur, avec qui la trêve est déjà faite. Je
 vous diray encore ce que vous sçavez
 peut-estre déjà. Il y a une Ville ou un
 Chateau nommé Croson, qui est près de
 la mer, ou plutôt dans la mer mesme de
 Bretagne, situé sur un rocher, où on ne
 peut venir de terre que par un passage fort
 étroit, qui est une place, comme vous
 comprenez aisément, tres forte par son
 assiete. Il y avoit déjà dix mois entiers,
 que les Espagnols s'en estoient fait une re-
 traite & une colonie Espagnole. Le Ma-
 reschal d'Aumont a assiégé ce fort, &
 ayant abattu une partie des murailles, ou
 par la mine, ou par le canon, il l'a atta-
 qué

qué par deux endroits , les François d'un ^{1594.}
 costé , & les Anglois del'autre. Et après ^{Dec.}
 un combat de main de quelques heures ,
 il a emporté la place. Nous y avons per-
 du peu de gens. Mais les Espagnols de la
 garnison qui estoient six cens , tous soldats
 choisis , ont esté tous tuez , sans qu'il en
 soit échapé un seul. Cette action s'est
 faite le 17. de Novembre. Jean de la Cu-
 la General des Espagnols , ayant reçu la
 nouvelle du siege , approchoit avec ces
 troupes. Mais le bruit de la prise du Fort
 s'estant répandu dans le pais , il s'est trou-
 vé , à ce qu'on dit , environné par une
 troupe de vingt-mille Païsans , à une jour-
 née & demie de la Place. Et le bruit court
 que le Marechal d'Aumont estant sur-
 venu , ce General a esté pris avec six ca-
 nons , & que les troupes Espagnoles ont
 esté taillées en pieces. Je vous prie de
 vous souvenir , Monsieur que lors que je
 me fers de ces mots ; on dit , ou le bruit
 court , ou d'autres semblables : c'est pour
 vous marquer que ces nouvelles me sem-
 blent douteuses , au lieu que celles que je
 dis positivement , sont assurées. Voila ce
 qui me fait esperer , comme je vous l'ay
 déjà dit , que nous aurons la paix en Bre-

270 LETTRE LXXXV.

1594.
Dec.

tagne. Du Pleffis-Mornay y a esté envoyé pour ce fujet. Le Duc de Guife, comme vous fçavez, eft maintenant du party du Roy. Le Duc de Mayenne defire auffi de faire fon accommodement, par l'entremife du Baron de Senecé. Vous fçavez bien que ce que vous marquez de l'affaire de Strasbourg, retombe maintenant fur le Marquisat de Bade. Ce n'eft point icy le lieu ny le temps de vous écrire ce que je penfe de toute cette affaire. Il y en a encore d'autres qui vous regardent, & nous auffi; dont je remets à vous écrire, lors que je feray plus près de vous. Adieu, Monsieur. Je vous prie de faire mes complimens à nos amis, & d'affurer Monsieur le Comte, que je fuis fon tres-humble ferviteur. De Mets ce 27. Decembre 1594.

LETTRE LXXXVI.

I'Ay reçu voftre lettre avec la liſte des livres que Monsieur voftre Pere a faits, pour lequel j'ay une eſtime toute particuliere. Je vous en rends mille graces. Je remets à une autre fois à vous en dire davantage. Je vous envoie la lettre de Monsieur

sieur de la Riviere, premier Medecin. Si^{1594,}
vous sçavez quelque chose de rare & de Mars.
particulier touchant les preservatifs, &
les remedes contre les venins; il souhaite
que vous ayez la bonté de luy en faire
part. Il desire aussi de sçavoir ce que vous
appelez *Ostrutium* & *Cruciata minor*; &
s'il on pourroit avoir un peu de cette pou-
dre de Saxe, qu'on appelle d'ordinaire
Fabels-pulver. Il s'applique aujourd'huy
tout entier, pour chercher ou des preser-
vatifs contre le poison, ou des remedes
pour en guerir, lors que l'on en a déjà
pris. Je vous supplie de l'aider dans un
dessein aussi louable qu'est celui-là. Je ne
desavouë pas la pensée qu'il a d'envoyer
son fils avec Mr de Harlay. Je vous en en-
tretiendray aussi une autre fois. C'est a-
vec raison que vous jugez que nous som-
mes menacez de grands maux. Nous les
voyons, & ils nous frappent les yeux:
mais nous n'y trouvons aucun remede.
Le Turc nous épouvente, & avec sujet:
Mais les Espagnols ne nous permettent
pas de penser au Turc. Et quelle est cette
étrange maniere d'exercer ses inimitiez &
ses vengeance, d'avoir ainsi recours à des
artifices damnables, après que la force &

272 LETTRE LXXXVI.

1595. les armes n'ont pas réussi; & d'attaquer
Mars. la personne des Princes, par les empoisonnemens, & par les assassinats? Je vous le dis; Monsieur; & vostre prudence le voit assez. Dieu punira exemplairement les auteurs d'une conduite si barbare. Je vous envoie un petit discours de Passerat, qui me servira d'excuse, de ce que je ne vous écris rien de l'estat de nos affaires. Je n'en ay pas le temps. Je suis pressé & accablé de mille choses que j'ay à écrire, & qui me font beaucoup de peine. Ne laissez pas néanmoins de demander des nouvelles à Mr Calandrin, & écrivez nous en échange celles de Hongrie, de Pologne, de Transilvanie, de Suede, & de Boheme. C'est n'avoir guere de pudeur de demander tant en donnant si peu. Je vous prie d'assurer Mr le Comte de mes respects, & de faire mes complimens à tous nos amis. Je serois bien aise de sçavoir si Mr Modius est encore vivant, & où il peut estre. De Strasbourg, à la haste ce 11. Mars 1595.

LET.

LETTRE LXXXVII.

I'Ay receu vostre premiere lettre, à laquelle vous aviez adjoucté l'Onofandre, qui est un present qui me plaist fort; & celle du dixième de Mars qui est le même jour auquel un Seigneur d'Espagne que quelques-uns disent estre le Duc de Pastrane est passé à Moltzheim pour le Pais-Bas. Il estoit suivy de quinzze mulets chargez, & les Lorrains luy avoient donné une escorte de gens de guerre pour les mener seurement. Mais il est en grand danger de tomber entre les mains des gens de Mr de Bouillon s'ils en ont le moindre vent: car ils sont fort à l'erte. Ce que vous m'écrivez touchant ces inondations prodigieuses, m'estoit venu aussi dans l'esprit. C'est une merveille comme vous le dites vous même, de voir de quelle forte vos Messieurs perdent & leur temps & leur argent dans ces assemblées continuelles. Ne verra-t-on jamais la fin de tant de consultations inutiles? Permettez moy de vous dire ce que je pense. Ceux qui gouvernent aujourd'huy parmy vous, sont des hommes qui sçavent bien parler

274 LETTRE LXXXIX.

1595. & bien écrire , mais qui ne sçavent ce
 Mais. que c'est que d'agir. C'est ce que j'é-
 prouve tous les jours. Ils sont habiles
 dans leur art. Ils sont merveilles quand il
 est question d'écrire & de declamer : &
 ils écriront & declameront eternellement,
 si vos Princes ne se réveillent , & si le
 Turc ou quelque autre ennemy encore
 plus proche ne leur coupe la langue ou la
 main. Pour moy je souhaiterois comme
 vous de tout mon cœur, que tous les Prin-
 ces Chrestiens prissent les armes contre le
 Turc. Il ne tient pas à la France qu'on ne
 l'attaque. Mais nous sommes obligez au-
 paravant, de mettre nostre vie à couvert
 contre la perfidie, de l'Espagne. Je dis con-
 tre la perfidie , car on n'en vit jamais une
 semblable parmy les nations les plus bar-
 bares. Vous entendez dire , vous voyez
 vous mesme à quoy ils tendent, & de quels
 artifices ils se servent : que les Turcs mes-
 me comme je croy auroient en horreur.
 Quant à la treve ou quant à la paix que
 vous marquez qui se traite entre les Espa-
 gnols; il y en a aussi qui confirment cette
 nouvelle. Personne n'aime plus la paix que
 moy. Rien ne me convient moins que la
 guerre. Mais il n'y a point de guerre que
 je

je ne prefere à une paix avec l'Espagne , & je crains moins la guerre ouverte des Espagnols que leurs inimitiez cachées. Pour ce que vous adjoutez de quelques mariages & autres choses, ce sont des bruits qui courent que je ne croy pas. Vous jugez avec raison que nous sommes menacez de grands changemens , & d'une étrange confusion. Nous attendons Mr. de Saury. Mais il ne peut pas s'éloigner du Roy pour long-temps , & à peine le quitte-t-il. Je vous rends mille graces pour l'excellent poëme de Mr Gentil. Je vous prie de luy faire mes complimens. J'avois mis dans le paquet un petit discours de Passerat. Je ne sçaurois deviner ce qu'il peut estre devenu , si ce n'est qu'estant pressé je ne l'aye mis dans le paquet de quelque autre : car j'envoyay en mesme-temps plusieurs couriers en divers lieux. Adieu, Monsieur. Aimez-moy comme je vous aime. Je vous prie d'assurer Monsieur le Comte de mes respects, & de faire mes complimens à nos amis. De Strasbourg ce 22. Mars 1595.

LETTRE LXXXVIII.

Vous direz peut-estre, Monsieur, qu'é-
tant moy-mesme paresseux à écrire, 1595.
j'en rejette la faute sur ce que le courier Mars.
est

276 LETTRE LXXXVIII.

1595.
Avril.

est trop pressé. Mais je suis si accablé de lettres, que je ne puis presque réserver pour mes amis, que le sentimens de mon cœur, & le souvenir que je dois à leur amitié. Je vous diray néanmoins en trois mots, qu'Auffone qui est une Ville de Bourgogne, forte & commode, s'est remise en la puissance du Roy; auquel le Baron de Senecé, qui en estoit Gouverneur, s'est venu rendre. Que le Duc de Mercœur a receu un coup de pistolet, d'un nommé Aradan, Gouverneur de Vennes, auquel il vouloit oster ce Gouvernement. On dit néanmoins qu'il n'est pas en danger, & qu'Aradan s'est rendu au Roy avec cette Ville, qui est une des principales de la coste de Bretagne. Je vous ay écrit plus au long de Francfort; & je vous ay envoyé par la mesme voye, le livre de Palmarius, du vin & du pommé, qui a esté imprimé il y a déjà quelques années: mais que vous n'avez pas encore veu. Adieu. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis. De Strasbourg ce 15. Avril 1595.

LET-

LETTRE LXXXIX.

I'Ay écrit à Mr Calandrin, toutes mes nouvelles. Vous sçavez de luy que le Roy a esté encore en peril. On dit la mesme chose de la Reine d'Angleterre, & du Prince Maurice. O temps malheureux! Et après cela vous croyez que nous puissions avoir la paix avec l'Espagne. C'est ce qui ne me peut entrer dans l'esprit. Mais que direz-vous, de voir qu'il se trouve encore aujourd'huy quelques-uns de plus considerables d'entre vos Princes, qui s'asservissent presque sous le joug de cette monstrueuse domination; & qui luy offrent leurs respects, leur soumission, leur autorité & leurs services? Ce que je dis est veritable; & il ne vous est peut-estre pas inconnu. Que s'il vous est nouveau, marquez-le moy, je vous prie. Je vous en enverray des preuves qui vous le persuaderont. Je suis court, parce que je suis accablé d'ailleurs. Adieu, Monsieur. De Strasbourg, à la haste, ce 22. Avril 1595.

1595.
Avril.

278

LETTRE XC.

LETTRE XC.

IL y a déjà long-temps que je ne reçois point de vos lettres. Je vous en ay écrit quelques-unes en peu de mots, d'icy, de Francfort, & d'Onspach. Celle-cy sera encore courte. Mais ajoutez-y les nouvelles que j'écris à Mr Calandrin, & elle deviendra longue. Je ne vous puis rien dire d'assuré des affaires de Bourgogne. Il est venu un secours aux Francomtois. Je ne sçay pas bien encore s'il est fort ou foible. Les uns disent qu'il est commandé par Mr de Nemours. D'autres par Mr de S. Sorlin; Et d'autres par le Connestable de Castille. Et que Mr de Tremblecourt est assiégé dans la ville de Vesoul. J'ay une extrême peur que ce voyage de Bourgogne, entrepris, à ce que j'ay sceu, assez temerairement, & commencé avec trop de précipitation, ne reüssisse mal. Vous apprendrez la maladie du Roy, de la relation que Mr Calandrin vous rendra, ou vous enverra. Je vous avouë que le moindre bruit de son indisposition me transit de crainte, tant je suis persuadé que tout nostre salut dé-

DE M. DE BONGARS. 279

dépend de sa vie. Mais celuy qui nous ^{1595.}
garde est immortel ; & le soin qu'il a de ^{Avril.}
nous, est indépendant de la vie des hom-
mes. Mr Calandrin vous rendra aussi l'é-
crit de Palmarius, du vin & du pommé.
J'avois dessein de faire un recueil de tous
les vers de Mr Passerat. Mais il promet
luy-mesme de les publier bien-tost. Je n'ay
point trouvé à Paris vostre Morosophie.
La Sagesse folle ne s'y trouve pas en pein-
ture : mais en vérité. Car je n'y voy autre
chose de quelque costé que je me tour-
ne. On dit que cet écrit a esté imprimé au-
trefois à Lyon. Je serois bien aise de sça-
voir si le petit livre que vous aviez envo-
yé à Mr Grinée, est imprimé. Mr Hotte-
man ne l'a point receu. Je vous fais ses
complimens. Mr de Harlay est arrivé à
Basle. Adieu. Je vous prie d'affurer Mon-
sieur le Comte de mes respects. De Stras-
bourg ce 23. Avril 1595.

LETTRE XCI.

J'Ay receu vostre dernière lettre du 12. ^{1595.}
Avril. Je vous diray avec ma franchise ^{May.}
ordinaire, que rien ne me plaist tant que
M 7 vos

1595.
May.

vos lettres; parce que j'y trouve toujours quelque instruction qui me fortifie contre les malheurs de nostre temps, & quelque reflexion particuliere sur les affaires publiques. Je vous prierois de m'écrire plus souvent, si vos occupations vous le permettoient, & si je meritois cette grace. Je vous prie seulement de le faire à vostre commodité. Je prendray plaisir à vous prévenir. Vous avez raison d'accuser les cruautés des troupes de la Bourgogne. Mais lors que ce desordre est arrivé, elles n'estoient plus proprement à nous. Ces gens y sont entrez contre l'avis du Roy, qui n'approuvoit pas leur dessein; quoy qu'il ne l'ignorast pas. Ils estoient déjà liez par leur serment à un autre maistre. Mais le Roy les a pris sous sa protection, lors qu'ils estoient presque perdus. Mr de Tremblecourt tient encore les Espagnols occupez au siege de Vesoul, & il les incommode fort, par ses sorties continuelles. Il répondit agreablement au Connestable de Castille qui le sommoit de se rendre: Qu'il estoit prest de sortir, de la place, pourveu qu'on luy donnast tout son canon, & le Comté de Bourgogne. On dit que Mr de saint Loup est le seul maintenant qui sou-

tienne

tienne dans la Ville; parce que Mr de Tremblecour en est fort pour haister le secours. Les assiégez ont en abondance les choses necessaires, comme le vin & la farine; mais l'eau leur manque. J'ay bien peur que le secours ne puisse estre prest assez tost. Nostre Marquis de Dourlac a de fort bonnes troupes. A peine en a-t-on vû en Allemagne de si belles. Le Rhingrave Philippe luy a donné deux cens chevaux François. On ne sçait pas bien encore quel est son dessein: Car on seroit bien empêché d'observer toutes les démarches d'Edouard, qui luy fait la guerre; Et ce dernier ne l'attaquera point, sans doute, à force ouverte. Le Gouverneur du Fort de Dormersheim, qui n'est point loin de Rastad, a confessé qu'il luy a voulu donner mille écus d'or, & luy assurer une pension toute sa vie, s'il vouloit assassiner le Marquis de Dourlac. Je croy qu'il fut puny hier publiquement, pour un si grand crime. Je vous ay assez éclaircy, comme je croy, des troubles d'Ecosse par mes dernieres lettres. Vous apprendrez diverses nouvelles de France, par la relation que j'ay envoyée à Mr Calandrin. Celuy à qui j'avois donné à relire le petit livre de Monsieur vostre pere,

 1595.
May.

1595.
May.

pere, que vous m'aviez fait la grace de me donner, en a perdu, par sa negligence, une feuille entiere. C'est la feuille C; de sorte que je n'ay rien depuis la page 32. jusqu'à la 49. Si vous avez avec vous l'original, je vous prie de prendre le soin de m'en faire copier l'endroit que je marque. L'envoyay aussi hier à Onspach une lettre pour vous, par le courier que je depeschay exprès à Monsieur le Marquis. J'ay esté bien-aïse que vous en fussiez averty. Mr Lobbet me dit hier au soir qu'un des fils de Mr. de Herde l'estoit venu voir. J'eus quelque peine qu'il n'eust pas pensé à moy, & j'envoyay à l'hostellerie dès le grand matin, pour le prier de venir loger chez moy. Mais il estoit déjà party. J'aurois bien eu de la joye de le voir, sçachant que Monsieur vostre frere prend soin de luy. Les papiers que j'ay mis dans mon paquet, vous apprendront des nouvelles dont je vous ay déjà touché quelque chose, par ma lettre d'hier. Adieu, Monsieur. Je vous prie de faire mes compliments à nos amis. Si vous desirez quelque chose de moy, je vous conjure d'en user avec toute sorte de liberté, & d'envoyer, s'il vous plaist, à Francfort, chez
Mal-

DE M. DE BONGARS. 283
Malpert ou Westel. De Strasbourg ce 21. 1595.
May 1595. May.

• LETTRE XCII.

J'Ay receu aujourd'huy vostre lettre du 13. Avril. le vous rends mille graces des discours que vous m'avez envoyez. le vous écrivois il y a peu de jours des affaires de Bourgogne, & j'envoyay la lettre à Francfort ; qui est la voye par laquelle vous attendrez , s'il vous plaist , de moy , des lettres toutes les semaines ; à moins qu'il n'arrive quelque affaire importante qui m'en empêche. le croy que le Roy est aujourd'huy à Troyes , qui est la capitale de Champagne. Il doit aller de là en Bourgogne. Mr de Saury partira d'icy pour l'aller trouver. Le Mareschal de Biron a pris dans le Comté de Bourgogne, une ville nommée Chastel-Chalon. Il assiege maintenant Autun , qui est dans le Duché de Bourgogne, & il le presse si fort , qu'il a écrit au Roy qu'il espere d'avoir pris la Ville avant que sa lettre luy soit rendue. Je croy que le Conestable a réduit maintenant sous la puissance du Roy la ville de Saint-

284 LETTRE XCII.

1595.
May.

Saint-Porçain , qui est sur la frontiere de l'Auvergne , où le Duc de Nemours avoit mis une forte garnison. Les habitans se sont rendus au Roy à certaines conditions, qu'il a approuvées. Vous avez bien raison de dire que nous sommes exposés à de grands changemens , & à de grands maux. Je prie Dieu de les détourner par sa bonté de dessus les siens. Pour ce qui est de la lettre à Mr Grinée, je reçois ce que vous m'offrez , & je prendray le soin de faire imprimer ce livre , qui est tres-digne d'estre donné au public. Je souhaiterois aussi que vous fissiez tenir mon autre lettre , à celui à qui on doit envoyer le livre , dont on a donné le soin à Hotteman. Les études du Droit sont fort languissantes à Paris. Cette science ne commence pas encore à se rétablir véritablement , & elle a peine à se relever après tant de nuages & de tempestes. Nous verrons ce qui se pourra faire pendant cet été , & je vous écriray librement ce que j'en pense. Je souhaiterois de tout mon cœur de pouvoir rendre à Monsieur votre fils quelque service dans ses études. Je vous envoie un petit ouvrage en vers d'Emerius , dont la lecture , comme je croy , ne vous déplaira pas.

DE M. DE BONGARS. 285
pas. Adieu. De Strasbourg, à la hâte, ce 1595.
26. May 1595. May.

LETTRE XCIII.

Vostre Messager m'a rendu vostre let- 1595.
tre en passant par icy pour Dachstein. Juin.
J'ay envoyé à Francfort celles que je vous
avois écrites depuis quinze jours, & depuis
huit jours. Il y a huit jours aussi que j'en-
voyay une lettre à Vandelf avec un petit
écrit, afin qu'il eût soin de vous rendre
l'un & l'autre. Quand je vous ay écrit de
la reddition de Vesoul, je n'ay fait que
transcrire les mêmes mots que celui qui
m'en envoyoit la nouvelle m'avoit écrits.
Ceux qui connoissent la situation de cette
place, ne peuvent assez admirer comment
Tremblecour l'a pû défendre si long-
temps, n'estant forte ny par son assiete ny
par ses fortifications, & estant toujours
exposée à manquer d'eau. Je ne puis vous
rien dire assurément de ce qui se sera fait
depuis ce siege. Vous apprendrez ce qui
en est par le bruit. Mais j'ay mis dans mon
paquet une relation des nouvelles du reste
de la France, que vous verrez avec Mr
Calandrin. Le Rhingrave Philippe, dont
le

1595.
Juin.

le Marquis de Dourlac a épousé la sœur ,
 estant arrivé icy avant-hier au soir avec
 environ cent cinquante chevaux, est allé
 passer la nuit à Benhem qui est une ville de
 l'Estat de Bade au deça du Rhin , à six
 lieuës d'icy , où il doit attendre les ordres
 du Marquis de Dourlac. Les troupes du
 Marquis Edoüard doivent aussi arriver
 bien-toft. On dit qu'il n'y a que trois mil-
 le chevaux au plus. Il est constant que
 Messieurs de Vannes & de Chasteau-Bre-
 an Lorrains ont receu de l'argent de ce
 Marquis pour lever de troupes. J'attends
 l'issuë de tous ces preparatifs. Quand je
 pense quel peut estre leur dessein , il m'est
 impossible de le penetrer. Mais je me
 trompe fort, s'il y a rien de solide dans
 toute cette entreprise. Cependant je
 crains que cette ville & tout le pais voisin
 ne paye la peine de l'indiscretion des au-
 tres. Le Duc de Bouillon estant allé
 trouver le Roy selon l'ordre qu'il en
 avoit receu ; les Espagnols ont surpris
 tout d'un coup le Chasteau de Cha-
 vancy , que le mesme Duc avoit pris
 auparavant : & ils ont assiegé la ville
 de la Ferté. Le Duc de Bouillon en
 ayant receu la nouvelle a retourné sur ses
 pas

pas. Il a marché contre l'ennemy, quoy ^{1595.}
 qu'avec peu de gëns, & il s'est campé au- ^{Juin.}
 près de la ville. Il attend du secours de
 Cambray, de Picardie & de la Champ-
 agne, & cependant il fatigue l'ennemy par
 des escarmouches continuelles. Mais cette
 ville estant foible ne peut pas tenir long-
 temps. C'est pourquoy si le secours vient
 à propos, le Duc de Bouillon est dans le
 dessein de combattre les ennemis. Que
 s'il vient trop tard, il espere qu'encore que
 nous perdions ce chasteau & cette ville,
 l'armée ennemie s'affoiblira beaucoup
 neanmoins par la longueur de ce siege.
 Les ennemis avoient esperé qu'ils pren-
 droient l'un & l'autre sans aucune diffi-
 culté & sans perte d'aucun de leurs,
 comme le Duc de Bouillon les avoit pris,
 & qu'ils iroient de là attaquer Moulon,
 qui est une ville sur la Meuse à trois
 lieuës de Sedan. Mais je croy que leur
 dessein maintenant ne leur réussira pas.
 Je vous demande des nouvelles de Hon-
 grie en eschange de celles de France, &
 si vous en sçavez de Pologne, de Trans-
 silvanie, & d'autres endroits qui meritent
 d'estre leuës, je vous prie de me les faire
 transcrire & de me les envoyer. Je satis-
 feray

288 LETTRE XCIII.

1595. feray avec joye à la peine du copiste.
 Juin. Adieu, Monsieur. Les assurances s'ils vous
 plaist de mes respects à Mr le Comte, &
 mes complimens à nos amis. De Stras-
 bourg ce 3. Iuin 1595.

LETTRE XCIV.

1595. J'Ay sceu qu'avant-hier le Marquis de
 Juin. Dourlac arriva sur le bord du Rhin, &
 qu'il a dessein de s'emparer du reste des
 terres d'Edouïard. On écrit de France que
 le Marechal de Biron est maistre de la
 ville de Dijon; mais que les gens du Duc
 de Mayenne tiennent encore dans la Cita-
 delle. On dit que le Connestable de Castil-
 le s'avance avec toutes ses troupes pour
 reprendre la ville. D'autres assurent que
 son dessein dans sa marche, est de secourir
 Mr. son frere, qui est assiegé par Mr. d'As-
 sonville dans je ne sçay quel chasteau. Ce
 frere du Connestable fut surpris par Mr
 d'Assonville, lors qu'il menoit à son frere
 deux mille hommes de pied, & il se retira
 precipitamment & se sauva dans ce chaste-
 au. C'est ce que raportent ceux qui vien-
 nent de Bourgogne mesme. Vous sçaurez
 par les lettres mesme de Mr de Bouillon,
 ce

ce qu'il a fait contre les Espagnols. Je sou-^{1595.}
haiterois adjoûter encore quelque chose ^{Juin.}
touchant cette guerre de Bourgogne. Mais
vostre Messager me presse de donner les
lettres. Je vous diray néanmoins encore ce
mot. Nous sommes tres obligez à Mr
d'Affonville, & à Mr de Tremblecour d'a-
voir rompu ainsi les efforts de l'armée Es-
pagnole qui ne nous menaçoit pas moins
que de la dernière désolation. Car ils se
ventoient hardiment que c'estoit fait de
la France, & que la seule veüe de cette ar-
mée la renverseroit de fond en comble.
Nous leur sommes dis-je fort obligez d'a-
voir arresté cette tempeste prétenduë, &
d'avoir fait ronger le frein à une partie de
ces braves, que l'on avoit menez contre
eux. Car Mr de Tremblecour en a fait pe-
rir un grand nombre pendant le siege de
cette petite ville, & de ce chasteau qu'il a
défendu. Plusieurs ont quitté leurs trou-
pes, & un grand nombre de ceux du pais
ayant esté mal-traitez par les Espagnols,
ne peuvent seulement entendre nommer
leur nom sans en témoigner de l'horreur.
Mais pour ce qui est de nostre France, le
monstre terrible, farouche & effroyable
qui s'appelle pauvreté, nous presse d'une
telle

1595.
Juin.

telle sorte , que nous ne pouvons pas seulement respirer , & les Espagnols nous dressent tant de pieges pour nous corrompre , (& Dieu veuille qu'ils ne vous en dressent pas aussi à vous-mesmes) qu'il n'y a plus rien ny d'assuré ny d'inviolable parmy nous. Ce dernier , je dis M^r de Tremblecour , a témoigné certes dans ce siege une fermeté admirable , & s'il eust pû avoir encore de l'eau pour quelques jours , c'estoit fait de l'armée d'Espagne. Mais les assiégez demeurèrent trois jours sans avoir de l'eau à boire. On dit que lors qu'il sortoit de sa place , le Connestable de Castille luy ayant dit selon nostre coutume en de pareilles occasions , qu'il le remercioit de sa sortie ; M^r de Tremblecour luy répondit , qu'il reconnoistroit sa civilité , & que dans peu de temps il esperoit luy rendre la pareille. Vous n'ignorez pas ce qui s'est fait à Dusseldorp. Voilà l'estat mal-heureux où vous vous trouvez retraits. L'ay honte d'une telle servitude. Adieu , Monsieur. Adieu encore une fois. Mes complimens , s'il vous plaist à nos amis. De Stras-bourg ce 9. Juin 1595.

LET-

VOSTRE lettre du dernier de May, m'a esté renduë le 9. de Juïn, & j'y ay trouvé bien des choses considérables. Vos lettres me font voir plus clair dans vos affaires, que celles des autres. Ce que vous dites est tres-vray. De quelque costé que nous nous tournions, nous rencontrons les Espagnols, qui preparent tousiours quelque nouveau moyen pour nous perdre. Ce n'est certes, ny nostre prudence qui est aveugle, ny nos forces qui sont épuisées; mais c'est la bonté de Dieu seul, qui rend inutiles tous les efforts qu'ils font contre nous. Dans un combat si inégal nous respirons encore. Nous voyons & nous frappons mesme l'ennemy. Nous sommes comme un soldat à qui on auroit coupé les jambes. Nous combatons sur les genoux, & nous devenons mesme victorieux. C'est à Dieu, certes, c'est à sa misericorde seule qu'on doit rapporter cette victoire. Car comment la pourroit-on attribuer à la pieté des hōmes qui a esté étouffée entierement par les tempestes des guerres civiles? Que si après cela nous ne re-

N

ve-

1595.
Juin.

venons à luy, sa rigueur égalera sa bonté ; & nous nous devons attendre aux plus effroyables chastimens. Mais il est vray que la langueur de vos Messieurs m'est insupportable. On agit fort lentement contre le Turc, comme vous le marquez vous mesme. On n'entreprend rien contre les autres. Et on nous abandonne nous autres François, pendant que nous combattons veritablement pour leurs interets, aussi bien que pour les nostres. Et je n'admire pas qu'ils nous manquent au besoin, puis qu'ils se trahissent & s'abandonnent eux-mesmes. La misericorde de Dieu est grande, certes, elle est infinie. Nous luy sommes tous redevables de nostre salut. Il soutient les uns dans leur imprudence, les autres dans leur lâcheté, & tous ensemble dans le déreglement de leur vie. Je vous parle comme à mon amy, & je répans dans vostre cœur les peines du mien. Vous verrez par la relation que je vous envoie, qui est tres-veritable, que nostre Roy n'est pas réduit dans un tel estat, qu'on ne puisse à l'avenir en concevoir de meilleures esperances. Il y a dans luy, non seulement quelques étincelles, mais un feu & une vigueur d'une vertu mâle, le dis cecy, parce que

que je voy que quelques-uns des principaux Ministres de Messieurs vos Princes, ont un plaisir extrême, qui éclate assez, quoy qu'ils tâchent de dissimuler, & de noircir autant qu'ils peuvent, la reputation d'un si grand & d'un si bon Prince. Je l'appelle bon, parce que je puis prendre Dieu à témoin, que le soleil ne voit point aujourd'huy sous le ciel, un meilleur Roy. Je sçay que quelques personnes qui passent les journées en festins, parmy les contes & les fables qu'ils débitent en beuvant, le représentent comme un Prince possédé de ses plaisirs dont on ne peut attendre rien de grand, ny dans la paix, ny dans la guerre. Je vous pourrois bien nommer ces personnes, & elles ne vous sont pas inconnues. Mais après que je suis revenu de la juste colère que me donnent ces emportemens; je vous avouë qu'il me prend une envie de rire de ces hommes ridicules, qui sont habiles à boire & à déclamer; & tres-mal habiles à conduire la moindre affaire; qui voyent nos défauts, & qui s'en moquent; & qui s'imaginent que les leurs & ceux de leurs Princes, sont cachez. Ils le sont souvent en effet, parce que ce sont

1595. des gens qui fuyent la lumiere, & qui vi-
luin. vent dans les tenebres. Mais j'admire en-
core l'ingratitude de ces personnes, qui in-
sultent ainsi à un Prince, lors qu'il com-
bat pour eux, & qu'il hazarde la vie pour
une cause qui leur est commune. Je ne
desavouë pas néanmoins que le Roy n'ait
ses défauts. Il n'en a que trop, & de trop
grands; & je le voy avec douleur. Mais
je soustiens en mesme-temps, qu'il a des
vertus plus grandes que ses défauts, & en
plus grand nombre, qu'on admirera en luy
toutes les fois qu'on le regardera sans en-
vie. Les autres se cachent, & leurs vices
néanmoins paroissent assez au travers de
ces ombres, dont ils se couvrent. Mais
lors que je m'applique tout entier à les
considerer, & à les examiner de plus près;
je ne puis découvrir en eux aucunes ver-
tus, & celles qu'on remarque en quelques-
uns, sont si foibles & si languissantes, quel-
les ne meritent pas ce nom. Je dis cecy,
non pour insulter aux autres Princes, sça-
chant combien cette foiblesse des grands
du monde est pernicieuse à toute l'E-
urope. Mais dans la douleur que je res-
sens, qu'ils s'en trouve si peu qui ressem-
blent au Roy mon Maître. Je ne vous

en

en diray pas davantage sur ce sujet. Nous attendons icy l'Administrateur de Magdebourg, le Marquis d'Onspach, & le Duc des deux Ponts. Je ne vous dis rien de l'assemblée d'Heidelberg. J'espere qu'on y aura fait quelque chose. Le Roy a resolu d'assembler ses troupes, & de poursuivre le Connestable de Castille. On assure que le Duc de Nemours & le Marquis de saint Sorlin, amenant du secours à ce Connestable, & qu'on leur en prepare un nouveau dans l'Italie. Mr de Saury est tellement occupé, qu'il n'a pû se trouver au jour qu'il avoit nommé, & il est incertain quand il doit venir. On dit que Chasteau-Brean qui avoit levé des troupes pour le Marquis Edoüard, & qui s'estoit engagé à suivre le party de Mr de Mayenne, suit aujourd'huy la fortune du Roy, & luy offre son service. Le bruit court qu'en Bretagne, le Duc de Mercœur demande serieusement à faire la paix. L'affaire d'Emden me paroist pleine de perils; & il me sèble qu'il s'en peut exciter encore un plus grand embrasement. Je n'ay point de nouvelles certaines à vous dire de Mr de Bœüillon. Je me réjouis que l'ecrit de M^o sieur vostre pere ait esté imprimé à Basse. Je

1595.
 Juin.

1595.
Juin.

souhaiterois que les autres le fussent de mesme. Mais nostre siecle est peu favorable à la probité & à la candeur de ces grands esprits. Vous m'obligerez infiniment d'envoyer, dans l'occasion, à Mr. Peucere, une copie de cette lettre, & de la relation que j'y ay jointe. Je vous demande cette grace, pour bien des raisons que je supprime. J'avois pensé à vous écrire autre chose. Mais ce que je vous ay écrit dans cette lettre m'est échappé, dans le ressentiment de mon indignation, qui est encore irritée par une fluxion qui me tombe sur la joue, avec une incommodité plus importune, qu'elle n'est douloureuse. Cette fluxion se décharge sur presque tous les membres du corps. Je crains fort qu'elle n'attaque le poulmon, voyant que j'ay déjà la respiration plus courte & plus embarrassée. Adieu, Monsieur. Aimez-moy comme je vous aime. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis. De Strasbourg ce 25. juin 1595.

LETTRE XCVI.

1595.
Juil.

MA dernière lettre estoit fort longue. Celle-cy sera plus courte ; & les extraits des lettres de mes amis qui sont

DE M. DE BONGARS. 297

à la Cour, que je vous envoie, vous tiendront lieu d'une longue lettre. Les Princes de Brandebourg partirent hier d'icy pour aller trouver le Duc de Wirtemberg. Le Marquis de Dourlac est encore en campagne. Les troupes du Marquis Edoüard se sont données aux Espagnols. Cette affaire n'avance point, à cause de Mr de Saurry, à qui le Roy a donné ordre de se rendre à Lion en diligence. La relation que je vous envoie vous fera mieux connoître l'estat de la France, que ma Lettre n'auroit pû faire. Adieu, Monsieur. Aimez-moy toujours comme je vous aime. J'attends de vous des nouvelles de Hongrie, & d'autres semblables. Mr de la Riviere m'écrit qu'il a reçu vostre lettre, de laquelle il se tient infiniment obligé. Il vous en remerciera luy-même, à la première occasion : & il se plaint que la foule des affaires de la Cour, ne luy laisse pas assez de loisir pour s'acquitter presentement de ce devoir. De Strasbourg, à la haste, ce 2. de Juillet 1595.

LETTRE XCVII.

JE receus hier vostre lettre du 23. Juin. 1595.
Je ne sçay si toutes les miennes vous

N 4

font

1595.
Juil.

sont rendus. Je vous ay écrit quelque-fois par vos messagers; & une fois par un nommé Oltiger, par lequel je vous envoyay quelques ouvrages de Passerat. Quand vos messagers me manquent, j'envoie vos lettres à Francfort. Vous m'obligez sensiblement, de m'écrire, avec tant de soin, des affaires de Hongrie. On fait courir divers bruits sur la guerre de Bourgogne. On dit que Mr de Mayenne a fait son accommodement avec le Roy, & on croit mesme cette nouvelle assurée. On y ajoute qu'il a retenu avec luy, par adresse, quelques-uns des principaux Seigneurs Espagnols; afin qu'il s'en serve pour procurer la liberté de son fils, qui est en Espagne. Mais cela ne me paroist pas vraisemblable. Le Duc de Nemours, que je vous avois dit, par mes dernieres lettres, s'estre joint avec le Connestable de Castille, se tient dans sa maison d'Annecy, non loin de Geneve, estant malade, ou d'esprit, ou de corps. Cette retraite m'est suspecte. Trois mille hommes qui ont esté levez dans les terres du Duc d'Urbain, marchent en Savoye. Artigotti, de Fresnes, & Chasteau-Brean Lorrains, qui avoient levé des troupes pour

Edo-

Edoüard Marquis de Bade, ont pris part^{1595-juil} avec les Espagnols; & meinent des troupes en Bourgogne, pour le Conneftable de Caftille. Et en échange Vannes & Sercy, qui font auffi Lorrains, qui avoient promis de fervir le Marquis Edoüard fe font donnez au Roy. Le bruit court en France qu'on donnera bataille, & la Noblefle fe hafte d'aller trouver le Roy, dans cette efperance qui fera vaine, comme je croy. Cette conference pretendüe du Roy, avec le Marquis de Bade & le Duc de Lorraine, eft une fable. Il eft vray que le Duc de Lorraine l'a demandée; mais le Roy eft occupé maintenant à d'autres affaires. Le Marquis Edoüard fait des courfes, avec quelques Cavaliers, dans le Comté de Spanhein, & dans le voifinage. Je fuis tres-perfuadé que les Efpagnols & d'autres, qui ne peuvent fouffrir la paix d'Allemagne, travaillent à entretenir ce feu qui commence, en y mettant toujours de nouveau bois. Cependant le Marquis de Dourlac eft obligé de faire de grandes dépenses, & je ne fçay s'il les pourra foutenir long-temps. J'ay un extrême defir de faluer & d'embraffer icy Monsieur vofre frere.

300 LETTRE XCVII.

1595.
Juil.

J'ay écrit à Basle touchant le livre de Monsieur vostre père, pour qui j'ay l'estime que vous sçavez. Je parts dans peu de jours pour aller aux eaux, par le conseil des medecins. Je me suis laissé persuader qu'elles pourront estre utiles pour ma santé. Je souhaiterois d'en sçavoir aussi vostre pensée. Elles sont éloignées d'icy d'une journée, vers la forest noire. Vous recevrez avec cette lettre, la relation de la prise de la ville de Ham. Adieu, Monsieur. Aimez-moy, comme je vous aime, & comme je vous honore. Ce 9. Juillet 1595.

LETTRE XCVIII.

1595.
Juil.

A Prés ce que je vous ay écrit depuis peu de la guerre de Bourgogne, je n'en ay point reçu de nouvelles assurées. C'est ce qui me fait croire que l'accordement de Mr de Mayenne n'est pas fait, & qu'il n'est rien arrivé à nostre desavantage. Mais l'armée d'Espagne se fortifie de jour en jour. Le Duc de Savoye y envoie toujours de nouvelles troupes: ses interets, comme vous le voyez assez, estant meslez avec ceux d'Espagne. Vous aurez
sceu

sceu aussi le bruit qui court, que les Espagnols depuis peu, ont pris Calais. Ainsi il ne nous arrive point quelque bien, sans estre mélé de quelque mal. Nous avons assez de courage, & mesme quelque vertu parmy cette lâcheté si publique. Mais nous sommes bien foibles du costé de l'argent & de ces flèches d'or, qui sont aujourd'huy les principales armes de ces tyrans de toute l'Europe. Le Roy seul nous tient lieu d'or & d'argent, & je souhaiterois qu'il fust par tout. Mais il ne peut pas se trouver en autant de lieux, que le demande la necessité de nos affaires. Ainsi tout nous manque de toutes parts. Il semble qu'on ait fait une conspiration generale contre nous, & quelques-uns mesme insultent à nos malheurs. Le Duc d'Aumale a esté condamné par default à Paris, par Arrest du Parlement, & tiré à quatre chevaux en effigie. Bussi le Clerc, & le Curé de saint Cosme, ont esté aussi rouiez en effigie. Ils ont esté tous deux tres-seditieux. Mais ce Bussi avoit esté Gouverneur de la Bastille, & y avoit tenu long-temps prisonniers Messieurs du Parlement. Cela s'est fait le 6. de Juillet. J'ay esté bien-aise que vous sceussiez

302 LETTRE XCVIII.

1595.
Juil. liez cette nouvelle. Vous voyez par là que si nos soldats ont assez de cœur, nos Magistrats n'en manquent pas aussi, pour punir les injures qu'on leur a faites. Adieu, Monsieur. Aimez-moy comme je vous aime. A Strasbourg ce 17. de Juillet 1595.

LETTRE XCIX.

1595.
Juill. **I**E répondis avant-hier à vostre lettre du 20. Juin. Le Roy estant entré dans le Comté de Bourgogne a pris par composition la ville de Champlite, & après qu'il aura donné ordre en cette Province aux affaires de la guerre, dont il commettra le soin à Mr de Tremblecour il s'en ira à Lyon. Je croy que Mr de Saury en est revenu maintenant, & qu'il est avec le Roy. Je suis bien aise que vous sçachiez qu'il me paroist par les lettres du Roy que sa Majesté a peine de se voir ainsi abandonnée de toutes les troupes estrangeres de ses allies, & que ceux qui sont interessez dans la mesme cause qu'il soutient, se contentent d'estre les spectateurs des perils que nous courons, sans y prendre eux mêmes aucune part. Je croy que c'est ce qui l'obligera d'embrasser avec plus d'empressement les propositions qu'on luy pourra faire

faire de la paix. L'accōmodement de Mr de Mayenne n'est past encore fait. Il demande que le gouvernement de la Bourgogne luy demeure: en sorte neanmoins que tous les Chasteaux & toutes les Places fortes, seront en la puissance du Roy. Il supplie qu'on ne luy refuse pas ce qu'on a accordé a tant d'autres, qui est qu'il conserve un Gouvernement qu'il a depuis vingt-deux ans. Il croit qu'à moins de cela il ne peut s'accommoder sans faire tort à sa reputation. Le Roy luy a repondu agreablement, Que sa reputation n'estoit pas attachée au Gouvernement de Bourgogne; mais à l'obeissance & à la soumission qu'il doit à son Roy: Qu'ainsi elle ne sera pas blessée par la perte de ce Gouvernement; au lieu qu'elle l'avoit esté par sa desobeissance, & par l'alliance qu'il avoit faite avec les ennemis de cette Couronne. Vous ririez, Monsieur, comme moy, si vous voyiez le changement si soudain, qui s'est fait dans la Cour de ces Princes de Lorraine. Le jour de devant qu'on apportast la nouvelle de la soumission que Mr de Mayenne a faite au Roy, de la reddition de la Citadelle de Dijon, & des desseins qu'à le Roy de
por-

1595.
Juill.

304 LETTRE XCIX.

1595.
Juil.

porter la guerre dans le Comte de Bourgogne, on n'entendoit parmy eux que des réjouissances & des triomphes de l'arrivée de la flote des Indes, des tresors immenses qu'elle apportoit, & des troupes qui se levoient pour les Espagnols dans toute cette Province. Mais aussi-tost que ces nouvelles ont esté venuës, ils ont commencé tous à publier les vertus du Roy, à les relever jusqu'au ciel; & à déclarer qu'ils estoient les serviteurs, & prests de changer toutes ces belles esperances de l'or des Indes, pour l'écharpe blanche, qui est la marque des troupes Françoises. Et en mesme temps ayant sceu que quelques soldats qui s'étoient donnez aux Espagnols, avoient fait quelques insolences, selon la coustume des gens de guerre, ils se sont jettez sur eux, & les ont tuez; & ont déclaré qu'ils traiteroient de mesme tous les autres qui ne se retire-roient pas d'avec les ennemis de la France. Plusieurs neanmoins de ces troupes ont passé en Bourgogne, & se sont données aux Espagnols. Verdugo est en chemin, mais je croy qu'il aura de la peine à passer. Les Espagnols assiegent Calais, qui est sur la frontiere de Picardie. l'ay bien
 peur

peur qu'ils ne le prennent. C'est une place ^{1595.} de grande importance, mais qui ne paroît ^{juil.} pas assez forte pour résister à un si grand ennemy. D'ailleurs le Roy qui est occupé en tant de lieux, ne peut pas le trouver par tout. Nos armées qui s'assemblent sur le bruit d'une bataille, ne peuvent pas subsister long temps. Ce sont des troupes, non réglées, mais volontaires. J'ay peine à repeter icy quelques nouvelles plus communes, que vous lirez dans la relation que je vous envoie. Je vous prie de faire mes complimens à vos Messieurs, auxquels je me tiens tres-obligé, comme à vous, Monsieur, & à toute vostre famille. Si vous voyez aussi Mr. Gentil, vous m'obligerez de luy témoigner la mesme chose. De Strasbourg ce 12. juillet 1595.

L E T T R E C.

J'Ay receu le penultième de juillet, vostre ^{1595.} lettre du 7. du mesme mois, lors ^{Aoust.} que j'étois encore aux eaux; d'où Mr de Saury m'a fait revenir par la lettre qu'il m'écrit de Lorraine, dans laquelle il me mande qu'il se rendra chez nous le 2. d'Aoust. C'est ce qui m'a fait revenir icy à la hâte, afin de me tenir prest à toutes sortes d'éve-

1595. d'évenemens. le vous suis sensiblement o-
Aoust. bligé de cette lettre que vous m'avez écrite avec tant de soin. Je souhaite qu'à l'avenir vous m'en envoyiez souvent de mesme, autant que vous le permettront les occupations qui vous accablent, que je sçay estre grandes & fort importantes. Les affaires de France vont assez bien ; sinon que la pauvreté nous presse de tous costez. l'ay peur qu'à la fin nous n'y succombions. Il est arrivé en Bretagne un nouveau secours de trois mille Espagnols. C'est ce qui nous fait perdre l'esperance de la paix, que le Duc de Mercœur nous avoit donnée. Le Comte de Fuentes assiege Dourlens, qui est une ville assez forte en la frontiere d'Artois. Mais nous ne pouvons pas par tout resister à nos ennemis ; lors que nous pouvons à peine faire subsister une seule armée. Le Duc de Bouillon neanmoins leve des troupes en Picardie, avec le Comte de S. Paul, de la maison de Longueville, & d'autres Seigneurs, pour tâcher de faire lever le siege de Dourlens. Mais nous avons une Hydre à combattre ; & aussi-tost qu'un mal a cessé, il nous en renaist en divers endroits beaucoup de nouveaux. On dit que le Roy ayant pris la ville de Pesmes, entre
Grey

Grey & Dole, qui est bien forte, & située en un lieu commode, va à Bezançon avec l'agrément des Bourgeois. Mais je croy que la garnison Espagnole les tient si pressez, qu'ils n'auront aucun moyen de faire ce qu'ils desirent. Les Lorrains que Chasteaubrean, & Artigoti avoient levez, ont esté où taillez en pieces, ou mis en déroute par le Marechal de Biron, avant qu'ils se soient pû joindre à l'armée d'Espagne. Mr de Guise agit en homme de cœur contre les Espagnols. On se louë fort de ses services. Je croy que Mr de Mayenne a fait son accommodement; & d'autant plus que la Bretagne veut se rendre au Roy; & que le bruit court que Mr de Lefdiguieres & Alphonse de Corse, ont fait une irruption dans la Savoye. Le Rhingrave Philippe qui s'estoit joint au Marquis de Dourlac avec deux cens chevaux, qu'il avoit levez dans cette frontiere, est passé icy depuis peu de jours, & s'en va trouver le Roy, pour se donner à luy. J'apprends avec plaisir, que les affaires réussissent dans la Hongrie. Pleust à Dieu que la paix de France nous peust permettre de marcher tous ensemble contre cet ennemy commun du nom Chrestien. J'approuve

1495.
Aoust.

1595. prouve fort les loüanges que vous don-
 Aoust. nez au Comte de Mansfeld. Le Parlement
 de Paris a obligé par Arrest quelques
 Theologiens à demander pardon à genoux
 devant le Parlement pour la faute qu'ils a-
 voient faite de condamner la memoire du
 Roy Henry III. & d'approuver les excom-
 munications du Pape contre nos Rois, & à
 reconnoître qu'ils avoient peché en cela
 contre Dieu, & contre sa Majesté Royale,
 & de demander pardon de ce peché à Dieu,
 au Roy, & au Parlement. Je vous supplie de
 m'expliquer ce que vous me mandez de la
 haine du Chancelier de Pologne contre le
 Prince de Transilvanie, car je n'en voy pas
 bien le sujet. Mes complimens, s'il vous
 plaist à tous nos amis. Adieu, Monsieur,
 je vous demande la continuation de vostre
 amitié. Je vous écris cecy à la haste. Je vous
 écriray plus au long à la premiere occa-
 sion. De Strasbourg ce 6. d'Aoust, 1595.

LETTRE CI.

1595. J'ay envoyé à Francfort la réponse de
 Aoust. vostre lettre du 7. de Juillet. J'ay re-
 ceu depuis vostre dernière du onzième.
 Nous attendons M^r de Saury pour le 12.
 d'Aoust.

d'Aoust. Il est venu à Nancy le 2. d'Aoust. 1595.
 Le Duc de Lorraine n'y estoit pas, parce Aoust.
 qu'il estoit aussi aux Eaux. Il les a quittées
 aussi-tost, & est retourné chez luy. J'auray
 grand soin de luy faire vos complimens, &
 ceux de nos amis. Cette interruption des
 Eaux que j'avois commencé de prendre, fait
 que je n'en ressens pas encore l'utilité que
 j'en esperois. J'ay résolu de les reprendre.
 Cependant j'en bois encore tous le jours
 à jeun un verre ou deux, afin que mon estomac
 ne s'en desaccoutume pas. On m'écrit
 que les nôtres ont esté repoussez à la pre-
 miere attaque de la ville de Gran, par la
 lâcheté des Soldats Allemands qui ne pa-
 roissent pas encore bien remis de cette pre-
 miere épouvente qu'ils avoient prise. Je
 crains aussi moy-mesme pour le Prince de
 Transilvanie. Il est en danger d'estre dé-
 fendu avec peu de courage par ceux là
 mesme qui luy ont conseillé d'entre-
 prendre cette guerre. Mais si ce qu'on dit
 de la foiblesse du Grand-Turc est veri-
 table, j'espere bien pour les affaires de la
 Religion Chrestienne. Ces bruits qui cou-
 rent de la déroute de cinquante mille
 Tartares taillez en pieces, de la défaite de
 Ferrat Bassa, & du brûlement de Nicopoli
 sont-

1595.
Aoust.

font-ils croyables? Il seroit au moins a souhaiter qu'ils fussent vrais. Vous m'avez bien marqué la cause de la haine du Chancelier de Pologne contre le Prince de Transsilvanie, que je n'avois pû penetrer jusqu'à cette heure. La paix des Pais-Bas, dont vous m'écrivez-qu'on doit traiter à Spire n'est rien. Les Estats de Hollande ont bien d'autres pensées que n'a l'Empereur ou les Princes de l'Empire. Le Comte de S. Paul, & le Duc de Bouillon ayant resolu de secourir Dourlens, il s'est donné un combat où l'on dit que plusieurs de la noblesse ont esté tuez. Mais nous n'en sçavons encore rien de bien assuré, sinon que le dessein de Mr de Bouillon estoit de forcer le camp des ennemis, ce qu'il ne pouvoit faire sans perdre beaucoup de monde. Je croy que l'accordement de Mr de Mayenne n'est pas fait, & on a quelque soupçon qu'il n'agit pas de bonne foy. Nous sçaurons dans peu de jours plus de nouvelles, & plus certaines. Adieu, Monsieur. De Strasbourg ce 8. d'Aoust 1595.

LET-

I'Ay receu vostre lettre du 22. Iuillet. Mr de Saury arriva, enfin hier après avoir esté tant desiré, & tant attendu. Il vous fait ses amitez & à vos amis. Son arrivée me servira d'excuse pour la breveté de cette lettre. Car je suis accablé. Le Roy a demeuré cinq jours près de Bezançon, & après en avoir receu 30. mille écus d'or, il s'est retiré le 7. d'Aoust. Il campa entre Arbois, qui est un lieu que les excellens vins ont rendu celebre, & la ville de Salins où il y a huit Compagnies de Suisses. Je ne croy pas qu'en ce temps il tente rien par la force. Les affaires publiques l'appellent ailleurs, & je croy qu'il ira à Lyon en grande diligence. Cette défaite près de Dourlens, & la levée du siege de Groll sont pour nous deux estranges contre-temps. Jecroy que Mr de Bouillon fera échappé de cette défaite. Quoy que je sois fort pressé d'ailleurs, je ne puis néanmoins m'empêcher de vous faire le recit de cette histoire. Le 2. d'Aoust six vint gardes du Corps estoient allez en party pour faire quelque course,

1595. course, & pour piller. Ils resolurent d'at-
 Aoust. taquer une petite ville nommée Ornans,
 qui jusqu'alors s'estoit sauvée des gens de
 guerre. Lors qu'ils furent près des mu-
 railles, ils apprirent que huit cens Mous-
 quetaires y estoient entrez peu d'heures
 auparavant. Cette nouvelle ne les fit
 point changer de resolution. Ils rompent
 les portes, ils forcent toutes les barricades
 qu'on avoit faites pour fermer l'entrée :
 tuent plus de cent quatre-vingts hommes :
 en blessent presque autant : en prennent
 quelques-uns, font fuir tout le reste : pil-
 lent cette petite ville ; & reviennent char-
 gez du butin sans avoir perdu aucun des
 leurs. Ils estoient conduits par Mr d'Issay
 qui est un homme de qualité parmy la
 Noblesse de Bourgogne. On nous assure
 que Mr de Lefdiguieres réussit fort en Sai-
 voye, & que Chambery est pressé le vous
 en diray davantage par le premier courier.
 Adieu, Monsieur. Mes complimens à vos
 illustres amis. De Strasbourg, à la haste ce
 13. d'Aoust 1595.

LET-

LETTRE CIII.

J'Envoyay hier à Francfort une lettre, que je vous écrivis precipitamment. Je n'ay guere maintenant plus de loisir. Mais je vous écris pour vous renouveler les complimens que Mr de Saury vous fait, & à vos amis, avec de grands témoignages d'amitié. Cette défaite, près de Dourlens, & la levée du siege de Groll, nous met en un tel estat, que je n'ay presque plus lieu d'esperer que l'affaire que je traite icy, ait le succès que j'en avois attendu. Le Roy a esté quatre jours près de Bezançon. Il en a tiré par force trente mille écus d'or. Il a esté delà à Arbois, ville celebre par ses excellens vins, & delà à Salins. Mais la priere des Suisses, l'estat pitoyable de la Bretagne, les affaires de Picardie, & d'autres encore, l'appellent ailleurs. De tant de Princes qui se disent amis du Roy, nul n'a daigné luy envoyer faire un compliment, lors qu'il estoit dans les lieux voisins de leurs Estats. C'est à eux à voir après cette retraite du Roy, comment ils se défendront contre les Espagnols, dont la fureur est montée à un tel point, qu'ils
ont

nous sommes en danger de perdre la Picardie. Vous sçavez que les Espagnols assiegent Cambray , avec quinze mille hommes & soixante canons. Il s'est trouvé à peine assez de gens de guerre dans la Ville pour arrester les Bourgeois , qui dès le commencement du siege ont non seulement pensé à se rendre ; mais s'en sont déclarez publiquement. Le Duc de Nevers qui avoit envoyé le Duc de Retelois son fils , pour secourir Saint-Quentin qui estoit assiégé, est entré dans la ville de Cambray avec trois cens cinquante hommes d'armes, & cent moulquetaires. On espere que ces troupes suffiront pour défendre la ville contre les Bourgeois. Dieu veuille qu'elles fussent aussi pour la défendre contre les ennemis. Je la tiens perduë pour nous , si nous ne recevons du secours , ou de l'Angleterre, ou de la Hollande. Le Roy traite maintenant avec Mr d'Espernon ; & je ne sçay lequel il aimeroit le mieux , de l'avoir ou pour amy ou pour ennemy. Mais ne parlons point de cela. Je vous envoie une médaille de nostre Roy. Elle vous fera souvenir d'un si bon Prince , après tant de preuves qu'il vous a données de vostre affection

O

1595.
Aoust.

1595.
Aoust

affection à son service. Je vous envoie aussi une lettre de M^r de Saury, qui a pour vous toute l'amitié que vos bons offices ont si justement meritée. Je ne sçay si je dois demeurer icy, ou si je suivray le Marquis vostre voisin. Je suis venu en cette ville pour un sujet que je n'ose confier à ce papier. Mais s'il m'est possible, je tâcheray de dérober un quart d'heure de temps, pour aller vous entretenir & vous embrasser. Cependant je vous prie de faire mes complimens à nos amis. Adieu. Aimez-moy comme je vous aime. Si vous voyez aussi M^r Gentil, je vous prie de l'assurer de la parfaite amitié que j'ay pour luy. Je vous envoie la relation de tout ce qui s'est passé à Dourlens. Je l'ay receuë de M^r de Bouillon. On m'a rendu vostre lettre du onzième d'Aoust, la veille de mon depart de Strasbourg. Adieu, Monsieur. D'Onspach le 24. d'Aoust 1595.

LETTRE CV.

1595.
Aoust

JE ne sçay si on me doit pardonner, d'estre venu, comme j'ay fait, jusques aux portes de vostre ville sans vous avoir esté voir. Il est vray néanmoins que je ne souhaite-

DE M. DE BONGARS 317

haiterois rien tant que de faire une course jusqu'à vous. Mais je ne puis m'absenter de ce lieu, qu'après avoir terminé l'affaire pour laquelle je suis venu; & je seray obligé de prendre aussi-tost la poste pour m'en retourner. Je n'ay rien de nouveau à vous écrire. Je vous ay mandé de Strasbourg, les nouvelles de Bourgogne. Quand je seray de retour, je commenceray à vous écrire comme j'avois accoustumé; & je rendray sans faute la harangue du Cardinal à Mr Calandrin, que j'espere de voir à Francfort vers la fin de la Foire. Je vous prie de tout mon cœur de faire mes complimens & mes excuses à mes amis. Je suis tout à vous & à eux. De Schwabach le 27. d'Aoust 1595.

LETTRE CVI.

CE mot sera pour vous assurer que je suis revenu icy heureusement. l'ay vû Mr de Saury à Haguenau. Il m'avoit écrit de m'y trouver, par sa lettre que je receus en chemin. Je trouvay auprès de luy les Ambassadeurs du Duc de Lorraine, de l'Electeur Palatin, du Duc des deux Ponts; du Duc de Witemberg, du Marquis

1595-
Sept. quis de Dourlac, de nostre Administrateur,
du Chapitre & de la Republique de cette
Ville. On a fort disputé de part & d'autre,
& on n'a pû s'accorder encore. Et il est cer-
tes bien difficile de reparer tant de fautes,
& si importantes, qu'on a faites & dans la
guerre & dans l'accommodement. Je croy
que le Duc de Lorraine ira avec le Cardi-
nal son fils à Phalsbourg, qui est à cinq
lieuës d'icy, où nous nous devons trouver
avec eux. Cependant Cambray est fort
pressé. Nous avons envoyé des Ambassa-
deurs en Angleterre & en Hollande, qui
ont encore plus d'intérêt que nous, à
empescher que cette Ville ne tombe entre
les mains des Espagnols. Le Roy s'ap-
plique luy-mesme tout entier, pour s'ac-
commoder avec le Duc d'Espèrnon, Mr
de Nemours, le Duc de Mayenne, le Duc
de Savoye, & Mr de Joyeuse. Le Duc d'Es-
pèrnon se rend assez traitable dans cet ac-
cord, au moins si on l'en doit croire. Je
croy que l'accommodement de Mr de Ne-
mours, c'est à dire, du Marquis de S. Sorlin,
est fait. Mr du Mayenne est dans une in-
certitude & une irresolution, d'où il ne sort
point. On espere de s'accommoder avec le
Duc de Savoye, & il promet d'envoyer
des

DE M. DE BONGARS. 319
des Ambassadeurs pour traiter de paix. ^{1595.}
Le Duc de loyeuse devient plus commode. ^{Sept.}
de , apres la mort de Madame sa mere ,
qui estoit une femme intraitable. Le Duc
de Ventadour & le Marechal de Matignon
pressent fort Thoulouse. Aussi-tost
que ces accommodemens seront faits, le
Roy se rendra en diligence à Paris. Et s'il
peut en quelque sorte reüssir dans toutes
ces negotiations, il n'aura pas perdu sa
peiné, Le Marechal de Biron est en Bresse
avec une armée. Les Espagnols ont pris
cependant par composition quelques vil-
les dans le Comté de Bourgogne. Le Duc
d'Espernon m'est fort suspect; Et ces con-
jonctures fâcheuses de Picardie, rendent
nos ennemis plus lents à la paix. Nous es-
perons du secours d'Angleterre & de Hol-
lande. Adieu. De Strasbourg, à la haste,
ce 17. Septembre 1595.

LETTRE CVII.

JE suis revenu enfin de Sarbourg. Le ^{1595.}
Duc de Lorraine est venu icy avec ses ^{Sept.}
trois fils, le Marquis du Pont, le Cardinal,
& le Prince de Vaudemont. Les affaires
se sont accommodées par son autorité,

1595.
Sept.

& il a enfin porté à la paix les Chanoines de Saberne qui ne respiroient que la guerre. Car ce Duc voyoit bien que la paix ne pouvoit se faire avec le Roy, qu'après l'accommodement de l'affaire de Strasbourg. Mais ces gens se rendoient plus fiers par la connoissance qu'ils avoient de vos desseins, que tout le monde sçait estre éloigné de la guerre, & peu dignes de ce qui estoit deu à nostre France. La défaite de Picardie, & l'arrivée du Cardinal d'Autriche les rendoit encore plus insolens. Je ne puis penser sans rougir à toute cette négociation. Des gens mal instruits & desarmez ne devoient pas agir avec ces personnes. Il falloit avoir pour cela les armes à la main. Que si vos Princes ne pensent à reprimer l'insolence de ces personnes, je ne sçay plus quel nom leur donner. Le siege de Cambray nous tient fort en peine. Le Duc de Bouillon y a envoyé encore 200. hommes d'armes & 400. Carabins sous un Officier qui a esté long-temps Gouverneur de S. Denis près de Paris, avec une fidelité & une valeur extraordinaire. Le Duc de Montpensier approche de la ville avec ses troupes : Le Roy y envoie devant luy la Noblesse qui estoit au-
prés

DE M DE BONGARS. 321

prés de sa personne. Il fait venir le reste, 1595.
& doit partir aujourd'huy de Lion, où il Sept.
a reconcilié Monsieur le Conneftable avec
Mr de Lesdiguières, & achevé l'accommodement de Mr de Mayenne. Le
Duc d'Espèrnon est venu le 16. de ce
mois à Valence pour y recevoir les ordres
du Roy à ce qu'il dit. On a traité aussi de
quelques negociations le 12. de ce mois
auprès de Lion avec les Ambassadeurs du
Duc de Savoye: Et Mr. de Mayenne se
rend intercesseur pour Mr de Joyeuse, &
quelques autres qui tiennent quelques vil-
les fortës sur la frontiere de l'Anjou & du
Poitou; & donne de bonnes esperances
pour l'accommodement de Mr de Mer-
cœur. Vous sçavez ce qui s'est passé à Ro-
me le 30. d'Aoust. Tout est en suspens
dans l'incertitude du siege de Cambray.
Mr de Saury vous fait ses amitez. A-
dieu. De Strasbourg ce 24. Septembre
1595.

LETTRE CVIII.

J'Ay receu trois lettres de vous. 1595.
Vous aviez joint à la premiere la Sept.
lettre pour Mr de Saury. Je la luy
ay

1595 ay renduë moy-mesme. Il m'a ordonné ,
Oft. en s'en allant , de vous faire ses amities. Il
est party de Strasbourg le premier d'Octo-
bre. J'ay receu dans le deuxiême paquet
la Chronologie du Royaume de Hongrie,
dont je vous suis infiniment obligé. J'ay
receu icy la troisiême du 23. Septembre,
qui estoit écrite de Strasbourg. Il y avoit
dans le mesme paquet une autre lettre à
Mr. de Valde que je vous envoie, parce
qu'il est dans vostre voisinage. Pour ce qui
est des nouvelles de Hongrie, je vous rends
graces, de ce que vous prenez la peine de
m'en écrire, & j'en rends encore à Dieu de
plus grandes, de ce qu'il luy plaist d'y don-
ner un succès si avantageux. Nos affaires
vont mal en Picardie, à cause de l'absence
du Roy. Mais j'espere par la mesme rai-
son, que sa presence les rétablira. Nous
avons perdu la ville de Cambray par la
conspiration des Bourgeois & des Suisses ;
& je ne sçay s'il y a lieu d'esperer quelque
chose de la Citadelle. Mais je croy que c'est
l'avarice de Mr. de Balagny qui à tout
perdu. J'en attends des nouvelles plus
certaines, quand je seray à Strasbourg :
car j'y dois retourner demain , & les
lettres de mes amis m'y rappellent. Le
Roy

Roy est party de Lion le 24. de Septem-
bre. Le Connestable y est demeuré avec
le Conseil du Roy : & Sa Majesté est re-
soluë d'y revenir aussi-tost qu'elle aura
mis ordre aux affaires de Picardie. Mais
elle trouvera assurément dans cette Pro-
vince les choses plus embarrassées qu'elle
ne s'imagine. Le Comte de Bour-
gogne a fait sa paix par l'intercession des
Suisses , à condition qu'il demeurera
neutre. Verdugon dont vous m'écri-
vez dans vostre derniere lettre, est mort
à Luxembourg. Je vous ay envoyé de
Strasbourg l'écrit Allemand que le Mar-
quis de Dourlac a fait publier. J'auray
soin de vous envoyer un Hippocrate
de l'impression de Vechel. Adieu, Mon-
sieur. Mes complimens, s'il vous plaist
à tous nos amis. De Strasbourg ce 16.
Octobr. 1595.

1595.
Oët.

LETTRE CIX.

LA derniere lettre que j'ay receuë de
vous, est du 29. de Sept. Vous m'o-
bligez infiniment de m'écrire si au long,
& avec une liberté toute entiere. Je me
réjoûis du bon succès des affaires de Hon-
grie.

1595.
Oët.

1595.
Oct.

grie. Mais il me semble qu'on ne voit plus parmy ces troupes, ny la mesme vigueur, ny cette conduite si sage qu'on y a veuë, lors qu'elles estoient commandées par le Comte de Mansfeld. Nos affaires languissent, ou plutôt perissent, en Picardie, à cause de l'absence du Roy. J'ay honte de parler de Cambray, tant il est visible qu'on n'en doit la perte qu'à la tyrannie & à l'avarice de Mr de Balagny. La premiere a éloigné de luy les esprits de tous les Bourgeois; & la seconde a épuisé tout ce qui estoit nécessaire pour les vivres & pour l'entretienement de la guerre. Je me console néanmoins dans un si grand malheur, par la consideration des justes jugemens de Dieu; & dans le ressentiment mesme de nos maux, j'ay quelque plaisir de voir ce tyran tombé du trône, où il estoit monté par une grande violence, & où il s'estoit conservé par une injustice encore plus grande. Mais je ne sçay pas bien toutes les particularitez de cette affaire. Je croy certainement que le Roy aura esté à Paris le premier ou le second d'Octobre; & je ne doute pas qu'il ne soit maintenant sur les frontieres de Picardie, avec une grande armée. Mais je reviens

reviens toujours à mes vieilles plaintes.

La pauvreté nous tuë. Elle ne nous permet ny de commencer, ny d'achever rien de solide. Nous avons une Noblesse toujours preste & toujours promte, qui est brave au dernier point. Mais qui

peut retenir long-temps des gens qui n'ont pas dequoy subsister? Ils demeurent fermes pendant quelques semaines, prests à tout entreprendre, tant que leur dure l'argent qu'ils ont apporté de chez eux. Quand il est finy, ils ne pensent plus qu'à leur maison, & ils s'en retournent. Nostre Infanterie est toute ruinée, la discipline ne pouvant subsister parmy les guerres civiles. Les soldats qu'on ne paye point, ne pensent qu'à piller. Ils sont encore plus redoutables aux amis qu'aux ennemis. Mais attendons en paix ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de tout. L'espere du ciel quelque chose de grand & de solide, voyant que la raison & la sagesse sont tellement obscurcies dans l'esprit de tous les hommes. Mr de Saury est party de Nancy le treizième de ce mois. Il devoit se joindre à quelques gens de pied près de la ville de Neufchâstel en Lorraine, & rencontrer auprès de

1595
Oët.

saint Dizier une escorte de Cavalerie, commandée par le Comte de Chaligny frere du Duc Mercœur, & par Artigoti. La paix a esté publiée dans la Lorraine; mais les articles n'en ont pas encore esté écrits, selon les formes accoustumées. Les Lorrains s'employent toujours, quoy que foiblement, à razer les fortifications de Bennefeld. Ils y travaillent neanmoins, mais nos mauvais succès les rendent plus negligens. Il me prend envie quelquefois de m'écrier, O lâcheté des Princes! elle est plus grande que vous ne pouvez la concevoir; & je n'aurois jamais crû jusqu'à cette heure, je ne dis pas que de grands Seigneurs ou des Princes; mais que les derniers des hommes fussent capables de cette prodigieuse bassesse, que nous voyons regner aujourd'huy. Je vous rends mille grâces, Monsieur, de la description tres-belle & tres-exacte de la Hongrie, que j'ay receuë après la Chronologie du mesme País que vous m'avez envoyée. Vous recevrez l'Hippocrate des gens mesmes de Vechel, qui se sont chargez de vous l'envoyer. Je vous prie de me mander s'il est vray que ces presens de Moscovie ayent esté aussi magnifiques qu'on les a publiez; ce que c'est.

DE M. DE BONGARS. 327

c'est que cette irruption de Zamoski dans la Valachie, ou dans la Moldavie ; & quels sont ces grands preparatifs de Sinan Bassa ? Si vous en sçavez quelques nouvelles, je vous prie de me les dire. J'ay peur que tous ces peuples ne prennent de nouvelles forces, pendant que nous serons occupez ailleurs. Et si ces Princes ont quelque sagesse, ils ne laisseront pas passer une occasion si favorable. Ils ont affaire à des ennemis épouvantez, qui n'ont plus ny de vieilles troupes ny de bons chefs. Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis, & en particulier, mes respects à Mr le Comte. Je mets dans ce paquet les nouvelles que je reçois presentement de Paris. Je vous renvoye la harangue du Cardinal Bathori, & je vous en rends mille graces. De Strasbourg ce 22. Octobre 1595. 1595.
Oct.

LETTRE CX.

J'Ay receu deux lettres de vous, l'une du 14. Octobre, l'autre du 20. aussi. 1595.
Nov. quelles je n'ay pas encore répondu. Je voy que vos affaires vont mal en Hongrie, & les nostres sont aussi en mauvais estat, à

O 7

moins

1595.
Nov.

moins que Dieu ne nous assiste comme il a fait jusqu'icy. Vous avez sçeu qu'on a publié une treve avec Mr de Mayenne, & sous son nom, avec les autres chefs des Ligueurs, avec le Duc de Mercœur & le Duc de Joyeuse. La plupart des nostres se persuadent qu'une paix certaine est caché sous le nom de cette treve. Je croy mesme que l'accommodement de Mr de Mayenne est tres-assuré. Nous attendons à Paris Mr. le Prince de Condé, qui est nostre seconde esperance. Les plus sages croient qu'il fera comme le seau, qui affermira la tranquillité publique: & je ne m'éloigne pas de leur sentiment. La presence d'un successeur de la Couronne épouventera les ennemis, détournera les pernicieuses entreprises de quelques-uns, & fera concevoir à tous les sujets du Roy, de meilleures esperances pour l'avenir. Mais on a découvert à Paris une grande conspiration. Prés de trente personnes ont esté faits prisonniers, dont il y en a eu cinq qui ont esté punis pour leur perfidie le 12. d'Octobre, les uns ayant esté pendus, les autres brûlez: & on écrit que les autres ont esté executez le lendemain. Je croy que Mr de Saury aura joint seurement les troupes à l'ar-

à l'armée du Roy le dernier d'Octobre, ^{1595.}
 selon qu'il me le témoigné par sa lettre ^{Nov.}
 du penultième d'Octobre. J'espere, dis-
 je, qu'il sera arrivé en seureté auprès du
 Roy ; parce qu'il n'a pas seulement enten-
 du parler des ennemis durant tout le che-
 min & que par tout on luy a donné des
 vivres. Il n'y avoit alors que vint malades
 parmy ses gens. Le Roy estoit occupé à
 se faire voir de nouveau aux villes de Pi-
 cardie, & on l'attendoit à l'armée pour
 le 8. de ce mois. Mais M^r de Saury a receu
 ordre de quitter ses troupes, & de se ren-
 dre en diligence auprès de sa personne. M^r
 de la Tuillerie nostre amy a esté en Hol-
 lande, pour avoir soin d'en faire venir des
 vivres. Car une Province aussi épuilée
 qu'est la Picardie, ne peut pas suffire pour
 faire subllister une armée Royale, à moins
 que de recevoir du secours d'ailleurs. M^r
 de Nevers est mort. Je m'impose à moy-
 mesme silence, touchant Cambray, après
 que je vous auray fait cette remarque, que
 depuis cette perte les Gouverneurs des
 autres Villes sont beaucoup plus soumis
 aux ordres du Roy : & qu'au lieu qu'au-
 paravant ils ne vouloient point recevoir
 de garnisons, ils les reçoivent mainte-
 nant,

1595.
Nov.

nant, & les demandent mesme au Roy. Que nos perils au moins nous rendent sages, & non seulement nos perils, mais nostre perte presque assurée. La paix est maintenant dans le Comté de Bourgogne; quoy qu'il semble que Mr de Tremblecour y excite encore je ne sçay quels troubles. Mais les troupes Espagnoles retournent en Italie, & il en passe beaucoup par Basle. Le Duc d'Espéronn m'est fort suspect. Je suis dans une grande attente, de ce que Mr de Guise & Mr de Lesdiguières pourront entreprendre. Le Roy payoit à Mr de Balagny deux mille hommes de garnison : & lors que les ennemis sont venus assieger la Place, il n'en avoit pas trois cens; & n'avoit pas mesme de vivres pour faire subsister un si petit nombre. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis, & mes respects à Mr le Comte. Adieu. Ce 8. Novembre 1595.

L E T T R E C X I.

1595.
Nov.

I'Ay receu deux lettres de vous, l'une du 22. d'Octobre, l'autre du 24. & cette dernière m'a esté renduë la première. J'attends les lettres du Roy touchant ce qui

qui se sera paſſé à Rome. le ne m'en ex-^{1595.}
 plique point encore moy-mefme, & j'au-^{Nov.}
 rois honte de m'arreſter aux bruits qui
 courent. Cette perte de Cambray me tou-
 che fort. Mais un ſeul homme ne peut pas
 répondre de la fidelité & du ſoin de tant
 de perſonnes, n'y eſtre preſent luy-mefme
 à ce qui ſe paſſe en tant de lieux. Le bruit
 court que la Fère eſt aſſiégée. Elle eſt ſi-
 tuée en un lieu plein d'eaux & de maré-
 cages, & ſi on l'attaque en ce temps, l'e-
 venement en ſera douteux. Le Roy eſtoit
 allé en perſonne pour aſſurer les villes
 frontieres. le croy que preſentement il
 ſera revenu à l'armée; Mais je ne voy pas
 bien ce qu'il pourroit entreprendre en
 cette ſaiſon dans une Province ſi épuifée.
 C'eſt pourquoy je m' imagine qu'il re-
 viendra à Paris, pour achever de reduire
 ſous ſon obeïſſance ce qui luy reſte encore
 du dedans de ſon Royaume. le ne doute
 point que l'accommodement de Mr de
 Mayenne ne ſoit fait, & j'eſpere que celui
 de Mr de Joyeuſe ſe fera encore. Mr de
 Mercœur ſe rend plus difficile. Ces gens-
 là ſe mettent à ſi haut prix qu'on perd
 preſque plus qu'on ne gagne à les ache-
 ter. Ils nous dépouillent dans noſtre nu-
 dité

1595.
Nov.

dité mesme, & il faut employer pour reconciller ces harpies, tout ce que nous pouvons tirer de nostre substance & de nostre sang. Je croy neanmoins que nous les devons gagner par quelque moyen, & à quelque prix que ce puisse estre. Je vous ay écrit, ce me semble, dans ma dernière lettre, la mort de Mr de Nevers. Il est mort le 25. d'Octobre dans la ville de Nefle. Mr. de Bouillon est revenu à Sedan pour prendre un peu de repos, comme je croy. J'attends des lettres de luy. Aussi-tost que j'en sçauray quelque chose d'assuré j'auray soin de vous le mander. Au reste je ne puis vous témoigner assez ma reconnaissance, pour l'extrême soin que vous avez de me faire sçavoir toutes choses. Vous estes si ponctuel à m'écrire, que je ne puis répondre à vostre exactitude en vous écrivant. Je reconnois comme vous que dans les articles, dont ceux de nostre party sont convenus avec les Lorrains, on a traité trop en détail de certaines choses. Mais nous avons esté obligez de nous attacher aux points qui nous avoient esté prescrits, & de perdre beaucoup de jours & de semaines pour disputer de ces bagatelles. Je vous laisse à juger

ger si Mr de Saury s'est pû rendre aisément à cette conduite, & s'il l'a goustée, estant de l'humeur dont vous le connoissiez. Nous en avons au moins tiré un avantage qui sera grand, comme je l'espère, pour cette Province, & pour toute l'Allemagne, qui est de faire quitter les armes au Duc de Lorraine, lors qu'il avoit déjà presque tiré l'épée pour faire la guerre. Mais je remets à un autre temps à vous entretenir de cecy. Qu'oy qu'on puisse dire des succès heureux de la Transilvanie, je crains beaucoup pour ce grand Prince, que les ennemis venant fondre sur luy avec toutes leurs troupes, on ne luy donne point le secours qu'il a justement mérité, & qu'estant abandonné il ne succombe sous une si grande puissance. Je prie Dieu de ne le permettre pas. Car il est certain qu'il a rendu un service tres-important à la Religion Chrétienne. On m'écrit que les Espagnols ont mis de l'argent en déposit à Magdebourg pour lever des troupes. Si vous en sçavez quelque chose, je vous prie de me le mander, comme aussi ce que vous aurez pû reconnoistre des desseins des Princes qui ont ordre de traiter de la paix des Pais-Bas. l'ay eu soin qu'on vous envoyast un
Hip-

1595.
Nov. Hippocrate, mais peut-estre que les gens de Vechel n'en ont pas eu la commodité. Adieu. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis. De Strasbourg ce 17. Novembre 1595.

LETTRE CXII.

1595.
Nov. **L**Ors que j'avois déjà fait mon paquet, j'ay receu vostre lettre du 25. d'Octobre avec celle de Mr. Peucere. J'ay répondu à la haste à cette derniere, parce que le Messager estoit pressé, & qu'on m'avoit adverti trop tard qu'il devoit partir. Je ne sçay rien du traité de paix entre le Roy mon maistre, & le Roy d'Espagne, que des bruits qui courent. Il y a bien du pour & du contre; mais nous en parlerons une autre fois. Si vous avez d'autres lumieres touchant la paix des Pais-Bas, & les Princcs qui se sont chargez de cette negotiation, je vous prie de m'en faire part. J'ay peur que ces mediateurs de la paix ne desobligent fort les Estats Generaux des Provinces-Unies, quoy qu'en mesme temps je souhaiterois beaucoup pour eux aussi bien que pour nous, une paix qui fust stable & avan-

DE M. DE BONGARS. 335
avantageuse. Mais je n'ose rien espérer ^{1595.}
dans cette grande perfidie qui regne au- ^{Nov.}
jourd'huy. Aussitost que je sçauray quel-
que chose de certain de nos affaires, je vous
l'écriray. Je ne puis souffrir que vous
fassiez de la dépense pour me faire sçavoir
des nouvelles. Si vous voulez m'obliger,
envoyez moy les Couriers, & j'auray soin
de les satisfaire. Adieu, Monsieur. De
Strasbourg ce 20. Novembre 1595.

LETTRE CXIII.

IE vous ay écrit depuis peu, si je ne me ^{1595.}
trompe, que le Roy a fait élever deux ^{Nov..}
forts auprès de la Fere. Cette Ville est très-
forte, & par son assiete & par les fortifica-
tions. On n'y entre que par deux endroits
fort resserrez. Le reste est inaccessible, par
des marecages & par un terrain toujours
flottant. Mr de Sancy nostre amy, a pris le
soin de faire bastir & de défendre un de
ces forts. Mais je crains extrêmement,
qu'après que le Roy se sera retiré, les en-
nemis n'attaquent ces forts avec tant de
troupes, qu'on ne puisse leur résister. Le
Roy a fort peu de gens avec luy, ayant
esté obligé de distribuer dans les garnisons
une

1595.
Nov.

une partie de son armée; & la Province qui est déjà si ruinée, ne peut pas mesme nourrir ce qu'il a de monde. On est en France dans une extrême indigence d'argent & de vivres; & cela ne peut pas estre autrement, parce que tout le commerce des Provinces étrangères & éloignées a cessé: que les champs ne sont plus cultivéz, & que la pluspart mesme des laboureurs sont morts de misere. La ville de Soissons jusqu'à present, ne s'est point déclarée ennemie, à cause ou de la treve, ou de la paix, qui a esté faite avec Mr. de Mayenne. A moins de cela ceux qui assiègent la Fere ne pourroient pas estre si en repos. Tout ce qu'on avoit dit de Mr. de Mercœur est incertain; & il court de fort méchans bruits de Mr. d'Espernon. Mr. de Nemours a esté demander conseil au Duc de Ferrare. Madame sa mere le porte à la paix, & à son devoir autant qu'elle peut. Il est maintenant à Turin, où est arrivé le Cardinal d'Autriche, comme vous aurez sceu par les lettres d'Italie. Le Connestable de Montmorency est entré dans Paris avec une suite magnifique. Il y a déjà un mois que Monsieur le Prince de Condé estoit arrivé
à

à Tours. Je croy qu'il est aussi présente-^{1595.}
 ment à Paris. Mr de Bouillon fait de May.
 grands preparatifs à Sedan, pour y soutenir le siege, dont tous les Espagnols le menacent; & je croy qu'il le soustiendra avec plus de cœur, que Mr de Balagny celui de Cambray. Il court un bruit que ce dernier a fait voir au Roy des lettres écrites par Mr de Nevers; par lesquelles il l'assuroit qu'il ne devoit s'attendre en aucune sorte au secours du Roy; & que Mr de Balagny pretend que c'est ce qui l'a obligé de se rendre; ayant jugé que ce seroit la plus grande de toutes les folies, d'attendre & de souffrir les dernieres extrémités, sans avoir aucune esperance de secours. Il y a déjà plus d'un mois qu'on punit dans Paris, ceux qui avoient conspiré ensemble d'y faire entrer le Duc d'Aumale; qu'on pend les uns, & qu'on brûle les autres. On a pris aussi un Espagnol, qui feignant de venir donner des avis pour se saisir de la Navarre, & de l'Arragon; avoit esté envoyé par le Roy d'Espagne pour tuer Antoine Perez. Adieu. Mes complimens, s'il vous plait, à tous nos amis. De Strasbourg ce 30. Nov. 1595.

LET.

1595.
Dec.

LETTRE CXIV.

L'Ay reçu le dernier Novembre vostre lettre du 9. du mesme mois. Vous faitez assez voir, Monsieur, qu'elle est vostre vertu, lors que vous m'écrivez que nous devons souffrir avec patience, ce qui nous arrive maintenant selon la volonté de Dieu; en esperant quelque chose de meilleur, pour un autre temps. Mais s'il nous reste aujourd'huy quelque lieu d'esperer, ce ne peut estre que contre l'esperance mesme. Car sur quoy pouvons-nous assseoir le fondement de cette esperance parmi cette effroyable corruption, qui regne presentement dans les mœurs & la vie des hommes? Nous devrions neanmoins supporter toutes ces choses, non seulement avec un esprit égal, mais mesme avec joye, comme ont voulu les Stoïciens, si nous avions assez de force pour faire une si grande violence à la nature. Mais ce n'est pas icy un sujet de lettre. Les nouvelles d'Italie nous marquent les mesmes choses que vous m'écrivez de Marseille. Je ne croy nullement cette nouvelle, quoy qu'il semble qu'en ce temps il n'y ait point

point de fidelité assez incorruptible pour 1525.
estre à l'épreuve de l'or d'Espagne. Si Dec.
donc ce qu'on dit est veritable, ce ne
feroit pas une chose extraordinaire en un
sicle comme le nostre. Toutes les nou-
velles de Provence ne parlent que de
guerre. Monsieur de Guise, Mr de Les-
diguières, Alphonse de Corse, d'un costé;
& de l'autre, Mr d'Espèrnon, que je
croy indubitablement estre soutenu par
Monsieur de Savoye, par le Roy d'Espa-
gne, & par le Duc de Nemours. De sorte
qu'il semble qu'une guerre furieuse se va
exciter dans cette Province-là. C'a esté une
grande sagesse au Roy de donner à Mr
de Guise dans son Gouvernement, Mr
de Lesdiguières pour Lieutenant de Roy.
C'est une coustume qui est déjà établie
en France, de donner aux Gouverneurs
de Provinces des Lieutenans, qui ne
sont pas Lieutenans des Gouverneurs,
ny choisis par eux; mais Lieutenans du
Roy, establis par le Roy mesme; afin que
si les Gouverneurs formoient quelques
entreprises contre le service du Roy, ils
ayent soin de les arrester ou de les tra-
verser, jusqu'à ce que le Roy y puisse met-
tre ordre. C'est ainsi que sous le feu Roy

P

quel-

1595.
Dec.

quelques Provinces se sont défenduës contre les entreprises de la maison de Guise, & particulièrement la Champagne, qui estoit une Province entierement attachée au chef de cette maison. Le Cardinal Albert est à Turin. Le Prince d'Orange est party de Milan le 18. de Novembre pour l'aller trouver. Le Connestable de Castille est retourné le 16. à Milan. Il semble que les Hollandois considerent peu l'un & l'autre. Mais je ne suis pas en cela de leur avis. Car il ne faut pas juger de l'esprit du Cardinal Albert, par celuy de l'Archiduc Ernest; puis que ce Cardinal a esté nourry dans les affaires & dans le Conseil d'Espagne, & qu'il est mesme chargé d'or; ce qui est le plus important: au moins si ce qu'on en dit est veritable. Je crains aussi le Prince d'Orange, à cause d'un certain homme, qui est en quelque sorte vostre voisin. Si vous devinez qui il est, n'en parlez, je vous prie, à personne; & souvenez-vous en bien. Vous le devinerez, si je ne me trompe, où je vous le diray ensuite plus clairement. On se prepare en Angleterre à bien recevoir la puissante flotte, qu'on dit que les Espagnols mettent en mer. Il n'y a rien de bien
fer-

ferme dans l'Irlande. Ils se mettent peu ^{1595.}
 en peine du public dans ce Pais-là : com-
 me font vos Princes , qui se trompent
 honteusement , s'ils s'imaginent estre à
 couvert par ce nom si auguste de l'Empi-
 re. Voilà mes sentimens sur les points que
 vous m'avez proposez. Je vous ay écrit
 fort particulièrement sur l'estat de nos
 affaires il y a trois jours. J'y ajoute seule-
 ment que ces grands preparatifs de
 Luxembourg , sont suspects à ceux de
 Mets & à ceux de Sedan. Ceux de Mets
 ont prié l'Electeur Palatin & cette Re-
 publique , de leur envoyer de la poudre à
 canon. Nostre Princesse Marguerite ,
 qui a esté Reine autrefois , vient à Paris ;
 où le Roy déclarera solennellement, qu'il
 ne la reconnoist point pour sa femme.
 Nostre Connestable est entré dans Paris
 le 10. de Novembre. Adieu , Monsieur.
 Mes respects , s'il vous plaist , à Mr le
 Comte , & mes complimens à nos amis.
 J'ay eu soin de faire rendre à Mr Zundelin,
 la lettre que vous aviez mise pour luy
 dans mon paquet. Les gens de Vechel
 m'ont fait dire qu'ils vous avoient en-
 voyé un Hippocrate. Je pourray faire un
 tour à Basle , sur la fin de l'année. Je

1595
Dec.

vous prie de m'envoyer la lettre que vous aviez écrite à celui à qui vous aviez donné soin de vostre écrit, pour voir si je n'en pourrois point découvrir quelque chose. Si les Morales de S. Basile ont esté imprimées en Latin à Paris, & s'il s'en trouve encore quelque exemplaire, j'auray soin de vous en faire avoir. Adieu, encore une fois. De Strasbourg ce 3. Decembre 1595.

LETTRE CXV.

1595
Dec.

Il y a déjà long-temps que je ne reçois point de vos lettres. Je ne sçay si vous aurez receu celle que je vous avois écrite le 30. Novembre, & une seconde le 3. Decembre. J'ay envoyé la premiere par vostre Messager, & la seconde par celui de Strasbourg, qui va souvent où vous estes. Vous apprendrez les nouvelles ordinaires des relations que j'ay mises dans vostre paquet. Elles sont assez vieilles. J'ay crû néanmoins que je vous les devois envoyer. Il y a déjà assez long-temps que les troupes Espagnoles sont entrées dans la Bourgogne, & dans le Comté de Montbelliard. On dit que les Espagnols ont quelque dessein sur Geneve, & que le Cardinal doit passer par Basle; ce
que

que j'ay de la peine à croire. Nous avons ^{1595.} bonne esperance du siege de la Fere. On dit ^{Dec.} que les assiegez sont convenus de se rendre, si dans Noël ils ne reçoivent un puissant secours. Il est bon que vous sçachiez ce que je vais vous dire pour comprendre ce que vous lirez des deux forts, dans les nouvelles que l'on écrit de la Fere. Il y a deux entrées à la Fere par deux levées de terre qu'on a faites dans les marais. Le Roy a basti deux forts sur ces deux levées. Il y a une petite riviere qui entre dans la ville, & un canal qui décharge dans cette riviere toutes les ordures & les immondices. Le Roy a fait une digue pour faire inonder la ville par la riviere, & on dit qu'elle s'est tellement grossie que toute la ville est couverte d'eau de la hauteur de quelques pieds. Le Connétable de Montmorency est dans le Camp. Mr. le Prince de Condé est à Paris. On écrit comme une nouvelle certaine que Mr. de Mayenne a esté avec le Roy, & qu'il l'a fait entrer dans Soissons. On dit que le Comte Eyraud de Solms est guery de la blessure qu'il avoit receüe au siege de la Fere aussi tost qu'il y fut arrivé. Il est certain que Mr. de Tremblecourt a

1595. esté tué par l'ordre du Duc de Lorraine.

Nov. Voicy comme la chiole s'est passée. Remiremont est une ville sur la frontiere de la Lorraine & du Comté de Bourgogne, où il y a une maison de Religieuses de qualité, à qui il est libre de se marier. La cousine germaine de Mr de Tremblecourt est l'Abbesse de cette maison, & il estoit logé dans la ville cette nuit-là. Le Duc de Lorraine y envoya des Archers qui entreurent pendant la nuit, & demanderent du secours aux Bourgeois. Sur le minuit ils vinrent investir avec le fer & le feu le maison où il dormoit, si ces esprits remuans peuvent dormir. Ils font voir l'ordre qu'ils avoient receu du Duc de le luy amener mort ou vif. Ils le menacent de le tuer & de le brûler s'il ne se rend. Comme il ne luy restoit aucun moyen ny de résister ny de s'enfuir, il se remet entre leurs mains. Lors qu'ils eurent gagné la compagnie, luy faisant croire qu'ils le mennoient à Nancy au Duc de Lorraine, ils luy dirent de mettre ordre à ses affaires s'il en avoit, & de se preparer à la mort. Il leur demande, & il obtient d'eux qu'ils luy fissent venir un Prestre du village le plus proche, & mesme qu'il pust luy

par-

parler librement sans estre lié. Les Mous-^{1595.}
quetaires estoient en haye de part & d'au-^{Dcc.}
tre qui avoient toujourns l'œil sur luy.
Enfin prenant son temps pour se sauver,
il saute tout d'un coup avec une grande
resolution pardeffus des hayes de quel-
ques jardins qui estoient proches, & se
jette dans la Moselle. En mesme temps
on luy tire quelques coups de mousquets
dont il fut blessé avant que d'entrer dans
l'eau, & dans l'eau mesme où les forces
luy manquerent, & criant que c'estoit
assez, il fut noyé. Telle a esté la fin de
cet homme qui estoit tres-brave, mais
fort leger. On dit qu'il avoit esté fort in-
solent, & en actions & en paroles à l'é-
gard du Duc, & qu'il avoit fait dessein
de delivrer le Marquis de Chauffin frere
du Duc de Mercœur, que le Duc de
Lorraine tient prisonnier depuis deux
ans. Adieu, Monsieur. Mes compli-
mens, s'il vous plaist à tous nos amis.
De Strasbourg ce vingt-quatrième De-
cembre 1595.

2596.
lanv.

LETTRE CXVI.

LE Messager m'a rendu icy vostre lettre avec un suc purgatif, dont je vous rends mille graces. Je ne m'en suis pas encore servy, parce que j'avois pris des pillules, le jour de devant que je le receus. J'ay esté surpris de ce que vous avez ajousté dans vostre billet, que les Princes sont venus aujourd'huy à un tel point, que la crainte qu'ils ont de perdre un peu d'argent leur fait quitter tout le soin de s'unir ensemble. Mais que dites-vous, Monsieur, que ces Ministres de Dannemarc puissent se résoudre à vendre à l'Espagnol leurs destroits du Sund & du Belt, c'est à dire leur liberté & leur Royaume? Car ils luy engagent ces deux fameux passages pour trois ans, ce me semble, afin qu'il en tire le peage, & qu'il les garde. L'Espagnol s'oblige à leur donner deux fois autant de revenu qu'ils en auroient. Est-il possible que des hommes libres se precipitent ainsi dans les chaînes & la servitude; On m'écrit aussi qu'on craint de grands soulèvemens dans la Pologne; parce que ceux qui se sont éloignés du Pape y ont esté mal-traitez. Si vous en sçavez quelque chose,

se, je vous prie de me le mander. Nous sommes menacés de tous côtez d'effroyables mouvemens, si nous vivons assez pour les voir. Je prie Dieu qu'il nous donne une assez grande constance pour les bien souffrir. Le siege de la Fere dure tousiours, & on en espere bien. Ce que je vous avois mandé de la composition que les assiegez avoient faite, n'est pas veritable. Le Roy a environ douze mille hommes de pied, & une excellente cavalerie. Il est resolu de ne rien accorder aux ennemis. Je crains qu'il ne nous donnent des affaires, en faisant diversion, & assiegeant une autre Ville. Mais ce qu'on dit est avantageux, que les soldats se soulèvent dans le Pais-Bas; parce qu'on ne le paye point. Leur esperance est dans le Cardinal d'Autriche, que quelques-uns assurent estre dans le Comté de Bourgogne avec ses troupes; & d'autres qu'il est déjà passé plus avant. Il est vray qu'il y a des troupes en ce Comté-là, qui sont environ de huit mille hommes, selon ceux qui les grossissent le plus. Il semble que les Hollandois ne font pas grand estat de ce Cardinal. Je vous puis assurer que Mr. de Bouillon est fort bien auprès du Roy, &

348 LETTRE. CXVI.

1596.
Janv.

je le sçay, parce que luy-mesme m'en écrit souvent. Il est maintenant tout appliqué à fortifier Sedan, & Madame de Bouillon porte elle-mesme la hotte, avec toutes les Dames de sa suite. Il y a aussi à Mets environ quinze cens hommes qui sont occupez sans cesse à rétablir les murailles, & à faire des levées de terre. Mr Calandrin vous fera voir les extraits de diverses lettres. Je vous prie d'assurer de mes respects Monsieur le Comte, & tous Messieurs les Senateurs, qui sont le soutien de vostre Republique. De Strasbourg ce premier Janvier 1596. Je souhaite que toute cette année soit heureuse pour vous, & pour toute vostre Republique.

LETTRE CXVII.

1595.
Fevr.

A Peine ay-je le temps de vous écrire trois mots; tant je suis accablé de diverses lettres, en ayant trouvé une infinité qui m'attendoient. Mais je vous en voyeray un courier dans trois jours, qui vous portera des lettres pleines de nouvelles. Cependant je vous diray que Mr d'Espéron a remis ses biens, sa personne & sa vie, entre les mains du Roy; & qu'on es-

espere bien de ceux de Marseille. Mais la Fere est une beste, qui ne s'apprivoise point. C'est une affaire dont on ne voit point le bout. Le Roy est resolu d'attendre, & de hazarder tout. Il y a dans le Comté de Bourgogne, un certain Gouverneur Italien nommé Antoine, qui a bien servy les Espagnols dans cette Province-là. Cet Italien ayant suivy le Cardinal d'Autriche, & voyant qu'on refusoit le payement des soldats qui estoit deu depuis plusieurs mois, a abandonné ce Cardinal; s'est retiré dans le mesme Comté, & s'est rendu maistre de quelques Chasteaux & de quelques Villes. Il paroist par là que le Cardinal d'Autriche a resolu d'employer contre la France, toutes ces montagnes d'or dont on parle tant, sans en vouloir rien prendre mesme pour ses troupes. Mais je reserve à vous entretenir de cecy plus au long dans trois jours. J'ay receu icy vostre lettre du troisiéme de Janvier, & une plus nouvelle du vingt-deuxiéme, avec celles de Mr Peucere, de Mr Lobbet; & les relations de Poløgne. J'attends de vous les nouvelles que vous aurez du Nonce Apostolique, de l'Evesque de Bamberg, & du

350 LETTRE CXVII.

1596.
Fevr. Prince de Transilvanie; si cela ne vous incommode point; & ce que vous aurez pû sçavoir des troupes d'Espagne, qu'on dit qui se levent. Je vous demande pardon de la liberté que je prends. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis, & à Mr Nutzel; à qui je répondray par le premier courier. Adieu. De Strasbourg ce 18. Fevrier 1596.

LETTRE CXVIII.

1596.
Fevr. **I**'Ay tant de lettres à écrire, que je puis à peine trouver le temps de vous faire ce billet. Nous avons esté & nous sommes encore occupez à examiner & à punir des voleurs. Il y a trois jours que cinq d'entre eux ont esté exécutez à mort à Dachstein. Leur chef qui estoit Gouverneur du chasteau de Dachstein, est encore en prison. On dit qu'on jugera aujourd'huy des Bourgeois qui ont eu part à cette conspiration. Ces gens-cy vont bien lentement & bien froidement, dans une affaire de si grande importance. Car on a de grands soupçons qu'on vouloit trahir la Ville. Je souhaite qu'ils se trouvent faux: mais pour moy je les croy presque certains. Et ces
Messieurs-

Messieurs-cy apprehendent de mettre le doigt sur cette playe. Je ne dis cecy, qu'à vous seul. On dit que Geneve a évité aussi deux grandes trahisons, en peu de jours. Je vous écrivis la dernière fois, que le Duc d'Espernon s'est remis entre les mains du Roy. Je souhaite que ce soit tout de bon. Vous sçavez l'histoire de la poudre à canon avec laquelle on avoit voulu faire sauter la maison où il estoit; ce qui a donné lieu au bruit de sa mort. Mais nous sommes toujours en suspens pour Marseille; & on dit que Mr de Lesdiguières ayant résolu d'y entrer, ou par force ou par adresse, son entreprise a esté découverte par deux serviteurs de Mr de Guise, qui en ont esté pendus. Les Hollandois continuent à faire subsister à leurs dépens, le secours qu'ils ont envoyé au Roy. Il est de trois mille Gascons, conduits par le jeune la Noüe, qui ne degénere en rien de la grande réputation de son pere; & de presque autant d'Ecossois & de Hollandois. La Reine d'Angleterre a pour Ambassadeur en France Omthom, qui promet tout ce qu'on peut attendre de la bonne volonté & de l'affection de la Reine sa Maîtresse, pour le Roy. Je croy que

1596.
Fevr.

le Cardinal de Joyeuse est aussi à la Cour de France. Il vient proposer de la part du Pape, une treve avec les Espagnols. Mais le Roy ne l'acceptera point, à moins qu'il ne se voye hors d'esperance de recevoir du secours de ceux dont l'interest est, que les Espagnols soient occupez à la guerre qu'ils nous font. Le Roy est resolu d'attendre un combat devant la Fere; sçachant qu'à moins que de se battre, on n'y peut faire entrer de secours. Il a fait publier des Edits severes pour appeller auprès de sa personne toute la Noblesse. Mais pendant que nous pressons les assiegez, la faim nous presse de toutes parts. Et ce n'est pas, ce me semble, une merveille seulement, mais un vray miracle, qu'une Province si pauvre puisse nourrir tant de troupes. Je n'ay rien de nouveau à vous dire touchant le Cardinal d'Autriche. Il promet de faire la paix, & de se faire élire Roy des Romains. Mais je ne croy pas que cela se puisse faire avec l'agrément de l'Empereur. Il n'est pas étrange que des Cardinaux pensent à se faire Roys. Nous en avons vû un exemple dans le Portugal; & pourquoy n'en verriez-vous pas aussi un parmi vous, puisque ce mesme Cardinal est

DE M. DE BONGARS. 353

est venu du Portugal en Allemagne ? ^{1596.}
 J'auray soin de faire rendre à Mr. du ^{Fevr.}
 Fresne , la lettre de Monsieur Neutzel.
 Mes complimens, s'il vous plaît, à tous
 nos amis. J'attends de vous une lettre
 universelle. Adieu, Monsieur. Aimez-
 moy comme je vous aime, & vous ho-
 nore. De Strasbourg, à la haste, ce 27.
 Fevrier 1596.

LETTRE CXIX.

JE réponds à vostre lettre en peu de mots. ^{1596.}
 Tout est icy dans un grand silence, hors ^{Mars.}
 cette affaire de Knibsius, qu'on dit avoir
 esté amené à Prague, qui fait un grand
 bruit. Il est visible après cela que l'Em-
 pereur attaque vostre liberté avec une ad-
 mirable patience de vos Princes, qui ne
 peut ce me semble avoir d'autre fin que
 la servitude. Cette ville de la Fere, est une
 beste rousiours farouche que ne s'adoucit
 point. Cependant la reduction de Mar-
 seille nous donne une grande joye. Je prie
 Dieu qu'elle soit entiere. Nous avons en
 Lorraine un Ambassadeur pour affermir
 la paix. Il est occupé à rendre & à rece-
 voir les Villes, qu'on rend ou qu'on re-
 prend

1596.
Mars.

prend de part & d'autre. M^r de Bouillon est revenu de la Cour, & il s'applique tout entier à fortifier Sedan. J'attends tous les jours le courier que j'ay envoyé en France, qui m'apportera, comme je l'espère, toutes sortes de nouvelles. J'auray soin de vous les faire sçavoir aussi-tost. Je pensois que vous sceussiez déjà le dessein que j'ay pour mes affaires particulieres, dont vous me touchez quelque chose à la fin de vostre lettre. J'attends qu'il plaise au Roy de me permettre de faire une course. Si cela ne se peut, il faudra differer mon voyage jusqu'au milieu de l'Esté. Les souhaits que vous faites sur cela pour mon avantage, sont des preuves de vostre amitié, dont vous me donnez tant de marques. Je n'ay rien à écrire à M^r Peucere, touchant ce qui luy est arrivé. Car de remplir une lettre de condoléance, ce seroit du papier & de la peine perdue. C'est ce que Muret fait dire agreablement à un valet de sa Comedie: *Monsieur, si les pleurs, les soupirs & les lamentations, estoient un bon remede pour guerir les maux des hommes, il faudroit acheter les larmes au poids de l'or. Mais en verité toutes ces complaints n'ont pas plus de force pour soulager les maux qui nous*
pres-

DE M. DE BONGARS. 355

*pressent, que les larmes de ces anciennes pleu-
reuses n'en avoient pour ressusciter les morts.* 1596.
Mars.

*Le remede assuré pour adoucir nos peines,
Est un sage conseil, & non des larmes
vaines.*

Je vous écris cet endroit de Muret; parce
que je ne sçay si vous l'avez lû. Adieu,
Monsieur. De Strasbourg ce 21. Mars
1596.

LETTRE CXX.

JE vous ay écrit la dernière fois de Stras- 1596.
bourg le 21. de Mars. Mr. Calandrin Avril.
m'a rendu icy vostre lettre du 17. & mon
indisposition m'a empesché d'y repondre
au long. Aussi-tost que je suis arrivé icy,
il m'est venu comme une espee de qui-
nancie, & une petite fièvre, qui m'a fait
assez de peine. Mais je vous rends mille
graces, de ce que vous m'avez écrit si au
long touchant mes maux. Vous m'oblige-
rez infiniment de continuer. J'attends qu'il
vous plaise de m'envoyer ce que vous me
marquez de l'assemblée de Pologne. Mais
je serois bien fâché que vous prissiez la
peine de faire vous-mesme cette copie. Si
vous avez quelqu'un qui le puisse faire, je
le

356 LETTRE CXX:

1596.
Avril.

le satisferay avec joye. On dit icy que la Fere s'est renduë. Ce bruit vient d'Anvers & de Cologne. Mais je suspens ma joye, jusqu'à ce que nous en ayons des nouvelles plus assurées: L'armée du Roy est si forte, que les Espagnols ne se relou-dront pas aisément à l'attaquer. Mais j'ay peur qu'après la prise de cette ville, nos gens estant las, chacun ne s'en retourne chez soy, & qu'ils ne laissent ainsi au Cardinal, un moyen assuré d'assiéger sur la frontiere telle ville qu'il luy plaira. Il y a long-temps que je ne vous ay rien écrit de l'armée navale d'Angleterre. On dit qu'elle est de cent cinquante vaisseaux. Les Hollandois y en joignent vingt-cinq équipiez, pour cinq mois. Le Comte d'Essex les conduira luy-mesme, à ce qu'on dit, avec l'Admiral d'Angleterre. Je vous écriray ces particularitez plus au long aussi tost que je pourray. Maintenant cette petite fièvre que j'ay, me donne dans la teste. Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis. Vous m'obligerez infiniment de faire rendre au plustost à Mr. Hutter, la lettre que je mets pour luy dans vostre paquet. De Francfort ce 7. Avril 1596.

LET-

LETTRE CXXI.

JE m'acquiesce de ce que je vous dois, & je répons à vos lettres. J'ay vû le Baron de Gray, qui est un jeune homme fort bien fait. Je luy ay conseillé d'aller en France. Il est déjà party pour Geneve. Il ira de là à Lyon, où il prendra party sur le champ, selon l'estat des affaires. Les nouvelles d'Italie touchant Mr. de Bouillon sont faussissimes. Car c'est le Roy même qui luy a Envoyé l'Ingenieur dont il se sert principalement en toutes ses fortifications, ayant desiré qu'il suivist ses avis en toutes choses. Et Mr. de Bouillon est maintenant auprès du Roy, d'où il doit aller en Limosin, pour se rendre à Turene; où Messieurs ses parens l'ont prié de se trouver. Il est vray néanmoins qu'après que Cambray eut esté rendu aux ennemis, le Roy se plaignit beaucoup de Mr. de Bouillon; & encore plus de Mr. de Nevers. Ne soyez point en peine, je vous prie, de ce que l'on confie les plus grandes choses aux Princes de la maison de Guise. On a confié la Provence à Mr. de Guise, pour arrester l'insolence.

1596.
Avril.

lence du Duc d'Espéron. Mais on luy a joint Mr de Lefdiguieres, pour l'observer, & pour répondre de luy. Pour ce qui est de Mr de Mayenne, je ne voy pas bien en quoy le Roy luy ait témoigné quelque confiance, jusqu'à cette heure. Mais le corps de cette faction qui avoit pour chef non un seul Prince de la maison de Guise, mais plusieurs; est maintenant tellement rompu qu'il ne paroist pas possible que ces mesmes membres se puissent réunir, pour n'en faire plus qu'un seul corps. Le Cardinal est en campagne. On dit mesme qu'il assiege Montreuil. Ce qui me paroist vray-semblable. Il a choisi cette ville écartée, où il a crû que le Roy ne pourroit se rendre que plus tard. Comme il mene avec luy un grand nombre de pionniers, il pourra s'estre retranché dans ses lignes, avant l'arrivée du Roy; & je ne sçay si la Ville pourra résister long-temps, au canon dont il la battra sans cesse. Il court un petit bruit que la Fere s'est renduë, mais ce n'est qu'un bruit bien léger. J'espere que je vous en écriray des nouvelles plus certaines par Mr Calandrin. Je viens d'apprendre que le bruit du siege de Montreuil est

est faux. Le Cardinal assiege Calais, où il y a beaucoup moins de garnison que ne demandoit une place de cette importance. 1596.
Avril.

Celuy qui vous rendra ces lettres est un jeune homme estimable par ses bonnes qualitez & par sa naissance. Il merite d'estre consideré par la vertu de Monsieur son pere, & par la sienne mesme, qui promet déjà beaucoup dans sa jeunesse. Je ne doute point que vous ne goûtiez son esprit, & la solidité de son jugement qui n'a rien de la foiblesse de son âge. Vous m'obligerez de le traiter d'une telle sorte, qu'il reconnoisse que ma recommandation ne luy aura pas esté inutile, ou à vostre égard, ou à l'égard de ceux qui tiennent les premieres places dans vostre ville. Il vous expliquera en particulier le dessein de son voyage, & il vous suppliera de vouloir l'aider en cela, ou par vous mesme ou par vos amis. Je ne sçay à qui m'adresser pour la Cour de l'Empereur & pour Vienne: car je n'y connois maintenant personne. Mais vous pourrez, Monsieur, le recommander par vos lettres à vos amis. Il a pour compagnon un jeune homme de fort bel esprit. Vous m'obligerez fort de le bien
traiter

1596. traiter aussi, & je croy qu'il le merite.
 Avril. Pour ce qui est de Messieurs vos freres, &
 de Messieurs vos enfans; je croy que
 quand mesme je ne vous en aurois pas
 écrit, vous n'auriez pas laissé de luy don-
 ner de l'accès auprès d'eux, & particulie-
 rement auprès de Monsieur vostre frere
 qui est de luy même tres obligeant. Adieu,
 Monsieur. Aimez moy comme je vous
 aime. Je me preparois à retourner en
 France pour quelques mois. Mais la let-
 tre du Roy me commande de demeurer.
 C'est pour moy une necessité de luy obeir.
 Ainsi je differeray encore l'affaire de ce
 mariage que vous sçavez. Je vous envoie
 quelques petits ouvrages de mes amis,
 parmy lesquels vous vous étonnerez peut-
 estre de voir qu'on ait cherché pour dé-
 fendre Aristenete un homme déjà vieux.
 J'ay receu aujourd'huy une lettre du
 Camp. Le mesme jeune homme qui vous
 doit voir, vous en entretiendra; & je
 vous en écriray plus au long par Mr. Ca-
 landrin. Adieu, encore une fois. De
 Francfort ce 18. Avril 1596.

LET-

JE vous ay écrit par ce jeune Gentilhomme qui vous aura rendu ma lettre, & je l'ay prié de vous porter un paquet de divers écrits. Mais je ne veux pas laisser partir Mr Calandrin sans luy donner une lettre pour vous. Je l'ay prié de vous porter aussi encore un autre paquet. Je croy que Mr. de Saury est déjà certainement en Angleterre, s'il a eu le vent favorable. Le Roy est encore devant la Fere avec une armée choisie de seize mille hommes de pied, & de trois mille Gentils-hommes, dont le nombre croist tous les jours. Le Duc de Nemours l'y doit aussi venir trouver avec trois mille hommes de pied & quatre cens chevaux, & le Maréchal de Matignon avec les troupes de la Guyenne, & d'autres encore. Mr. de Mayenne estoit allé se poster dans le lieu que le Roy a choisi pour le champ de bataille avec 2. mille hommes de pied, 300. chevaux & 20. canons. Le Roy luy a joint Mr de Bouillon pour estre témoin de sa conduite. Sa Majesté est toujours dans la resolution de ne point partir de
la

1596.
Avril.

la Fere, qu'on dit n'avoir plus de vivres que jusqu'à la fin du mois. Les ennemis avoient disposé des gens au Cattelet, & à Catteau-Cambresis, avec des convois de tout ce qui estoit nécessaire aux assiegez, afin de pouvoir prendre toutes les occasions de leur mener du secours que le Roy leur pourroit laisser. Cependant le Cardinal assiege Calais, & il a commencé le 9. de ce mois à battre avec sept canons la tour qui commande au Port, qui s'appelle Richeban. Le Comte Maurice estant en peine de ce siege, est passé aussi-tost de Hollande en Zelande, pour pouvoir de plus près secourir les assiegez. Je receus nouvelles hier, que les ennemis ont cessé de battre cette tour; parce qu'ils estoient trop incommodés dans le poste d'où ils la battoient, par le feu que faisoient les nostres des bastions de la Ville: & que quelques vaisseaux Hollandois estoient entrez dans le port, pour secourir les assiegez. Le Gouverneur de Calais nommé Bidossan a envoyé en Zelande sa femme & ses enfans pour estre comme un gage de sa fidelité. Le principal interest de la France est que le Roy ne parte point de devant la Fere: & le principal interest des Anglois & des Hollan-

landois est que Calais ne tombe point en-^{1596.}
tre les mains des Espagnols. Je parts d'icy ^{Avril.}
pour Strasbourg. Mes complimens, s'il
vous plaist à tous nos amis. De Francfort
à la haste ce 23. Avril 1596.

LETTRE CXXIII.

IL me semble qu'il y a un an que je ^{1596.}
n'ay receu de vos lettres; & je vous é- ^{May.}
cris cecy plustost pour vous porter à me
répondre, que pour avoir quelque chose
de considerable à vous mander, La prise
de Calais m'inquiete fort, plustost pour le
bien commun des Princes de l'Europe,
que pour l'intereit de nostre France; au-
quel je souhaiterois que le Roy à l'avenir
eust plus d'égard; puisque je voy que
tous les autres, & particulièrement vos
Princes d'Allemagne ne pensent qu'à
leurs affaires. S'ils trouvent leurs leure-
té dans cette conduite, Dieu le sçait.
Mais je sçay au moins qu'ils témoignent
avoir peu d'honneur, & encore moins de
sagesse. Nous en parlerons une autre fois.
On recommence le traité de paix avec le
Duc de Savoye. Le Roy a envoyé pour
cela Mr de Sillery, qui a esté depuis
Q peu.

1596. peu Ambassadeur en Suisse; & le Mare-
May. schal de Biron. Le Duc d'Espernon quitte
la Provence. Bersten est mort dans nostre
voisinage. Ses amis l'ont trouvé mort dans
son lit le 12. d'Avril, ayant fait le jour de
devant toutes les actions d'un homme
qui est dans une parfaite santé. Quelques-
uns soupçonnent qu'il a esté empoisonné.
Il avoit attiré sur luy la haine de la No-
blesse, & du Marquis de Pont-à-Mousson,
par la mort de Tremblecourt, dont on le
publioit l'auteur; & celle du peuple, par
les exactions, dont on dit qu'il donnoit
les avis & les inventions au Duc de Lor-
raine. Et dans la dernière assemblée des
Estats, il parla de ces levées avec tant de
violence, que malgré tous les autres qui
crioient contre luy, il fit conclure qu'on
donneroit deux millions de livres pour
payer les dettes du Duc de Lorraine; qu'il
falloit ensuite lever sur le peuple, avec des
exactions & des rigueurs inouïes. Ce n'est
pas seulement la prise de Calais qui me
met en peine, mais aussi le siège de la Fe-
re. Jecrains qu'on ne s'y tienne pas sur
ses gardes, avec toute la vigilance qui se-
roit à souhaiter: car les Espagnols sont fort
proches, & ils ont trois mille hommes de
pied

DE M. DE BONGARS. 365

pied & huit cens chevaux aux environs de
Cambray, pour estre toujours prests à
toutes les occasions favorables qui se
pourroient presenter. J'ay peur que sur le
faux bruit d'un combat, qu'on fera peut-
estre courir, les plus braves des gens du
Roy ne quittent leur poste. Enfin j'appre-
hende tout dans cette conjoncture, & je
ne puis rien faire autre chose que d'aban-
donner tout à Dieu. Je le prie d'avoir
toujours soin de vous & de ceux que vous
aimez. Adieu. De Strasbourg ce 5. May
1596.

1596.
May.

LETTRE CXXIV.

LOrs que cette occasion s'est présentée
de vous écrire, je lisois l'avis d'un
homme incomparable, qui est Monsieur
vostre pere, touchant les affaires des
Pais-Bas. C'est un conseil de sagesse & de
courage, où il ne paroist rien d'un homme
de robe, que la beauté de l'expression &
des paroles. Il sembleroit important pour
le public, de faire imprimer cet Ouvrage.
Mais je croy que vous aurez bien des rai-
sons qui vous en éloignent. Je lisois cet
écrit & d'autres semblables, non pour dé-

1596.
May.

Q 2

tour-

1596. tourner ma pensée de la veuë des grands
 May. maux qui nous menacent , mais pour con-
 sultcr ces grands hommes touchant les re-
 medes qu'on y pourroit apporter. Il est
 vray que quand j'en aurois trouvé quel-
 qu'un , ce seroit fort inutilement. Car les
 grands de ce siecle ont fermé les oreilles à
 tous ces sages conseils. Je vous avouë que
 depuis tant de temps que nous voyons tous
 ces troubles , rien ne m'a fait une si forte
 impression que ce siege de Calais , dont je
 ne veux point encore parler, jusqu'à ce que
 j'en aye reçu des lettres de mes amis. Ce-
 pendant il est aisé de juger que si nous de-
 meurons seuls & sans secours, nous ne serõs
 pas en estat de resister , ny à la violence, ny
 à l'artifice & à l'or des Espagnols; qui mar-
 chent à grands pas vers cette domination
 tyrannique qu'ils veulent usurper sur tout
 le monde, à moins que tous les Princes ne
 s'unissent ensemble pour les combattre.
 Est-il possible que tant de Souverains so-
 ient si las, je ne dis pas seulement de leur
 dignité, mais de leur liberté mesme , qu'ils
 demeurent en repos comme des spectateurs
 oisifs, lors qu'ils vont estre accablez par le
 joug d'une si honteuse servitude? Mais
 toutes ces considerations sont comme des
 feüil-

DE M. DE BONGARS 367
feüilles que le vent emporte. Il y a un mois ^{1596.}
que je ne reçois rien de vous. Je vous ay ^{May.}
déjà écrit de Paris, à mon retour. Il est vray
que ce ne fut qu'à la haste, comme je fais
maintenant. Adieu, Monsieur. De Stras-
bourg ce 15. May 1596.

LETTRE CXXV.

Comme je ne reçois point de nouvelles ^{1596.}
de mes amis, je n'ay rien aussi à vous ^{May.}
écrire. Les Anglois sans s'étonner de la pri-
se de Calais, poursuivent le dessein qu'ils
avoient dans l'armement de leur flote. On
ne sçait pas bien encore à quoy ils tendent.
Leur entreprise ne peut pas se differer
long-temps; parce qu'ils n'ont pris des vi-
vres que pour six mois. Les Espagnols pen-
sent à se rendre maistres de nostre mer.
Dieu veuille que ce soit inutilement. C'est
l'unique chemin, & le chemin bien court,
pour s'élever à cette Monarchie qu'ils af-
fectent. Cependant vos Princes attendent
en paix, & baissent la teste sous le joug
qu'on leur veut imposer, qu'ils recevront,
comme je croy, non seulement de bon
cœur, mais mesme avec joye. Pour ce
qui est de nous, nous combattons & nous

1596. résistons à la violence : & si nos entrepri-
 May. ses sont malheureuses, elles sont au moins
 pleines de courage. On dit que les nostres
 attendent huit mille Anglois. Pour moy
 je crains fort pour toute cette frontiere,
 à moins qu'il ne nous vienne bien-tost
 du secours. Car nos guerres civiles sont
 cause qu'on a negligé les extrémitez du
 Royaume ; & qu'on ne s'est employé qu'à
 fortifier les Villes qui se trouvent au mi-
 lieu de nous. Le jeune Gentilhomme
 qui vous a esté voir , ne peut se lasser de
 louer vostre civilité ; & je vous rends
 mille graces , de toutes les bontez que
 vous luy avez témoignées : comme aussi
 du soin que vous avez bien voulu pren-
 dre, de me chercher un copiste. Si vous en
 pouvez trouver , je vous prie de luy faire
 transcrire indifferemment , toutes les nou-
 velles que vous pourrez recevoir de l'Au-
 triche, de la Boheme, de la Hongrie, de
 la Transilvanie, de la Pologne , de la
 Prusse, de la Suede, & de tous les autres
 pays. Car il en vient fort peu en celuy-cy.
 Mr de Saury est en Angleterre ; & si son
 Ambassade ne réussit pas, je croy que nous
 n'avons qu'à dire adieu pour jamais à la
 liberté. J'auray de la douleur que ce soit
 en

DE M. DE BONGARS. 369
en vain que le Roy ait refusé de traiter de ^{1596.}
paix avec l'Espagne, dans la seule veüe de ^{May.}
l'intereſt commun de toute l'Europe. Je
vous envoie la feüille qui doit eſtre ajou-
tée à voſtre Hippocrate, qu'on m'a en-
voyée de Paris; & un petit écrit du Roy
d'Ecoſſe, qui eſt propre pour ce temps. A-
dieu, Monſieur. Mes complimens, ſ'il
vous plaiſt, à tous nos amis. M^r de Lob-
bet vous baiſe tres-humblement les mains
De Strasbourg ce 21. May 1596.

LETTRE CXXVI.

J'Ay receu voſtre lettre eſtant aux Eaux, ^{1596.}
avec les harangues faites en Pologne, ^{Juin.}
& la répoſe qui a eſté donnée aux Com-
munes des payſans. Mais j'ay eſté obligé
tout d'un coup de quitter les Eaux pour
aller recevoir avec joye des hoſtes qui me
ſont tres-chers, dont M^r Calandrin vous
parlera. Voſtre lettre m'a plu extrême-
ment, & je ſuis ravy de ce que vous m'avez
arreſté un copiſte. Ce que vous m'avez
écrit du jugement que quelques-uns ſont
de noſtre Roy, m'avoit cauſé une gran-
de indignation, qui neanmoins s'eſt un
peu appaiſée par l'arrivée ſi agreable
de

370 LETTRE CXXVI.

1596.
Juin.

de nos hostes. Je laisse à juger à vous & à ceux qui ont autant de sagesse que vous, qui sont ceux qui meritent mieux le nom de traîtres des interets publics, ou celuy qui se sacrifie tout entier avec tous ses Estats au bien commun de l'Europe, qui s'expose tous les jours avec joye à mille perils, & qui s'applique tout entier à soutenir une cause commune à tous; ou ceux qui demeurent dans une lâche oisiveté lors que tout perit, & qui voyent sans se remuer le poids de la servitude qui va fondre sur eux, & qui les accable. Un si grand Prince est assez justifié dans les esprits mesme les moins equitables, par toutes les actions de sa vie, & par cette maniere genereuse dont il la hazarde tous les jours; & les autres seront toujourns assez condamnez par leur mollesse mesme, & par toutes leurs actions qui ne regardent rien moins que les interets publics. Ce seroit sans doute à ce grand Prince une plaisante maniere, de se jouer avec les Espagnols, & de s'entendre avec eux, que de disputer tous les jours contre eux de sa vie & de son Royaume; & d'estre prest de perir, ou par leur violence ou par leur adresse. Certes ces beaux censeurs dont vous parlez, sont bien dignez
eux.

eux-mêmes de ce joug d'Espagne qu'ils ont tant de soin de favoriser. Mais je n'en veux pas dire davantage. Chasteaubrean Lorrain qui s'appelle aussi Beer, leve des troupes en son pays, qu'il doit mener à ce qu'on dit en Hongrie, ce qui est suspect au Marquis nostre voisin. Le Cardinal d'Autriche fait venir dans son armée toutes les troupes du Comté de Bourgogne. On dit que toutes celles d'Italie qui sont grandes, se levent non contre le Turc, mais contre nous. On leve aussi en Alsace pour les Espagnols. Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il vous plaît à tous nos amis. Mr de Fresnes ne m'a point encore écrit un seul mot. Je ne cesse point néanmoins de luy écrire. Madame sa femme a esté depuis peu à la Cour. Elle a obtenu du Roy quelques graces qui luy faciliteront le payement de ses dettes, outre que Mr de Fresnes a assez de bien pour y satisfaire. J'attends de vostre copiste toute sorte de nouvelles importantes ou non. Je vous prie d'avoir la bonté d'en prendre le soin. Mademoiselle de Chalonge vous fait ses complimens. De Strasbourg, à la haste, ce premier de Juin 1596.

1596.
Juin.

1596.
Juin.

372

LETTRE CXXVII.

LETTRE CXXVII.

J'Ay à répondre à vos trois lettres du 22.
May, du premier & du second de Juin.
Mais avant toutes choses, je vous rends
mille graces des bons offices que vous
avez rendus à ce jeune gentilhomme, par
vos lettres qui luy ont procuré une re-
ception tres-favorable de Monsieur l'Ad-
ministrateur de Saxe; quoy qu'il n'eust
pas daigné seulement regarder la lettre de
Monsieur l'Administrateur de cette Vil-
le, qui luy en avoit écrit selon la priere
que je luy en avois faite; tant vos Prin-
ces ont de respect pour ceux qui ont eu
part à leur education. J'admire que vostre
illustre voisin ne se puisse défaire de ces
soins bas & serviles, au moins dans une af-
fliction si publique. Vous m'obligez infi-
niment, de m'écrire avec tant d'exac-
titude des affaires generales: Je me réjouis du
heureux succès de Hongrie. Mais il me
semble qu'il vient principalement de la
lâcheté de nos ennemis. Plût à Dieu que
les Espagnols n'eussent pas plus de gene-
rosité & de vigueur. Mais nous voyons,
au contraire, qu'ils s'avancent à grans pas
à la domination tyrannique de toute l'Eu-
rope

rope ; & ils en viendront à bout assuré-
ment , à moins que Dieu mesme ne s'y op-
pose. Car je ne voy plus, ny force, ny pru-
dence humaine, qui soit capable d'y resi-
ster. Pour ce qui est de la France, nous
succombons déjà presque sous le faix ; &
nous tombons , à moins que nos voisins
ne nous soutiennent. Mais s'ils s'abandon-
nent eux-mêmes , en nous abandonnant,
j'espere que sans qu'ils s'en meslent , Dieu
nous soutiendra. Nous mourrons au moins
debout ; comme cet ancien Empereur di-
soit que les Souverains devoient mourir :
& si nous perissons, ce sera en combattant,
& les armes à la main. Ce ne sont point
des paroles que ce que je dis. Ce sont des
choies effectives , qui doivent tenir lieu
de réponse à ces hommes lâches , qui cro-
yent que cette hardiesse sans front , avec
laquelle ils accusent les autres , est une ex-
cellente justification de leur paresse , & qui
font eux-mêmes ce qu'ils leur repro-
chent ; en s'entendant avec un ennemy
qu'ils laissent dans une profonde paix , &
trahissent ainsi la cause commune. Ces gens
de cabinet , nourris dans l'oisiveté & dans
l'ignorance des affaires , sont de fort mau-
vais juges de ceux qui sont toujours dans

1596.
Juin.

l'action, & dans les travaux de la guerre.

Mais nous parlerons de cecy une autre fois. Il y a déjà long-temps, que je ne reçoÿ point de nouvelles de la Cour. Le Roy, autant que j'en puis juger, s'applique à reconnoistre les desseins de ses ennemis, & ne veut point s'attacher à rien de fixe, jusqu'à ce qu'il voye de quel costé ils tourneront leurs efforts. Les Espagnols assiegent déjà Ostende, & le Roy entreprendra aussi quelque siege. Car on ne voit aucun moyen de contraindre à donner bataille, celui qui est environné de toutes parts de tant de villes si fortes & si bien défendues, où il se peut retirer. Mr de Bouillon & Mr de Saury ont fait une alliance tres-étroite avec la Reine d'Angleterre. Cette grande lenteur de la flotte d'Angleterre m'est un peu suspecte. C'est leur premier effort, comme le nostre, qui est redoutable. Ils s'affoiblissent & se ralentissent avec le temps. Cependant les Espagnols se tiendront tout prests pour les recevoir, où il trouveront quelque moyen de gagner leurs Ministres, & de les corrompre avec de l'or. Le Duc de Savoye devient plus insolent, à mesure qu'il voit que son beaupere a le vent plus favorable.

On

On dit que Geneve est en danger, & que le Duc de Savoye demande à ceux de Berne trois Places, qui sont sur le lac de Geneve; pour lesquelles il leur offre huit cens mille écus d'or: & au cas qu'ils le refusent, il menace de leur déclarer la guerre. Ceux de Berne se preparent eux-mesmes à se défendre: mais j'ay peur que ce ne soit un peu trop tard, & que toute cette intrigue ne se fasse contre les Genevois, que ceux de Berne n'aiment pas trop. Car si on accorde au Duc de Savoye ces Places qui sont sur le lac, dont Morges en est une; il faut necessairement que ceux de Geneve perissent, estant comme enlassez dans le filet, & qu'ils tombent sous la puissance du Duc, ou qu'ils se livrent entre les mains de ceux de Berne: & dans l'un ou l'autre leur perte est inevitable. Mais laissons ce soin à ce chef suprême, sous les enseignes duquel nous combattons. Pour ce qui est de nous, nous sommes trop foibles pour pouvoir soutenir de si grandes choses. Mes complimens, s'il vous plaît, à tous nos amis, & particulierement à Monsieur vostre frere, & à Messieurs vos enfans. Je suis à vous, comme à eux, de tout mon cœur. Je vous envoie six exemplaires du

1596.
Juin.

1596. 376 LETTRE CXXVIII.
Juin. petit livre d'Ecoffe. De Strasbourg ce 24.
Juin 1596.

LETTRE CXXVIII.

1596. **L** Ors que je partis de Strasbourg , je
Juill. receus vostre lettre du 24. de Juin.
Vôtre indisposition me met fort en peine;
mais j'espere que vous en ferez mieux. On
rapporte des choses merueilleuses des suc-
cés du Prince de Transsilvanie , & qui
sont comparables à ces anciens Heros. Ce
Prince est nay pour le bien public; car sans
luy, qui se seroit opposé à la cruauté & à la
violence des Turcs , pendant que les Prin-
ces Chrestiens , ou demeurent dans l'oisi-
veté , ou n'employent leur armes qu'à se
faire la guerre les uns aux autres? On dit
que le Pape offre au Roy de faire la paix
entre luy & le Roy d'Espagne , s'il veut
tourner ses armes contre ceux dont il
avoit soutenu autrefois la Religion, & que
le Roy luy a répondu qu'il ne refusoit
point de faire la paix ; mais qu'il avoit re-
solu en finissant la guerre d'Espagne , de
n'en entreprendre point d'autre que con-
tre les Turcs , & qu'il estoit prest de
quiter les armes pour les tourner contre
cet

cet ennemy du nom Chrestien. Nostre armée est dans l'Artois, & fait le degast dans le païs ennemy. Les Hollandois approuvent fort cette maniere de faire la guerre, & ils ne sont pas d'avis que le Roy s'engage dans aucun siege, jusqu'à ce qu'il paroisse de quel costé le Cardinal doit tourner ses armes. Cependant le Cardinal observe toutes les Villes & tous-les Bourgs des Hollandois, qui sont le long-de la mer sur la coste de Flandre, pour voir s'il n'en trouvera point quelque'une qu'il puisse surprendre. Il est allé d'Ostende vers Hulst, Terneuse, Axel, Biervliet, & Polder de Namen, s'imaginant qu'il en trouvera quelque'une, dont il se rendra maistre par surprise. Mais le Prince Maurice l'a toujours suivy de près. Le 5. de Juillet le Cardinal a envoyé tout d'un coup dans le Brabant une partie de son armée, qui porte des ponts, sans bagage & sans canon. Elle paroist marcher vers Breda. Le Prince Maurice est allé après aussitost, & s'est logé dans Lillò; & l'on dit que tout est bien préparé dans ces lieux là, à recevoir les ennemis. Le Roy a donné congé aux Hollandois qu'il avoit dans ses troupes, afin qu'il se puissent mieux défendre,

1526.
Juill.

1596. fendre, si le Cardinal les attaquoit effecti-
 Juill. vement, ou qu'ils l'attaquent luy-mesme,
 s'il veut revenir en France. La flotte An-
 gloise estoit à quinze lieuës de terre le
 19. de Juin, & doubloit le Cap de Fine-
 terre. Elle tenoit sa route entre le Midy &
 l'Occident, en tournant un peu plus vers
 le Midy. Ceux qui se plaisent aux conje-
 ctures, disent qu'elle va à Lisbonne, ou à
 Cadis, ou aux Terceres. Mais on dit qu'
 il y a aux Terceres une garnison de six mil-
 le hommes de guerre; & à Cadis une de
 deux mille. Qu'il n'y a rien dans le Portu-
 gal qui soit capable de resister à une si
 grande flotte. Que dans Lisbonne il n'y a
 que six cens hommes de garnison, qui sont
 dans la Citadelle. Que la Ville d'ailleurs
 n'est point forte. Que les habitans ne sont
 point aguerris, & qu'ils sont las d'estre as-
 servis à la domination Espagnole. Ils y
 ajoutent encore d'autres considerations,
 qui leur persuadent qu'on peut tenter uti-
 lement quelque chose dans le Portugal;
 & ils font courir aussi certains bruits de ce
 jeune Duc de Bragance. Pour moy, il me
 semble que la flotte d'Angleterre a fait
 voile trop tard: Qu'elle a donné du temps
 aux Espagnols de se preparer contre toutes
 for-

fortes d'évenemens. Que quand mesme ^{1596.} elle reüssiroit dans son dessein, les secours ^{Juill.} qui luy doivent venir d'Angleterre à la faveur des vents toujourns incertains, ne pourront pas luy arriver à propos; & que cependant les troupes de toute l'Espagne pourront accabler les Anglois, déjà affoiblis dans un climat étranger, ou par les maladies, ou par les fatigues de la guerre. Ce que quelques-uns assurent, me paroist assez probable; que les grands succès du Cardinal ont rendu les Espagnols plus negligens à se garder eux-mêmes; & qu'ils ne s'attendent à rien moins qu'à cette flotte d'Angleterre, s'imaginant que les Anglois auront assez de peine maintenant à défendre leurs costes, contre la haute fortune de leur Cardinal. On dit encore que le Conseil d'Espagne a écrit à ceux de Lisbonne, qu'ils ne doivent point se mettre en peine de cette flotte, n'y faire sortir aucun homme de leur Ville. Pour moy après avoir pesé avec soin tout ce que je voy, je croy que nous devons abandonner à Dieu toutes choses. Il est seul souverainement sage, & souverainement puissant, pour faire tout ce qui luy plaist; & il ordonne tout selon
ce

380 LETTRE CX XVIII.

1596.
Juill.

ce qui est plus avantageux à ceux qui le craignent. Je croy que le Cardinal envoyé par le Pape, comme un nouveau Legat en France, est déjà à Paris; & que le Duc de Nemours & d'autres, ont amené au Roy, sur la frontiere, de nouvelles troupes. Le Marquis de Belin a perdu toutes ses charges, pour avoir rendu Ardres trop tost; & il a esté relegué en sa maison, comme particulier. Il avoit beaucoup contribué à reduire Paris sous la puissance du Roy. C'est ce qui luy a sauvé la vie. Vous n'ignorez pas en quel estat sont les affaires de Julliers. Et après cela, vos Princes perdent encore le temps en de vaines deliberations? En verité ils meritent bien de tomber dans quelque grand malheur, puis qu'ils se rendent ainsi les spectateurs indifferens des maux publics, sans se mettre en aucune peine d'y remedier. Mais je me retiens, & je ne puis néanmoins empêcher qu'il ne m'échape toujours quelque parole libre, que je ne dis qu'à vous seul. Je n'ay pas reçu un seul mot de Mr de Fresnes. Je vous ay écrit de Strasbourg, que je croyois que les lettres qu'il m'a écrites, auront esté apparemment ou perduës ou égarées. J'ay eu soin néanmoins de

DE M. DE BONGARS. 381

de luy écrire encore de nouveau, avant ^{1596.}
mon depart. Je vous supplie de vous in- ^{Juill.}
former si on trouve la Chronique, ou
comme ils parloient en ce temps-là, les
Chroniques de Jean de Thuvrocka. Je
vous ay envoyé, il y a quelques semaines,
des exemplaires du petit livre d'Ecosse.
Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il
vous plaist à tous nos amis, & particu-
lièrement à Mr Nutzelt; à qui je vous prie de
faire mes excuses, touchant l'affaire de Mr
de Fresnes. Je ne cesseray point d'y travail-
ler, jusqu'à ce que je voye qu'il soit satis-
fait. Adieu, encore une fois. De Francfort
ce 15. Juillet 1596.

LETTRE CXXIX.

IE receus hier vos deux lettres du 4 & du ^{1596.}
6. de Juillet, avec celle de Mr. Peucere. ^{Juill.}
Ce que vous dites de l'Electeur est tres-
veritable. S'il y a lieu d'esperer encore
quelque chose des Princes d'Allemagne,
c'est de luy qu'on le doit attendre. Il a de
vrais sentimens de vertu, & il a fait assez
voir la grandeur de son courage. Je vous
ay écrit fort au long il y a peu de jours des
affaires de France, du Pais-Bas, & d'An-
gleterre;

1596.
I uill.

glerre; & vous avez veu par ma lettre que la flotte Angloise attaque d'autres costes que la Biscaie. Il a couru un bruit que la flotte Espagnole avoit pris terre à la coste de Bretagne. Mais je ne voy pas bien de quelle maniere elle pourroit aller de là à Calais. Je prie Dieu de détourner de nous un si grand mal-heur. Le Duc de Savoye continuë toûjours à faire les mesmes efforts contre ceux de Genève & de Berne; & les Espagnols sollicitent étrangement tous les Suisses, pendant que tous vos Princes regardent tous ces apprests de guerre avec une indifferance lâche & honteuse. Car pour nous autres, comment pouvons-nous nous opposer à tous ces maux dans l'affliction & dans l'abatement où nous sommes depuis tant d'années. Pour ce qui regarde l'estat de vostre amy, vous pouvez maintenant en estre en repos. Il se porte bien graces à Dieu; & sa santé estant si avantageuse aux belles lettres, doit estre la joye de tous les sçavans. On dit que la treve faite avec le Duc de Mercoeur a esté prolongée, & que le Roy prepare un grand nombre de canons. Le Cardinal d'Autriche a fait avancer ses troupes vers Hulst. Les Hollandois n'oublient

blient rien de tout ce que doivent faire des Capitaines sages & vigilans; & les troupes que le Roy leur a envoyées, leur sont venuës bien à propos. Je fais une course jusqu'à Strasbourg, pour revenir dans huit jours avec la grace de Dieu. Adieu. J'ay écrit cecy à la haste estant à Francfort, le 20. Juillet 1596. ^{1596. Juill.}

LETTRE CXXX.

J'Ay esté obligé de faire une course d'icy jusqu'à Strasbourg. Mon voyage à ^{1596. Aoust,} duré onze jours. J'ay eu pour entretien durant le chemin le second volume des lettres de Monsieur vostre pere, qui a esté certainement un grand homme. Tout m'a plû dans cet ouvrage. Mais le second livre où il écrit à Stibar, m'a charmé encore plus que les autres, les lettres en estant écrites de ce stile aisé, libre & familier, qui est proprement le stile des lettres. Combien a-t-il preveu de choses dans ce livre, par un esprit qui semble avoir esté éclairé de Dieu? Avec quelle vertu après s'estre mis en peine de trouver des remedes à ces maux, abandonne-r-il enfin toutes choses à la volonté de Dieu? Je

1596.
Aoust.

Je vous supplie de me marquer qui a esté ce Stribar à qui il écrit, & ce Guillaume, François, à qui il adresse une de ses lettres sur la fin du troisiéme livre. Je vous prie d'y ajoûter encore ce qu'est devenu un certain livre touchant les affaires des Turcs, dont il me souvient d'avoir leu un fragment imprimé; mais j'ay oublié ce que c'estoit, & de quel ouvrage il avoit esté tiré, sans qu'il m'en soit demeuré aucune trace dans la memoire. Je viens maintenant aux affaires publiques, qui sont certainement dans le mesme estat qui a esté representé par Monsieur vostre pere avec autant de marques de sa probité que de sa prudence. Le Duc de Bouillon avoit resolu par l'ordre du Roy de passer de Bologne en Angleterre, pour donner & pour recevoir le foy sur tous les articles du traité. Le Roy esperoit d'avoir une juste armée le 15. d'Aoust. Cependant ses troupes qui sont logées sur la frontiere, font le degast dans le pays d'Artois. On dit que le 8. de ce mois on est convenu avec le Duc de Mercœur touchant la treve. La flotte Angloise avoit doublé de Cap de S. Vincent le 27. de Juin, & elle avoit paru le lendemain à quinze lieuës de San-Lucar

car de Barameda. Mais on dit qu'un des ^{1596.}
 vaisseaux les plus legers qu'on appelle Pi- Aoust.
 nasse, est retourné en Angleterre pour
 donner nouvelle que le Comte d'Essex a
 pris terre avec ses troupes à Cadis. Quel-
 ques-uns ajoûtent que les Anglois ont pris
 Cadis avec des vaisseaux de marchandise
 & de guerre. Mais nous sçavons encore
 bien d'autres nouvelles. Vous aurez appa-
 remment de la joye quand vous appren-
 drez que le Roy d'Espagne est mort, &
 que les Espagnols ne veulent point rece-
 voir son fils pour Roy, comme estant né
 d'un mariage incestueux. Mais soit que
 ces bruits soient vrais ou faux, je souhaite
 fort que ces choses reüssissent, & que Dieu
 se declare le vengeur de tant de violences
 & de tant de maux, dont l'ambition Espa-
 gnole afflige depuis si long temps nostre
 miserable France. Le succès du siege de
 Hulst est encore incertain. Mais le mois
 de Juillet est passé, avant lequel le Car-
 dinal avoit promis aux Flamands de se
 rendre maistre de Hulst & d'Axel. Il a
 pris un chasteau qui luy ouvre un passage
 libre dans la ville. Mais il n'a pas cru
 qu'il peust seurement loger son canon
 pour battre la ville, tant que les Hollan-
 dois

1596. dois seroient maistres du chasteau de Nas-
 Aoust. sau. Ce chasteau est vis à vis d'Axel. Les
 Hollandois vont par là dans la ville, & en
 ressortent avec liberté; & encore depuis
 peu ils y ont fait entrer de nouvelles trou-
 pes, des canons, & tout ce qui estoit ne-
 cessaire pour soutenir le siege; parce que
 la ville n'avoit pas esté encore bien for-
 tifiée. La garnison est de trois mille hom-
 mes choisis, qui par leurs sorties conti-
 nuelles lassent & affoiblissent fort les trou-
 pes du Cardinal. On dit qu'il y a déjà per-
 du deux Colonels, quinze Capitaines, &
 quatre-vingts Officiers de ceux qui a-
 voient les principales charges dans son ar-
 mée, & trois mille soldats. Quelques uns
 mesme mandent qu'on y a tué ce La Bur-
 lotte, cet homme si celebre par sa har-
 dieffe & par son courage. Il avoit esté au-
 trefois Barbier de ce Comte Charles de
 Mansfeld qui mourut en Hongrie. Le
 Cardinal se servoit principalement de la
 hardieffe de ce La Burlotte & du conseil
 de du Rosne. Du Rosne est originaire de
 Lorraine. Il a esté élevé en France; mais
 il n'est point François de cœur. Il a épou-
 sé une Françoisse de grande naissance, & a
 esté autrefois fort élevé par la faveur de
 Mr de

Mr de Guile. Les Hollandois attendent
Mr de la Noüe, que nous leur devons en-
voyer, & des troupes d'Angleterre. Mais
ils ont fait une faute inexcusable, de ne
s'estre pas mieux preparez p'dur resister
aux efforts du Cardinal. Il court un bruit
à Strasbourg, de la mort du Cardinal de
Lorraine; mais ce n'est qu'une conjectu-
re. Il y a déjà plusieurs mois que je ne re-
çois point de lettres de Mr de Fresnes. Je
ne cesseray point néanmoins de travail-
ler, afin que vous soyez satisfait. Mes
complimens, s'il vous plaist à tous
nos amis, & mes respects à Mr le
Comte. De Francfort ce 6. d'Aoust
1596.

LETTRE CXXXI.

I'Ay receu vostre dernière lettre du 20. de Juillet, avec un extrait des affaires de Julliers. Je vous en rends mille graces. Je vous ay écrit il y a huit jours, fort au long; je seray plus court aujourd'huy, parce qu'il faut que je renvoye le courier qui m'a esté expédié de la Cour. C'est une nouvelle qui court par tout, que les Anglois ont pris Cadix, & en mesme-temps plu-

1596.
Août

fleurs vaisseaux chargez de marchandises
 précieuses: Qu'ils ont ruiné les ports qui
 sont vis-à-vis de cette Ville-là; & qu'ils ont
 répandu une grande terreur dans toute
 l'Espagne. Vous en pouvez lire, s'il vous
 plaist, toutes les particularitez, dans la re-
 lation que j'en envoie à Mr Calandrin, a-
 fin qu'il ait soin de la faire tenir à Amberg.
 La Reine d'Angleterre prepare 40. vaisse-
 aux, qu'elle arme de six mille hommes de
 guerre, pour aller au secours de sa flotte:
 Que Dieu est juste dans ces evenemens!
 Mais après cela, je vous avouë, que je
 crains étrangement l'intemperance des
 troupes Angloises, les chaleurs, & les vins
 d'Espagne, & les maladies qui en peuvent
 naistre. Le Comte d'Essex a une grande
 force d'esprit & de cœur; & il est certain
 qu'il n'a fait cette entreprise, qu'après l'a-
 voir long-temps meditée. Mais toute ma
 confiance est en Dieu, & j'espere qu'il li-
 vrera enfin en proye, ces heureux brigands
 de toute la terre. Le Cardinal opinastre
 tousiours le siege de Hulst. Le jour mesme
 de S. Jacques, qui est fort saint aux Espa-
 gnols; & qu'ils croyent heureux pour eux;
 Piron qui commande la garnison Hollan-
 doise, sous le Comte de Solms, fit une fi-
 . furi-

furieuse sortie, qu'il tua trois Mestres de camp & plus de deux cens Espagnols, sans avoir perdu que six des siens. On assure même que du Rosne, qui estoit le cœur du Cardinal, écrivant dans sa tente a esté tué d'une volée de canon qui luy a emporté la teste. Mais vous verrez tout cela dans la relation. J'écris à Mr de Fresnes, par un homme de Paris, qui est une voye que je n'ay pas encore éprouvée. Je m'imagine que Madame de Fresnes n'en est pas loin; & je veux aussi luy écrire, s'il arrivoit qu'elle vint à Paris. Mademoiselle de Chalonge qui est arrivée heureusement chez ma sœur, l'ira voir, & j'espere qu'elle fera vostre affaire. Je vous prie d'estre persuadé que j'en ay un extrême soin; & d'assurer Mr vostre frere, & Messieurs vos enfans, de mon tres-humble service. Vous m'obligerez de m'écrire combien l'Empereur a de monde dans son armée de Hongrie, & ce que vous avez pû sçavoir de l'Ambassade de Mendoza, du couronnement du Roy de Dannemarc; & qui sont les Princes qui y doivent assister. Adieu, Monsieur. De Francfort ce 13. d'Aoust 1596.

1596.

May.

LETTRE CXXXII.

I'Ay receu vostre lettre du 13, d'Aoust. Je vous suis obligé de vostre exactitude & de vostre bonté, & je vous en rends mille graces. Il n'y a rien de plus vray que ce que vous dites, qu'en cessant d'honorer les gens de lettres, on ruine les lettres & les sciences. Si vous me croyez néanmoins, vous publierez le livre de Monsieur vostre pere, de l'Histoire des Turcs. C'est l'ouvrage d'un grand homme, & il ne peut estre publié plus à propos. Je ne doute point qu'il ne soit receu avec l'estime de tout le monde. La trêve qu'on pretendoit faite avec l'Espagne est une fausse nouvelle. Le Roy me mande luy-mesme le contraire, dans la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire. Il attend que Mr de Boüillon soit revenu d'Angleterre & de Hollande, pour reprendre les armes tout de bon. Cependant il suspend les choses pour plusieurs raisons, dont celles qui sont publiques, sont la pauvreté & la peste, qui courent dans cette frontiere. Le siege de Hulst se poursuit chaudement de part & d'autre. On dit que le Cardinal y a bien

bien perdu, six mille hommes, & de Rosne entre autres, qui luy seul tenoit lieu d'un grand nombre d'hommes. Je ne sçay si son opiniastrété sera heureuse. Il fait la guerre à la Turquie. Il envoye ses soldats à la broche comme des brebis qu'on mene à la boucherie, & les force de combattre à coups de bastons. Il luy est venu un secours de trois mille six cens Valons, & de deux mille quatre cens Allemans. Il a quarante six canons prests à battre la Ville, & ses batteries ne sont pas encore dressées. Il n'ose le faire qu'après avoir fermé aux assiegez le passage qu'ils ont eu libre jusqu'à ceste heure, pour faire sortir de leur Ville les soldats blesez ou malades, & pour en faire venir d'autres en leur place. Il fait faire à ce dessein un retranchement entre la Ville & le Fort de Nassau. Les assiegez ayant recetu divers secours, se fortifient sans cesse, & se preparent à souffrir les dernieres extremitez. Ils ont deux mille hommes tousiours occupez à faire de nouvelles fortifications au dedans de la Ville. J'ay écrit il y a trois jours à Mr du Fresne par Paris. Je m'en vas luy écrire par Geneve, & je continuëray tousiours jusqu'à ce que j'aye receu de

392 LETTRE CXXXII.

1596. luy une réponse positive. Adieu, Monsieur.
Aoust. De Francfort ce 19. d'Aoust 1596.

LETTRE CXXXIII.

1596. **I'**Ay receu toutes vos lettres du 9. d'A-
Aoust. oust, avec la joye que je ressens toujors
quand vous m'écrivez. Ne soyez point en
peine du billet qui estoit avec. Pour ce
qui est de moy, je vous avouë que je blas-
me plustost les Anglois, de ne pas tenir
ferme dans l'Espagne, que de ce qu'ils
employent contre les Espagnols, le secours
des Maures. Vous sçavez qu'on se sert
des chiens mesme contre les voleurs. Mais
j'ay peur que les Anglois qui ont témoi-
gné jusqu'à cette heure un courage d'hom-
mes; ne suivent maintenant une conduite
d'enfans. Je ne pense pas que les Anglois
doivent trouver mauvais que le Roy de
Dannemarc ait témoigné desirer l'amitié
des Ecoffois, sans s'adresser à la Reine
d'Angleterre; parce qu'il y a une alliance
beaucoup plus étroite entre le Dannemarc
& l'Ecosse, qu'entre le Dannemarc & l'An-
gleterre. Je suis fort en peine des affaires
de Hongrie. Car encore que les Espag-
nols nous pressent de plus près; tout le
mon-

mondé voit néanmoins que nous sommes ^{1595.}
menacez par le Turc d'une guerre tres-^{Augst}

grande & tres dangereuse, & on ne peut assez admirer que ce qui attire principalement tous ces perils & ces maux sur nous, soit cette indifférence & cette paresse fatale de vos Princes à laquelle il semble qu'ils conspirent tous. Le succès du siege d'Hulst est encore incertain. La plupart néanmoins croient indubitable que le Cardinal prendra la Ville. Il vaincra la dureté des assiégez par le sang des hommes, comme on rompt la dureté des diamans par le sang des taureaux. Il dit d'ordinaire que nous sommes tous mortels, & que la mort est inévitable; mais qu'on ne peut mourir plus glorieusement qu'en mourant pour Dieu contre des heretiques, & pour son Roy contre des rebelles. La Burlotte est mort de ses blessures, après du Rosne. Je ne sçay rien de certain touchant ces bruits qui courent de la paix & de la trêve. Mais les dernieres lettres que le Roy m'a fait l'honneur de m'écrire, disent tout le contraire. Je croy que Mr de Bouillô est prest de passer d'Angleterre en Zelande. Si vous sçavez quelques nouvelles de l'Ambassadeur de Mendoza, & d'autres semblables, vous

1796.
Sept.

m'obligerez extrêmement de me les écrire. Que puis-je faire autre chose, pour vous faire rendre ce que Mr du Fresne vous doit, que de luy en parler & de luy en écrire sans cesse, avec toute l'exactitude qui m'est possible? Dieu m'est témoin que depuis mon dernier voyage chez vous, je luy en ay écrit près de 20. lettres, sans recevoir un seul mot de réponse. Tout ce que j'en sçay est qu'un de mes amis m'écrivoit il n'y a pas longtemps, qu'il m'avoit envoyé une lettre de Mr du Fresne avec la sienne, & qu'il avoit prié le fils du Professeur de Strasbourg d'avoir soin de ce paquet; mais je n'en ay point du tout entendu parler, comme je l'ay mandé à cet amy. J'écris encore présentement, & je dois écrire chaque semaine pour le mesme sujet, tantost à Lyon & tantost à Paris, & je continuëray toujours jusqu'à ce que nous soyons venus à bout de ce que nous souhaitons. Pour moy, Monsieur, ce n'est pas sans quelque pudeur que je vous en parle. Je voudrois vous satisfaire du mien, s'il m'estoit possible. Je vous prie d'en faire mes excuses à Mr Nutz, & de l'assurer que je seray toujours prest de luy témoigner, comme
à vous,

à vous, par des services effectifs, combien je suis obligé à sa bonté. Adieu, Monsieur. Hulst s'est enfin rendu aux Espagnols. Je vous en écriray plus au long au premier ordinaire. J'ay envoyé à Mr Calandrin les exemplaires de l'écrit que j'ay fait imprimer icy-prés. Je vous prie d'en prendre un pour vous. C'est un écrit fort, & qui merite d'estre leu. De Francfort ce 27. d'Aoust 1596.

1596.
Sept.

LETTRE CXXXIV.

IE n'ay point receu cette semaine de lettres de vous. Je n'ay sceu que Mr Furer fust en cette Ville, que le jour de devant qu'il en fust party, lors que j'estois tres-occupé à écrire pour renvoyer le courier de Mets. Je vous supplie de luy faire mes excuses. On parle fort de la paix, ou d'une trêve entre nous & l'Espagne. Je n'en sçay rien de bien assuré. Je n'ay pas sceu non plus ce qu'ont fait les Ambassadeurs qui estoient icy; sinon qu'on publie que l'affaire est différée. Je ne puis m'empêcher de trembler, lors que je pense à une paix avec l'Espagne. Mr Calandrin vous fera voir les articles de la capitulation de Hulst, si vous ne les avez pas encore vûs. Les paroles

1596.
Aoust.

396 LETTRE CXXXIV.

1596.
Sept.

roles en ont esté concertées avec art, pour gagner les esprits du peuple. On ne scait pas bien encore quel est le dessein du Cardinal. Quelques-uns disent qu'il doit envoyer son armée dans les garnisons; d'autres qu'il pense à assiéger Breda. Mais cette dernière nouvelle ne me paroît pas croyable. La peste est fort grande à Paris & en Picardie. Elle se répand bien loin; & nostre voisinage même s'en ressent un peu. Adieu, Monsieur. Je suis tout à vous & à nos amis. De Francfort ce 3. Septembre 1596.

LETTRE CXXXV.

1596.
Sept.

J'Ay reçu vostre dernière lettre par Monsieur Calandrin. Je suis bien aise que vous approuviez le petit écrit François. Les bruits qui courent icy sont peu importants, si ce n'est qu'on dit qu'on a découvert une conspiration par le Secrétaire de du Rosne: Qu'on a mis en prison le Duc de Mayenne & le Duc de Nemours, & qu'on leur a mesme fait trancher la teste. Mais je croy que cette nouvelle est tres-fausse. Car si je ne me trompe, il n'y a plus de correspondance entre les Espagnols & le Duc de Mayenne. Le Comte de Comberland se remet

remet en mer avec quarante vaisseaux pour empêcher le commerce des Pais-Bas, & de l'Allemagne en Espagne. On dit que Mr de Boüillon & Mr de Chat Gouverneur de Diepe ont passé d'Angleterre en Zelande pour traiter d'une alliance avec les Hollandois. Pour moy j'ay une estrange peur de cette paix que vos Princes & vos Estats tâchent d'établir en Flandres. Car elle ruïnera entierement la liberté de l'Allemagne, principalement si ce que vous marquez du Roy des Romains arrive. Mais laissons ces soins aux Princes auxquels leur devoir mesme les oblige. On dit que le Comte de Solms qui a rendu Hulst, a esté mal receu des Estats de Hollande, & qu'il est mesme en danger de sa vie. J'attends un courier de Mets, & un autre de la Cour. S'ils m'apportent quelque nouvelle, je vous écriray aussi-tôt. Le Prince de Vaudemont troisiéme fils du Duc de Lorraine va trouver le Roy avec un train magnifique, par ordre du Duc son pere. Mes respects, s'il vous plait à Mr le Comte, & mes complimens à tous ceux que vous aimez. De Francfort ce 10. Septembre 1596.

1596.
Sept.

398 LETTRE CXXXVI.

LETTRE CXXXVI.

I'Ay receu vostre derniere lettre du troi-
sième Septembre, & je ne sçay si j'y ay
répondu ; tant j'ay écrit de lettres tous ces
jours en mille endroits avec une étrange
precipitation. Je ne sçay plus comment
excuser la lenteur de Mr du Fresnes. Je
luy ay écrit il y a peu de jours assez seche-
ment , & je continueray de mesme à l'a-
venir. Si je pouvois faire une course jus-
qu'en France, je vous pourrois assurer du
succés de vostre affaire. Cependant je vous
prie d'appaiser pour quelque temps Mr
Neutzel, jusqu'à ce que je tente encore
d'autres voyes. Je suis assuré que cette der-
te sera payée , & je luy promets d'y em-
ployer tout le soin & toute la fidelité dont
je suis capable. Vous aurez sceu la défaite
de Varenbon par le Marechal de Biron.
Le Cardinal d'Autriche leve autant de
troupes qu'il peut ; & il a envoyé devant
luy le Duc d'Arfchot son Lieutenant, afin
qu'il conduise tout pendant son absence ;
& il le doit suivre bien-tost. Les Hollan-
dois levent aussi des troupes. Ils attendent
deux cens Escossois, & deux mille cinq
cents Anglois, sous la conduite de Vere, &
ils

ils ont fait sortir de Dordrecht quinze ca-^{1596.}
nons. On prépare en France tout ce qui ^{Sept.}

est nécessaire pour la guerre. On parle d'assiéger Dourlans. Quelques-uns même soupçonnent qu'on pourroit bien assiéger Calais. Je crains fort que toutes ces entreprises n'aient esté faites trop tard. Je n'ay point encore reçu de nouvelles assurées du passage de Mr de Bouillon en Hollande. Je vous en diray davantage par Mr Calandrin. Les Anglois font courir un écrit, où ils rapportent les avantages du voyage de mer du Comte d'Essex.

En voicy les principaux points. 1. Que tous les desseins que les Espagnols avoient faits pour attaquer l'Angleterre, ont esté ou rompus ou retardez. 2. Qu'on a porté la guerre jusque dans les murailles d'un ennemy si puissant; dont la flotte si bien équipée & si bien armée, a esté ruinée entierement, les Espagnols ayant perdu un grand nombre de vaisseaux; entre autres deux d'une grandeur extraordinaire, dont l'un s'appelloit le S. Marthieu & l'autre le S. André, qui ont esté conduits en Angleterre; & dont les Anglois se pourront servir à l'avenir contre leurs ennemis même, à qui ces deux vaisseaux avoient

400 LETTRE CXXXVI.

1596.
Sept.

coûté a bastir plus de quarante cinq mille écus d'or. 3. Qu'on avoit reconnu par experience, que plusieurs vaisseaux d'Espagne, de ceux qu'on appelle Galeres, ne pouvoient résister à un seul vaisseau Anglois. 4. Qu'on avoit délivré plus de mille prisonniers. 5. Que pendant treize jours les Anglois estoient demeurez sur la terre d'Espagne, sans avoir vû aucun ennemy pour les combattre. 6. Que les Espagnols avoient perdu treize vaisseaux de guerre, & quarante-quatre vaisseaux marchands; dont les premiers étoient parfaitement bien armez, & les derniers chargez de marchandises tres-précieuses. 7. Qu'ils avoient détruit une Ville tres-commode par son assiete, bien fortifiée & remplie de toutes sortes de richesses. 8. Que cette ville estant pleine de tout ce qui estoit necessaire pour équiper ou pour armer des vaisseaux; on avoit ou tout emporté ou tout rompu ce qui s'y estoit trouvé. 9. Que les Espagnols après tant de pertes, ne pourroient plus à l'avenir envoyer aux Provinces des Indes ce qui leur estoit necessaire; ny en recevoir les richesses qu'ils en tiroient ordinairement. 10. Que la perte que les marchands avoient faite dans la prise de leurs vaisseaux, estoit de douze

douze millions; & qu'ils n'avoient pas ^{1596.} moins perdu dans la prise de Cadix. Enfin ^{Sept.} que l'armée Angloise estant animée par un succès si heureux, & enrichie d'un si grand butin, seroit presté à l'avenir à entreprendre des choses plus grandes, & à les exécuter avec encore plus de cœur. Mr. Calandrin vous en dira davantage sur toutes sortes de nouvelles. Adieu, Monsieur. Je vous écris cecy à la haste, ce 26. Septembre 1596.

LETTRE CXXXVII.

IE receus hier vostre lettre du 13. Sep- ^{1596.}
tembre. Ce qu'on dit de Mr. de Mayenne, ^{Oct.}
est une fable. Vous verrez par la relation
que je vous envoie, ce que Mr. de Biron
a fait dans l'Artois, & vous connoistrez en
mesme temps que le courage & la valeur
ne nous manquent point, mais seulement
des forces qui égalent nostre cœur. Le Car-
dinal Legat qui est en France, employe
toutes sortes d'adresses pour tâcher de fai-
re recevoir aux François le Concile de
Trente, sans presque qu'ils s'en apperçoivent.
Mais il a en cela de puissans adver-
saires, qui sont les Parlemens, & les assem-
blées

1596.
Sept.

blées d'Evesques. Le Roy luy rend tout l'honneur qu'on a coûtume de luy rendre ; mais on ne luy persuadera jamais de rien faire qui soit opposé au bien public. L'alliance qu'on a faite avec les Anglois & les Hollandois , est déjà assez contraire à tous ces desseins. Ensuite de ce traité , les Anglois & les Hollandois ont fait des défenses rigoureuses, de rien porter en Espagne de toutes les choses nécessaires , ou pour les vivres ; ou pour la guerre ; & ils ont armé des vaisseaux pour faire executer cet ordre. Le Marechal de Biron ayant brûlé quelques Villes, & estant chargé de butin s'est retiré , lors qu'il a veu que le Duc d'Arschot s'avançoit avec une grande armée ; & dans sa retraite mesme il a taillé en pieces deux Cornettes de Cavalerie des ennemis qui le suivoient , & en a rapporté les étendarts en France. Je croy qu'on luy enverra bien-tost du secours. Pendant que nous nous entrebattons de cette sorte , & que nous répandons le sang Chrétien , le Turc fait de grands progrès. J'ay peur que l'Allemagne ne se ressentie bientost des fruits de l'ambition Espagnole. Adieu , Monsieur. De Francfort , à la haste , ce 30. Septembre 1596. :

LET-

LETTRE CXXXVIII.

I'Ay donné à Mr Calandrin un paquet de divers écrits pour vous. Les gens de Vechel ont envoyé à Kopsius les livres de Foliete. Je neſçay plus que vous dire de l'affaire de Mr de Fresnes. Il y a déjà huit mois entiers que je n'ay pas paſſé une ſeule ſemaine ſans luy écrire, & je ne reçoÿ de luy aucune répoſe. Cela m'étonne plus que je ne puis dire. J'envoyay encore hier à Paris & à Geneve des lettres pour luy, que je ne doute point qu'il ne reçoive. Je luy ay écrit avec aſſez d'aigreur, & preſqu'en colere. J'avouë pour moy que je rougis de cette conduite; quoy que je ſois aſſuré qu'il n'y a rien à perdre dans cette dette, car il a de grands biens; quoy qu'il puiſſe y avoir quelque deſordre en ſes affaires, dans ce temps de troubles & de guerre. Je n'ay plus d'excuses ny de pretexte à alleguer à Mr Nutz. Ce que je luy puis promettre; eſt que je ne ceſſeray point d'agir, juſqu'à ce que j'aye tiré quelque réſpoſe aſſurée de Mr de Fresnes. Je ſupplie Mr Nutz de prendre encore la peine de luy écrire luy-mesme,

404 LETTRE CXXXVIII.

1596.
Sept.

mesme , & de m'envoyer la lettre. La Preface de l'écrit de Monsieur vostre pere que vous avez transcrite vous-mesme, m'a plu extrêmement ; comme tout ce qui vient d'un si grand homme : & je souhaiterois qu'on l'ajoutast à l'écrit de Basle. Je vous en rends graces de tout mon cœur. Pour ce qui regarde les nouvelles de France , je n'ay rien à vous dire presentement ; sinon que le 8. de Septembre la Reine d'Angleterre a juré solennellement alliance avec le Roy, en presence de Mr de Bouillon; & qu'on esperoit que le 16. il feroit voile du Port de Douvre ou de Margat , pour Zelande. On prepare en Angleterre des troupes , pour les envoyer en France. Aussi-tost qu'elles seront venuës , je croy que le Roy s'en ira à l'armée; quoy que tous les grands Seigneurs tâchent maintenant deluy persuader qu'il n'expose plus sa personne. Le Cardinal d'Autriche est allé de Bruxelles à Lile , pour avoir l'œil sur toute la frontiere , & pour entreprendre quelque chose contre nous. J'admire qu'on parle si peu de l'Ambassade de Mendoza. Mes respects , s'il vous plaist , à Monsieur le Comte , & mes complimens à tous ceux que vous aimez. Je vous rends

graces

DE M. DE BONGARS. 405

graces des nouvelles que vous m'avez en-^{1596.}
voyées. l'espere que le Turc ne fera rien de
Sept.
grand pour cette campagne. Il ne le pour-
roit faire avec peu de troupes, & il n'en
pourroit faire subsister de grandes. J'ay
prié Mr Calandrin de satisfaire le copiste,
que vous avez pris la peine de me trouver.
C'est une obligation que je vous ay outre
tant d'autres, de pouvoir sçavoir ainsi tou-
tes les nouvelles qui courent. Je tâcheray
de le reconnoistre, comme je dois. Adieu,
Monsieur. De Francfort ce 3. Octobre
1596.

LETTRE CXXXIX.

Monsieur Nutzel m'a écrit : il a esté.^{1596.}
Oct.
un peu sec dans sa lettre, & moy un
peu libre dans ma réponse. Il est vray que
je ne puis justifier Mr de Fresnes, ni mesme
l'excuser. Mais il ne faut pas pour cela ac-
cuser tous les François. Si on veut que la
faute d'un seul les noircisse tous; pourquoy
la probité d'un seul ne les justifiera-t-elle
pas aussi tous? Je suis revenu moy-mesme
d'Allemagne, chargé de dettes. Mais
aussi-tost que j'ay pu voir un peu clair
dans mes affaires, j'ay eu soin avant tou-
tes choses de m'acquitter à quelque prix.
que

1596.
Juin.

que ce fust. J'ay vendu une terre considerable dont je portois le nom, la moitié de ce qu'elle valoit, en un temps où l'on ne pouvoit rien trouver des terres; de peur que reservant à le faire en un autre plus commode, je n'incommodasse cependant des gens d'honneur qui m'avoient assisté de leur bien, dans l'extrême necessité de mes affaires. Ainsi je leur ay rendu tout ce que je leur devois, & je me suis conservé dans leur amitié. Mr Nutzelt m'a forcé par sa lettre, à vous rapporter cecy contre mon inclination. Je sçay qu'il y a eu aussi d'autres François qui ont eu le mesme soin. Si Mr de Fresnes a esté en cela un peu negligent jusqu'à cette heure, ce seroit une grande injustice de nous imputer à tous la faute d'un seul. Je reconnois & je publie par tout avec plaisir, les obligations generales & particuliers, que nous avons à la Republique de Nuremberg. Je sçay qu'ils nous ont assistez de leurs biens, & que le Senat nous a traitez avec toute sorte de bonté & d'honnesteté. Il n'y a point de François qui ait de l'honneur, qui ne doive estre prest de les servir tous, & en general & en particulier: comme pour moy je le ferois de tout mon cœur; & le Roy, comme je l'espere, ne per-

perdra pas le souvenir de tant de bien-faits. Si je puis jamais servir en quelque chose Mr Nutzel ou tous Messieurs de la Republique de Nuremberg ; j'espère de le faire d'une telle sorte qu'on sera satisfait de mon affection & de mes services. Et pour ce qui est de vous, Monsieur, & de Monsieur vostre frere, je dirois maintenant toutes les obligations que nous vous avons, avec tous les sentimens d'estime & de reconnoissance qui m'en restent, si je parlois à un autre qu'à vous. Mais j'aime mieux vous témoigner la disposition de mon cœur par des actions que par des paroles. Je n'en diray pas maintenant davantage sur ce sujet. Pour ce que vous écrivez d'Agria, je voy que les lettres de l'Empereur font douter de cette nouvelle. Mais je crains extrêmement qu'elle ne soit que trop veritable à cause de la lenteur de notre armée, qui étant partie de Vacie le 4. d'Octobre, & ayant deu joindre les autres troupes l'onzième, estoit à peine arrivée le 12. dans la haute Hongrie. J'avois espéré que la vigueur & la promptitude du Prince de Transilvanie exciteroit tous les autres, & qu'on pourroit battre les ennemis. Il court de tous costez un bruit qui

1596.
Oët.

qui est constant, que les Espagnols preparent leur flotte. Je crains beaucoup, ou pour nostre Bretagne, ou pour l'Irlande. Je vous ay écrit, si je ne me trompe, dans ma dernière lettre, que Mr de Schomberg a esté envoyé en Bretagne pour traiter de paix. Le Cardinal d'Autriche a logé ses troupes en deux lieux commodes pour empêcher les progrès des nostres. Deux mille hommes de pied & quatre cens chevaux demeurent toujours dans les Fauxbourgs d'Arras, où ils se sont bien retranchez. Mais les maladies mortelles & contagieuses sont grandes dans la ville, à cause du grand nombre de paisans qui s'y sont refugiez de toutes parts. Les nostres jusques-icy sont les maistres de toute la campagne de l'Artois. Mais on dit que le Cardinal attend de grandes sommes d'or & d'argent, & que le Duc Maurice de Saxe, le Marquis Edoüard de Badé, Scheyer, & d'autres qu'on ne nomme point, levent déjà pour luy de l'Infanterie dans l'Allemagne, & qu'il envoie en Italie pour le mesme sujet Alphonse d'Avalos. Mr de Bouillon est toujours en Hollande: Il n'y a encore rien d'assuré pour la défense de la navigation en Espagne. C'est l'inclina-
tion

tion des Estats. Mais les Marchands s'y ^{1506.}
opposent étrangement. Le Comte Mau- ^{Oct.}
rice ayant fait une entreprise pour sur-
prendre Hulst, qui n'a pas réussi, s'est re-
tiré à Breda. J'ay receu la description de
l'assiete d'Agria, & je vous en rends gra-
ces. J'ay eu soin de faire porter vostre
lettre à Mr Lopsius. J'ay mis avec la let-
tre à Mr Putkamer, la réponse à Mr
Valdenfels, dont je prie Mr Calandrin de
se charger. Mes respects, s'il vous plaist
à Mr le Comte, & mes complimens a
tous ceux que vous aimez. Ce 5. Octo-
bre 1596.

LETTRE CXL.

Monsieur de Bouillon est arrivé enfin ^{1569.}
en Hollande. Il entra dans la Haye ^{Oct.}
le 25. Septembre. Il a esté receu par tout
magnifiquement. Les Estats Generaux ont
esté ravis de sa venuë; parce qu'estant
tres-éloignez de faire la paix avec l'Espa-
gne, ils ne respirent que la guerre. Nos
gens ne s'estoient point encore retirez du
païs d'Artois. La petite ville de Pas leur
sert de retraite, & ils ont poussé les trou-
pes Espagnoles jusques au delà d'Arras.
Les

410 LETTRE CXL.

1596.
Oct. Les Espagnols accusent les Flamans, de ce que par leur bravoure & leur temerité ils hazardent tout. Et les Flamans accusent les Espagnols d'estre lâches, & d'abandonner leurs compagnons dans le combat. On dit que Varembon a esté mené à Paris, avec d'autres prisonniers de guerre. Le Roy attend le secours d'Angleterre. Les Hollandois luy en enverront encore un autre. Je ne puis comprendre quel dessein ils peuvent avoir, étant si près de l'hyver. Voilà toutes les nouvelles que je sçay. J'ay lû la Preface qu'un grand homme a faite sous le nom d'Alelius. Elle m'a plû d'abord : & elle m'a ravy, quand je l'ay considérée avec plus d'attention. J'auray soin de vous faire voir en François le petit écrit de France, aussi tost que je me seray fixé en quelque lieu. Mes respects, s'il vous plaist, à Mr le Comte, & mes complimens à vos amis. Adieu, Monsieur. De Francofort le 8. Octobre 1596.

LETTRE CXLI.

1596.
Oct. JE receus hier au soir vostre lettre du premier d'Octobre. Je crains comme vous, pour le siege d'Agria. J'espere neanmoins

moins que si le Prince de Transilvanie joint ^{1596.}
 les troupes de Maximilien, ils donneront ^{Oct.}
 bataille. Et j'ay peine à croire que les Turcs
 puissent subsister devant l'armée Chre-
 stienne, s'ils sont aussi nuds & aussi desar-
 mez que le bruit en court de toutes parts.
 Mais je ne puis assez admirer que les Turcs
 ayant passé la Transilvanie, se soient a-
 vancez jusques vers le milieu de la Hon-
 grie; d'où il me semble qu'ils ne pour-
 ront jamais se retirer, sans le perdre, si
 les nostres ont un peu de cœur. Je vous
 avouë que j'espère bien de ce costé là. Mais
 n'est-il pas étrange, que lors que cet en-
 nemy commun est dans les entrailles de
 la Hongrie, nous ne respirions que la guer-
 re, nous autres Chrestiens; & ne pen-
 sions qu'à nous entretuer? Les Espagnols
 arrestent tous les vaisseaux qu'ils ont trou-
 vez dans les Ports & dans les costes d'Es-
 pagne. Ils contraignent les Mariniers de
 leur jurer fidelité. Les nostres sous la con-
 duite du Marechal de Biron, pillent &
 brûlent tout l'Artois; & ils serrent de si
 près l'armée Espagnole qui est campée sous
 les murailles d'Arras, que personne n'en
 peut sortir sans estre en danger de la vie.
 Le Cardinal d'Autriche jaloux de se con-
 S fer-

1596. ^{Oct.} server la gloire qu'il s'est acquise, se prepare à la guerre; & rassemble toutes ses forces. Les Hollandois dans cette extrême aversion qu'ils ont de faire la paix avec l'Espagne, se tiennent prests de leur costé, pour soutenir une guerre qui paroist devoir estre forte & durer long temps. Mr de Bouillon estoit encore à la Haye, le 3. de ce mois. Il esperoit d'obtenir des Estars tout ce qu'il demande. Il leur a representé que nous aurions de la peine à subsister sans estre unis avec eux, & qu'eux ne le pourroient en aucune sorte sans estre unis avec nous: Qu'il estoit besoin d'une grande force pour repousser les entreprises d'Espagne; & d'une sagesse encore plus grande pour se defendre des artifices & des adresses de leur politique. Pour moy j'ay quelque pensée que les Espagnols ont un dessein caché sur l'Allemagne; & je crains que cet assoupissement de vos Princes n'en avance le succès. Les Hollandois ont fait des courses jusques dans les portes de Bruxelles; ont brûlé les maisons des Gentils-hommes & des païsans, presqu'à la veuë du Cardinal, & sont revenus chargez de butin: parce que le Cardinal avoit défendu de donner les contributions qu'on avoit accou-

DE M. DE BONGARS. 413

coûtumé de payer. Il court un bruit du mariage du Prince d'Orange avec Mademoiselle de Cleves: & que c'est pour cela qu'il est venu en poste à Rhimberg. D'autres disent qu'il en doit traiter avec sa sœur de Holac. Vous recevrez avec cette lettre un écrit de Bodin qui m'a esté envoyé de Paris. le croy qu'on vous aura donné les autres livres que j'avois envoyez pour vous à Mr Calandrin. Je vous rends graces de la copie que vous m'envoyez des nouvelles de Hongrie; & je vous prie de réveiller tousiours le copiste, afin qu'il se haste autant qu'il pourra. Mes complimens, s'il vous plaist à tous ceux que vous sçavez. J'espere d'apprendre quelque chose par vos premieres de l'Assemblée d'Amberg. Adieu, Monsieur. De Francfort ce 15. Octobre 1596. ^{1596. Oct.}

LETTRE CXLII.

Monsieur de Bouillon travaille en Hollande à faire ordonner que tout commerce avec l'Espagne soit défendu, & qu'il ne soit permis à qui que ce soit de rien porter en une terre ennemie. Mais comme les Estats de Hollande n'ont pas le pouvoir

S 2

de

1596.
Oct. de faire cette ordonnance, il en faut demander les avis de chaque Province. C'est ce qui retient maintenant Mr de Boüillon en Hollande, & Mr Aurele avec luy. Nos troupes d'Artois ayant fait semblant de se retirer, & les ennemis les ayant suivies, les nostres les ont repoussez jusques dans le Fauxbourg d'Arras, & en ont tué beaucoup, & ils continuent à tout ravager. Le Roy est à Roüen, & le Comte de Scherowesburi est auprès de sa Majesté. Le bruit court que les troupes Angloises sont arrivées dans nos Ports. Si cela est, je ne doute point que le Roy ne soit bien-tost à l'armée. Les garnisons de Breda & de Bergopzon ayant fait diverses courses se sont retirées dans leur ville chargées de butin & de richesses. Le Cardinal à esté luy mesme le spectateur de la misere des siens, pour leur avoir commandé de ne plus payer les contributions. Le Prince d'Orange est entré en conference avec sa sœur. Il se pourra mesler en cet entretien quelques paroles de paix. Mais les Estats en sont entierement éloignez. La peste envoie jusqu'à nous quelques petits souffles de son haleine contagieuse. Tout le voisinage de Dermstat en est entierement infecté. De Francfort, à la haste, ce 22. Octobre 1596.

LET-

LETTRE CXLIII.

L'Ay receu vostre lettre du 12. d'Octobre avec quelques écrits, dont je vous rends mille graces. l'auray soin de vous faire avoir les vers de Mr Passerat, puisque je voy qu'il differe tousiours à les publier. Je receus hier de Paris un petit livre nouveau, qui a pour titre les Fables d'Esöpe, mises en vers par Phedre Affranchi d'Auguste, divisees en cinq livres. l'en avois encore receu un autre exemplaire à la Foire de Francfort, que m'avoit envoyé Mr Pithou, qui a fait imprimer cet auteur sur un manuscrit qu'il a pris dans la bibliotheque de Monsieur son frere. Mais j'avois à peine jetté les yeux sur le premier, lors que je l'ay envoyé à un de mes amis. C'est pourquoy je vous prie d'agréer que je lise exactement ce second, & je vous l'envoieray au plustost. Ce petit livre est parfaitement beau. Rien n'est plus travaillé ny plus poli en son genre; Et on y voit toute la pureté de la langue latine, qui fleurissoit de son temps. Mais pour revenir aux affaires publiques, je croy que ce qu'on écrit d'Italie du Cardinal Legat, est une

416 LETTRE CXLIII.

1596.
Oct.

fable. Car il n'est point sorti de Paris depuis plusieurs semaines; & le Roy depuis ce temps là n'y est point entré. Un de mes amis m'écrit que ce Cardinal paroist un homme de bien, qui aime vraiment la paix & les interets de France. Le 13. de ce mois le Roy devoit faire son entrée à Roüen avec grande magnificence. Le Comte de Scherowesburi y estoit déjà venu accompagné de deux cens soixante chevaux. On avoit eu quelque soupçon qu'il y avoit de la peste à Roüen; & on croyoit que pour cette raison l'assemblée seroit transferée à Meaux. On dit qu'on doit informer dans cette assemblée avec grande severité, contre les Tresoriers, qui sont les sangsuës de l'Estat; & que plusieurs d'entre eux ont déjà esté interdits des fonctions de leurs charges. On espere que le Duc de Mercœur fera la paix. On a député vers luy Mr de Schomberg & Mr de Thou. C'est celuy qui a fait quelques vers imprimez qu'il me souvient de vous avoir envoyez autrefois. L'Ambassadeur du Duc de Savoye est arrivé à Roüen pour traiter aussi de la paix, si je ne me trompe. Je croy que Mr de Bouillon aura aujourd'huy achevé son traité avec les Estats Generaux. Les Députez des vil-

DE M. DE BONGARS. 417°
 villes de Zelande estoient arrivez le 18. de 1596.
 ce mois, & devoient faire leur rapport des Oct
 avis de chaque ville, touchant cette défen-
 se de trafiquer en Espagne. Mr de Bouillon
 espere que tout se passera comme il le desi-
 re. Le Marechal de Biron est encore dans
 le pais d'Artois. Il a défait depuis peu qua-
 tre cens chevaux, & en a pris plusieurs.
 Les Anglois & ceux de Zelande ont les
 mesmes pensées dans la Flandre, & les Hol-
 landois dans le Brabant. Cette lenteur du
 Cardinal d'Autriche m'est un peu suspecte.
 Adieu, Monsieur. Mes complimens à nos
 amis. De Francfort ce 26. Octobre 1596.

L E T T R E CXLIV.

VOUS recevrez le petit livre que je vous 1596.
 avois promis avant-hier, avec ces trois Oct
 mots: car je n'ay rien a ajoûter à ma der-
 niere lettre. L'amy que vous sçavez vous
 rendra celle que je vous envoie. Mon-
 sieur nostre hoste se prépare à faire impri-
 mer une seconde partie des guerres de Hon-
 grie, dans laquelle il fait entrer beaucoup
 d'Historiens & de Geographes. Comme je
 ne doute point que l'on ne pust encore
 enrichir cette Edition, par ce qui se pour-

218 LETTRE CXLIV.

1596.
Oct. roit trouver dans une aussi grande biblio-
theque qu'est la vostre; je vous prie de nous
faire part de ce qu'on en pourroit tirer d'a-
vantageux pour le public. C'est la premie-
re partie de cette Edition, qui contient
Bonsinius, Ritus & l'Appendix de Sambucus.
Mais d'où vient que vous supprimez si
long-temps l'histoire des Turcs de Mon-
sieur vostre pere? Si vous pouvez sans vous
incommoder prendre le soin de faire ren-
dre à Mr Monave le paquet que j'ay joint à
vostre lettre, vous m'obligerez extrême-
ment. Il y a dedans une lettre d'un de mes
amis, qui m'a esté tres particulierement re-
commandée. Je vous prie d'assurer Mr le
Comte de mes respects, & Messieurs vos Se-
nateurs, Monsieur vôtre frere, & Messieurs
vos enfans de mes tres-humbles services.
Adieu, Monsieur. De Francfort ce dernier
d'Octobre 1596.

LETTRE CXLV.

1596.
Nov. **I**'Ay reçu vostre lettre avec celle de Mr
Peucere. Je répondray à cette dernière la
semaine qui vient, & je n'ay presque rien à
répondre à la vôtre. Il est certain que la Re-
ligion Chrestienne succombera dans cette
guer-

guerre des Turcs, à moins que les Princes ne changent de conduite dans le gouvernement de leurs Estats. Je ne veux pas néanmoins desespérer que ces trois armées estant jointes maintenant elles ne viennent à bout de leurs desseins : Car on dit qu'on ne se souvient point dans ce siecle d'avoir jamais veu tant de troupes unies ensemble. Que si la campagne se passe sans en tirer le fruit qu'on en espere, je ne voy pas qu'elle excuse il pourra rester aux chefs. Ce que vous m'écrivez touchant l'Ambassadeur d'Angleterre, & ce que les lettres de Venise disent de luy m'est extrêmement nouveau; & j'en attends de vous des nouvelles plus assurées. Mais il est constant que le Cardinal d'Autriche pense à lever quelques Regimens; & l'on compte entre les Generaux de son armée le Marquis Edoüard de Bade, & le Duc Maurice de Saxe. On a quelque conjecture que les nôtres assiegeront Dourlens. J'ay peur que le Cardinal ne forme quelque dessein qu'il enfantera en son temps. Quelques uns soupçonnent qu'il pourroit penser au siege d'Ostende. Il n'y a encore rien de certain touchant la défense de trafiquer en Espagne. On assure néanmoins que quatre vaisseaux chargez de bled ont esté coulez à fond.

420 LETTRE CXLV.

1596.
Nov.

fond au Texel, qui est une Isle de Hollande, par le commandement du Comte Maurice; Ce qui donne lieu de croire que les Estats sont maintenant resolus de défendre tout commerce avec l'Espagne. Neanmoins plusieurs personnes sages témoignent qu'ils ne voyent pas quel est le grand fruit qu'on pourroit attendre de cette défense. Mais je vous écriray de cecy plus au long dans peu de temps. Je vous envoie un Index des Auteurs, dont on pourroit composer la seconde partie de la guerre de Hongrie. La peste s'augmente icy. Nostre voisinage en est infecté. Il me semble que ce n'est encore que le commencement d'une plus grande mortalité, que nous devons craindre. Adieu, Monsieur. De Francfort ce 12. Novembre 1596.

LETTRE CXLVI.

1596.
Nov.

Vostre lettre du troisiéme de Novembre m'a esté renduë le 22. On ne nous rapporte de Hongrie que de grands maux & de grands perils. Mais il semble qu'il reste encore quelque chose à esperer pour la Transilvanie. Je prie Dieu que cette esperance ne nous trompe pas. Je ne
dou-

doute pas que vous n'ayez appris que la negociation de Mr de Bouillon en Hollande, est terminée enfin selon son desir. La trêve que nous avions faite avec le Duc de Savoye, est prolongée pour trois mois. On publie tousiours qu'on espere de s'accommoder avec Mr de Mercœur. Mais il y a déjà long-temps qu'on nous repaist de certe esperance. On dit que la flote d'Espagne se prepare à prendre terre dans l'Irlande, ou dans l'Isle de Wicht, qui est voisine d'Angleterre, & qui y tient presque. Mais j'espere dans peu de jours de vous entretenir de cecy & de tout le reste, de vive voix. Mes complimens, s'il vous plaist, à Messieurs vos amis, & en particulier à Mr Nutzel. Vous m'obligerez de l'assurer que personne n'a plus à cœur que moy son affaire, & que j'en écriray d'icy avant mon départ à Mr de Fresnes, en luy temoignant mesme que j'en suis blessé. Adieu, Monsieur. De Strasbourg, à la haste, ce 24. Novembre 1596.

LETTRE CXLVII.

1566.
Dec.

MOn indisposition m'arreste icy aujourd'huy, & elle me retiendrait plus

422 LETTRE CXLVI.

1596.
Dec.

plus long-temps, si la considération de Mr Aurele ne me faisoit passer par dessus. Je sens au poulce du pied droit une demangeaison piquante & fâcheuse. Si je croyois les Medecins, je dirois que c'est la goutte: & ce nom seul est capable de faire trembler un homme qui pense à se marier, Mais quoy qu'il en soit, je suis pris par le pied; & néanmoins il faut marcher. C'est pourquoy encore que je n'aye point de jambes, je ne laisseray pas de vous aller voir demain, par la grace de Dieu. Afin que cette lettre ne soit pas tout-à-fait vuidé, j'y ajoute une harangue, qui, à ce que Pon dit, est du Roy. Je l'ay mise en Latin, & l'ay transcrite à la haste. Vous la pourrez garder, s'il vous plaist. La version Latine que j'en ay faite est fort grossiere, & ne répond nullement à la beauté de l'expression Françoisé. J'écris à Mr Pirhou touchant les Fables de Phedre, pour sçavoir de luy s'il n'y voudroit point ajouter quelque chose; puis que nous pouvons disposer de cette edition, comme nous voudrions. J'ay lû avec plaisir ce que vous m'avez envoyé de Scherbius, & je l'envoye à nos amis. Mr Kopfius dit qu'il vous a écrit il y a huit jours: je le presseray encore pour voir s'il

ne

DE M. DE BONGARS. 423

ne me voudroit point donner des lettres. ^{1596.}
Le reste à la vive voix. Je vous souhaite, & ^{Dec.}
à toute vostre famille, une parfaite santé.
Mes complimens, s'il vous plaist, à tous
nos amis. De Francfort ce 4. Decembre
1596.

LETTRE CXLVIII.

IE n'ay rien à vous écrire de cette Vil- ^{1599.}
le, sinon que Mr Aurele vous fait ses ^{Dec.}
complimens, & moy les miens. Nous
serons encore icy deux ou trois jours. A-
prés cela nous ne sçavons pas bien de
quel costé nous tournerons; si ce n'est
que pour ce qui est de moy, je suis reso-
lu de faire tout mon possible pour aller
voir Mademoiselle de Chalonge. Nous
attendons de vous les relations des affai-
res publiques, & les bruits qui courent.
Si nous apprenons quelque chose par le
paquet de lettres que le Messager de cette
Ville nous apportera de Francfort, com-
me je l'espere, je vous l'écriray avant que
de partir; & je vous enverray en mesme
temps les lettres de recommandation pour
Mr Philippe, que vous demandez. Je plains
Mr Altorhus, de ce qu'il n'a pû faire

424 LETTRE CXLVIII.

1596.
Dec. une course jusqu'au lieu où vous sçavez,
pour y saluer nos amis, Mr Scipion & Mr
Ritthers. Je vous repete encore ce que
j'ay déjà dit, que mon avis seroit de join-
dre à Phedre, Avienus, sur lequel j'ay à
Strasbourg diverses leçons, prises d'un ma-
nuscrit que je vous enverray quand j'y se-
ray. Je me sens si obligé de toutes les hon-
nestetez que vous me faites, que je ne puis
trouver de paroles pour vous en expri-
mer mon ressentiment. Mais je vous prie
de croire qu'il n'y a personne qui vous
honore plus que moy, & qui soit plus
attaché à vos interets & à ceux de vostre
famille, & plus disposé à tout faire pour
vous servir. Je vous conjure de prendre
plus de soin de vostre santé. Je suis party
si précipitamment du lieu où vous estes, que
je n'ay pû prendre congé que de vous
seul. Je vous prie d'en faire mes tres-hum-
bles excules à Mr le Comte, & à Messieurs
vos amis. D'Onspach ce 27. Decembre
1596.

LETTRE CXLIX.

1596.
Dec. **D**Epuis que je suis arrivé en cette ville,
j'ay esté tellement accablé d'une
foule

foule d'affaires, que je n'ay presque pas eu 1596.
 le temps de respirer pendant tous ces jours. Janv.
 J'ay reçu vostre paquet. Je vous rends
 graces pour l'écrit que vous avez publié.
 Je l'ay envoyé à Mr Saury, & luy ay fait
 vos complimens. On m'a écrit que l'Assem-
 blée de Rouën estoit finie. Je ne sçay enco-
 re quel en sera le fruit; sinon que l'on a
 banni de la Cour ces langües d'argent;
 dont la multitude estoit comme un nua-
 ge de sauterelles, qui mangent tout ce qu'il
 y a de verd dans les champs. Le 15. de De-
 cembre les affaires d'Espagne n'estoient
 pas encore accommodées. Mais on atten-
 doit dans peu de jours la derniere resoluti-
 on de Mr de Mercœur. Mrs de Schomberg,
 du Plessis, de Thou, & de Rochepot, trai-
 toient avec luy. La paix de Savoye est en-
 core douteuse. Ce qui augmente le soup-
 çon de la guerre, est qu'on a rappelé de Pi-
 cardie le Marechal de Biron pour le faire
 passer en Bourgogne, au moins si nous en
 croyons les bruits qui courent; ce que
 je ne fais pas aisément. Car je croy au con-
 traire, qu'il sert tres-utilement dans la Pi-
 cardie. Mr de Bouillon est revenu heu-
 reusement; & il est auprès du Roy.
 Le Milord Boros a esté envoyé Vice-Roy
 en

426. LETTRE CXLIX.

1597. en Irlande; & avec luy deux autres Sei-
 Janv. gneurs, pour tâcher d'appaiser le souleve-
 ment du peuple. L'Administrateur de cet-
 te Ville est malade d'une fièvre quatre,
 qui s'est changée en quotidienne. Le Roy
 de Pologne l'invite à ses Noces à Stoc-
 kolm. Messieurs Wald & Schilps sont icy,
 avec les Ambassadeurs de l'Electeur Pala-
 tin. Nous n'avons point ouï parler des
 preparatifs que vous faites contre le Turc,
 ny de l'assemblée dont vous m'écrivez. On
 dit que les Espagnols tâchent de reparer
 leur flotte après la perte de tant de vaisse-
 aux. Mais je crains que quelque grand mal
 ne tombe enfin sur l'Angleterre. La parole
 d'un certain Espagnol à qui l'on dit la nou-
 velle de ce grand naufrage, est bien remar-
 quable. *Dio hable & no intendienos.* Dieu
 parle, dit-il, & nous ne l'entendons point.
 Helas combien de fois nous parle t'il, &
 nous sommes sourds? Nous nous attribuons
 ce qui est à luy seul, ingrats que nous som-
 mes; & après cela neanmoins, il ne laisse
 pas d'avoir pitié de nous tous. Un Medec-
 in nommé Sarazin, prepare une nouvel-
 le edition de Dioscoride; comme Mr Au-
 bry vient de me dire presentement. Il
 m'a fait souvenir en même temps de l'Hi-
 stoire

stoire des Turcs de Monsieur vostre pere, ^{1597.}
 & du volume des Affaires de Hongrie; ^{Janv.}
 auquel vous aviez resolu, ce me semble,
 de contribuer quelque chose. Je vous é-
 criray touchant Avienus, au premier
 loisir que j'auray de revoir mes livres. A-
 dieu, Monsieur. Mes respects, s'il vous
 plaist, à Mr le Comte: & mes complimens
 à nos amis. Mademoiselle de Chalonge
 vous fait les siens. De Strasbourg ce 18. lan-
 vier 1597.

LETTRE CL.

AYant perdu celle que j'estois prest ^{1597.}
 d'épouser, je suis tellement possédé de ^{Fevr.}
 ma douleur, qu'elle ne me laisse pas mesme
 la liberté de me servir de mon esprit ou de
 ma main; & il faut que je me fasse violence
 pour répondre à vostre lettre du 18. de lan-
 vier. Vous aurez assez de bonté pour excu-
 ser mon silence, & la brevété de cette lettre;
 puis que vous n'ignorez pas combien est
 extrême le mal qui m'accable. Toutes
 mes esperances m'ont esté ostées. Je me
 voy sans force & sans vie. Enfin je me
 cherche dans moy mesme sans me trouver.
 Je ne puis revenir à moy que rarement
 &

1596.
Mars.

& avec peine, lors que parmy les ténèbres dont je suis couvert, je leve un peu les yeux de mon ame vers celui qui est le dominateur, & le pere de tous les hommes; & que je luy demande la grace de fonder mes esperances sur une meilleure vie. Mais c'est trop vous importuner par une lettre desagréable; conservez au moins à un affligé l'honneur de vôtre amitié qui luy est chere. La nouvelle que vous aviez receuë de la mort de Mr le Prince de Condé est faulse. On ne m'écrit rien de France de cette inimitié pretenduë entre le Roy & Mr de Soissons S'il y a eu du refroidissement, c'est fort peu de chose. Nous esperons quelque fruit de l'Assemblée de Rouën. On y a travaillé principalement à mettre quelque ordre dans les Finances; Je souhaite que ce soit avec succès. Le Prince de Vaudemont, qui est le plus jeune des fils du Duc de Lorraine, ayant perdu l'esperance d'épouser Mademoiselle de Joyeuse, qui a esté promise à Mr de Montpensier, épouse la fille unique du Comte de Salme. Je vous prie de continuer à me faire part de toutes les nouvelles que vous recevrez de l'assemblée des affaires de Hongrie, & de m'aimer toujours dans mon mal-heur, De Strasb. ce 9. Fevrier 1597.

CLI.

LETTRE CLI.

JE receus hier vostre lettre du 23. Janvier, avec le Poeme de Rithers, qui est tout-à-fait beau & sçavant. Je souhaiterois de répondre exactement à ce que vous m'écrivez. mais ma douleur ne me le permet pas. J'avoue que j'y succombe, & que je n'ay pas la force d'y résister. Quiconque concevra la perte que j'ay faite, telle qu'elle est ne desapprouvera pas l'estat ou je suis. Je vous rends néanmoins toutes les actions de grâces que je vous dois, & pour ce poëme, & pour la relation des affaires publiques que vous m'avez envoyée. Vous aurez sçu sans doute quel est le trouble qui s'est excité en cette ville. Je crains fort qu'il n'en naisse quelque grand mal qui retombe sur le public. Je ne sçay rien de France qui soit bien certain, sinon que j'espère que les nostres seront excitez par l'exemple du Comte Maurice. Pour ce qui est de ce festin dont vous m'écrivez, que le Cardinal d'Autriche a fait au Duc Maurice de Saxe, & au Marquis de Bade; j'ay vu des lettres qu'on a surprises, qui ajoutent encore que le Nonce du Pape, le Duc d'Aumale, &

1597.
Fevr.

& le Prince d'Orange y estoient aussi. Vous voyez une élite de personnes d'importance, & particulièrement ce triumvirat du Duc de Saxe, du Marquis de Bade, & du Duc d'Aumale. Je vous prie de m'excuser si je ne vous en dis pas davantage : j'ay l'esprit si abattu que son affoiblissement passe mesme dans le corps. Je ne puis assez admirer le silence si opiniastre de Mr de Fresne. J'ay envoyé la lettre que vous luy écrivez, à notre amy, avec la mienne, qui est aussi forte qu'elle puisse estre. Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il vous plait à tous nos amis. De Strasbourg ce 16. Fevrier 1597.

LETTRE CLII.

1597.
Mars.

JE vous prie d'excuser mon silence. Ma douleur me possède tellement que je ne puis presque lever la teste dans l'affliction & dans l'abattement où je suis. Je trouve bien quelquefois des choses qui détournent un peu mon esprit de l'attention qu'il a sur sa playe; mais je n'en trouve point qui le guerissent. Comme je lisois ces jours passez la consolation de Senèque à Polybe; je suis tombé sur un endroit qui m'a fait penser de nouveau à nostre Phedre. Voicy ses paroles : Je n'oserois
vous

vous pouffer encore plus loin, & vous porter à embellir par cette beauté d'expression qui vous est si naturelle, les Fables d'Esope, & ces Emblèmes de la vie humaine, qui sont un ouvrage que les esprits de Rome n'ont point encore tenté. le croy néanmoins que Phedre a vécu, ou avant Seneque ou au mesme temps; ce que Mr Ritthers vostre amy ne desavouera pas, si je ne me trompe, & qu'il n'est point de ce siecle postérieur où les Romains se sont laissé aller à cette maniere d'écrire si fleurie, qui n'est née que sous les Césars; mais de celui où l'éloquence Romaine conserve encore toute sa beauté, & sa pureté naturelle. Pour ce qui est de la revue d'Avienus, je n'ay pû encore démesler tous mes papiers. Mais comme Phedre m'a fait penser à Avienus: aussi les Fables de ce dernier m'ont fait ressouvenir de quelques autres ouvrages qu'il avoit faits. On a de luy une description de toute la terre, & une autre des costes de la mer. l'ay cette dernière corrigée exactement sur un manuscrit. Il a traduit aussi les vers d'Aratus, où il décrit tout le ciel & la terre. Si quelqu'un vouloit travailler à ce recueil, je vous enverrois l'Aratus de César

1596.

Mars.

Cesar Germanicus, qui est plus long que l'autre de deux ou trois cens vers, & même plus correct; & des diverses leçons pour la description des costes de la mer d'Avienus. Vous y penserez, s'il vous plaist Monsieur, & vous en jugerez avec ces sçavans hommes qui sont vos amis; entre lesquels vous ferez, s'il vous plaist mes complimens à Mr Scipion, & à Mr Ritthers. Si vous attendez de moy quelques nouvelles des affaires publiques; je vas vous dire ce que j'en sçay. L'Assemblée de Rouën s'est terminée au commencement de Fevrier. On ne sçait pas bien encore ce qui a esté arresté; sinon que les Gouverneurs des Provinces & des Villes qui sont au milieu du Royaume, ont eu ordre de renvoyer leurs garnisons, & d'abattre les Citadelles qu'on avoit basties dans les Villes qui servoient de forts & de retraite à la tyrannie, en reservant seulement celles des Villes de la frontiere. Cette ordonnance épargnera beaucoup d'argent au Roy. On a cherché aussi des moyens pour retablir les finances qui sont épuisées. Le Roy est party de Rouën pour le Havre de Grace. Il doit de là visiter toute la frontiere de Picardie, pour revenir enfin à Paris. Le Duc de Savoye presse la paix de nouveau;

&c

& il a un Ambassadeur à la Cour. On avoit ^{1596.} perdu entierement l'esperance de la paix avec Mr de Mercœur; & la guerre avoit esté déclarée de part & d'autre. Mais je ne sçay par quel mouvement il a changé tout d'un coup de resolution, & a demandé qu'on prolongeât encore la treve, pour traiter serieusement d'une bonne paix. On le luy a accordé, & Mr de Schomberg est allé à Bourges pour traiter de cet accommodement avec les envoyez du Duc; en presence de la Reine Douairiere, qui est sa soeur. Mr de Boüillon est allé à Turene avec Madame sa femme. Il a promis de revenir sur la fin de Mars. La peste qui estoit à Paris, n'est pas encore tout-à fait cessée; ces derniers temps de pluye ayant contribué à l'entretenir. Mr de Vaudemont, qui est le troisiéme des Princes de Lorraine, épouse la fille du Comte de Salme, unique heritiere de cette Maison. Voilà tout ce que j'ay pû apprendre de mes amis, ces jours passez. Je vous prie d'assurer de mes respects Monsieur le Comte, & de faire mes complimens à tous ceux que vous aimez. De Strasbourg, à la haste, ce 1. Mars 1597.

1597.
Mars.

434

LETTRE CLIII.

LETTRE CLIII.

J'Ay receu à Strasbourg vostre dernière lettre du 16. de Fevrier, qui est toute pleine d'amitié. Je ne puis assez vous témoigner combien je ressens l'obligation que je vous ay, & à tous nos amis, des marques si particulieres que vous m'avez données de vostre affection en cette rencontre, & de la part qu'il vous a pleu prendre à ma douleur. Je commençois à l'appaiser un peu par la raison & par les lettres si sages de tant d'excellens amis; lors que le bruit qui a couru de la prise d'Amiens par les Espagnols, m'a regetté tout d'un coup dans une affliction encore plus grande. Ce bruit neanmoins est douteux, & Dieu veuille qu'il soit faux. Je n'en diray rien de certain presentement. Les Estats Generaux des Provinces Unies s'assemblent à Arnhem, dans la Gueldre. On croit que c'est pour quelque chose de grand. Je vous ay écrit plus au long de Strasbourg. Vous excuserez maintenant la brevété de cette lettre, que je recompenseray par la première. Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il vous plaist, à tous nos amis. De Francfort ce 24 Mars 1597.

LET-

LETTRE CLIV.

LOrs que j'avois déjà fait mon paquet, j'ay reçu deux lettres de vous; l'une du douze, & l'autre du treize de ce mois. C'est moy qui ay donné à Mr Valden les lettres interceptées qu'il vous a fait voir. J'en ay envoyé l'original au Roy. J'avois résolu d'en écrire à Messieurs de vostre Senat. J'ay voulu auparavant en conférer avec Mr Aurele. Je croy qu'il sera arrivé pendant que j'écris. J'avois oublié à vous demander qu'elle raison peut avoir eüe Mr de Vathmos, de refuser le collier de la Toison d'or. Je vous prie de faire mes complimens à Mr Ritthers à qui je ne puis répondre; parce que le courier me presse trop. Je vous écriray quelque chose la première fois, touchant les affaires publiques. Je ne sçaurois trouver maintenant sur quoy asseoir le jugement que j'en pourrois faire. Adieu, Monsieur. Aimez-moy, comme je vous aime. De Francfort ce 28. de Mars 1597.

LETTRE CLV.

J'Ay reçu vostre paquet avec vôtre lettre du 6. de Mars. Je vous rends mille graces
1597.
Mars.

T.

des

1597.
Mars.

des écrits que vous m'avez envoyez. J'avois déjà lû celuy de Mr Scherius, & je n'avois retenu celuy que j'avois. Mr Scherius m'avoit promis luy-mesme de me l'envoyer. Mais vostre honnesteté le délivrera de cette peine. Quoy que la prise d'Amiens ne soit que trop véritable, je remets néanmoins encore à vous en écrire, jusqu'à ce que j'aye receu des nouvelles de nos amis de France. Je ne sçache pas qu'on ait imprimé d'autre Histoire de De Serres, qu'un abrégé des Rois de France de la première race, qui a esté autrefois publiée à Orange. Mais j'apprens qu'il a esté erigé maintenant en titre d'Historiographe du Roy, dont il a de bons gages. Vous jugez bien, Monsieur, ce qu'on doit attendre de cette sorte d'Historiens, qui sont loüez & payez pour faire l'Histoire. Je ne sçay si c'est une grande sagesse aux Princes, de faire fond sur le travail de ces Ecrivains mercenaires. Car par ce seul titre, ils semblent faire une publique profession, qu'il sont esté achetez pour écrire des menfonges. Je ne connois De Serres que par le Platon qu'il a publié, où il n'a point fait entrer les Notes de Marfile Fiscin. Mais selon que je l'ay pû apprendre par le témoi-

gna-

gnage de quelques gens de bien, c'est un ^{1596.}
 homme qui n'a point d'autres vertus qui ^{Avril.}
 le rendent illustre, que l'avarice, l'ambition, & l'audace. J'ay receu enfin une lettre de Mr de Fresnes, par l'extrême soin de nostre amy. Il fait mille excuses, & promet de rendre tres-certainement ce qu'il doit, & de satisfaire Mr Nutzel. J'aurois mieux aimé néanmoins de l'argent comptant, qu'une esperance certaine. Mais il est vray que le temps est tout-à fait mauvais, & je croy cette dette fort assurée. Je vous envoie la lettre qu'il a écrite à Mr Nutzel. De Francfort, à la haste, ce 28. Mars 1597.

LETTRE CLVI.

DEpuis que je suis revenu en cette ^{1597.}
 Ville, je vous ay écrit trois lettres, ^{Avril.}
 & j'en ay receu autant de vous. J'écris
 à Mr Ritthers, & j'ay donné ma lettre
 à porter à ce jeune homme qui vous la
 doit rendre. Il m'a esté fort recomman-
 dé par mes amis, & vous m'obligerez ex-
 trêmement de le recevoir avec vostre
 bonté & vostre honnesteté ordinaire. Le
 Roy est devant Amiens. Il espere d'ef-

1597
Avril.

facier cette tache qu'il a receuë, par quelque action extraordinaire. Il entreprend cette affaire avec grand courage. Il faut prier Dieu qu'il le favorise; puis que c'est de luy seul que dépendent les heureux succès. Il est certain que les Bourgeois ont esté fort lâches dans cette prise, & fort insolens auparavant; puis qu'ils avoient refusé de recevoir deux mille Suisses dans leurs Fauxbourgs, que le Roy avoit envoyez pour les garder. Ils crioient alors que c'estoit faire violence à leurs Privileges: eux qui peu après ont prostitué si honteusement leurs biens, leur reputation, & leur liberté. Il est arrivé quelques troubles à Cologne. Je vous en écriray la première fois des nouvelles certaines. Il y a eu quelque émotion à Strasbourg, dans la peur qu'ils ont eüe des troupes d'Italie & des Pais-Bas, qu'on dit s'y devoir assembler pour aller de là en Hongrie. Mais je vous écriray de toutes ces choses plus au long & avec plus de certitude, par le premier ordinaire. Adieu, Monsieur. Mes complimens, s'il vous plaist, à nos amis. De Francfort, à la haste, ce 3. Avril 1597.

LET.

LETTRE CLVII.

J'Ay receu vostre dernière lettre du 21. de Mars, où j'ay veu le jugement que vous faites de la conduite du Roy. Mais il est certain que dans cette rencontre on ne le peut accuser de la moindre faute. Car il ne pouvoit pas mettre garnison dans Amiens malgré les Bourgeois. Il leur avoit envoyé peu auparavant quinze cens Suisses pour garder leurs Fauxbourgs, & leur avoit fait représenter que la peste ayant emporté plusieurs d'entre-eux, ce qui restoit d'hommes de guerre dans la ville, ne pourroit pas suffire pour la defendre contre les ennemis qui estoient si proches. Mais ils ont opposé leurs privileges à un avis qui estoit si sage. Le lendemain de la prise le Roy s'est rendu devant la ville; & il en a tellement fermé toutes les avenues, que personne ne peut y entrer ny en sortir. Quelques-uns des soldats ennemis ayant voulu emporter hors de la ville une partie de leur butin, ont esté taillez en pieces. Sa Majesté s'applique tout entiere, ou à reparer, ou à diminuer au moins par quelque grande action, le deshonneur de cette perte. Et la Noblesse, &

440 LETTRE CLVII.

1597.
Avril.

des gens de toute sorte de condition viennent en foule au camp avec tant d'ardeur, que j'ose bien espérer pour l'avenir. le prie Dieu seulement de vouloir combattre avec nous. Mais j'ay peur que les assiegeans ne puissent trouver de vivres. Le 29. de Mars on a fait une entreprise de nuit sur Arras, sans succès; sinon qu'on a pillé & brûlé un riche Fauxbourg. L'entreprise des Espagnols sur Steenwich a esté encore plus malheureuse. Ils avoient posé une échelle sur l'eau des fosses qui estoit glacée, & estoient entrez dans la ville; Mais ils en ont esté repoussez vaillamment, avec perte à ce qu'on dit de cinq cens hommes. Le Comte Maurice est dans la Gueldre, où il attend une occasion pour faire quelque chose. Mais que vous semble, Monsieur, de ces gens qu'on leve aux environs de Strasbourg, pour envoyer à ce qu'on dit en Hongrie? Ceux de Strasbourg en prennent l'allarme, & le Marquis de Dourlac leve des troupes. Pour moy toutes ces levées me sont suspectes; & il me semble que le dessein en cela de l'Empereur, quand il n'en auroit point d'autre, est d'acoustumer les villes à ces passages de gens de guerre, afin qu'il les surprenne plus seurement lors qu'el-

qu'elles ne feront plus dans la défiance. 1597.
Mais peut-eſtre que je devine dans cette Avril.

conjecture. L'Empereur a demandé un paſſage libre ſur le pont de Strasbourg, qui eſt ſur le Rhin, & il l'a obtenu aisément. J'apprends néanmoins que ceux de la Souabe l'ont refusé dans leur païs. Mais je paſſe des affaires publiques à nos muſes. J'ay écrit ces jours paſſez à Mr Ritthers. Je vous envoie maintenant un livre de vers des anciens Poètes, où ſont les fables d'Avienus, & d'autres Auteurs ; & un livre Allemand , avec des leçons différentes , qu'on a priſes d'un vieux manuſcrit ; & quelques autres choſes qui ne ſe trouvent point dans les livres imprimés. Je vous prie de prendre la peine , à voſtre commodité , de les faire porter à Mr Ritthers. Je vous envoie quelque choſe de Heurnius , & la tragedie d'Elchile, traduite & expliquée par Florent Chreſtien. Je penſe à faire un voyage en France. Mes affaires domeſtiques m'y rappellent, auſſi-bien que la perte que je viens de faire icy. Si je vous y puis rendre quelque ſervice ou à vos amis, commandez-moy ce qu'il vous plaira. Je conſerveray la memoire de vôtre amitié , tant que Dieu me conſervera la vie ; & je vous en donneray des preuves

T 4

effec-

442 LETTRE CLVII.

1597.
Avril. effectives, par tous les services dont je suis capable. Vous m'obligerez de faire cette mesme protestation de ma part à Monsieur le Comte, à Messieurs vos amis, à Monsieur vostre fils, & à Monsieur vostre frere. Vous envoyerez, s'il vous plaist, vos lettres à Strasbourg, chez Mr Lobbet, si vous voulez bien continuer à me faire la grace de m'écrire. J'ay envoyé depuis peu une lettre de Mr du Fresnes à Mr Nutzel. J'aurois bien mieux aimé luy envoyer de l'argent. Mais j'espere qu'il en recevra bien-tost. Les Gens de Vechel ont receu avec joye vostre histoire des Turcs, & ils l'imprimeront d'une telle sorte, qu'on la pourra joindre avec Leonclave. Adieu, Monsieur. Aimez-moy comme je vous aime. De Francfort ce 8. Avril 1597.

LETTRE CLVIII.

1597.
Avril. J'Avois oublié à vous demander ce que c'est que l'herbe spigranella, dont parle Jean Anglois dans sa Rose d'Angleterre, au Chapitre de la Phthisie & de l'Asthme. C'est un de mes amis qui m'a prié de vous le demander. Je vous supplie d'excuser encore mon silence auprès de Mr
Rit-

Ritthers, de luy faire mes complimens, & ^{1597.} à Mr Gentil; & de les exhorter l'un & Avril.
l'autre à adoucir mon affliction par les charmes de leurs Muses, selon les prieres que je leur en ay faites à tous deux, en leur écrivant. J'ay fait à la haste l'eloge de celle que la mort m'a ravie, lors que je l'alloyis épouser. Vous leur en pourrez faire part. J'espere que je recevray de vos lettres à Strasbourg avant mon depart. Si je puis en France vous servir en quelque chose, ou vous, ou les vostres; usez de moy, je vous prie, & commandez-moy tout ce qu'il vous plaira, comme à une personne qui est tout à vous. On m'écrit de Cologne que le Duc de Juilliers reprend ses forces & revient à luy. Je vous prie d'assurer Mr le Comte de mes respects, & de faire mes complimens à nos amis. Ce dernier jour d'Avril 1597.

LETTRE CLIX.

IE ne vous diray qu'un mot. Car ce cou- ^{1597.}
rier a trop haste pour me permettre de May.
vous faire une longue lettre. Je vous prie, Monsieur, de rendre grace avec nous à la bonté de Dieu, qui a decouvert une ef-
fro-

1597.
May.

444

LETTRE CLIX.

froyable trahison qui envelopoit presque toutes les Villes de nostre France, & a délivré le Royaume d'une ruine qui luy estoit inévitable. Deux de cette conspiration ont esté punis à Paris le 10. d'Avril par un supplice rigoureux. L'un des deux estoit le fils de cet homme nommé Charpentier, qui eut autrefois de si grandes disputes avec Ramus, & qu'on croit avoir esté cause de sa mort. Il estoit Advocat General au Grand Conseil. On a pris aussi beaucoup d'hommes & de femmes de toutes sortes de conditions, & on en a accusé jusqu'à huit cens. On dit que vingt-deux Villes estoient comprises dans cette trahison: & entre autres la Rochelle. L'imprudence, ou plutôt la fureur de ces personnes est venue à un tel point dans Abbeville, qu'un homme a osé s'écrier en plein midy, Vive le Roy d'Espagne. Le Roy est accouru à Paris pour rassurer le peuple, & pour appaiser ces troubles, & a laissé devant Amiens le Mareschal de Biron avec l'armée. Les ennemis ont attaqué Montreuil. Mais ils ont esté repoussez avec grande vigueur par le Gouverneur & les Bourgeois: & ils y ont perdu trois cens hommes. Les Valons qui
sont

font dans nos troupes, vivent jusque cette ^{1597.} heure avec les autres soldats. L'armée est ^{May.} composée de plusieurs Nations, de gens des Païs-Bas, du Liege, de la Franche-Comté, de Lorraine, & des François. Je vous envoie un écrit fait par un de mes amis, que j'ay fait imprimer à Francfort, sans qu'il en sceust rien. Vous en ferez part, s'il vous plaist, à Mr Scpion, & à Mr Ritthers; auxquels je vous prie de faire mes complimens, & à tous nos amis. De Strasbourg, à la haste, ce 9. de May 1597.

LETTRE CLX.

I'Ay reçu par vostre Messager vostre ^{1597.} lettre du 28. d'Avril; & je n'ay point ^{May.} veu encore celle d'auparavant, dont vous me parlez. Nostre amy Mr Ancel est enfin arrivé. Nous nous préparons tout de bon à nostre retour. Mais cependant il a voulu faire un tour jusques chez le Duc des deux Ponts. Nous sommes icy en repos, quoy que nous soyons environnez de soldats étrangers. Le Comte de Schomberg ayant déjà levé le nombre des gens qu'il desiroit, attend leurs armes depuis plusieurs jours: ce qui irrite

1597.
May.

& incommode beaucoup les païsans , & tous les voisins. L'autre chef qui est Lorrain, que les Lorrains appellent Chasteaubrean , & les Allemands Beger , Seigneur de Popart , pourra à peine assembler les gens qu'il leve dans tout ce mois. Il y a beaucoup de François dans l'un & dans l'autre Regiment , dont la plupart sont en fuite pour quelques crimes. J'espere que la guerre qu'ils feront en Hongrie leur servira à expier les fautes qu'ils ont pû commettre en France. Pour ce qui est de la conspiration dont je vous ay écrit depuis peu, j'ay sceu que le nombre des conjurez n'estoit pas si grand qu'on le faisoit , ny le peril si pressant. Les deux qui ont esté executez dans Paris servoiēt le Cardinal d'Autriche; principalement pour faire tenir ses lettres en Bretagne, au Duc de Mercœur & aux Espagnols ; & ils luy écrivoient toutes les nouvelles qu'ils pouvoient sçavoir. Charpentier , l'un de ces deux estoit Advocat, mais non pas Advocat General. On m'écrit de Paris que nos villes de France pensent serieusement au salut de l'Estat ; & que Paris même a resolu d'entretenir à ses dépens trois mille Suisses ; & que d'autres villes entretiendront autant

tant de troupes qu'elles le pourront pour ^{1597.}
 composer enfin une armée qui soit stable May.
 & qui subsiste toujours. C'est ainsi que les
 extrêmes perils nous font resoudre sou-
 vent à embrasser les meilleurs conseils ; &
 je souhaite que la necessité ne vous reduise
 pas aussi vous mêmes dans le même estat.
 On dit qu'on est convenu avec le Duc de
 Savoye touchant la treve; mais qu'on des-
 espere de faire l'accommodement de Bre-
 tagne, les nostres ayant pris Chasteau-
 Briant, qui est une place avantageuse par
 son assiete, & bien fortifiée. Le Duc de Ne-
 vers a pris & brûlé dans le Luxembourg la
 ville d'Yvoy. Le bruit court que les Es-
 pagnols ont dessein d'attaquer le Langue-
 poc. J'espere qu'ils trouveront toutes cho-
 ses bien préparées pour les recevoir. Je
 prie Dieu qu'il veuille conserver le monde
 Chrestien par sa misericorde, & qu'il soit
 toujours nostre protecteur. Mes compli-
 mens, s'il vous plaist à tous nos amis. De
 Strasbourg ce 18. May 1597.

LETTRE CLXI.

IE vous écrivis hier par le Messager de ^{1597.}
 Strasbourg. Je n'ay rien à adjouër, si- May.
 non cet extrait de la lettre de nostre amy,

T 7

dat-

1597.
May. dattée de Montpellier le 17. de Mars: Je
voy que le President de Fresnes est en peine
luy mesme de l'affaire que vous me recom-
mandez, & qu'il est resolu d'aller bien-tost
à Paris pour y mettre ordre. Il m'a mesme
decouvert sur cela tout ce qu'il a dans l'es-
prit; & il m'a dit que son dessein est de
vendre une partie des terres qu'il a heri-
tées de Monsieur son pere; afin de payer
cette dette. Je vous assure, & je vous jure,
que ce que je vous dis est tres-certain &
tres-veritable. Ce sont les propres paroles
de nostre amy, que je vous supplie de
prendre la peine de lire à Mr Nutz, &
de luy faire mes complimens. Je vous
écrivis hier touchant nos Valons. Mais je
ne puis m'empescher de vous dire encore,
que je m'étonne comment l'Empereur
pense à changer de troupes, & qu'il ne pen-
se point à changer de General. Car il me pa-
roist pour moy jusqu'à cette heure que tou-
tes les fautes qu'on a pû faire en Hongrie,
sont venuës plustost du General que de
l'armée; Et que les troupes seroient bon-
nes & bien réglées, si elles avoient un chef
qui eût autant de sagesse que de courage.
Je vous puis assurer que parmy ces soldats
il y en a quelques-uns de nos François qui

RE

ne pourroient plus trouver de seureté en France, à cause de leurs voleries & de leurs crimes. Pour ce qui est des loüanges que vous donnez dans vos dernieres lettres à l'habileté des Espagnols, je la louë aussi moy-même ; mais comme on louë les voleurs qui ont assez d'habileté & d'adresse pour prendre le bien des autres. J'ay ordonné à un homme de Vechel, de vous envoyer l'écrit que vous demandez ; & je vous prie de vouloir prendre vous-mesme le soin de la lettre que j'écris à Mr Peuce-re. Les Gens de Vechel attendent l'histoire des Turcs. Ce que vous dites, Monsieur, est tres-sage & tres-veritable, que les enfans de ce siecle sont plus prudens que les enfans de la lumiere. l'y ajoûte seulement, qu'il me semble que ceux-là doivent estre appelez les enfans de la lumiere, qui sont voir en même temps qu'ils sont simples comme des colombes, & prudens comme des serpens. Et cependant nous faisons souvent profession de bouche d'estre enfans de la lumiere ; lors que nous la combattons par nos œuvres, en nous remplissant nous-mesme l'esprit de tenebres ; & en fuyant la vraie lumiere par tout où elle se presente à nous.

1597.
May.

LET-

du Duc de Lorraine. Je receus hier au soir ^{1597.}
 vostre lettre du 20. d'Avril, & tout ce que ^{May.}
 vous y avez joint, dont je vous rend mil-
 le graces. Adieu. Je vous écris cecy à la
 haste. De Strasbourg ce 19. de May 1597.

LETTRE CLXIII.

JE vous ay écrit trois lettres en moins ^{1597.}
 de huit jours. Je vous diray seulement ^{May.}
 en trois mots, que j'ay reçu vostre der-
 niere du 7. May, avec celle de Mr Scho-
 pius; & qu'avec la grace de Dieu je
 partiray d'icy dans trois jours. Je ne
 vous dissimule point que ce sera avec
 une extrême joye. Je me délivreray, com-
 me je croy, non pas du soin, mais de cette
 charge embarassante des affaires publi-
 ques; & je reviendray vous voir estant
 libre. Je répons à Mr Schopius, & je
 luy envoie une lettre de recommanda-
 tion pour Mr de Harlay, pour Mr Dol-
 lé, & Mr Pinelle. Je ne le connois que
 par ses écrits, qui assurément sont sça-
 vans, & par les lettres qu'il m'a écrites.
 Vous sçavez qu'il est assez fâcheux de
 recommander un homme que l'on ne con-
 noist pas parfaitement. Mais je n'ay pû re-
 fuser cette honnesteté à un sçavant hom-
 me,

452 LETTRE CLXIII.

1597.
May.

me , qui fait profession d'estre vostre amy. Je desire neanmoins que vous soyez le dépositaire de cette lettre de recommandation , pour la retenir ou pour la donner , selon que vous le jugerez à propos. Il est certain que je suis obligé à Mr Schoppius , de ce qu'il m'a fait l'honneur de me prévenir par ses lettres. Je ne sçay si je pourray répondre à Mr Ritthers , tant je seray accablé à ce depart. Je vous prie, Monsieur, de luy en faire mes excuses , & mes complimens à Mr Scipion. Je ne sçay point de nouvelles des affaires publiques, parce que mes amis me croyant parti , ne m'écrivent plus. Les dernieres compagnies du regiment de Mr de Schomberg , ont passé aujourd'huy le Rhin. Mr de Popart n'a pas encore levé tous ses gens. Il y a eu quelque dispute entre Sprinzenstein & luy , pour la cavalerie. Popart qui s'appelle aussi Chasteau - Brean , avoit levé cinq cens chevaux avec grande dépense , sur la parole de ce Sprintzenstein. Mais l'Empereur n'écrit point pour dégager cette parole qui a esté donnée , & n'envoye point d'argent. On parle fort du mariage de Madame, sœur du Roy , avec le Marquis du Pont-à-Mousson ; le n'en sçay autre cho-

DE M. DE BONGARS. 453

chose par la lettre que le Roy m'a fait l'honneur de m'écrire; sinon que le Duc de Lorraine ayant demandé à sa Majesté qu'il agréast que son fils recherchast Madame sa sœur; Elle n'avoit pas pû le luy refuser. Je vous écriray de Paris, si Dieu me fait la grace d'achever heureusement mon voyage. En quelque lieu que je sois, je vous prie de croire que je seray toujours prest à vous rendre à vous & à ceux que vous aimez tous les services dont je suis capable. Je vous supplie d'avoir la bonté d'assurer de la mesme chose Mr le Comte, Monsieur vostre frere, & Messieurs vos enfans. J'ay envoyé vostre lettre pour Basse au mesme moment que je l'ay receuë; & j'ay écrit à un homme de Vechel, afin qu'il en eût grand soin. Marnius attend l'Histoire des Turcs, & il a dessein d'y ajoûter, si vous l'agréez, une certaine harangue de Cuspinien contre les Turcs. Adieu, Monsieur. De Strasbourg ce 25. de May 1597.

· LETTRE CLXIV.

IE suis arrivé icy heureusement, graces à Dieu, & la premiere chose que je fais, est

454 LETTRE CLXIV.

1597.
May.

est de me donner l'honneur de vous écrire. J'ay trouvé en France les affaires publiques, & les miennes en particulier dans un effroyable embarras. Le Roy a fait une course jusqu'icy du Camp d'Amiens, pour avoir soin luy-mesme de quelques choses qu'on prepare, qui sont necessaires pour le siege. Il doit retourner, comme je croy, demain au Camp. Le Marechal de Biron a le principal commandement du siege, & y sert tres-utilement. Il avoit couru un bruit qu'il estoit fort malade; mais ce bruit est faux. On dit que les Italiens ont chassé les Espagnols de Blaver; & que le Duc de Mercœur commence à parler d'accommodement: mais ce sont des bruits qui courent, & sont douteux. Mr de Schomberg doit se joindre à Mr de Montpensier, qui doit assieger Mirebeau en Poitou. Le Duc de Mercœur s'est mis depuis peu en possession de cette ville-là, par la trahison Gouverneur. Le Comte de Clermont fils naturel du Roy Charles IX. excite quelques troubles en Auvergne, ayant esté gagné par le Duc de Savoye. Mais comme ses desseins ont esté heureusement découverts, j'espere qu'ils ne pourront pas s'exécuter. Je vous envoie un Phedre qui est plus correct.

rect. Je vous supplie de prier Mr Rit-^{1597.}
thers, d'en différer l'impression, & de luy ^{Juin.}
faire mes complimens. J'ay veu icy
le fils de Monsieur vostre frere. Je luy ay
offert tout ce qui est en mon pouvoir ; &
s'il desire de moy quelque chose, je le ser-
viray en tout ce que je pourray. Il semble
qu'il pense à retourner par l'Angleterre &
par la Hollande ; & je ne voudrois pas l'en
dissuader. Mr de Sancy desire fort de voir
& d'embrasser Monsieur vostre neveu. Il
conserve toujours les mesmes affections
pour vous, & pour ceux qui vous appar-
tiennent. Adieu, Monsieur. Mes compli-
mens, s'il vous plaist à Mr Peucere, & à
nos amis. De Paris ce 22. Juin 1597.

LETTRE CLXV.

JE vous écris, quoy que fort occupé par ^{1597.}
une visite de gens de Cour, dont je me ^{Juin.}
deferay dans peu de jours. Je rompray tout
ce que je ne pourray pas délier. Mais hono-
rant comme je fais Monsieur vostre frere,
je n'ay garde de laisser partir Monsieur son
fils sans luy donner de mes lettres. Je luy
ay représenté l'intention de Monsieur son
pere ; & je luy ay conseillé de ne laisser
pas perdre cette occasion de s'en retour-
ner

456 LETTRE CLXV.

1597. ner fort seurement. Je l'ay recommandé à
 Juin. Monsieur l'Ambassadeur qui s'en va en
 Suisse, & à Mr Hortoman le fils, qui ac-
 compagne Monsieur l'Ambassadeur, &
 qui est son parent. J'ay cherché inutile-
 ment les Morales de S. Basile, traduites
 en Latin. Il y a long-temps que les exem-
 plaires Latins ont esté vendus. Il n'en re-
 ste plus que de Grecs. Je vous envoie dans
 ce paquet un recueil de Proverbes, fait par
 Scaliger. J'ay envoyé il y a quelques jours
 à Strasbourg à Mr Lobet les vers de Passer-
 rat, & une harangue de l'aveuglement,
 afin qu'il eût soin de vous les faire tenir. Je
 vous rapporteray d'icy les Fables de Phe-
 dre corrigées. Je vous prie d'en avertir
 Mr Ritthers, & de luy faire mes compli-
 mens, comme à Mr Scipion. Envoyez-
 moy, s'il vous plaist les vers qu'il a faits
 sur la mort de Mr Pithou. Car je crains
 d'avoir perdu l'exemplaire qu'il m'en a-
 voit envoyé. Si vous desirez icy de moy
 quelque chose pour vous ou pour vos a-
 mis; faites-moy la grace, je vous prie,
 de me le marquer en un mot. J'ay presté
 à Monsieur vostre neveu cent dix écus
 d'or pour avoir un cheval; pour payer ce
 qu'il devoit, & pour estre tout prest à
 par-

partir. Je souhaite que quand on les voudra rendre, que ce soit à Mr Calandrin. Le 28. de Juin le Roy sur le soir monta à cheval, pour se rendre au camp d'Amiens. Toute sa Noblesse le doit suivre, qui grossira fort sa Cavalerie. Il a environ 15. mille hommes de pied, & vingt & un canons, avec 17. qu'il doit ajouter. Le Duc de Mercœur en Bretagne, semble penser à s'accommoder. Meilleurs de Paris ayant promis d'entretenir trois mille Suisses à leurs dépens, tâchent de porter les autres Villes à rendre le même service au Roy, & ils espèrent qu'ils en obtiendront dequoy entretenir seize mille hommes de pied. Je pars d'icy pour aller mettre ordre à mes affaires dans ma maison; d'où je vous écriray avec plus d'étendue & de liberté. On parle fort de la paix entre les deux Couronnes. Je n'ose en rien assurer. Le Roy n'y paroît pas porté. Mais on a sceu par les lettres d'Espagne qu'on a surpris, que le mariage entre le Cardinal d'Autriche & l'Infante d'Espagne est presque conclu. Adieu. Mes complimens, s'il vous plaît, à nos amis. De Paris, à la haste le premier de Juillet 1597.

1597.
Juin.

LET-

1597.
Juill.

458 LETTRE CLXVI.

LETTRE CLXVI.

JE ne vous diray que trois mots selon ma
coûtume. Tout le monde aujourd'huy
parle de paix. Je croy que le peuple & la
pluspart des autres le desirent sincerement.
Mais pour moy je tremble, quand je l'en-
tends seulement nommer. Car je ne voy
pas bien sur quel fondement stable elle
peut estre establie. Tout ce que je voy &
que je sçay; c'est que les Espagnols se
jouient de toute l'Europe, par les merveil-
leuses souplesses de leur politique. Mais
laissions à Dieu le soin de ces choses, & à
ceux qui ont encore quelque pouvoir
pour resister à nos maux. Mr de Schom-
berg est allé en Poitou, pour avoir soin des
affaires de Bretagne. Le Mariage entre Ma-
dame & le Marquis de Pont-à-Mousson,
est encore incertain. Je vous ay écrit par
Monsieur vostre neveu, auquel j'ay donné
cent vingt-deux écus d'or pour son voya-
ge, & pour d'autres affaires qu'il avoit icy.
Je seray bien-aïse, quand on les voudra ren-
dre, que ce soit à Mr Calandrin. Adieu,
Monsieur. Mes complimens, s'il vous plaist,
à tous nos amis. De Paris ce 9. de Juill. 1597.

LETTRE

LETTRE CLXVII.

IL y a déjà long-temps que je suis en possession de vous écrire en peu de mots ; mais de le faire souvent. Cependant je n'ay reçu encore de vous aucune lettre depuis que jè suis party de Strasbourg. Nous nous portons icy passablement bien, & nous respirons un peu. Le siege d'Amiens nous met en grande peine. Il a esté entrepris avec plus de courage que de force. Nous n'y omettons rien néanmoins. Le nombre des soldats qui nous manquoient principalement, s'accroist tous les jours ; & nous esperons que dans un mois nous aurons sur pied une armée puissante. Nous avons icy le Marquis du Pont-à-Mousson. On parle differemment de son mariage. Cette affaire dépend entierement du Roy. Il court divers bruits de la paix avec l'Espagne. Je ne voy pas pour moy par quel moyen elle se peut faire. J'ay écrit un peu plus au long par Mr Calandrin. Je vous prie d'excuser la breveté de cette lettre, de m'aimer comme je vous aime, & de faire mes complimens à tous nos amis ; auxquels je suis, comme à vous infiniment obligé. De Paris ce 2. d'Aoust 1597.

V

LET-

460 LETTRE CLXVIII.

1597.
Sept.

LETTRE CLXVIII.

I'Ay bien eu de la peine à trouver ces Morales de saint Basile que vous m'avez demandées il y a long-temps. Les voicy enfin que je vous envoie. Il y a plus de dix ans qu'il ne s'en trouve plus d'exemplaire chez celuy qui les vendoit. Je me suis informé de l'Histoire de Serres. Son livre est un abrégé de l'Histoire de France, depuis le commencement de la Monarchie. Il a écrit en François, & assez exactement. Je vous ay déjà écrit touchant le Phedre; que je pourrois envoyer quelque chose à Mr Ritthers, afin que cette edition soit plus correcte. Si je puis vous rendre icy quelque service, ou à vos amis; je vous prie de croire que vous n'avez qu'à me commander. Mes affaires me retiennent encore en ce pais. Cela durera bien environ deux mois. Aussi-tost que j'auray mis ordre à mon domestique, je me mettray en campagne, & je vous iray revoir avec la grace de Dieu. Les affaires publiques sont dans un estat qui me déplaist fort. Mais c'est aujourd'huy la plainte generale de tous les hommes dans tous les pais. L'au-
ray

ray peine à vous repeter icy ce que je^{1597.}
 mande à Mr Peucere. Vous lirez, s'il vous^{Sept.}
 plaist, la lettre que je luy écris, & vous
 la luy envoyerez après que vous l'aurez
 cachetée. Je n'ay receu aucune lettre de
 vous, depuis que je suis party de Stras-
 bourg. Adieu, Monsieur. Mes respects,
 s'il vous, plaist, à Mr le Comte, & mes
 complimens à tous nos amis. J'ay sceu que
 Mr de Fresnes est certainement en chemin.
 Ses amis l'attendent icy tous les jours. Je
 serois bien-aïse de sçavoir comment se ti-
 rent les essences, que ceux qui les ven-
 dent en Allemagne appellent des baûmes.
 Celles qui se tirent communément avec
 l'esprit de vin, sont plus épaisses. Il sem-
 ble que dans les vôtres il y a quelque
 chose de plus subtil & de plus parfait en
 l'Art. Adieu, encore une fois. De Paris
 ce 11. Septembre 1597.

LETTRE CLXIX.

JE ne doute point que vous n'ayez quel-^{1597.}
 que peine à vous accoutumer à la bre-^{Oct.}
 veté de mes lettres. Mais je vous supplie
 de l'excuser. J'ay fait une course à Paris
 pour quelques affaires, qui m'estoient tout

462 LETTRE CLXIX.

1597. le temps d'écrire. Je n'y estois venu que
 Oct. pour trois ou quatre jours, & cependant
 il m'en faudra quinze avant que je m'en
 retourne. Enfin Amiens est à nous : & sa
 prise est deuë au seul courage & à la seule
 vigilance du Roy. Il n'y a rien de plus vray
 que ce que je dis. L'armée d'Espagne a-
 yant paru tout d'un coup, avoit jetté la
 terreur dans le cœur des nostres. Elle mar-
 choit avec tant de resolution & tant d'or-
 dre, qu'elle auroit pû étonner ceux mes-
 me qui se seroient dispolez à la recevoir.
 Nos troupes d'ailleurs intrepides en furent
 d'abord tellement effrayées, que cette ter-
 reur panique leur avoit osté tout le juge-
 ment. Le Roy seul, avec une admirable
 liberté d'esprit, rallia ses gens, leur rendit
 le cœur, connut le dessein des ennemis, &
 commanda qu'on se saisist d'un poste qui
 estoit d'une telle importance, que tous
 nos efforts auroient esté vains si nos en-
 nemis l'eussent pû gagner. Le Roy a ac-
 cordé aux assiegez les conditions qu'ils ont
 demandées, preferant en cela le salut de
 son armée à une vaine reputation. Car la
 saison alloit devenir tres-fâcheuse pour les
 assiegeans; & la garnison estoit encore si
 forte, qu'elle auroit pû rendre le siege
 dou-

douteux. La retraite si soudaine du Cardinal d'Autriche, luy estoit suspecte avec raison. C'est pourquoy il a crû que son principal but devoit estre de gagner le temps, de conserver les liens, & d'observer la contenance & toutes les démarches du Cardinal. Mais nous avons esté bien aises que son retour effectif ait trompé nostre attente. Le dessein du Roy ensuite, estoit de faire des courses dans le pais ennemy avec ce qu'il avoit de meilleur dans sa cavalerie; & d'employer le reste de son armée au siege de quelque Ville. Mais l'argent ayant manqué à la plûpart, ils ont esté contrains de quitter le camp, où se trouvoit en abondance tout ce qui estoit necessaire pour la vie, mais à acheter quoy qu'à prix raisonnable.. Ainsi une partie des gens du Roy, s'estant retirez, il ne laissera pas neanmoins, comme je croy, d'assiéger Dourlens. Le reste de ses affaires, qui auparavant sembloit peu assuré, paroist retably par la prise d'Amiens. Je vous en entretiendray dans ma premiere lettre. Mes complimens, s'il vous plaît, à tous nos amis. De Paris. ce 5. Octobre 1697.

1597.

Oct.

LETTRE CLXX.

Je prends occasion de vous écrire de ces vers qu'on vient de m'apporter encore tout mouillés de chez l'Imprimeur ; quoy que je sois extrêmement pressé de m'en retourner d'icy chez moy. Il me souvient que je vous ay envoyé les Poèmes de Passerat, & quelque autre chose. Je ne sçay si vous les aurez receus. J'apprends que vous avez marié Monsieur vôtres fils. Je m'en réjouis, & je souhaite que ce vous soit pour jamais un sujet de joye. Je me donne maintenant tout entier au rétablissement de mes affaires, que j'ay trouvées dans un estrange desordre. Mais je suis résolu de me tirer de ces embarras, & de me mettre en liberté de revoir nos livres. Le Roy est devant Dourlens en une saison tout-à-tait fascheuse pour un siege, tout le pais d'autour estant ruiné. On parle fort d'une paix ou d'une treve, & on en juge differemment. Pour moy je croy que la paix nous est necessaire ; & ce nom neanmoins me fait trembler, quand je pense que c'est avec les Espagnols qu'on doit avoir paix. On traite icy secretement des moyens de ruiner le Duc de Mercœur, & de se-
cou-

DE M. DE BONGARS. 465

courir Genève contre le Duc de Savoye. ^{1596.}
Mais il est temps de quitter les affaires pu- ^{Oct.}
bliques, pour reprendre le soin des mien-
nes. Je vous prie d'assurer Monsieur le
Comte de mes respects, & tous ceux que
vous aimez, de mon amitié & de mes ser-
vices. De Paris, à la haste, ce 12. Octobre
1597.

LETTRE CLXXI.

J'Ay reçu le 12. de ce mois vostre der- ^{1597.}
niere lettre du 4. d'Octobre; J'apprends ^{Oct.}
par les relations que j'ay trouvées dans le
paquet de Mr Calandrin du 16. d'Octo-
bre, que l'armée Chrestienne a levé le sie-
ge de devant Javarin. Je ne puis voir sans
une extrême douleur, que tous les Royau-
mes Chrestiens se déchirent ainsi les uns les
autres. Nous nous trouvons icy accablez
sous les miseres des guerres publiques, &
nous perissons par nos propres déregle-
mens. Vous vous laissez abattre vous au-
tres par la negligence de vos chefs, & vous
ouvrez la porte de l'Allemagne au plus
barbare ennemy du nom Chrétien. L'egli-
se cependant est agitée par des dissensions
cruelles, & par la fureur des peuples qui se
haïssent & se font la guerre. Mais ce n'est
V 4 pas

466 LETTRE CLXXI.

1597.
Nov.

pas dans nos plaintes que nous devons chercher du secours. L'esperance qui nous reste est dans nos prieres, par lesquelles nous devons tâcher de détourner de dessus nous la colere de Dieu, que nous avons si justement meritée. Pour revenir à nos affaires; le Roy va s'appliquer entierement à reduire le Duc de Mercœur; & il a dessein sur la fin de l'année d'aller à Blois: afin qu'estant plus près de la Bretagne, il puisse plus aisément donner ordre à tout. Les Provinces voisines, de Poitou, de Touraine, & d'Anjou, contribuent d'elles-mesmes une grande somme d'argent aux frais de la guerre. Le Duc de Mercœur a receu jusques à six cens Espagnols dans Nantes, qui est l'une des principales Villes de la Bretagne. Il semble se préparer à y soutenir un siege. Le Marechal de Biron n'a pas reüssi dans une entreprise qu'il avoit faite sur le pais du Luxembourg, par la trahison d'un homme qui fut executé il y a deux jours. Vous n'ignorez pas les nouvelles de Savoye & d'Angleterre. Le Legat du Pape presse avec grande instance la paix d'Espagne. Mais le Roy en paroist assez éloigné, quoy qu'elle soit entierement necessaire pour le
petit

DE M. DE BONGARS. 467

petit peuple. Il a envoyé néanmoins Mr de Sillery, qui est revenu depuis peu de son Ambassade de Suisse, pour traiter avec Monsieur le Legat; & il envoie un autre Ambassadeur en Angleterre, pour informer la Reine de tout. Mr de Fresness'applique icy tout entier à trouver de l'argent pour vous satisfaire. Il espere en venir à bout dans peu de jours, & aussi-tost il vous écrira. Cependant il vous fait ses amitez. Il est certain que ses affaires sont en grand desordre. Je vous prie d'assurer Mr le Comte de mes respects; & tous ceux que vous aimez, de mon amitié & de mes services. Mr Scipion ne m'a pas écrit, mais il m'a envoyé une Elegie sur le sujet que vous sçavez. Je luy en rends mille graces. Adieu. De Paris ce 28. Novembre 1597.

1597.
Nov.

LETTRE CLXXII.

I'Admire la longueur de vostre silence qui ne vous est pas ordinaire. Nous sommes icy passablement, comme on peut estre dans un Royaume qui est encore tout languissant des playes profondes & mortelles qu'il a receües. Maintenant que toute la frontiere de Picardie paroist en seureté, le Duc de Mercœur revient à nous. Vous

1597.
Dec.

V 5

sça-

1597.
Dec.

sçavez qu'il a tourmenté étrangement les Provinces voisines de la Bretagne, l'Anjou, la Touraine, & le Poitou; & qu'il l'a fait impunément, parce que le Roy estoit alors occupé ailleurs. Sa Majesté maintenant n'a plus que luy en teste: Elle marche contre luy tout de bon, autant qu'il paroist. On a commencé depuis deux jours à mener le canon vers la Bretagne. Mais je crains fort les artifices de certaines personnes qui semblent nées pour faire du mal; & que je sçay estre entierement opposées aux meilleurs conseils. Ce dessein n'applique pas tellement, qu'on ne pense en mesme temps aux moyens d'empescher les ennemis d'entrer dans la Picardie. Car une malheureuse experience ne nous a que trop appris que les Espagnols se jouient de nous en ce pais-là aussi-tost que le Roy est détourné ailleurs; & que la negligence qu'on a apportée à garder cette frontiere, a mis le Royaume dans un extrême peril. Cependant le Legat du Pape fait courir divers bruits de la paix; & je ne sçay pas bien quel avantage il en tire. Le Roy a envoyé à Saint-Quentin Mr de Sillery, pour traiter avec luy. Pour moy je ne sçaurois dire ce que je souhaite. Je voy bien que la
paix

paix nous est nécessaire ; & je ſçay qu'elle peut eſtre pernicieuſe avec l'Eſpagne. Mais laifſons à Dieu le ſoin de ces choſes. Sans luy toutes nos penſées ſont vaines , & nos efforts inutiles. Nous attendons les Ambaſſadeurs de Hollande , qui doivent propoſer à ce que l'on dit, des deſſeins de guerre pour l'année ſuivante. Je ſouhaite que ce ſoit pour noſtre bien. Il n'y a rien encore d'arreſté pour le mariage de Madame, ſœur du Roy, avec le Prince de Lorraine. Je penſe à m'en retourner bien-toſt pour vous revoir , comme particulier , ſelon que je l'eſpere , & non comme Miniſtre du Roy. Mr Paſſerat eſt fort malade , & les études publiques ſont bien refroidies en ce païs-cy. Mr Calandrin vous doit faire voir un écrit nouveau de Philoſophie , qui a eſté fait par un jeune homme ; mais qui eſt aſſez ſçavant à ce qu'on m'a dit. Mes reſpects , ſ'il vous plaiſt à Mr le Comte, & mes compliments à nos amis. Vous m'obligerez d'avoir ſoin de deux lettres que j'écris à Mr Schoppius , & à Mr Peucere. Mr de Frelles doit eſtre icy demain. Je le preſſeray de nouveau d'écrire , & de ſatisfaire Mr Nutz. Adieu. De Paris ce 26. Decembre 1597.

1598.
Fevr.

470 LETTRE CLXXIII.

LETTRE CLXXIII.

VOstre lettre du 15. de Decembre m'a instruit de l'estat de vos affaires, dont la pluspart m'étoient inconnuës. Je me voy retenu dans cette Cour plus longtemps que je n'avois pensé, contre mon inclination, & mon naturel. Mais j'appergois le port comme je l'espere. Le Roy est party d'icy le 9. Fevrier pour Fontainebleau; où il doit attendre pendant quelques jours les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande qui doivent venir, comme vous sçavez, pour traiter de la paix de France & d'Espagne. Nous nous trouvons incertains, & fort partagez dans cette deliberation. D'un costé l'occasion favorable qui se presente, nous fait penser à la guerre; & de l'autre la misere extrême des sujets du Roy & de tout le Royaume nous porte à la paix. Je prie Dieu qu'il regle luy-mesme les conseils des Princes. Pour ce qui est de la Bretagne, le Duc de Mercœur témoigne aujourd'huy désirer avec passion les conditions de paix qu'il avoit refusées autrefois avec grande opiniastreté. Il seroit important pour le public que son avarice fût punie **exemplairement**

ment. Mais je croy qu'on ne le traitera pas selon qu'il le merite. Les principaux Bourgeois de Dinant, qui est une ville fort considerable, ayant fait entrer dans leur ville ceux de Saint-Malo, se sont remis sous l'obeissance du Roy ; lors que Montgommery s'avançoit pour s'opposer à cette entreprise. Cette perte a extrêmement affoibly le party du Duc de Mercœur. La Reine douairiere du feu Roy, intercede pour ce Duc son frere, & elle prie le Roy de témoigner, que son intercession pour une personne qui luy est si chere, est de quelque consideration auprès de luy. Le Roy luy a repondu qu'après la perte d'Amiens, il luy avoit demandé qu'elle portast son frere à se rendre enfin, & à se reduire à son devoir ; lors que tout le Royaume estoit dans un si grand peril, & que maintenant il consideroit autant la priere de la Reine pour la conservation de son frere, que son frere avoit consideré alors la priere de la Reine pour la conservation de l'estat. Le Prince d'Orange a pris terre en France avec le Prince son fils, qui doit demeurer icy un an durant, avec le consentement des Estats ; afin d'avoir les mesmes droits

1598.
Fevr.

472 LETTRE CLXXIII.

1598.
Fevr.

ques'il estoit né dans le Royaume. Il mene avec luy la Princeſſe ſa fille, ſœur de l'Electrice Palatine, pour la donner en mariage au Duc de la Trimouille; dont le Prince de Condé, qui mourut en 88. avoit épouſé la ſœur. M^r de Fresnes eſt icy malade d'une colique nefretique, ſans cela il n'auroit pas manqué de vous écrire. Adieu, Monſieur. De Paris ce 13. Fevrier 1598.

LETTRE CLXXIV.

1598.
Mars.

ENfin l'accomodement avec le Duc de Mercœur eſt achevé, & la Declaration en fut hier portée & enregiſtrée au Parlement. Ainſi toute la Bretagne eſt ſoumiſe au Roy. Le Duc de Mercœur en doit ſortir. Le Roy en donne le Gouvernement à Ceſar ſon fils naturel. Mais on luy donne pour Lieutenant de Roy le Duc de Montbazon, de la maiſon de Rohan; deſcenduë des Souverains de Bretagne; qui eſt un Seigneur de grande reputation, & d'une fidelité éprouvée. On dit que la fille du Duc de Mercœur a eſté fiancée au meſme fils naturel du Roy, à qui il donne le titre de Duc de Vendosme. le dis le titre; car pour ce qui eſt du Duché,
 tou-

toutes les terres & les appartenances en 1598.
 sont aliénées ou engagées. On dit que le Mars.
 Duc de Mercœur donne à Mademoiselle
 sa fille pour dot, deux cens mille écus d'or,
 avec cinquante mille livres de rente, & cin-
 quante mille écus d'or en perles & dia-
 mans. Ce sont les bruits qui courent. l'Es-
 pere de vous en écrire des nouvelles plus
 certaines de Basse, où je pourray estre dans
 quelques jours. Les Ambassadeurs d'An-
 gleterre partent de cette Ville pour aller
 trouver le Roy. Ceux de Hollande sont ar-
 rivez à Rouën. Vous sçavez qu'ils doivent
 traiter de la paix & de la guerre. Les Am-
 bassadeurs du Roy qui sont à Vervins, at-
 tendent le Courier qui avoit esté envoyé
 en Espagne, pour en rapporter réponse sur
 une proposition que le Roy n'avoit faite,
 qu'à dessein de donner du temps aux Am-
 bassadeurs de Hollande pour se rendre à la
 conference. Je vous avouë que dans cette
 rencontre je ne sçaurois dire ce que je sou-
 haite le plus. C'est une conjoncture gran-
 de, pleine d'incertitude & de perils. l'en
 laisse le soin à Dieu, qui n'abandonne point
 les siens ; & je le prie de vous conserver
 toujours, vous & vos amis, à qui je suis,
 comme à vous, de tout mon cœur. De Pa-
 ris ce 27. de Mars 1598. LET-

1598.
Avril:

474

LETTRE CLXXV.
LETTRE CLXXV.

AUssi-tost que je suis arrivé icy, je vous ay écrit trois mots. La lassitude où j'estois ne me permit pas d'en écrire davantage. C'est icy la premiere fois que je ressens la fatigue des longs voyages. Je vous envoyay en mesme-temps. une lettre de Mr. de Fresnes, pour vous & pour Mr. Nutzel. Si je voulois maintenant vous écrire des nouvelles de nos affaires, je n'en pourrois dire qui ne fussent vieilles. Je ne croy pas que le Roy part de Bretagne avant le mois de Juin, à moins qu'il n'y soit traint par quelque nouvelle entreprise que les ennemis pourroient faire en Picardie : car j'apprehende toujourns leurs desseins secrets. Vous n'ignorez-pas aussi que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, sont venus trouver le Roy ; & je ne sçay rien de certain icy des uns ny des autres, sinon que les premiers ne paroissent pas estre éloignez de la paix, & que les derniers y estoient opposez entierement. L'esprit du Roy jusqu'à cette heure a esté fort balancé. Les prieres & l'estat miserable de ses sujets, & la pauvreté de tout le Royaume semblent le déterminer entierement à la paix. Mais l'occasion qui se

pré-

presente, & qui est tres-favorable pour la guerre, l'en détourne; outre la consideration qu'il a pour les Estats Generaux des Provinces Unies, dont le Roy souhaite les avantages tres-sincerement. Vous sçavez aussi que toute la Bretagne, hors Blavet, est maintenant en la puissance du Roy; & que le Duc de Mercœur s'est remis entierement entre les mains de sa Majesté, ayant esté abandonné presque de tous les siens. Mais le Roy l'a receu avec sa bonté & sa clemence ordinaire. Il vint trouver le Roy à Angers sans aucune suite. Ceux de la Cour ne luy firent aucun honneur, & ceux de la Ville le traiterent fort durement; de sorte qu'on dit mesme qu'il fut en danger de perdre la vie. Le Roy a fait son entrée dans Nantes le 10. d'Avril, étant accompagné d'un tres-grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes. Trois jours après on a chanté le *Te Deum* dans Paris, par ordre du Parlement; & on y a fait voir toutes les autres marques de la réjoüissance publique. On traite de moyens de reduire Blavet sous l'obeïssance du Roy. Mr de Bouillon estoit auprès de sa personne. Le Roy a donné le gouvernement de Bretagne à son fils naturel; & il luy donne

1598.
Avril

ne

476 LETTRE. CLXXVI.

1598.

Avril.

ne pour Lieutenant Mr de Montbazon, de la maison de Rohan, qui passe pour la plus illustre & la plus ancienne de cette Province, estant descenduë des Souverains de Bretagne. Et le Duc de Montbazon est luy-mesme illustre par sa propre vertu, & par sa fidelité inviolable envers le Roy. Mr le Connestable estoit à Amiens, lors que je suis party de Paris. J'ay veu à Dijon le Marechal de Biron. Son séjour un peu long dans le Duché de Bourgogne commençoit à estre suspect à ceux de la Franche-Comté; qui l'aiment mieux pour amy que pour voisin. Les Ambassadeurs des Rois sont toujours à Vervins. Les nostres prolongent à dessein cette negociation, pour donner le temps à ceux d'Angleterre & à ceux de Hollande, de venir trouver le Roy; la saison où nous sommes ne leur permettant pas de passer la mer. Un courier est revenu depuis peu d'Espagne, qui y avoit este envoyé pour en sçavoir la resolution, touchant quelques points sur lesquels on avoit fait des difficultez à dessein. On est dans un profond silence dans nostre Cour, touchant ce mariage de Madame avec le Prince de Lorraine. Les troupes du Duc de Savoye
qui

qui sont auprès de Geneve, semblent avoir
quelque mauvais dessein sur cette place. ^{1598.} Avril.

Il a mesme couru icy un bruit, mais qui ne paroist pas assez assuré, que les gens du Duc avoient fait une entreprise la nuit d'après la feste de Pasques, & qu'ils avoient mesme planté les échelles le long des murailles. Voilà toutes mes nouvelles. Je vous prie d'assurer Mr le Comte de mes respects, & de faire mes complimens à tous nos amis. J'avois à peine quitté la plume lors que j'ay receu vos deux lettres du 10. Mars, & du 10. de Fevrier; mais j'en attends de plus recentes de Francfort. Faites, s'il vous plaist mes amitez à Mr Scipion, à Mr Ritthers, & à Mr Peucere, s'il arrive que vous luy écriviez. Je luy écriray moy-mesme à la premiere occasion. De Basle ce 19. Avril 1598.

LETTRE CLXXVI.

VOstre indisposition me met fort en
peine. Je vous prie d'avoir un soin ^{1598.} Avril.
particulier de vostre santé si vous m'aimez. J'avois resolu de vous aller voir sur le soir. Mais voicy une pluye opiniastre qui m'en empesche. Je vous écris donc
en

478 LETTRE CLXXVI.

en peu de mots, & je vous rends graces de l'écrit dont vous m'avez fait part, que nous avons lû Mr Ancele & moy. Je vous le renvoye avec d'autres. Entre les nouvelles différentes que m'écrivent les amis que j'ay à la Cour; j'en receus hier de Paris une bien fâcheuse, qui est la mort de Mr Pithou. C'estoit un homme d'une rare vertu & d'une suffilance extraordinaire. Il m'a honoré d'une amitié tres-particuliere tant qu'il à vécu; & sa mort est une perte irreparable pour les belles lettres. Je prie Dieu qu'il vous conserve pour vos amis. Je vous reporteray moy-mesme le reste de vos écrits. Mr Ancele vous baise tres-humblement les mains.

LETTRE CLXXVII.

1598
May. **I'**Ay receu icy quelques-unes de vos lettres. Celle du 12. Avril m'a esté rendüe il y a prés de dix jours, mais je ne receus qu'avant-hier celle du 26. de Mars, & du 7. Avril. Je vous y réponderay en courant; Et premierement, je ne puis assez exprimer par mes paroles combien je me sens obligé de cette amitié si constante que vous témoignez avoir pour moy. C'est encore
une

une seconde obligation que je vous ay ,
 que cette ouverture, & cette sincerité avec laquelle vous me faites part de tout ce qui vous regarde. Mon affection pour vous n'est pas moins sincere, ce me semble, & je souhaite qu'il se trouve une occasion pour vous en donner des preuves. Pour ce qui est de Mr Passerat, dont vous me demandez des nouvelles, il s'est trouvé tres-mal tant que j'ay esté à Paris; & l'on desespéroit de sa vie. l'ay mis ses vers avec d'autres livres dans la caisse que vous sçavez, & je ne puis deviner ou elle peut estre si long-temps cachée: Car il y a déjà quelques mois que j'en avois donné le soin à des Marchands, pour la faire porter à Strasbourg. Je n'ay pas oublié que vous m'avez demandé encore un autre exemplaire de ces vers. Aussi-tost que je l'auray je vous l'envoyeray. Je suis plus satisfait que jamais des esprits de nostre France, de voir qu'au jugement de deux personnes, aussi habiles que vous & Mr Velserus, les Ouvrages de Mr Pefferat ne sont pas beaucoup au dessous de l'excellence de ceux des Anciens. Mr de Montluc Marechal de Frâce dont vous me parlez, a écrit luy-même des memoires de son temps; où il raconte

te

480 LETTRE CLXXVII.

1598.
May.

te principalement ce qui s'est passé dans les actions de guerre où il commandoit. Je les ay lûs autrefois écrits à la main, avant qu'ils fussent imprimez. Ils le sont aujourd'huy, mais en François seulement; & je les ay, si je ne me trompe, où à Francfort ou à Strasbourg. Ce livre a une certaine éloquence cavaliere, & il dépeint avec une admirable exactitude, tout ce qui se passe dans la guerre. Je tâcheray de vous en faire avoir un. L'incertitude de vostre santé me fait grande peine. Je prie Dieu qu'il vous conserve pour vos amis. Je me mets moy-mesme de ce nombre, comme une personne qui vous aime sincerement, & qui est persuadée que vous estes très-digne d'estre aimé. Vous m'obligerez de faire mes amitez à tous ceux qui vous sont chers, & particulièrement à Mr Gentil, qui est un amy ancien & tres-seur, comme je croy; & à Mr Rittbers. Mais qu'est devenu Mr Schoppius? Je luy ay écrit deux ou trois fois, & j'ay grande envie de sçavoir où il peut estre. Mr de Harlay vous fait ses complimens, & il m'a témoigné beaucoup d'amitié pour vous. Je vous ay écrit depuis peu des affaires publiques. Depuis ce temps je n'ay point

DE M. DE BONGARS. 481

point reçu de nouvelles qui me paroissent
assurées, ou qui meritent de vous estre é-
crites. l'ay dessein d'aller dans deux jours
à Strasbourg, & delà aux eaux. Adieu,
Monsieur. De Basle ce 20. de May 1598.

1598.
May.

LETTRE CLXXVIII.

IE vous ay écrit en partant de Basle. l'ay
reçu icy vostre lettre du 8. de May.

1598.
Juin.

Vous aurez sceu quel est en France le ju-
gement des hommes sages, touchant la
paix, par ce que je vous ay écrit de Basle
le premier de May. Il semble maintenant
que tout nous menace de cette paix. On a
fait une trêve jusqu'en May, qui est déjà
passé, & s'il est nécessaire jusqu'à la fin de
Juin, en attendant qu'on reçoive je ne
sçay quelle réponse d'Angleterre, de Hol-
lande & d'Espagne. Les Anglois pa-
roissent tous disposez à la paix. Les Hol-
landois témoignent la craindre plus que
toute autre chose; à moins qu'ils ne chan-
gent. Je ne voy rien que d'incertain & de
flottant; & pendant que tout le monde ne
s'occupe que de ses interets particuliers,
sans se mettre en peine des publics; tout
se perd & tombe en ruine, ou plutôt tout
arrive parmy ces desordres, selon l'ordre
stable

482 LETTRE CLXXVIII.

1798.
Juin.

stable & secret de cette Providence suprême qui regle le monde. Le Roy ayant visité toute la Bretagne, doit retourner bientôt à Paris ou en Picardie. J'ay vû Mr Hottoman en partant de Basle. Il vous fait ses complimens. L'écrit que vous aviez envoyé pour luy a esté trouvé par Mr Othomare, qui l'avoit negligé en quelque coin, après l'avoir reçu de Mr Gernusius. Les affaires des Suisses sont aussi fort incertaines. Cette alliance qui paroissoit si étroite & si inviolable, se relâche maintenant par le peu de soin qu'on a du public. Un des fils du Duc de Savoye a esté nommé à l'Evesché de Lausanne par le Pape: ce qui est suspect à ceux de Berne. J'ay vû le Phedre de Mr Ritthers. Je souhaiterois qu'il eust un peu differé son edition; comme je l'en avois prié. Je vous enverray les Notes que j'ay transcrites du manuscrit de Mr Pithou, aussi tost que j'auray trouvé un homme seur. Si on les avoit ajoûtées à cette nouvelle edition, elle auroit esté sans doute plus belle & plus correcte. J'ay écrit de Paris à Mr Ritthers, & j'ay envoyé ses lettres à nostre amy. J'ay écrit aussi plus d'une fois à Mr Schoppius. Je vous prie de me mander où il peut estre.

Adieu,

Adieu, Monsieur. Assurez, s'il vous plaist, 1598.
 Mr le Comte de mes respects, & ceux qui Juin
 vous sont chers, de mon amitié & de mes
 services. Je voudrois bien sçavoir de vous
 si ces veines d'or de la Hongrie se sont ar-
 restées tout d'un coup. On commence à
 reparler du mariage de Madame sœur du
 Roy, avec le Prince de Lorraine. De
 Strasbourg ce 7. de Juin 1598.

L E T T R E C L X X I X.

JE vous écris des eaux de Petten, aux 1598.
 bains où vous estes: ayant sceu par vô- Juin
 tre lettre du 14. de May que vous y estes
 allé. Je ne l'ay receüe que depuis peu de
 jours. Il est constant que non seulement
 la paix est faite; mais qu'elle a esté publiée.
 Dieu veuille que ce soit une vraye paix.
 Vous n'ignorez pas le sentiment que j'en
 ay toujours eu, & je ne le change point.
 Je ne voy pas bien par les lettres de mes
 amis, quelle consideration le Roy aura eüe
 dans ce traité pour ceux de Geneve. Il est
 certain qu'ils sont dans la Ville une gar-
 de plus exacte qu'à l'ordinaire, & que
 ceux de Berne sont dans la crainte. Ils
 ont défendu par un Edit, que qui ce soit
 de leurs terres n'allast à l'avenir à la Cour
 du Duc de Savoye. C'est ce qu'ils au-
 roient

484 LETTRE CLXXIX.

1498. roient dû faire il y a long-temps. Mais
 Juin. pour revenir à nostre paix, il est certain
 qu'elle estoit presentement; & utile & ne-
 cessaire. C'est ce que nul ne peut desavo-
 uer; à moins que d'ignorer entierement
 l'estat miserable où la France estoit reduite.
 Pour ce qui en peut arriver à l'avenir,
 Dieu le sçait: luy qui voit à nud les choses
 les plus secretes & les plus cachées. Mais
 il est sans doute que les Espagnols ont de
 l'avantage sur nous par l'adresse de leur
 politique, à laquelle nous serons plus ex-
 posez pendant la paix, que pendant la guer-
 re. Je crains pour les Estats Generaux des
 Provinces-Unies. Je n'ay pû sçavoir jus-
 qu'à cette heure quel dessein ils ont, sinon
 que leurs Ambassadeurs ont pris congé du
 Roy dans une ferme resolution de ne re-
 cevoir aucune proposition de paix, en di-
 sant qu'ils ont jetté dans la mer les four-
 reaux de leurs épées. Ces eaux-cy me tien-
 dront jusqu'à la foire de Francfort. Je
 vous écriray alors plus au long de toutes
 choses. Je prie Dieu que les bains où vous
 estes, vous rendent & vous affermissent
 la santé. Ecrivez-moy, je vous prie, où peut
 estre Mr Schoppius. J'attends de vous des
 nouvelles des Generaux & du nombre des

trou-

DE M. DE BONGARS. 485

troupes de Hongrie , & d'autres encore. 1598.

Car je ne reçois rien de si seur , ny de si Juin.

exact , que ce qui me vient de vous. J'apprens que vos Messieurs commencent à mettre des ponts-levis aux portes de leur Ville. Je les trouve sages en cela ; & je crains bien qu'à l'avenir on n'ait besoin de veiller beaucoup davantage qu'on n'a fait jusqu'à cette heure. Adieu , Monsieur , Je suis-tout à vous & à vos amis. Des eaux de Petten ce 25. de Juin 1598.

LETTRE CLXXX.

VOstre lettre du dernier d'Aoust m'a 1598.
fort effrayé. Est-il possible que vous Sept.
vous portiez si mal , que vous pensiez déjà à la dernière heure ? Dieu nous garde d'un si grand mal. Je le supplie de vous restablir dans une santé ferme & constante , & de rendre vostre vie aussi longue , que le merite vostre vertu. C'est un souhait que je fais de tout mon cœur , & je prie Dieu qu'il l'exauce : luy qui m'a comme ressuscité depuis peu , lors que je pensois estre dans le tombeau. Je reprends mes forces avec bien de la peine. Je recommence néanmoins à dormir ; & ces douleurs si vives se sont un peu apaisées par

X 2 la

2528. la seule bonté de Dieu. Parmy les remedes
 Sept. sans nombre qu'on m'a fait prendre, je n'ay
 receu aucun soulagement que de ce Laudanum de Paracelse; & encore mes Medecins
 ont bien de la peine à se resoudre à m'en
 laisser prendre; mais jamais ce remede n'a
 manqué d'avoir son effet. Il a adoucy mes
 douleurs durant six ou sept heures, & m'a
 fait dormir en repos deux ou trois. Enfin il
 a rendu la vie pendant quelques intervalles,
 à un homme mort & ensevely dans
 ses douleurs. Je repete encore le souhait
 que je viens de faire; Que le même Dieu
 qui me fait esperer une meilleure santé
 pour l'avenir, vous rende la vostre par sa
 grace, avec toute la vigueur que vous pouvez
 avoir dans l'âge où vous estes. Je vous
 rends mille graces des écrits que vous m'avez
 envoyez. Je n'ay rien que je vous puisse
 donner en échange. Il n'y a rien de plus
 vray que ce que vous dites. Nous sommes
 venus dans de temps pleins de perils. Nous
 voyons un déluge & un débordement de
 maux. Les entreprises des seditieux sont
 des racines funestes qui poussent des fruits
 avec abondance, & l'Allemagne s'en trouvera
 enfin accablée; parce que cette audace
 des méchans se fortifie de jour en jour
 par la foiblesse des bons. Que dites-vous
 des.

des nouvelles du Prince de Transilvanie? 1498.

est ce un songe ou une verité? Nos affaires ^{Sept.}

de France nous fournissent maintenant peu de sujet de parler. Blavet en Bretagne a esté remis entre les mains du Marechal de Brissac, & rasé ensuite; & on a donné aux Espagnols des vaisseaux pour s'en retourner. Mais la peste est forte parmy leurs troupes, & depuis qu'ils se sont embarquez, ils ont esté obligez d'attendre leur chef qui est malade d'une fièvre, sans que le Marechal de Brissac leur ait permis de descendre, & de revenir en terre. Je vous prie de faire mes complimens à tous mes amis. Je ne croy pas que le Duc de Lorraine soit encore retourné dans ses Estats. Les Ambassadeurs du Duc de Cleves le sont venus trouver pour luy demander une des Princesses ses filles pour leur Duc. Et il a couru icy un bruit qui est venu de Francfort, que ce mesme Duc estoit mort. On dit icy que le Duc de Savoye est allé en diligence trouver nostre Roy, & qu'il est arrivé à la Cour presque le mesme jour que le Duc de Lorraine. Il fait tous les efforts pour nous enlever le Marquisat de Salusses. Je vous ay envoyé depuis peu les poësies saintes de Ducat, qui est un Poëte assez élevé, sans vous écrire en mê-

488 LETTRE CLXXX.

1598. me temps, parce que le Messager estoit
Sept. trop pressé. Je vous supplie d'obtenir enfin de Mr Ritthers ce que nous souhaitons touchant Servius; si cela n'est déjà fait. Adieu encore une fois. De Strasbourg ce 19. September 1598.

LETTRE CLXXXI.

1598. J'Espere que vous serez revenu maintenant des bains; & je souhaite que ce soit avec le succès que nous desirons. Le Roy a confirmé la paix dans Paris en presence des Ambassadeurs d'Espagne. Je croy pour moy que nous n'avons jamais fait de paix avec les Espagnols qui nous soit plus avantageuse que celle-cy; & je serois bien aise d'en sçavoir vostre pensée. Car nous ne leur donnons rien du nôtre, & ils nous rendent tout ce qu'ils ont à nous. Mais je croy que le dessein du Roy d'Espagne a esté d'affermir le Royaume de son fils: ce qu'il n'a pû faire que par cette paix. On dit que les Anglois & les Hollandois mesme pourroient bien enfin se resoudre à y entrer. Il y aura neanmoins beaucoup à deliberer pour ces derniers. Ceux de Geneve; & ceux de Berne, & tous les allies de cette Couronne y entrent aussi.

On

On dit que le Duc de Savoye a permission ^{1598.} de lever des troupes de France, & qu'il a ^{Juill.} dessein de faire la guerre au Duc de Mantoue, pour le Montferrat; où il doit assiéger la ville de Casal. On croit que le mariage de Madame, sœur du Roy, avec le Prince de Lorraine est assuré. On me mande mesme que le Roy pense serieusement à se marier. Je prie Dieu qu'il benisse ses desseins. Mais tout m'est d'autant plus suspect qu'il paroist plus assuré. Cette pensée de Virgile me revient souvent dans l'esprit: Voulez vous que je me dis,, simule à moy-mesme quelle est l'incon,, stance de la mer, & combien elle est pre,, ste de s'irriter lors qu'elle paroist la plus,, tranquille? Voulez-vous que je me fie à,, ce monstre? Ce monde, certes, est une grande mer & un grand monstre. Mais esperons mieux pour l'avenir. L'envoye à Mr Calandrin quelques lettres pour Messieurs vos Princes. Je vous supplie de conférer avec luy de la maniere la plus seure pour les leur faire tenir. J'en attends de vous de grandes de toutes les affaires de Pologne, de Moscovie, de Suede, de Hongrie, & de tout le reste. Adieu, Monsieur. Mes respects, s'il vous plaist, à

490 LETTRE CLXXXI.

1598. Monsieur le Comte. Mes compli-
Juill. mens à Messieurs vos Senateurs, & à
tous ceux qui vous sont chers. Mandez-
moy, je vous prie, où peut estre Mr Schop-
pius. Je luy enverray par vos amis le
Phedre de Mr Pithou. Adieu, encore une
fois. De Strasbourg ce 6. Juillet 1598.

LETTRE CLXXXII.

1598. **V**ostre long silence me met en peine de
Juill. vostre santé. Tirez-moy, je vous
prie, de cette peine, en me faisant la grace
de m'écrire. l'ay mis les poëmes de Mr
Passerat, avec quelque autre chose, dans
le paquet que Monsieur Calandrin vous
rendra. J'y ay joint aussi le Phedre avec les
Notes que j'ay transcrites fort exactement
du manuscrit de Mr Pithou. Vous l'en-
voyerez, s'il vous plaist, à Mr Ritthers.
Vous m'obligerez extrêmement de faire
tenir à Mr Schoppius, la lettre que je vous
envoie pour luy. Je luy demande pour Da-
niel, ce qu'il a de Notes sur Servius. On
n'attend plus que cela pour en commencer
l'Edition, dont vous verrez un modele que
j'ay joint à la lettre pour Mr Schoppius.
Vous m'obligerez de luy faire tenir l'un &
l'autre. Je suis resolu de retourner demain
aux

aux eaux. Elles commençoient à me faire ^{1598.}
 du bien ; & je me suis trouvé mal de les a- Juill.
 voir ainsi interrompuës. Pour ce qui est des
 affaires publiques , je croy que par la paix
 nous retirerons d'entre les mains des Espa-
 gnols, tout ce qui estoit à nous. Le Mare-
 schal de Biron est maintenant Duc & Pair
 de France. On l'envoye à Bruxelles vers
 l'Archiduc Albert , pour la confirmation
 de la paix. Il doit aller de là en Savoye & à
 Rome. Mr de Bellegarde s'en va en Espa-
 gne. Vous aurez sceu que le. 21. de Juin le
 Roy jura la paix en grande pompe. Depuis
 ce temps-là il n'est pas croyable combien
 la face des choses est changée dans toute la
 France. Les chemins qui estoient aupara-
 vant assiegez de voleurs , sont maintenant
 par tout libres & seurs. Aux champs & à la
 ville les peuples & les personnes de condi-
 tion ne sont plus occupées qu'à reparer les
 ruines des maisons , à cultiver la campa-
 gne. les Villes grandes & petites exposées
 jusqu'icy à la violence des garnisons & des
 gens de guerre , sont maintenant dans une
 entiere seureté , par cette paix ; & laissent
 leurs portes sans gardes & sans sentinelles.
 Le Roy mesme quittant cette humeur qui
 ne respiroit que la guerre ; entre avec plai-

492 LETTRE CLXXXII.

1598. fir dans tout ce qui peut entretenir ou or-
 Juill. ner la paix, & s'applique tout entier au
 rétablissement de la justice. Voilà ce que
 mes amis m'écrivent de France. Je prie
 Dieu que ces biens qui commencent
 durent toujours. Mais pour vous décou-
 vrir comme à mon amy toutes les pensées
 de mon cœur, je vous avoué que tout ce
 qu'on publie du mariage du Roy ne me
 plaist gueres. La paix de Hollande est tou-
 jours douteuse; Et les Anglois sont enco-
 re dans l'irresolution, touchant le choix
 de la paix ou de la guerre. Les Espagnols
 donnant la Flandre à l'Archiduc Albert,
 en exceptent les Citadelles & la Franche-
 Comté. Outre ces Provinces ils luy doi-
 vent donner encore tous les ans quatre
 cens mille écus d'or du revenu de Portu-
 gal. Le Duc de Savoye sera sans doute ir-
 rité de cet accord, & non sans sujet.
 Je ne veux pas omettre que l'Amiral d'Ar-
 ragon dit librement en France, qu'ayant
 traité avec l'Empereur & les Princes d'Au-
 triche ses freres, pour leur faire agréer que
 l'Archiduc Albert travaillast à se faire
 déclarer Roy des Romains, il n'avoit pû
 obtenir leur consentement. Je prie Dieu
 qu'il vous conserve le Prince Rodolphe,
 qu'il

DE M. DE BONGARS. 493
qu'il puisse estre. Car il est aisé de voir ^{1598.}
que l'Allemagne est menacée de grands ^{Juill.}
soulevemens, si ce Prince vient à vous
manquer. Adieu, Monsieur. Aimez-moy
comme une personne qui est tout à vous.
Mes respects, s'il vous plait, à Mr le
Comte, & mes complimens à tous ceux
qui vous sont chers. De Strasbourg ce 19.
Juillet 1598.

LETTRE CLXXXIII.

VOSTRE silence m'est toujours suspect, ^{1598.}
& il me renouvelle mon inquietude ^{Sept.}
touchant l'estat de vostre santé. Le mien
ne vient pas de negligence, mais d'une
dyssenterie de six semaines, accompagnée
de tant de douleurs que jamais rien ne
m'a esté si sensible. Mr Gebet & Mr Ha-
vent qui sont les Medecins dont je me
fers, m'assurent qu'il n'y a point de peril.
Mais mes aventures sont dans la main de
Dieu, dont j'ay éprouvé le secours pre-
sent plus d'une fois dans un si grand mal.
Il le supplie de tout mon cœur qu'il vous
conserve long-temps dans une santé fer-
me pour le bien du public, & pour celuy
de vos amis, au nombre desquels vous
X 6 voulez

494 LETTRE CLXXXIII.

1598. Sept. voulez bien que je me mette. Ce qui m'a porté encore à vous écrire dans une aussi grande foiblesse que celle où je suis, est la lettre de Mr Schoppius, que je receus hier, dattée de Ferrare; par laquelle il m'écrit que ce qu'il a de Notes sur Servius, est chez Mr Rittherhusius. Je vous l'envoie, & je vous supplie d'y joindre la vostre, afin qu'il ne fasse point de difficulté de m'accorder ce que je demande. Daniel presse fort pour avoir ces Notes, & c'est un homme qui merite assurément que tous les gens d'honneur, & tous ceux qui aiment les belles lettres ayent de la consideration pour luy. Je vous prie donc de faire agréer à Mr Schoppius que le Servius soit envoyé à Francfort, chez M Calandrin. S'il ne se trouve pas presentement de voye pour me l'envoyer, je vous prie qu'on me le fasse apporter par un homme exprés. J'ay en ma disposition un homme fidele à qui je puis le confier tres-seurement. Il doit partir pour Paris dans un mois. Il y a long-temps que nous n'entendons point parler de nouvelles. Tout est en paix parmy nous. Le Duc de Lorraine va trouver le Roy, pour traiter luy mesme du mariage du Prince son fils. Je vous écri-

22.11.04

0 4

Jray

DE M. DE BONGARS. 495

ray plus au long lors que mes forces se-^{1598.}
ront un peu revenuës. Adieu, Monsieur. ^{Sept.}
Je vous souhaite une parfaite santé,
comme à un amy que j'aime de tout mon
cœur. De Strasbourg ce 12. Septembre
1598.

LETTRE CLXXXIV.

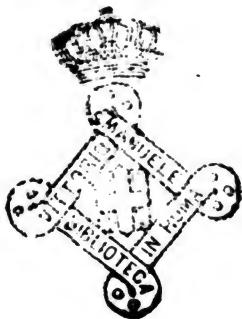
Vous n'aurez de moy pour cette fois ^{1598.}
que des monstres & des spectres. ^{Oct.} Tout
le monde va voir à Paris un homme qui
à une corne comme un belier. Il s'appel-
le François Troville. Il est d'un village
qui appartient au Marechal de Lavardin.
Il estoit Charbonnier; & il demouroit
toujours dans les bois, gagnant la vie a-
vec son charbon. A l'âge de sept ans il luy
est sorty du haut du front une espee de
corne grosse comme une feve, qui est
demeurée en cet estat jusqu'à l'âge de 20.
ans. Mais elle s'est accruë ensuite jus-
qu'à la hauteur de sept pouces. Elle se
courbe au dedans comme la corne d'un
belier, à laquelle elle ressemble aussi en
tout le reste; & ce bon-homme assure
qu'elle croist tous les jours, & luy fait
grande douleur. Il est demeuré caché jus-
qu'à

496 LETTRE CLXXXIV.

1598. qu'à cette heure, ayant toujours eu soin
 Oct. d'avoir la teste couverte lors qu'il a paru
 parmy le monde. Mais le Mareschal de
 Lavardin allant à la chasse avec d'au-
 tres, & poursuivant une beste, vint par
 hazard où il estoit, & le surprit sans qu'il
 eût le front couvert. On l'a tiré de là en-
 suite; & aujourd'huy il sert de spectacle
 à tout Paris. Voilà l'histoire du monstre;
 & voicy celle du spectre. On dit que le
 Roy retournant de la chasse en sa maison
 de Fontainebleau à dix-heures du soir, a
 entendu un chasseur qui faisoit grand
 bruit. On assure mesme qu'il appelloit
 ses chiens par leur nom. Tous ceux qui
 estoient à la suite du Roy en furent ef-
 frayez, sçachent bien que personne n'o-
 soit chasser dans cette forest, sans une
 permission expresse de sa Majesté. Le Roy
 estant entré dans le Chasteau, fit venir les
 plus vieux des habitans du Bourg, pour
 sçavoir d'eux ce que ce pourroit estre.
 Ils luy répondirent qu'on voyoit paroî-
 stre quelquefois au milieu de la nuit un
 Chasseur à cheval, avec sept ou huit
 chiens qui courent la forêt, comme en
 chassant, sans blesser personne. Quel-
 ques-uns ajoutent que sous le Roy Fran-
 çois

çois premier, un chasseur fut tué en ce
 mesme lieu, & que c'est luy qui apparoit ^{1598.}
 maintenant, & qui fait tout ce bruit dans ^{Oct.}
 la forest. Quoy que cecy soit arrivé le 8.
 de Septembre, j'ay crû néanmoins vous
 le devoir écrire, & vous faire part des
 choses mesme qui servent icy, ou de di-
 vertissement, ou d'entretien à tout le
 peuple. J'admire que je ne reçoive aucu-
 ne réponse de Mr Ritthers touchant le
 Servius. S'il veut le refuser, il luy est li-
 bre de le faire. Mais s'il ne s'éloigne pas
 d'obliger en cela Daniel, je vous supplie
 de prendre le soin qu'on envoie au plû-
 tost ce livre chez Mr Lobbet. De Paris ce
 25. d'Octobre 1598.

F I N.



513



518

